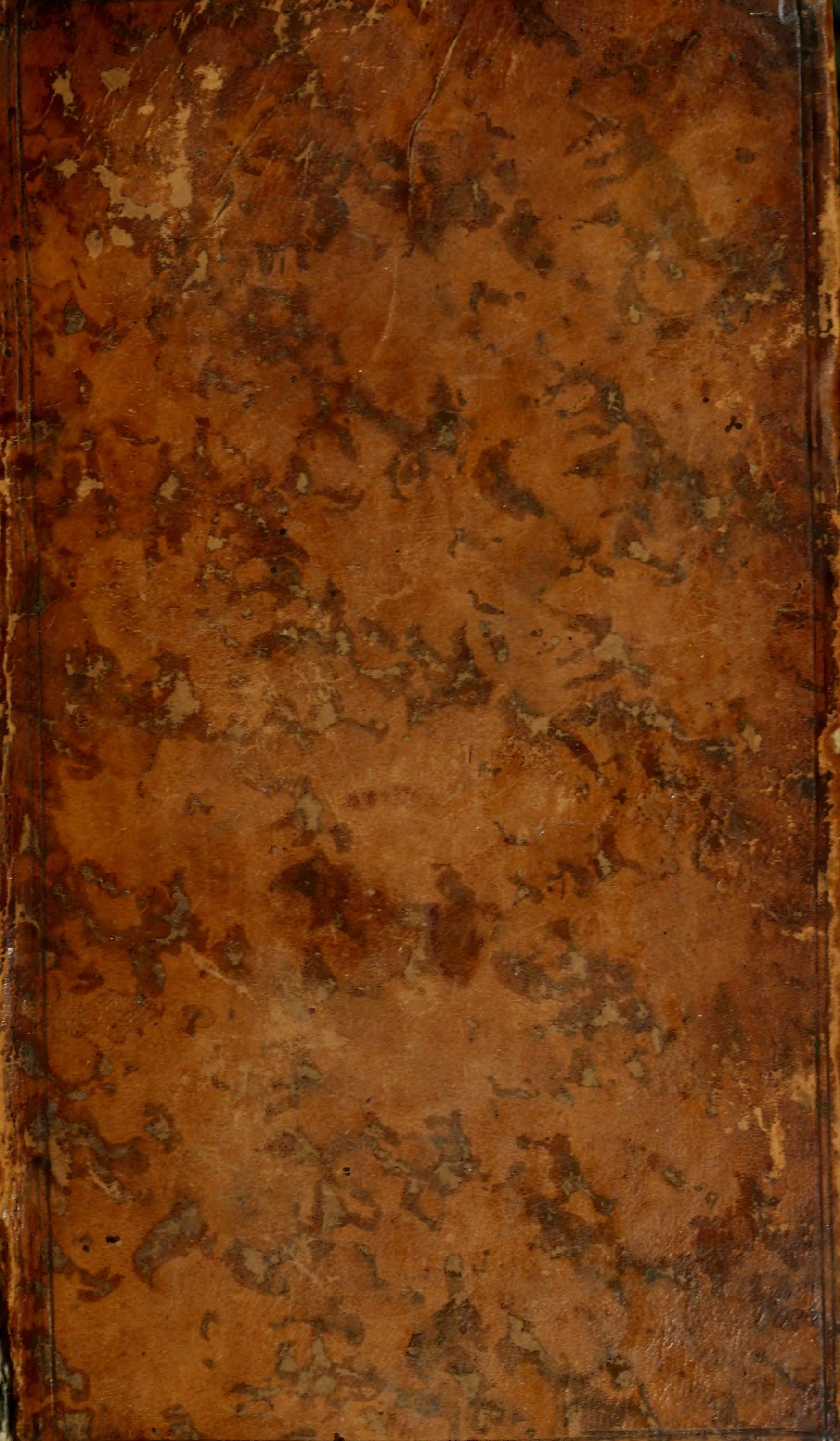
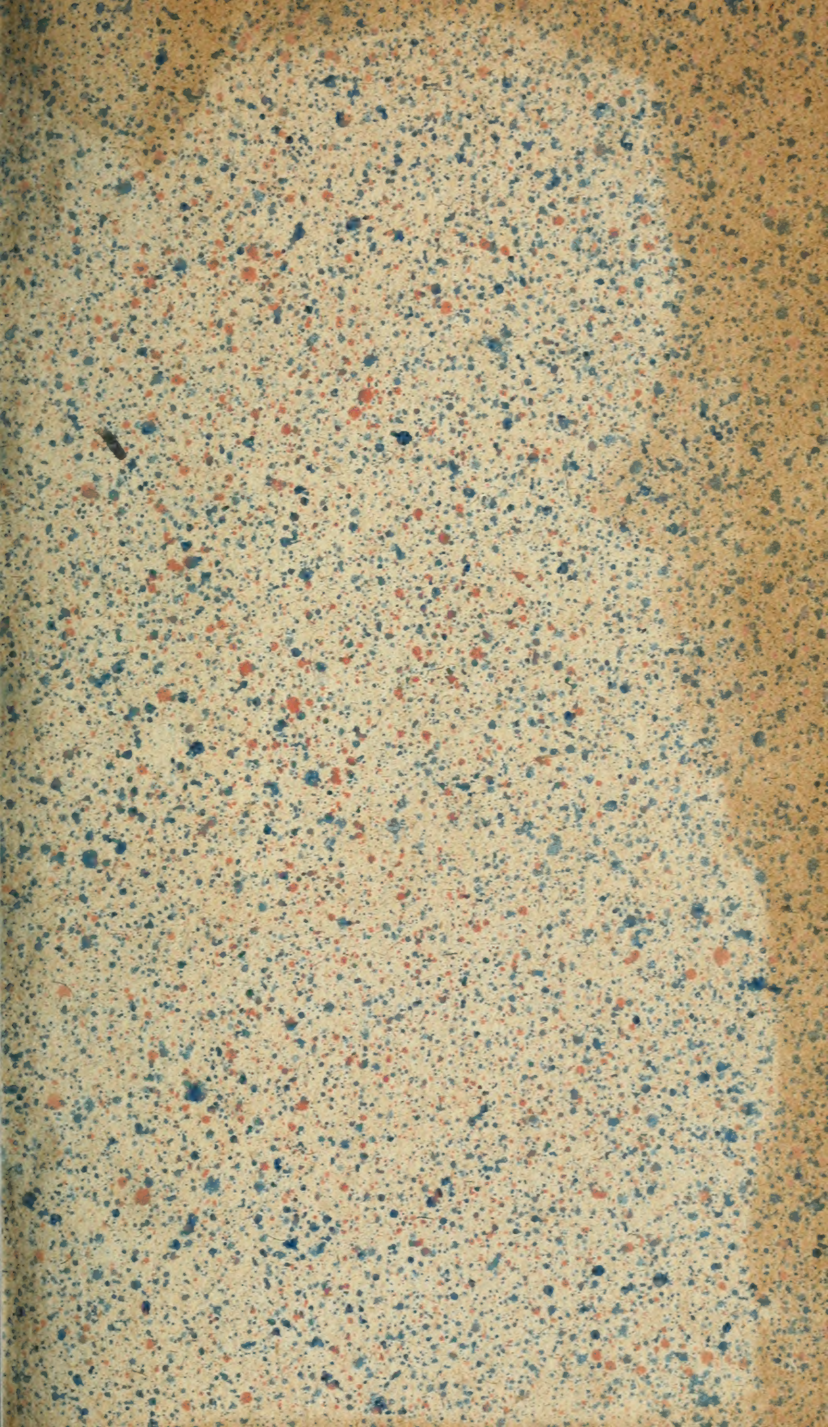



Histoire Profane B.
MAISON
DES
RR. PP. OBLATS,
MONTREAL.
RES EVANGELI





HISTOIRE ANCIENNE.

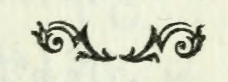
TOME DOUZIÉME.

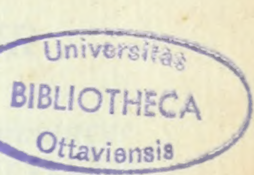
HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIEME.

Nouvelle Edition.



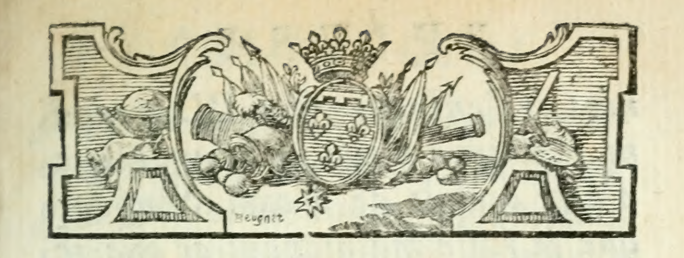


A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A

SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

LORSQUE je commençai l'Histoire Ancienne, VOTRE ALTESSE SERENISSIME étoit encore dans les premiéres an-

nées de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de VOTRE ALTESSE.

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orléans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos Etudes, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette Histoire; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelque utilité à un Prince, dont l'éducation intéresse si vivement le Public. A présent que vous êtes entré dans l'Histoire Romaine, MONSEIGNEUR, je ne vous

sers plus de guide ; & vous y marchez à pas si rapides , que je ne puis pas même vous suivre : mais j'ai du moins le plaisir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous inspirer des sentimens dignes de votre naissance , on a eu grande raison , MONSEIGNEUR , de donner une préférence marquée à l'Histoire sur tous les autres exercices de Littérature. C'est là proprement l'étude des Princes , capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit & le cœur. Outre qu'elle leur présente d'illustres modéles de toutes les vertus qui leur conviennent , elle est en possession de leur dire la vérité dans tous les tems , & de leur montrer jusqu'à leurs fautes même , sans craindre de blesser la délicatesse de leur amour propre. Comme la censure qu'elle fait des vices ne leur est

point personnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offensant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre son fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & deshonoré leurs régnes, ne sont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès?

La timide Vérité, rarement admise dans le palais des Grands, n'oseroit leur faire des leçons à visage découvert. Elle emprunte la voix de l'Histoire, & cachée sous l'ombre de son nom, elle donne aux Princes avec assurance des avis, que peutêtre ils ne recevroient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur disgrace par de salutaires mais dangereuses remontrances.

Vous détestez maintenant la flaterie, MONSEIGNEUR. Vous ne souffrez qu'avec peine les

plus justes louanges. Vous aimez sincérement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublirai jamais la sage réponse que vous me fites dans une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR : (qu'il me soit permis de le répéter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec vous une espéce de familiarité, vous en fournira plusieurs, & d'un

grand nom : un Ariſtide, un Phocion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous ſont connus. Que de belles choſes, MONSEIGNEUR, *ces grands hommes auront à vous dire ſur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement eſtimable & aimable! Quel facile accès ne trouveront-ils pas dans un cœur comme le vôtre : bon, compatiſſant, docile, ſans hauteur & ſans fierté! Nos Grecs & nos Romains ſont bien propres,* MONSEIGNEUR, *à détromper les Grands des fauſſes idées que ſouvent ils ſe forment de la gloire & de la grandeur. On la fait conſiſter pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions brillantes, ou dans le frivole appareil du faſte & du luxe : au lieu que ces Héros de l'antiquité, tout Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaiſirs, les richeſſes, la pompe, la magnifi-*

cence, & ne ſe croioient revétus de la puiſſance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR: ces vertus, quelque éclatantes qu'elles fuſſent, manquoient de ce qui leur eſt le plus eſſentiel: & quoiqu'un gouvernement ſemblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un ſens le bonheur des peuples, les Princes ſeroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils ſe contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient ſans ame & ſans vie. Or cette ame & cette vie, MONSEIGNEUR, c'eſt la piété, c'eſt la crainte de Dieu, ſans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'eſt qu'un pur néant.

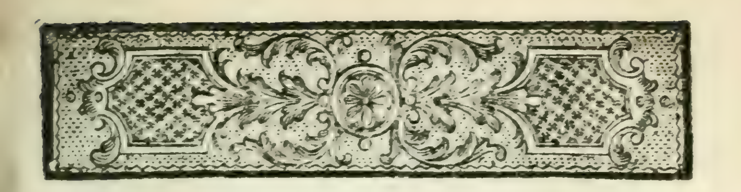
Ce que l'Hiſtoire profane ne peut vous fournir, MONSEIGNEUR, vous avez l'avanta-

ge de le trouver ſous vos yeux & à chaque inſtant dans la perſonne d'un pere, en qui la piété reléve toutes ſes autres excellentes qualités, & qui eſtime infiniment plus le bonheur d'être Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puiſſiez-vous, MONSEIGNEUR, *imiter ſes exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les ſurpaſſer. Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire pour* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& qu'elle agréera ſans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je ſuis avec un profond reſpect & un parfait dévouement,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME;

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, C. ROLLIN.



LIVRE VINGT-CINQUIEME.

DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

La Poésie, l'Hiſtoire, l'Eloquence, qui ſont la matiére de ce vingt-cinquiéme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'eſt de toute la Litérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain ſens, eſt le plus capable de faire honneur à une nation par des Ouvrages qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la fleur de l'eſprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par-là diminuer rien du prix des autres ſciences, dont je parlerai dans la ſuite, & dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque ſeulement que celles dont il s'agit ici ont quelque choſe de plus vif,

de plus brillant, & de plus propre à fraper les hommes, & a exciter leur admiration ; qu'elles sont accessibles a un plus grand nombre de personnes ; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'usage universel des hommes d'esprit. La Poësie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir, & par de riantes images dont elle a soin de les revêtir. L'Histoire, en nous racontant d'une maniére agréable & spirituelle tous les événemens des siecles passés, pique & satisfait notre curiosité, & donne en même-tems aux Rois, aux Princes, & aux personnes de tout état, d'utiles leçons, mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin, l'Eloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple & modeste, tantôt avec toute la pompe & toute la majesté d'une puissante Reine, charme les esprits & entraine les cœurs avec une douceur & une force, auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athénes & Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur sein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, soit pour la valeur & la science militaire, soit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes seroient-ils connus, & leur nom ne seroit-il pas demeuré en-

ſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des Arts & des Sciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débri de tant d'empires, en ont conſervé un par raport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire, & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome ſembloit en quelque maniére s'y être bornée; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Gréce a été plus riche en matiére de ſciences, & les a embraſſé toutes ſans diſtinction. Ses Hommes illuſtres, ſes Princes, ſes Rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t'il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les Rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon Royaume des Savans de toutes les eſpéces, de les

combler d'honneurs & de récompenses, & d'y faire fleurir par leur moien tous les Arts & toutes les Sciences ? La fameuse Bibliothéque d'Alexandrie enrichie par sa magnificence vraiment roiale d'un nombre si considérable de livres, & ce Musée célébre où s'assembloient tous les Savans, ont plus illustré le nom de ce Prince, & lui ont acquis une gloire plus solide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuse Bibliothéque du Roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'est pas une des choses qui ait le moins illustré son régne. LOUIS XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'instruction gratuite dans l'Université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre Bisaieul, de donner des soins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la Bibliothéque roiale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille Volumes imprimés, & de près de huit mille Volumes manuscrits, qui faisoient partie de la Bibliothéque de M. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on con-

noiſſe ; ſans parler de ceux que M. l'Abbé Sevin a raportés tout récemment de ſon voiage de Conſtantinople. De ſorte que maintenant la Bibliothéque du Roi monte environ à quatre-vingts-dix mille Volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuſcrits. Il ne reſtoit plus qu'à placer ce précieux tréſor d'une maniére qui en mît toutes les richeſſes en évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du Roiaume. C'eſt ce qu'a fait encore LOUIS XV pour remplir les intentions de ſon Biſaieul, en faiſant préparer pour ſa Bibliothéque un ſuperbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les Etrangers, & qui, lorſqu'il ſera achevé, ſera le plus magnifique vaiſſeau qui ſoit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le Muſée d'Alexandrie. Qu'étoit-ce en comparaiſon de nos Académies d'Architecture, de Sculpture, de Peinture; de l'Académie Françoiſe, de celle des Belles-Lettres, de celle des Sciences ? Ajoutez-y les deux plus anciens établiſſemens du Roiaume ; le Collége Roial, où s'enſeignent toutes les langues ſavantes & preſque toutes les ſciences ; & l'Univerſité de Paris, la mere & le modéle de toutes les Académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de ſiécles, &

qui, avec ſes rides reſpectables, conſerve toujours un air de fraîcheur & de jeuneſſe. Que l'on compte le nombre de Savans qui rempliſſent toutes ces places, qu'on évalue les ſommes où montent leurs penſions, & l'on reconnoitra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher, pour l'honneur du regne & du miniſtére préſent, de faire remarquer, que pendant la guerre qui * vient de ſe terminer ſi heureuſement & ſi glorieuſement pour nous, toutes ces penſions des Savans n'ont été ni ſuſpendues, ni même retardées.

* La premiére édition de ce douziéme tome a paru en 1758.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, cette petite digreſſion, qui n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangére à mon ſujet. Avant que d'entrer en matiére, je me croi obligé d'avertir, que, ſur-tout dans ce qui regarde la Poëſie, je ferai grand uſage de pluſieurs Diſſertations connues dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ces extraits feront connoitre combien cette Académie eſt capable de conſerver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

DES POÉTES.

IL EST CERTAIN, si l'on considére la Poésie dans la pureté de sa premiére institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoissance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroit aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours solennels où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Israel avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils se livroient à une joie innocente & nécessaire, tout retentissoit de cantiques sacrés, dont le stile noble, sublime, & majestueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins Cantiques! Les fleuves qui remontent vers leur source, les mers qui s'entrouvrent & qui fuient; les collines qui tressaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparoissent; le ciel & la terre qui

écoutent dans le respect & le silence ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur !

Mais comme la simple voix humaine succomboit sous le poids de merveilles si étonnantes, & paroissoit au peuple trop foible pour marquer les sentimens de reconnoissance & d'adoration dont il étoit pénétré ; pour les exprimer avec plus de force, il appelloit à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres instrumens de Musique. Entrant même dans une sorte de transport & d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de respect pour les Livres saints, & qu'il liroit les Cantiques de Moyse avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moyse que nous connoissons comme le premier Historien & le premier Législateur du monde, est en même-tems le premier & le plus sublime des Poétes ? Dans ses écrits la Poesie naissante paroit tout

d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux Arts inventés par les hommes. Les Prophétes & les Pſeaumes nous offrent encore des modéles ſemblables. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poéſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plait ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoitre Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ſes expreſſions hardies, par ſes vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Lorſque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'eſt dû qu'au Créateur, la Poéſie ſuivit le ſort de la religion, conſervant toujours néanmoins des traces de ſa premiére origine. On s'en ſervit dans les commencemens à remercier les fauſſes divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il eſt vrai qu'on l'ap-

pliqua bientôt à d'autres usages : mais, dans tous les tems, on eut soin de la ramener à sa premiére destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poéte très-ancien composa les Hymnes qu'on attribue ordinairement à Homére : Callimaque depuis en composa aussi. Les Ouvrages même qui roulérent sur d'autres matiéres, conduisirent & réglérent les événemens par l'entremise & par le ministére des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homére, & les autres Poétes, nous les représentent par-tout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élevent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vûes de la Poésie, & qui étoit comme une suite naturelle de la premiére, fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne

faut que considérer la fin particuliére de chaque espéce de Poéme, & que jetter les yeux sur la pratique la plus générale des Poétes les plus illustres. Le poéme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui, & du respect pour la vertu par les justes louanges & les récompenses qui la suivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si, dans la suite des tems, on se servit de ces différentes sortes de piéces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui se

ſont le plus diſtingués dans chaque eſpéce particuliére ; je commencerai par les Grecs, puis je paſſerai aux Latins, en les réuniſſant pourtant quelquefois en partie, lors ſur-tout qu'il s'agira de les comparer enſemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illuſtres, on me permettra, quand les mêmes matiéres reviendront, d'y renvoier les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuſes.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

ON SAIT que c'eſt de la Gréce que la Poéſie a paſſé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'eſt acquiſe dans ce genre.

§. I.

DES POETES GRECS qui ſe ſont diſtingués dans le Poéme Epique.

JE ne range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Muſée. Tous les Savans conviennent que les poéſies qui portent leur nom ſont ſuppoſées.

HOMERE.

L'époque du tems où Homére a vécu n'eſt pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Uſſérius met la naiſſance d'Hérodote l'an du Monde 3520. Ainſi celle d'Homére a dû être vers l'an 3120, c'eſt-à-dire, 340 ans après la priſe de Troie.

Herod. lib. 2. cap. 53.
An.M. 3120.
Av.J.C.884.

Le lieu de ſa naiſſance n'eſt pas plus aſſuré. Sept villes ſe diſputérent cet honneur: Smyrne ſemble l'avoir emporté ſur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homére vers la fin du ſecond Tome de cette Hiſtoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier Tome du *Traité des Etudes*, où j'ai eſſaié de faire ſentir les beautés de ce Poéte.

Il paroit que Virgile, à juger de ſes vûes par ſon Ouvrage, ne ſe propoſa rien moins que de diſputer à la Gréce l'avantage du Poéme Epique; & c'eſt de ſon rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'aiant à faire venir des rives du Scamandre le Héros de ſon poéme, il auroit beſoin d'imiter l'Odyſſée, qui contient une grande ſuite de voiages & de récits; & qu'aiant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit beſoin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux l'Ilia-

de, qui est remplie d'actions, de combats, & de tout ce ministére des dieux que demande la haute Poësie. Enée voyage comme Ulysse, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homére dans les douze livres dont l'Eneïde est composée. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers.

C'est un grand avantage & un grand titre de supériorité pour le Poëte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce que dit [a] Quintilien de Démosthéne par raport à Ciceron, que quelque grand que soit Virgile, Homére l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne decide pas pleinement de leur mérite, & l'on disputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Ibid. Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laissant la question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellens Poëtes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du sublime,

a Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille (Demosthenes) prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

en quoi le Poéte Grec l'emporte ſans conteſtation, eſt peut être compenſé par la juſteſſe & l'exactitude, qui régne également par-tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cæleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus.*

Il eſt difficile de mieux caractériſer ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyſſée ſont deux grands tableaux dont l'Enéide eſt le racourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux ſe voient de loin : il n'eſt pas néceſſaire que tous les traits y ſoient ſi finis & ſi réguliers ; c'eſt même un défaut dans un grand tableau qu'un ſoin trop ſcrupuleux.

HÉSIODE.

ON DIT qu'Héſiode étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Aſcra petite ville de Béotie, qui depuis a paſſé pour ſa patrie : auſſi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Aſcra. Les ſentimens ſont fort partagés ſur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. De toutes ſes piéces de poéſie il ne nous en reſte que trois : 1°. *les Ouvrages & les Jours*. 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des

Aſcræumque ſenem. *Eclog.*

II. Tome de l'Hist. anc. dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule.* J'en ai parlé ailleurs.

Quintilien trace ainsi son caractére. » Il [a] arrive rarement à Hésiode de s'é- » lever. Une grande partie de ses Ou- » vrages ne contient presque que des » noms propres. On y trouve pourtant » d'utiles sentences pour la conduite de » la vie. Il a assez de douceur dans l'ex- » pression & dans le stile. On lui donne » la palme dans le genre d'écrire mé- » diocre.

POETES moins connus.

AN. M. 3356. TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poésie, & pour la Musique.

AN. M. 3364. *Pausan. lib. 4. p. 244. &c.* TYRTÉE. On croit qu'il étoit d'Athénes. Ce Poéte fit une grande figure dans la seconde guerre de Messénie. Il excelloit à chanter la valeur guerriére. Les Spartiates avoient reçu plusieurs échecs qui leur avoient abbattu le courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Atheniens un homme capable de les aider de ses avis & de ses lumiéres. Tyrtée leur fut envoié. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore

a Rarò assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta sententiæ, lenitasque verborum & compositionis probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. *Lib.* 10. *cap.* 1.

battus trois fois consécutivement, & réduits au désespoir ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ses vers, qui ne respiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Aiant repris courage, ils attaquérent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportérent en cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils accordérent à Tyrtée le droit de Bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reste, fait connoitre que son stile étoit plein de force & de noblesse. Il paroit lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs.

Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

DRACON, célébre Législateur des Athéniens. Il avoit composé un poéme de trois mille vers intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie. AN. M. 3368.

ABARIS, Scythe de nation, selon Suidas, surnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il composa plusieurs piéces de poésie. On débitoit de lui des fables de la derniére absurdité, auxquelles il paroit qu'Hérodote même n'ajoutoit pas AN. M. 3368. *Suidas.* *Herod. lib. 4. cap. 36.*

foi. Il se contente de dire que ce barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus loin, & prétend qu'Abaris étoit porté sur sa fléche au travers de l'air, & qu'il passoit ainsi les riviéres, les mers, & les lieux les plus inaccessibles, sans être arrété par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageoit le pays des Hyperboréens, il fut député à Athénes par ces peuples.

Iambl. in vit. Pytag.

AN. M. 3676.

CHERILE. Il y a eu plusieurs Poétes de ce nom. Je parle ici de celui [a] qui, malgré la grossiéreté de ses vers sans goût & sans beauté, ne laissa pas d'être estimé & chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il eut été un excellent Poete. En quoi ce Prince, comme le remarque Horace, marquoit bien peu de goût, lui qui d'ailleurs étoit si délicat en fait de peinture & de sculpture, qu'il avoit défendu par un Edit à tout autre Peintre qu'Apelle de le peindre, & à tout autre Statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez

Horat. Ep. 1. lib. 2.

a Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus & malè natis
Retulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Idem rex ille, poëmia
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

les Romains, en usa aussi libéralement, mais plus prudemment qu'Alexandre, à l'égard d'un Poéte qui lui avoit présenté des vers pitoyables. Il [a] lui fit donner une récompense à condition qu'il ne feroit jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais Poéte, mais fondée en raison.

ARATUS. Il étoit de Soles, ville de Cilicie. Il [b] a composé un poéme fort estimé des Savans sur l'Astronomie ; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matiére [c] qu'il traitoit, fort abstraite & froide par elle-méme, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie par une agréable variété, ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il l'avoit choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix-sept ans, avoit traduit le Poéme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de AN. M. 3732.

a Jussit ei præmium tribui, sub ea conditione ne quid posteà scriberet. *Cic. pro Arch. poet. n* 25.

b Constat inter doctos, hominem ignarum Astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. 1. *de Orat. n.* 69.

c Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

morceaux dans le Traité de la nature des dieux.

An. M. 3756. APOLLONE de Rhodes a composé un poéme sur l'expédition des Argonautes : *Argonautica*.

Il étoit d'Alexandrie, & avoit succédé à Eratosthéne dans la garde de la fameuse Bibliothéque sous Ptolémée Evergete. Mais comme il se vit maltraité par les autres Poetes qui le chargeoient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien*.

An. M 3756. EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliothéque. Virgile [a] en fait mention dans ses Bucoliques.

Eclog. 10. v. 50.

NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, selon d'autres d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame. Il a composé des poémes sur la Médecine : Θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα ; & quelques-uns aussi sur l'Agriculture, que [b] Virgile a imités dans ses Géorgiques.

An. M. 3857.

An. M. 3856 ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent &

De Orat. lib. 3. n. 194.

a Quid ? Euphorionem transibimus ? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certè conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Quid ? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius ? *Quintil. ibid.*

une si grande facilité pour la Poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espéce qu'on vouloit, sur toutes les matiéres qui lui étoient proposées. Valére Maxime & Pline raportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

Val. Max. lib. 1. cap. 8. Plin. lib. 7. cap. 51.

A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme sur la guerre des Cimbres, & en avoit commencé un sur le Consulat de Cicéron. On a de lui quelques Epigrammes dans l'Anthologie.

AN. M. 3912.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie Grecque.

Macrob. l. 5. cap. 17.

APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée en Syrie. Je ne le considére point ici comme Evêque, mais comme un Poéte qui s'est fort distingué par ses poésies Chrétiennes. Julien l'Apostat avoit défendu par un Edit public à tous les Maîtres d'enseigner aux enfans des Chrétiens les Auteurs profanes. Le prétexte de cet Edit étoit, qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, & de condanner en même-

AN. J. C. 362.

tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étoient les grands avantages que les Chretiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet Edit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la Religion.

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit Grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homere, l'Histoire Sainte jusques au régne de Saul, en vingt-quatre livres intitulés *des lettres de l'alphabet grec*. Il imita Ménandre par des Comédies, Euripide par des Tragédies, Pindare par des Odes, prenant des sujets de l'Écriture Sainte, & suivant le caractére & le stile de chaque poéme, afin que les Chretiens se pussent passer des Auteurs profanes pour apprendre les Belles-Lettres.

Le fils, qui étoit Sophiste, c'est-à-dire Rhéteur & Philosophe, fit des Dialogues à la maniére de Platon, pour expliquer les Evangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les Ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poesies ne nous est-il resté que la Paraphrase des Pseaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur

de donner dans des ſentimens hétérodoxes ſur JESUS-CHRIST.

S. GRÉGOIRE de Naziance, contemporain d'Apollinaire, compoſa auſſi un grand nombre de vers de toute eſpéce : Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conſervé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de ſa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu & toute la vigueur que l'on pourroit ſouhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme. AN. J. C. 350.

Dans la compoſition de ſes poémes, qui lui ſervoit à lui-même d'amuſement dans la ſolitude, & de conſolation dans ſes maladies, il avoit en vûe les jeunes gens, & ceux qui aimoient les Belles-Lettres. Pour les retirer des chanſons & des poéſies dangereuſes, il vouloit leur fournir un divertiſſement, non-ſeulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire auſſi qu'une de ſes vûes avoit été d'oppoſer des poéſies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mêlées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la poéſie à ſon inſtitution primitive, que de la faire ſervir ainſi à la religion. Il ne traitoit dans ſes vers que des ſujets de piété, qui puſſent

animer, purifier, inſtruire, ou élever l'ame à Dieu. En y propoſant aux Chrétiens une ſaine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable ; & il auroit cru profaner ſa plume, que de l'emploier à faire revivre dans ſes poéſies les divinités payennes, que JESUS-CHRIST étoit venu abolir.

Voila quels devroient être nos modéles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la ſolidité d'eſprit qu'on peut imaginer. Il avoit été inſtruit dans les Belles-Lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles Maitres dans le Paganiſme. Il avoit lu avec un extrême ſoin tous les Poétes anciens, & l'on en rencontre ſouvent des traces même dans ſes Ouvrages de proſe. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poéſie, & d'en avoir bien étudié & ſenti toute la fineſſe, toute la délicateſſe, il n'a jamais employé dans les ſiennes aucune des divinités profanes ; & ce n'eſt que pluſieurs ſiécles après qu'elles ont été rappellées dans les poémes. Ce qui étoit condanné & défendu dans ces beaux ſiécles de l'Egliſe, doit-il maintenant nous être permis ? J'ai traité ailleurs cette matiére avec quelque étendue.

Dans le premier Tome du Traité des Etudes.

AN. J C. 420.

Pour l'honneur de la Poéſie & des Poétes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du Sophiſte Léonce Athénien, laquelle,

laquelle, avant que d'être devenue Chrétienne, & d'avoir épousé l'Empereur Théodose le Jeune, s'appelloit *Athénaïs*. Son pere lui avoit donné une excellente éducation, & l'avoit rendue extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un Poéme Héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres piéces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Évêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix Hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs Poétes dont il est parlé dans les Auteurs, mais qui sont peu connus; & je crains même d'en avoir raporté encore un trop grand nombre de cette espéce.

Je vais maintenant parler des Poétes Tragiques & Comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiére avec assez d'étendue dans le Ve Tome de cette Histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II.

DES POETES TRAGIQUES.

THESPIS est regardé comme l'inven- AN. M. 3408.

teur [a] de la Tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit grossiere & imparfaite. Il barbouilloit de lie le visage de ses Acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils representoient leurs pieces. Il vivoit du tems de Solon.

Plut. in Solone, pag. 95. Ce sage Législateur assistant un jour à une de ces representations, dit, en frapant la terre avec sa canne : *Je crains bien que ces fictions poetiques & ces mensonges ingenieux ne passent bientôt dans nos actes & dans nos contrats.*

An. M. 3508. ESCHYLE [b] commença à perfectionner la Tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses Acteurs un masque, un habit plus decent, une chaussure plus haute appellée Côthurne, & leur construisit un petit théatre. Son [c] stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. pag. 483. Dans une dispute publique entre les Poetes Tragiques, etablie à l'occasion des os de Thesée que Cimon avoit raportés à Athénes, le prix fut adjugé à Sophocle.

a Ignotum tragicæ genus invenisse camenæ
Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Hor. in Art. poet.

b Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid

c Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, & gravis, & grandiloquus, sæpe usque ad vitium. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il étoit depuis lon tems en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athénes. Il en partit, & se retira en Sicile chez le Roi Hieron. Il y mourut d'une mort bien singuliére. Comme il dormoit dans une campagne la téte nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tete qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingts-dix Tragédies qu'il avoit composées, il n'y en eut que vingt-huit, & selon d'autres que treize, où il remporta la victoire. *Suid.*

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces deux [a] Poétes parurent ensemble, & illustrérent beaucoup le théâtre Athénien par des piéces également admirables, quoique d'un stile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, sublime : le second tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour les mœurs & pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre Théatre, & qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athénes. AN.M. 3532.

a Longè clarius illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari dicendi via uter sit poëta melior, inter plurimos quæritur. *Quint. lib.*

§. III.

DES POETES COMIQUES.

An. M. 3564. EUPOLIS, CRATINUS, & ARISTOPHANE ont rendu fort célebre la *Comédie* appellée *Ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de Satyre. Elle possédoit dans la derniére perfection ce qu'on nommoit *Atticisme*, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit dans le stile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

An. M. 3680. *Plut. in Moral. pag. 853* MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comedie*. Plutarque le préfére infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, & qui ne s'écarte jamais des régles de la probité la plus austére : au lieu que les railleries d'Aristophane améres & mordantes emportent la piéce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrenée toutes les loix de la modestie & de la pudeur. Quintilien [a] ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de sa réputation il a entiérement obscurci leur nom.

a Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, & fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Poéte est de dire, que Térence, qui n'a presque fait que copier ses piéces, est regardé par les bons Juges comme beaucoup inférieur à son original.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poéte Comique Latin. A la premiére lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte Grec, toute leur beauté disparut, & qu'ils lui parurent pitoiables. *Lib. 2. cap. 23.*

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui étoit dûe. De plus de cent Comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit [a] cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le V[e] Tome tout ce qui regarde l'ancienne Comédie, la Moienne, & la Nouvelle.

§. IV.

DES POETES IAMBIQUES.

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems *Av. M. 3280.*

[a] Philemon, ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpe prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus. *Quintil. ibid.*

de Candaule Roi de Lydie. Voyez ce qui en est dit Tome II vers la fin.

An. M. 3460. *Suidas.* HIPPONAX, étoit natif d'Ephése. En aiant été chassé par les Tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit, & menu : mais sa laideur a servi à l'immortaliser ; car il n'est guéres connu que par les vers satyriques qu'il composa contre deux freres sculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait sa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été possible. Il lança sur eux une grêle de vers si mordans & si violens, que selon quelques uns, ils se pendirent de dépit. Mais Pline observe qu'on avoit d'eux plusieurs statues faites depuis ce tems-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui se trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V.

DES POETES LYRIQUES.

ON APPELLE Poësie Lyrique, celle qui étoit faite pour être chantée sur la Lyre ou sur d'autres instrumens pareils. Ses compositions se nomment Odes, c'est-à-dire Chants, & se distribuent en Strophes ou Stances.

Le but de la Poësie est de plaire à l'imagination. Mais si les différens genres

de poésies, comme l'Idylle, l'Elégie, le poëme Epique, vont à ce but par des moiens différens, l'Ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous; & que, de même qu'un fameux Peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'Ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait son véritable caractére. C'est l'enthousiasme; & par-là les Poëtes croient pouvoir encore la comparer a cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours la Reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même & son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux, qu'il ne peut se définir. Quand un Ecrivain en est saisi, son esprit s'échaufe, son imagination s'allume, toutes les facultés de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son Ouvrage. Tantôt les pensées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuses se présentent à lui en foule. Souvent aussi la chaleur de l'enthousiasme

s'empare tellement de son esprit, qu'il n'en est plus le maitre; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuosité & à ce beau désordre, infiniment supérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différens; des descriptions quelquefois simples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées; des comparaisons justes & vives; des traits de morale lumineux; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, & des digressions mille fois plus belles que le fonds de son sujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expressions nobles & les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion: rien ne ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractére de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échaufé du même feu qui les a produites; & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de M. l'Abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste

idée de la poésie Lyrique, & en même-tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neufs Poétes Grecs qui se sont distingués par cette sorte de poéme, & desquels il me reste à dire un mot.

Il est parlé dans Plutarque de THALES *, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poéte Lyrique, (il n'est point du nombre des neufs :) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves Législateurs auroient pu faire. Car toutes ses piéces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moien de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités & les haines qui régnoient entr'eux. Ainsi, par les attraits & les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies a Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoiens.

An. M. 3120. Plut. in Lycurg. pag. 41.

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédé-

An. M. [illegible] Plut. de exil. pag. 599.

* *Plutarque paroit confondre le Thalès dont il s'agit ici, avec Thalès de Milet l'un des sept Sages, qui lui étoit postérieur de plus de 250 ans.*

moniens, qui lui accordérent le droit de Bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il fleurissoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, Roi des Lydiens.

An. M. 3392. STESICHORE étoit d'Himére, ville de Sicile. Pausanias raconte que ce Poéte, aiant perdu la vûe en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle piece contraire à la premiére, ce qu'on appella depuis *palinodie*. Quintilien [a] dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres Héros, & qu'il soutint sur la Lyre la noblesse & l'élévation du poéme Epique. Horace lui donne le même caractére par une seule épithéte, *Stesichorique graves camœnæ.*

Pausan. in Lacon. pag. 220.

Lib. 10. c. 1.

An. M. 3400. ALCÉE. Sa patrie étoit Mityléne ville de Lesbos: c'est de lui que le vers Alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva saisi de fraieur, il jetta bas ses armes & se sauva par la fuite. Horace [a] raconte de lui-même une

Herod. lib 5. c. 95.

Od. 7. lib. 2.

a Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella & clarissimos canentem duces, & Epici carminis onera Lyrâ sustinentem.

b Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

pareille avanture. Les Poétes se piquent moins de bravoure que de bel esprit. Quintilien [a] dit que le stile d'Alcée étoit serré, magnifique, châtié ; &, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homére.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit son nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperduement une Courtisane appellée Rhodope : c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des Pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un assez grand nombre de piéces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixieme Muse*, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie.

Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas desho-

a In loquendo brevis, magnificus, & diligens, plerumque Homero similis. *Lib.* 10. *c.* 1.

noré son sexe & la poésie par ses vices & par ses déréglemens.

On dit qu'au désespoir & furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon jeune homme de Lesbos opposoit à ses désirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie: remède emploié assez ordinairement dans la Grèce par ceux qui étoient malheureux dans leur passion.

An. M. 3512. ANACREON. Ce Poëte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il passa beaucoup de tems à la Cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie & par sa fin tragique; & il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son Conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoia un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes où ses beaux Ouvrages seroient estimés & goutés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude, & ce qui nous reste de ses piéces en fait foi. On voit par-tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

Herod. lib. 5, cap. 121.

In Hipp. pag. 228. & 229.

SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit, dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son [a] stile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant, & excelloit à exciter la compassion : c'étoit là son talent propre & personnel, par où les Anciens l'ont caractérisé. AN. M. 3444.

Paulum quidlibet allocutionis
Mœstius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même :

Sed ne relictis, Musa procax, jocis,
Ceæ retractes munera næniæ. *Od.* 1. *lib.* 2.

IBYCUS. Nous ne connoissons que son nom, & il reste de lui peu de fragmens. AN. M. 3464.

BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ses poémes à ceux de Pindare dans les Jeux Pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faisoit les délices de Julien l'Apostat. AN. M. 3552.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neufs Poétes Lyriques de la Gréce. Ce qui fait son mérite personnel & son caractére dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, AN. M. 3528.

a Simonides tenuis, alioqui sermone proprio & jucunditate quadam commendari potest. Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus, ut quidam in hac eum parte omnibus ejusdem operis auctoribus præferant. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

qui l'éleve souvent au-dessus des régles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses Odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroître un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servoit d'adoucissement. Le Poëte l'a bien senti ; & c'est ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célebre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Veritablement Horace ne le loue que par le caractere de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impetueux & le secours des vents éléve jusques dans les nues ; c'est un torrent, qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille, qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son stile est toujours proportionné à sa maniere de penser, serré, concis, & sans trop de liaison dans les mots: l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajouter des transitions ne feroit que

rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthousiasme le tems de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un Auteur sans défaut. Il en a, qu'il est difficile d'excuser : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent, doivent les couvrir & les faire presque disparoitre. Il faloit qu'Horace, bon juge en toute matiére, mais surtout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de CORYNNA, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la Muse Lyrique*.

Ælian. lib. 13. cap. 25.

Alexandre le Grand, lorsqu'il ruina la ville de Thébes, patrie de notre illustre Poéte, rendit, lontems après sa mort, un juste & glorieux hommage à son mérite dans la personne de ses descendans, qu'il discerna du reste des citoiens de cette ville malheureuse, & dont il ordonna qu'on prît un soin particulier.

Plut. in Alex. pag. 672.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare à l'occasion d'Hiéron : on peut consulter l'endroit. Tome III.

§. VI.

DES POETES ELEGIAQUES.

ELÉGIE, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire, hélas!* ſelon d'autres, de ἐλεὸν λέγειν, *dire des choſes touchantes.* Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſérent leurs poéſies plaintives, leurs Élégies, en vers Héxamétres & Pentamétres entrelacés. Depuis, toute piéce écrite en vers Héxamétres & Pentamétres a été appellée Elégie, quel qu'en fût le ſujet, gai ou triſte.

Horat. in Art. poet.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiam incluſa eſt voti ſententia compos.

Il ne nous reſte aujourd'hui aucune Elégie Grecque, priſe dans le premier ſens, ſi ce n'eſt celle qu'Euripide a inſérée dans ſon Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne ſait point qui eſt l'inventeur de l'Elégie.

Ibid.

Qui tamen exiguos Elegos emiſerit auctor
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Comme elle étoit deſtinée dans ſa premiére inſtitution aux gémiſſemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres ſentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il ſied aux perſonnes affli-

gées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher : elle vouloit exciter la pitié, & non l'admiration. Ensuite on l'emploia à toutes sortes de sujets, & surtout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractére, & se souvint de sa premiére origine. Ses pensées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sentimens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles ; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, (*In pedibus vitium causa decoris erat*) & qui donne à la poésie Elégiaque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers Elégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique : en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Plusieurs des Poétes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques Elégies : mais je ne raporterai ici que ceux qui se sont appliqués particuliérement à ce genre de poésie, & je n'en choisirai qu'un petit nombre.

CALLINUS. Il étoit d'Ephése. C'est An. M. 3270. un des plus anciens Poétes Elégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des Olympiades.

MIMNERMUS, de Colophon, ou An. M. 3408.

de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers Elégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut être fut-il le premier qui transporta l'Elégie des funerailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pié qu'Horace en parle.

Horat Epist. 6. lib. 1.

> Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
> Nil & jucundum: vivas in amore jocisque.

AN. M. 3444. SIMONIDE, dont les vers étoient si touchans, pourroit être rangé parmi les Poëtes Elegiaques : mais je l'ai placé ailleurs.

AN. M. 3724. PHILÉTAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vecurent tous deux à la Cour de Ptolemée Philadelphe, dont Philetas fut certainement Précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, Bibliothéquaire. On regardoit celui-ci comme le Maitre de l'Elégie, & celui qui y avoit le mieux réussi : *Cujus (Elegiæ) princeps habetur Callimachus*; & on donnoit le second rang à Philétas : *secundas, confessione plurimorum, Philetas occupavit.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Voila le sentiment de Quintilien. Mais Horace paroit deferer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Epist. 2. lib. 2.

> Si plus adposcere visus,
> Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de Litterature.

§. VII.

DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'EPIGRAMME eſt une eſpéce de poéſie courte, ſuſceptible de toutes ſortes de ſujets, qui doit finir par une penſée, vive, nette, & juſte. Ce mot, en Grec, ſignifie *Inſcription.* Celles que les Anciens mettoient aux tombeaux, aux ſtatues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractére étoit une grande ſimplicité. On a depuis attaché ce nom à l'eſpéce de poéſie dont je parle. L'Epigramme eſt renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poéſie étoit ſuſceptible de toutes ſortes de ſujets. Cela eſt vrai, pourvû qu'on ait ſoin d'en écarter toute médiſance & toute obſcénité.

La [a] liberté que les Poëtes Comiques s'étoient donnée à Athénes d'attaquer hardiment les citoiens les plus conſidérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainſi par des vers mordans la réputation de

[a] In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex eſt accepta, chorúſque
Turpiter obticuit. *Horat. in Art. poet.*

qui que ce fût. A Rome, [a] parmi les loix des douze tables, qui condannoient rarement à la mort, il y en avoit une qui ſoumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit decrié un citoien. La raiſon que Ciceron en apporte eſt bien ſenſée & bien remarquable. » Cette loi, dit il, eſt ſagement établie. » Il y a des Tribunaux à Rome, où l'on » peut nous appeller pour rendre compte » de notre conduite devant les Magiſ- » trats : mais notre réputation ne doit » point être abandonnée à la noire ma- » lignité des Poétes, & il ne doit point » être permis de former contre nous des » accuſations infamantes, ſans que nous » puiſſions y répondre, & nous défendre » en forme devant les Juges. *Præclarè. Judiciis enim ac Magiſtratuum diſceptationibus legitimis propoſitam vitam, non Poëtarum ingeniis, habere debemus; nec probrum audire, niſi ea conditione, ut reſpondere liceat, & judicio defendere.*

La ſeconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'eſt ni moins importante, ni moins fondée en raiſon.

a Si mala condiderit in quem quis carmina, jus eſt Judiciumque *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*

Noſtræ contra XII tabulæ, cùm perpaucas res capite ſanxiſſent, in his hanc quoque ſanciendam putaverunt, ſi quis actitaviſſet, ſive carmen condidiſſet, quod infamiam afferret flagitiumve alteri. *Cic. de Rep. lib. 4. apud. D. Auguſt. lib. 1. cap 9 Civit.*

Notre pente au mal & au vice n'eſt déja que trop naturelle & trop forte, ſans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits de vers fins & délicats, dont le poiſon, caché ſous les fleurs d'une poéſie riante, pour [a] me ſervir des termes que Martial applique aux Sirénes, cauſe une joie cruelle, & par ſa douceur enchantereſſe porte la mort dans les ames. Les plus ſages Légiſlateurs de l'Antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des peſtes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétriſſantes. De ſi ſages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit eſpérer, ſur-tout par raport à l'Epigramme, qui de toutes les poéſies eſt celle qui s'eſt le plus livrée à l'obſcénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les Epigrammes n'auroient point été dangereuſes pour les mœurs, & elles auroient pu étre utiles pour le ſtile, en y jettant de tems en tems & avec ſobriété des penſées vives, déliées, agréables, telles que ſont celles qui terminent les bonnes Epigrammes. Mais, ce qui étoit dans ſon origine délicateſſe,

a Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandaſque mortes, gaudiumque crudele.

beauté, vivacité d'esprit, (c'est proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse qui passa dans la prose même, dont on s'étudioit à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes, par une pensée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le Pere Vavasseur Jésuite a traité à fond la matiére dont il s'agit ici, dans une Preface également savante & élégante qu'il a mise à la tête de trois livres d'Epigrammes qu'il a donnés au Public. On trouve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le Livre intitulé, *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'Epigrammes Grecques, appellé *Anthologie*.

MÉLÉAGRE, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit sous Séleucus VI dernier Roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'Epigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cause qu'aiant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de quarante-six Poétes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ses Poétes, *le lys* à Anytes, *la rose* à Sapho, &c. Après lui, PHI-

LIPPE de Theſſalonique, fit, du tems de l'Empereur Auguſte, un ſecond recueil, tiré ſeulement de quatorze Poëtes. AGATIAS en fit encore un troiſiéme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Juſtinien. Enfin PLANUDE, moine de Conſtantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatriéme, qu'il diviſa en ſept Livres, dans chacun deſquels les Epigrammes ſont rangées, ſelon les matiéres, par ordre alphabétique. C'eſt l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de ſales Epigrammes, de quoi quelques Savans lui ont ſû bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles Epigrammes fort ſenſées & fort ſpirituelles : mais elles ne font pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA POÉSIE, auſſi-bien que le reſte des beaux Arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vûes & de penſées guerriéres, & ſans goût pour tout ce qui s'appelle Littérature. Ce fut la Gréce vaincue & ſoumiſe, qui, par un nouveau genre de victoire, s'aſſujettit à ſon tour ſes vain-

queurs, & exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux qu'il étoit volontaire, & fondé sur une supériorité de lumiéres qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation savante & polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de grossiéreté & de rudesse qui leur restoit encore de leur ancienne origine, & leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniser les esprits.

Horat. Epist. 1. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit * agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la Poésie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, se font goûter avec plus de facilité & de promtitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossiére & inculte dans les commencemens. Ce fut sur le Théâtre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'essaia, pour ainsi dire, dans la Comédie, la Tragédie, la Satyre,

* *Horace marque ici le tems où la Poësie commença à se perfectionner chez les Latins : car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa :* Saliare Numæ carmen. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 2.

qu'elle

qu'elle conduisît peu à peu, & par des accroissemens insensibles, à un grand degré de perfection.

Les Romains aiant été près de quatre cens ans sans aucuns Jeux Scéniques, le hazard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers * *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de piéces de théatre près de six vingts ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossiéres, & accompagnés de postures & de danses.

Fescennina per hunc inventa licentia morem
Versibus alternis opprobria rustica fudit. *Horat. Epist. 1. lib. 2.*

A ces vers licentieux & déréglés succéda bientôt une autre espéce de Poéme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoient rien de deshonnête. Ce Poéme parut sous le nom de Satyre, (*Satura*) à cause de sa variété ; & cette Satyre avoit des modes réglés, c'est-à-dire une Musique réglée, & des danses : mais les postures deshonnêtes en étoient bannies. Ces Sa- *Liv. lib. 7. n. 2.*

* *Ces vers furent ainsi appellés d'une ville d'Etrurie, nommée* Fescennia, *d'où ils furent apportés à Rome.*

tyres étoient proprement des farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid. Livius Andronicus trouva les choses en cet état, quand il s'avisa le premier de faire des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poëtes, en puisant dans les mêmes sources, suivirent son exemple: Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces sept Poëtes dont je vais parler, vécurent presque en même tems dans l'espace de soixante ans.

Dans ce que je me propose de raporter ici des Poëtes Latins, je ne suivrai point l'ordre des matiéres, comme je l'ai fait en parlant des Poëtes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoitre la naissance, les progrès, la perfection, & la décadence de la Poësie Latine.

Je diviserai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cens ans, pendant lesquels la Poësie Latine est née, s'est accrue, & s'est fortifiée par differens progrès. Le second âge sera de cent ans environ, depuis Jule César jusqu'au milieu de l'empire de Tibére: c'est le tems où la Poësie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisiéme âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez promts,

elle est déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de son ancienne reputation.

§. I.

Premier âge de la Poësie Latine.

LIVIUS ANDRONICUS.

LE POËTE Andronique prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit instruit les filles. *Euseb. in Chron.*

Il représenta sa premiére Tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la premiére année d'après la premiére guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, sous le Consulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus : environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile. *Av. M. 3764. Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.*

CN. NÆVIUS.

NÆVIUS, selon Varron, avoit servi dans la premiére guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commença, cinq ans après lui, à donner des piéces de théatre : c'étoient des Comédies. Il s'attirà la haine de la Noblesse, & surtout d'un Métellus : ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se *Av. M. 3769. Aul. Gell. ib. Euseb. in Chron.*

retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiére guerre Punique.

Q. ENNIUS.

An. M. 3764.
Aurel. Vict. de Vir. illust. cap. 47.
1. Tusc. n. 3.

Il étoit né l'an de Rome 514 ou 515, à Rudiæ ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'a l'age de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable.

Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.

Il avoit composé en vers Héroïques les Annales de Rome; & en étoit au douziéme Livre à l'âge de 67 ans. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain avec qui il étoit [a] lié d'une amitié particuliére, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

Scipion étoit bien assuré que tant que Rome subsisteroit, & que l'Afrique seroit

a Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. *Cic. pro Arch. poet. n.* 22.

ſoumiſe à l'Italie, la mémoire de ſes grandes actions ne pourroit être abolie : mais[a] il crut auſſi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illuſtrer l'éclat, & d'en perpétuer le ſouvenir : digne certainement d'avoir pour héraut de ſes éclatantes victoires un Homére plutôt qu'un Poéte, dont le ſtile répondoit mal à la grandeur de ſes actions !

On comprend aiſément que la Poéſie Latine, foible encore, & preſque naiſſante dans les tems dont je viens de parler, ne pouvoit pas avoir beaucoup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais ſans élégance, ſans grace, & avec de grandes inégalités. C'eſt ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaiſon admirable. *Ennium ſicut ſacros vetuſtate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* » Révérons Ennius, dit» il, comme on révére ces bois que l'an» cienneté a conſacrés, dont les grands » & vieux chênes n'offrent plus aux yeux » tant de beauté, qu'ils inſpirent un ſen» timent de reſpect religieux.

a Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides. *Horat. Od.* 8. *lib.* 4.

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait, qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [a] » ce Poéte à l'âge de 70 » ans, chargé de deux fardeaux, qu'on » regarde comme accablans, la pauvreté » & la vieillesse, les portoit, non-seulement avec constance, mais avec gaieté : » ce qui donnoit presque lieu de penser » qu'elles lui faisoient même plaisir, & » lui étoient agréables.

CÉCILIUS. PACUVIUS.

CES DEUX Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif selon quelques-uns de Milan, étoit un Poéte Comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduse. Il fut en même-tems Peintre & Poéte : on a toujours regardé la Peinture & la Poésie comme deux sœurs. Il se distingua particuliérement dans la Poésie Tragique. Quoiqu'ils [b] vécussent du tems de Lælius & de Scipion, c'est-à-dire, dans un tems auquel la pureté du langage, aussi-bien que

Euseb. in Chron.

a Annos septuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis penè delectari videretur. *De senect. n.* 14.

b Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquam innocentiæ, sic latinè loquendi. Non omnium tamen : nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus, *Cic. in Brut. n.* 258.

celle des mœurs, paroiſſoient ſinguliérement attachées, leur diction ne ſe ſentoit pas de cet heureux ſiécle.

Cependant Lélius, l'un des perſonnages que Cicéron introduit dans ſon Dialogue ſur l'Amitié, en [a] parlant de Pacuvius comme de ſon hôte & de ſon ami, dit que le Peuple reçut avec des applaudiſſemens extraordinaires une de ſes piéces intitulée *Oreſte*, ſurtout dans l'endroit, où, en préſence du Roi, Pilade ſe donne pour Oreſte, afin d'épargner la mort à ſon ami, & où, de ſon côté, Oreſte déclare que c'eſt lui qui eſt le véritable Oreſte. Il ſe peut faire que la beauté & la vivacité des ſentimens fiſſent oublier le peu de juſteſſe & de délicateſſe de l'expreſſion.

ATTIUS.

L. Attius, ou *Accius*, car ſon nom ſe trouve écrit de ces deux maniéres, étoit fils d'un Affranchi. Il repréſenta quelques piéces Tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes ſous l'Edilité de P. Licinius Craſſus Mu-

AN. M. 3854. *Euſeb. in Chron.*

Aul. Gell. lib. 1. cap. 13.

a Qui clamores totâ caveâ nuper in hoſpitis mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cùm, ignorante Rege uter eſſet Oreſtes: Pylades Oreſtem ſe eſſe diceret, ut pro illo necaretur: Oreſtes autem, ita ut erat, Oreſtem ſe eſſe perſeveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuiſſe. *De Amic. n. 24.*

cianus, cet homme célébre, de qui l'on disoit qu'il avoit réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on pût posséder : étant [a] en même tems très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile Jurisconsulte, & grand Pontife.

Valer. Max. lib. 8. cap. 14.

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes Romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce Général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

PLAUTE.

A. Gell. lib. 3. cap. 3.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célébre à Rome par ses Comedies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé.

Aulu-Gelle raporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu mêler du négoce, & aiant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un Boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poétes qui avoient paru jusqu'à lui, que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses Comédies presque entiéres ont ré-

a Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, jurisconsultissimus, Pontifex maximus.

ſiſté au tems, & ſont parvenues juſqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ſes piéces ſe ſont mieux conſervées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient auſſi plus ſouvent redemandées. On ne les jouoit pas ſeulement du tems d'Auguſte : il paroit par un paſſage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naiſſance de JESUS-CHRIST. *Arnob. lib. 7.*

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me ſemble que pour l'élocution il eſt généralement eſtimé, ſans doute par raport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du diſcours. Varron diſoit que ſi les Muſes vouloient parler en Latin, elles emprunteroient le langage de Plaute : *licet Varro dicat Muſas.... Plautino ſermone locuturas fuiſſe, ſi Latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laiſſe rien à déſirer. Aulu Gelle n'en parle pas moins avantageuſement. *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.* *Quintil. lib. 10. cap. 1.* *Gell. lib. 7. cap. 17.*

Horace, bon Juge ſans doute en cette matiére, ne paroit pas favorable à Plaute. Je raporterai l'endroit entier.

At noſtri proavi Plautinos & numeros & *Horat. de Art. poet.*
Laudavere ſales : nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati : ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digito callemus, & aure

» Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, ont
» loué & admiré les vers & les railleries
» de Plaute, un peu trop bonnement,
» pour ne pas dire sottement ; s'il est vrai
» que vous & moi sachions distinguer,
» dans les railleries, le délicat d'avec le
» grossier, & que nous ayons l'oreille assez
» fine pour bien juger du son & de la ca-
» dence des vers. « Cette critique peut
faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il
paroît qu'Horace n'étoit pas seul de ce
sentiment, & que la Cour d'Auguste ne
goûtoit pas plus que lui, ni la versifica-
tion, ni les plaisanteries de ce Poëte.

La censure d'Horace tombe sur deux articles : sur le nombre & la cadence des vers, *numeros* ; & sur les railleries, *sales*. Je crois qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce Poëte, piqué de l'injuste préférence que ceux de son siécle donnoient aux anciens Poëtes Latins sur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occasions, & ici en particulier.

Il est certain que Plaute n'est point exact dans ses vers, qu'il a appellés par cette raison *numeros innumeros* des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même : il ne s'est point assujetti à suivre une même mesure, & il a mêlé tant de sortes de vers, que les plus

ſavans ont de la peine à les reconnoitre. Il eſt certain encore qu'il a des plaiſanteries fades, baſſes, & ſouvent outrées : mais il en a auſſi de fines & de délicates. C'eſt a pourquoi Cicéron, qui n'étoit pas un mauvais Juge de ce que les Anciens appelloient *Urbanité*, le propoſe comme un modéle à ſuivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent Poéte Comique. Ils ſont réparés bien avantageuſement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-ſeulement l'égaler à Térence, mais peut être même le mettre au-deſſus de lui. C'eſt le Jugement qu'en porte Madame Dacier (pour lors Mlle le Févre) dans la comparaiſon qu'elle fait de ces deux Poétes.

Préface de la traduction de trois Comédies de Plaute.

» Térence, dit-elle, a ſans doute beaucoup plus d'art, mais il me ſemble que » l'autre a plus d'eſprit. Térence fait plus » parler qu'agir : Plaute fait plus agir que » parler ; & c'eſt le véritable caractére de » la Comédie, qui eſt beaucoup plus dans » l'action que dans le diſcours. Cette vi» vacité me paroit donner encore un grand » avantage à Plaute : c'eſt que ſes intrigues

a Duplex omnino eſt jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum ; alterum elegans, urbanum, ingenioſum, facetum : quo genere non modò Plautus noſter, & Atticorum antiqua Comœdia, ſed etiam Philoſophorum Socraticorum libri ſunt referti. *Lib. 1. de Offic. n. 104.*

» ſont toujours conformes à la qualité des » Acteurs, que ſes incidens ſont bien va- » riés, & ont toujours quelque choſe qui » ſurprend agreablement; au lieu que le » Theâtre ſemble languir quelquefois » dans Térence, à qui la vivacité de l'ac- » tion, & le nœud des incidens & des in- » trigues manque manifeſtement. « C'eſt le reproche que lui fait Céſar dans des vers que je raporterai en parlant de Térence.

Pour donner au Lecteur quelque idée du ſtile de Plaute, de ſa Latinité & de ſon langage antique, je copierai ici le commencement du Prologue d'une de ſes plus belles piéces, intitulée *Amphitrion*. C'eſt Mercure qui parle.

Ut vos in voſtris voltis mercimoniis
Emundis vendundiſque me lætum lucris
Afficere atque adjuvare in rebus omnibus:
Et ut res rationeſque voſtrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quaſque incœpiſtis res, quaſque incœptabitis:
Et uti bonis vos voſtroſque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxume in rem veſtram communem ſient:
(Nam vos quidem id jam ſcitis conceſſum & datum
Mi eſſe ab diis aliis, nuntiis præſim & lucro:)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis ſemper ſuppetat,
Ita huic facietis fabulæ ſilentium,
Itaque æqui & juſti hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des Marchands, & le courier des dieux.

» Par la même raison que vous voulez
» que je vous sois favorable dans vos
» achats & dans vos ventes, que vous sou-
» haitez de prospérer dans les affaires que
» vous avez à la ville & dans les pays étran-
» gers, & de voir augmenter chaque jour
» d'un profit considérable celles que vous
» avez entreprises, ou que vous êtes sur
» le point d'entreprendre : par la même
» raison que vous voulez que je vous ap-
» porte de bonnes nouvelles, à vous & à
» vos familles, & que je vous apprenne
» des choses qui soient pour le bien de
» votre République : (car vous savez il y
» a lontems qu'il m'est échu en partage
» d'être le dieu des nouvelles, & de pré-
» sider au gain.) Par la même raison donc
» que vous voulez que je vous accorde
» toutes ces choses, & que je n'oublie
» rien de ce qui peut vous procurer l'avan-
» cement de vos affaires : par cette même
» raison il faut aussi que vous donniez une
» favorable attention à cette Piéce, &
» que vous en jugiez équitablement.

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piéce que j'ai déja citée. C'est Alc-

méne qui parle à son mari Amphitrion, & qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme sage & vertueuse.

Act. 2. scen. 2. Non ego illum mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur :
Sed pudicitiam, & pudorem, & sedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam :
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

» Pour moi j'estime que la véritable dot » d'une femme n'est pas l'argent qu'elle » apporte en se mariant. C'est l'honneur, » c'est la pudicité ; c'est de savoir modérer » ses desirs, d'avoir la crainte des dieux, » d'aimer ceux de qui l'on a reçu la naissance, & de vivre en bonne intelligence » avec ses parens. Je n'ai jamais eu d'autre » but que de vous obéir en toutes choses, » de secourir les gens de bien, & de pouvoir leur être utile.

Mais pour quelques endroits de cette sorte, combien y en a-t'il de contraires à la pureté des mœurs ! Il est bien fâcheux que ce reproche tombe presque généralement sur les meilleurs Poëtes du paganisme. On peut bien appliquer ici ce que *Lib. 1. c. 8.* dit Quintilien de certaines poësies dangereuses : Qu'il faut les laisser absolument ignorer à la Jeunesse, s'il est possible, ou du moins les réserver pour un âge plus

mûr, & pour un tems où les mœurs seront en sûreté. *Amoveantur, si fieri potest: si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur..... cùm mores in tuto fuerint.*

TÉRENCE.

TÉRENCE naquit à Carthage après la seconde guerre Punique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui, à cause de son esprit, non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce Poéte le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du Maitre qui les avoit mis en liberté. AN. M. 3816. *Suéton. in vit. Terent.*

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit surtout très-familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance: ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six Comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiére, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poéte Comique comme lui, & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroitre. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer; & comme il étoit fort mal vêtu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile

le pria de souper & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui est une des six Comédies de Terence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir, ce qui n'étoit peut être jamais arrivé à aucune piéce; & on la paia beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit été paiée jusques-là: car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire, mille livres.

C'étoit un bruit assez public que Scipion & Lélius l'aidoient à la composition de ses piéces; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le prologue de ses Adelphes, qui est la derniére de ses Comédies. *Pour ce que disent ces envieux, qu'il est aidé dans son travail par des hommes illustres qui composent avec lui, bien loin d'en être offensé comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le peuple Romain; & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la République en général, & à*

chacun en particulier, des ſervices très-conſidérables, ſans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'eſt ſi mal défendu, que pour faire ſa cour à Lélius & à Scipion, à qui il ſavoit bien que cela ne déplaiſoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui eſt attribuée, ce bruit s'eſt accru de plus en plus, & eſt venu juſqu'à notre tems.

Le Poéte Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit poſitivement, en parlant des Comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus ſunt?
Non has, qui jura populis recenſens * dabat,
Honore ſummo affectus fecit fabulas?

» Ces Comédies, de qui ſont-elles ? Ne » ſont-elles pas de cet homme comblé » d'honneur, & qui gouvernoit les peu- » ples avec tant de juſtice ? Ou, qui don- » noit la loi aux peuples avec puiſſance & » autorité.

** Je ne ſaì pas ce que ſignifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être gliſſé quelque faute.*

Soit que Térence voulût faire ceſſer le reproche qu'on lui faiſoit de donner les ouvrages des autres ſous ſon nom, ou qu'il eût deſſein d'aller s'inſtruire à fond des coutumes & des mœurs des Grecs pour les mieux repréſenter dans ſes piéces : quoi qu'il en ſoit, après avoir fait les ſix Comédies que nous avons de lui, & n'aiant pas encore trente-cinq ans, il ſor-

tit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Grece, d'où il remportoit cent huit pieces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, sous le Consulat de Cn. Cornelius Dolabella & de M. Fulvius; & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Terence n'eut qu'une fille, qui après sa mort fut mariée à un Chevalier Romain, & à laquelle il laissa une maison & un jardin de vingt arpens sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piéce de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot Grec qui signifie *Prairie*, avoit ainsi parlé de Térence:

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
Conversum expressumque Latina voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'est-à-dire: *& vous aussi, Térence, dont le stile est si poli & si plein de charmes, vous nous traduisez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faisant un choix très-juste de tout ce*

qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux. Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de justesse, & qui avoit fait même une Tragédie Grecque intitulée *Oedipe*, dit en s'adressant à Térence :

Tu quoque, in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

» Toi aussi, demi Ménandre, tu es mis au » nombre des plus grands Poétes, & avec » raison, pour la pureté de ton stile. Eh, » plût aux dieux que la douceur de ton » langage fût accompagnée de la force qui » convient à la Comédie, afin que ton » mérite fût égal à celui des Grecs, & » qu'en cela tu ne fusses pas fort au-des- » sous des autres! Mais c'est ce qui te man- » que, Térence ; & c'est ce qui fait ma » douleur.

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une simplicité si naïve & si peu étudiée, que cha-

cun ſe croit capable d'écrire de la même ſorte ; & en même tems ſi élégante & ſi ingénieuſe, que perſonne n'a pu jamais en approcher. Auſſi eſt-ce par ce talent, c'eſt-à-dire, par cet art merveilleux répandu dans toutes les Comedies de Térence, qui charme & enléve ſans avertir & ſans fraper par rien de brillant, qu'Horace caractériſe ce Poéte :

Ep. 1. lib. 2. Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, [Dicitur.]

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un ſtile ſimple & naturel, toutes les graces & toute la delicateſſe dont ſa langue étoit ſuſceptible ; & parmi tous les Auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticiſme, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus delié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il ſe contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très-imparfaitement cette fineſſe de goût & cette grace inimitable, réſervée aux Grecs ſeuls, & qui ne ſe trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem conſequimur umbram, adeo ut mihi ſermo ipſe Romanus non recipere videatur illam ſolis conceſſam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il eſt fâcheux que la matiére de

Terentii ſcripta ſunt in hoc genere elegantiſſima.

ces Comédies les rende dangereuſes à la Jeuneſſe. Je m'en ſuis expliqué au long dans le traité des Etudes.

LUCILE.

LUCILE, (*Caius Lucilius*) Chevalier Romain, naquit à Sueſſa ville de la Campanie, la 158ᵉ Olympiade, l'an de Rome 605, dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'eſt ce qui rend ce fait douteux. AN. M. 3856. *Euſeb. in Chron.*

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux Général, & à celle de Lélius. Ils l'aſſocioient aux amuſemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de ſe rabaiſſer, & où ces grands hommes, dans des momens de loiſir, cherchoient à ſe délaſſer de leurs importantes & sérieuſes occupations. Simplicité admirable dans des perſonnes de ce rang & de cette gravité! *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.*

Quin, ubi ſe à vulgo & ſcena in ſecreta remorant
Virtus Scipiadæ, & mitis ſapientia Læli,
Nugari cum illo, & diſcincti ludere, donec
Decoqueretur olus, ſoliti. *Horat. Sat. 1. lib. 2.*

Lucile paſſe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'eſt lui qui lui a donné ſa derniére forme, telle qu'Horace enſuite, Perſe, & Juvénal l'ont traitée. Ennius

néanmoins lui avoit déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

> Fuerit Lucilius, inquam,
> Comis & urbanus ; fuerit limatior idem,
> Quam rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les [a] Satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mêlées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la Satyre, qui l'en a fait regarder [b] par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur; & il avoit mérité ce nom à juste titre.

Il [c] y avoit encore une autre espéce de *Satyre*, née aussi de l'ancienne : c'est celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satyre *Ménippée* ; parce que Varron, le plus savant des Romains, en fut le premier

a Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATYRA dicebatur, quæ scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*

Satyra, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Fest.*

b Quid cùm est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem ?
Sat. 1. lib. 2.

Satyra quidem tota nostra est, in qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

c Alterum illud est & prius *Satyræ* genus, quod non sola carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditissimus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

auteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les maniéres de Ménippe Gadarénien, Philosophe Cynique. Cette Satyre n'étoit pas seulement mélée de plusieurs sortes de vers; Varron y avoit entremélé de la prose, & avoit fait un mélange de Grec & de Latin. L'Ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque sur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la Consolation de la Philosophie, sont autant de Satyres semblables à celles de Varron. Je reviens à mon sujet.

Lucile composa trente livres de Satyres, où il censuroit nommément & d'une maniére très piquante plusieurs personnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne respectant & ne ménageant que la vertu seule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. lib. 2.*
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main.

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens *Juvenal. Sat. 1.*
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

Lucile [a] avoit coutume de dire qu'il ne

[a] Caius Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere solebat, ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis legi velle: quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortasse quàm de se ipse. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

ſouhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop ſavans. En effet ces deux ſortes de Lecteurs ſont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas aſſez, & les autres voient trop. Les uns ne connoiſſent pas ce que l'on préſente de bon, on n'a aucune juſtice à en attendre; & l'on ne ſauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit mort à l'age de 46 ans, comme quelques-uns l'aſſurent. Horace l'appelle vieillard, lorſqu'il dit que Lucile confioit à ſes Livres, comme à de fidèles amis, tous ſes ſecrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

Sat. 1. lib. 2. Ille velut fidis arcana ſodalibus olim
Credebat libris: neque, ſi malè geſſerat uſquam,
Decurrens aliò, neque ſi benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti deſcripta tabellâ
Vita ſenis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ſes Ouvrages, il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes Satyres.

Ce Poéte eut une grande réputation de ſon vivant même, & il la conſerva lontems après ſa mort, juſques-là qu'il[a] avoit encore, du tems de Quintilien, des

a Lucilius quoſdam ita deditos ſibi adhuc habet amatores, ut eum non ejuſdem modò operis auctoribus, ſed omnibus poëtis præferre non dubitent. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

partiſans

partisans si zélés, qu'ils le préféroient, non-seulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les Poétes de l'antiquité.

Horace en jugeoit bien autrement. Il nous le représente à la vérité comme un Poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus emunctæ naris* : mais dur & forcé dans sa composition : ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire, pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit son grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croioit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les jetter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un sable précieux. *Sat. 4. lib. 1.*

Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur Héros, publiérent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour se mettre par-là au-dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice *Satyr. 10. lib. 1.*

qui lui est dûe, confirme & soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un Critique aussi sensé que lui, & d'un goût si exact, s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. Je [a] *trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuse, & une très grande liberté, qui rend ses Ouvrages piquans & pleins de sel.* Horace lui accorde ces derniéres qualités, qui n'empêchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés ou réformés. Pour *l'érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses* [b] *Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *sont assez legers; on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu d'érudition.* Au reste nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poéte dont il ne nous reste presque rien.

a Nam & eruditio in eo mira, & libertas, atque inde acerbitas, & abundè salis. *Lib.* 10. *cap.* 1.

b Et sunt scripta illius (Lucilii) leviora, ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris. *Cic. de Finib. lib.* 1. *n.* 7.

§. II.

Second âge de la Poésie Latine.

L'INTERVALLE de tems dont je parle ici, qui s'est écoulé depuis Jule César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibére, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par raport aux Belles-Lettres, comme le siécle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, Poétes, Historiens, Orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusques-là la Litérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des Arts. Il y avoit dans les Ecrits du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de tems assez court, tout d'un coup, & comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avoient manqué, fixérent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniére irrévocable ; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vûe ces parfaits modéles, tout commença aussitôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui ont été exposés, préparoient aux merveilles

qui suivirent: & de méme que la premiére notion des Belles-Lettres dans Rome étoit venue de la Gréce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les Ecrivains Grecs, que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers Poétes, Tragiques & Comiques particuliérement, s'étoient contentes de traduire les piéces Grecques.

Horat. Ep. 1. lib. 2.

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset,
Et placuit sibi.

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osérent voler de leurs ailes, & firent des piéces toutes Romaines.

Id. de Art. Poet.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ:
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta;
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réussi aux Poétes Dramatiques, réussit parfaitement à Horace dans la Poésie Lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des Ouvrages Grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les égaler, & méme, s'il se pouvoit, de les surpasser: dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur!

Ajoutez à ce premier motif le caractére admirable des personnes qui pour lors avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de Let-

tres, les marques de diſtinction dont ils étoient honorés, les ſolides récompenſes qu'on leur accordoit, & le reſpect général pour ceux qui ſe diſtinguoient par un mérite ſingulier; reſpect qui alloit preſque juſqu'à les égaler aux premiers & aux plus puiſſans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter: c'eſt [a] l'émulation qui anime les eſprits. La vûe du mérite des autres, mélée en même tems d'une juſte admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un ſecret dépit de ſe ſentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui eſt capable de tout. Et ce ſont ces généreux efforts, excités & ſoutenus par l'eſpérance du ſuccès, qui portent les Arts à leur ſouveraine perfection.

C'eſt ce qui arriva, ſur-tout du tems d'Auguſte, pour la Poéſie, pour l'Hiſtoire, pour l'Eloquence. Mais il ne s'agit ici que de la Poéſie. Je raporterai en peu de mots l'hiſtoire des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués pendant ce beau ſiécle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur claſſe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mé-

a Alit æmulatio ingenia: & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit: naturaque, quod ſummo ſtudio petitum eſt, aſcendit in ſummum. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 7.

rite. C'est le premier entre les Poétes Latins, qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par son exemple, le desir & l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS; (*L. Afranius Quintianus.*)

AFRANIUS étoit fort estimé chez les Anciens. Il [a] excelloit dans les Comédies appellées * *Togatæ* & * *Atellanæ*. Horace semble le comparer à Ménandre:

In Art. Poet. Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Il étoit contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettoit au-dessus de tous les autres Poétes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Terentio non similem dices quempiam.

Frag. Afran. Quintil. Ib. Il étoit fort estimé pour ses piéces de poésies, & absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRÉCE.

An. M. 3508. LUCRÉCE (*Titus Lucretius Carus*) na-

a Togatis excellit Afranius. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

* *On appelloit ces Comédies* Atellanæ, *d'Atella ville de Campanie, d'où elles avoient passé à Rome:* & Togatæ, *parce qu'on n'y représentoit que des actions & des personnes Romaines, désignées par la* Toge *qui en étoit l'habit propre.*

quit selon la Chronologie d'Eusébe, la 2e année de la 171e Olympiade, douze ans après Cicéron, sous le Consulat de Luc. Licinius Crassus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'âge de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant lesquels il composa les six Livres *De rerum naturâ*, où il explique fort au long la Physique d'Epicure dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son Poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui sans doute étoit dans les mêmes sentimens.

La même Chronique d'Eusébe nous apprend que cet Ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucréce; cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; & cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poemata, ut scribis, lita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.*

Cic. ad Q. fratr. Epist. 11. lib. 2.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poéte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matiére par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. » Pendant, dit-il, que le genre humain gé» missoit asservi honteusement sous le dur

» joug d'une religion impérieuse, qui se
» disoit descendue du ciel, & qui faisoit
» trembler toute la terre : un mortel, né
» dans la Gréce, osa le premier, d'un air
» hardi & intrépide, lever contre elle l'é-
» tendart de la guerre, sans que ni l'auto-
» rité des dieux, ni la crainte des foudres,
» ni le ciel avec le bruit effrayant de ses
» tonnerres fussent capables de l'arréter.
» Tous ces objets, au contraire, ne ser-
» virent qu'à animer son courage, & à le
» fortifier dans le dessein qu'il avoit de for-
» cer les barriéres de la nature, & de pé-
» nétrer dans ses mystéres les plus secrets.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris opressa gravi sub relligione ;
Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans :
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum : sed eo magis acrem
Intitat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucréce, dans tout son Ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien ; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conservation du Monde, par le seul mouvement des Atomes, & de

réfuter ceux qui reconnoiſſent pour premiére cauſe la puiſſance & la ſageſſe d'une Divinité. On connoitra plus à fond ſes ſentimens, lorſque j'expoſerai ceux d'Epicure ſon Maître.

Ce Poéte a beaucoup de nobleſſe, de force & de génie : mais ſes vers ſont ſi fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des ſiécles avant lui.

CATULLE.

CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an de Rome 666. La délicateſſe de ſes vers lui acquit l'amitié & l'eſtime des ſavans & des beaux eſprits qui étoient pour lors à Rome en grand nombre. An. M. 2916.

Il écrivit contre Céſar deux Epigrammes ſatyriques, dans [a] l'une deſquelles il le traite avec une hauteur & un air mépriſant, que Quintilien a raiſon de traiter d'extravagance.

Nil nimiùm, Cæſar, ſtudeo tibi velle placere;
Nec ſcire utrum ſis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fuſſent, ne ſervirent qu'à faire éclater la modération de la perſonne offenſée. Céſar ne diſſimula pas ſon mécontentement, mais

[a] Negat ſe magni facere aliquis Poetarum, *utrum Cæſar ater an albus homo ſit* : inſania. *Quintil. lib. 11. cap. 1.*

il se contenta d'obliger le Poëte à lui faire satisfaction, & il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractére de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point deshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence Cynique !

LABÉRIUS: (*Decimus.*)

An. M. 3952. LABÉRIUS, Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient des petites piéces Comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poësies pour le Théatre, ne se dégradoit point : mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se deshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jule César pressa vivement Labérius de monter sur le Théatre pour y jouer une de ses piéces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le Poëte s'en défendit lontems, mais enfin il falut céder. Les [a] priéres d'un Prince, en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le prologue de cette piéce, Labérius exhale sa douleur d'une maniére fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des

[a] Potestas, non solùm si invitet, sed & si supplicet, cogit. *Macrob.* Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auson.*

plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier Tome du Traité des Etudes de la seconde Edition. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piéce.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse deshonorée, pour s'en venger en la maniére seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piéce dont nous venons de parler, quelques traits piquans contre César. Un Valet maltraité par son Maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes, en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Quand la piéce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour prendre sa place parmi

les Chevaliers, qui se serrérent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de Syrus. D'esclave qu'il étoit à Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très jeune, & fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il surpassa même au jugement de Jule César. Mais on croit que cette préference qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans sa piece quelques traits malins contre lui.

Nous avons un Ouvrage de Syrus, qui renferme des Sentences en vers Iambes libres, rangés selon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere raporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettoit ces Sentences au-dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poétes Comiques & Tragiques. C'est beaucoup dire. Senéque le fils les regardoit aussi comme un excellent modéle.

On a donné depuis peu au Public une traduction de ces Sentences, & d'un Poéme de Cornelius Sévérus, intitulé l'*Etna*, qui n'avoient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux Auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'Ouvrages an-

ciens qui lui ſont inconnus & nouveaux pour elle. Ce Traducteur * obſerve que *la Bruyére* a répandu dans ſes caractéres preſque toutes les Sentences de P. Syrus ; & il en raporte pluſieurs exemples tels que ceux-ci.

* *M. Accarias de Serionne Avocat au Conſeil.*

Fortuna uſu dat multa, mancipio nihil.
Levis eſt fortuna : citò repoſcit, quod dedit.

» La fortune ne donne rien : elle ne fait » que préter pour un tems. Demain elle » redemande à ſes favoris, ce qu'elle ſemble leur donner pour toujours.

Mortem timere crudelius eſt, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait » ſentir à tous les momens de la vie. Il eſt » plus dur de l'appréhender que de la » ſouffrir.

Eſt vita miſero longa, felici brevis.

» La vie eſt courte pour ceux qui ſont » dans les joies du monde : elle ne paroit » longue qu'à ceux qui languiſſent dans » l'affliction.

POLLION.

POLLION, (*C. Aſinius Pollio*) homme Conſulaire, & célébre Orateur, avoit auſſi compoſé des Tragédies Latines, fort eſtimées de ſon tems. Horace en parle plus d'une fois.

Paulum ſeveræ Muſa Tragœdiæ *Od. 1. lib. 2.*

Desit theatris.

Satyr. 10. lib. 1. Pollio regum
Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Eclog. 3. Pollio & ipse facit nova carmina.

Il [a] est le premier qui ouvrit à Rome une Bibliotheque à l'usage du Public.

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui: qu'ainsi il avoit résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du Vainqueur.

Le même Prince, aiant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers Fescennins: *Je [b] me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

VIRGILE.

An. M. 3934. An. U.C. 684. *Vit. Virgil. incert. Auct.* VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le Consulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Crassus.

Il passa les premiéres années de sa vie à

a Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib.* 35. *c.* 2.

b At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.

Crémone. A l'âge de dix-ſept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le Poéte Lucréce.

Après avoir fait quelque ſéjour à Milan, il ſe transſporta à Naples, où il étudia les Lettres Latines & les Lettres Grecques avec une extrême application; & enſuite les Mathématiques & la Médecine.

On attribue à la jeuneſſe de Virgile pluſieurs petites piéces, qui ne paroiſſent pas dignes de lui.

Aiant été chaſſé de ſa maiſon, & d'un petit champ qui étoit ſa poſſeſſion unique, par la diſtribution qu'on fit aux ſoldats vétérans d'Auguſte des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la premiére fois à Rome, & par le crédit de Mécéne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de Lettres, il recouvra ſon champ, & fut remis en poſſeſſion de ſon patrimoine. AN. M. 3963. AN. U.C. 713.

C'eſt ce qui donna lieu à ſa premiére Eglogue, & ce qui commença à le faire connoitre d'Auguſte, dont il avoit inſéré un bel éloge dans cette Eglogue, précieux monument de ſa reconnoiſſance. Ainſi, par l'événement, ſa diſgrace devint la ſource de ſa fortune. Il finit ſes Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicateſſe, & qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui ſavoit ſi bien allier les

graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractére en deux mots :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On [a] sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie ; mais qu'il se dit de tout discours, de tout Ouvrage d'esprit où régne un caractére de finesse, de délicatesse, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poésie, & qui avoit senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venoit d'en donner, ne le laissa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel Ouvrage plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, & rendre un grand service au Public, que d'animer ainsi les gens de Lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, & laissent inutiles de
AN.M. 3967. grands talens. Ce fut donc par le conseil
AN.U.C. 717. de Mécéne que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant sept ans entiers. Il paroit que pour se mettre en état d'y donner toute son application, & pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend

a *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor consistere.... Decoris hanc magis, & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto. *Quintil. lib. 6. c. 3.*

cette circonſtance à la fin du 4e livre des Géorgiques. Il y marque auſſi la date du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguſte, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ſes armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui ſe diſputoient l'un à l'autre l'Empire des Parthes, de conſentir à une ſorte d'accommodement. *Dio. Caſſ. lib. 51.*

Hæc ſuper arvorum cultu pecorumque canebam,
Et ſuper arboribus: Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî.

Il s'en faloit bien que le repos dont il jouiſſoit alors à Naples, fût un loiſir *ignoble* & obſcur, comme il lui plait ici de l'appeller. L'Ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, eſt le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & même de tout ce qui a jamais été composé de poéſies Latines. C'eſt qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniére main.

Il retouchoit ſes Ouvrages avec un ſoin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compo-

ſition, où tout plait, étoit paſſé, il revoioit ſes productions : non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un Cenſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers ; & revenant de ſang froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très-petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & difformes que ſont ſes petits en naiſſant, ne vient à bout de les rendre ſupportables qu'à force de les lécher. C'eſt ainſi que ſe font les excellens Ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne Poéſie, & qu'il montra l'exemple d'une verſification exacte, douce, harmonieuſe. Que l'on compare avec ſes vers non ſeulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroitront raboteux, mal polis, rudes, antiques ; & l'on ſeroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques ſiécles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux ſe délaſſer de ſes fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable Poéme, à laquelle il donna quatre jours conſécutifs. Virgile, chaque jour, lui en

lisoit un Livre. Il avoit un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paroissoit un peu fatigué, Mécène prenoit sa place, & le soulageoit. Agréables journées pour un Prince qui a de l'esprit & du goût! Plaisir infiniment supérieur à ces fades & frivoles divertissemens, qui font presque toute l'occupation des hommes! Mais combien est admirable la bonté de ce Maître du monde, qui se familiarise ainsi avec un homme de Lettres, qui le traite presque d'égal, qui ménage sa voix & ses forces, & qui regarde sa santé comme un bien public!

Je ne sai pourtant si c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne se ménage plus lui-méme, & se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussitôt son Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoier quelque partie de son Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui [a] représenta que, si son

[a] De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar. *Macrob. lib.* I. *cap. ult.*

Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoie : mais qu'il trouvoit son Ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il commençoit à craindre que ce n'eut été pour lui une témérité & une sorte de folie, d'avoir osé l'entreprendre.

AN. M. 3962. AN. U.C. 732. Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se defendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e 4e & 6e livres de l'Enéide, en presence d'Octavie sa sœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus son fils, Prince d'un mérite infini, & qu'Auguste destinoit pour lui succéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6e livre de l'Enéide avec tant d'adresse, & tourné d'une maniére si admirable, qu'il n'y a point de Lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit méme qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au Poéte dix grands sesterces (*dena sestercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la somme de trente deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit destiné une retraite de trois ans pour

la revoir & la polir. Il partit dans ce dessein pour la Gréce. Aiant rencontré à Athénes Auguste qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arréta à Brunduse. Sentant croitre son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brulat comme un Ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient présens, lui représentérent qu'Auguste ne le permettroit pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses Ecrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laisseroient à demi faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent transportés à Naples, & ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription que lui-même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses Ouvrages. An. M. 3986

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le Poéme Epique soit un Ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siécles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est

il trouvé deux génies aſſez ſublimes pour en ſoutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce ſoit, des Poémes Epiques qu'on puiſſe juſtement comparer à ceux d'Homére & de Virgile ?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le deſſein & le plan de l'Eneide ſur l'Iliade & l'Odyſſée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original ſur ſon imitateur. Cependant les ſiecles paſſés n'ont point encore decidé auquel des deux on doit donner la preférence. En attendant que ce procès ſoit jugé, & apparemment il ne le ſera jamais, on peut s'en tenir au ſentiment de Quintilien, que j'ai deja raporté. Il [a] y a, dit-il, dans Homére plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art & de travail. Le premier l'emporte inconteſtablement par le grand & le ſublime : l'autre compenſe peut être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui ſe ſoutient partout également. On doit auſſi mettre en ligne de compte, que Virgile n'a pu mettre la derniére main à ſon Ouvrage, qui ſans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'eſt, quoique, tel

a Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum : &, quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre, à coup sûr, parmi les folies de Caligula, le mépris & la haine qu'il fit paroitre pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme sans esprit & sans savoir : *nullius ingenii, minimæque doctrinæ.* L'Empereur Alexandre Sévére en jugea bien autrement. Il l'appelloit le Platon des Poétes, & il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achille & aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des Lettres, de voir placé de la main d'un Empereur sur une même ligne, les Poétes, les Orateurs, les Conquérans.

Sueton. in Calig. c. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant, ou même plus d'honneur, que son talent pour la Poésie.

HORACE.

HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse, &, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

AN. M. 394[illegible]

Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des Officiers riches & accommodés se contentoient d'envoier leurs enfans chez un Maitre qui

Horat. Sat. 6. lib. 1.

apprenoit à lire, à écrire & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en ſon fils un fonds d'eſprit capable des plus grandes choſes, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniére dont le jeune Horace étoit vétu, & les eſclaves qui le ſuivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche heritier d'une longue ſuite d'aieux opulens; & cependant ſon pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peutétre excédoit-il en ce point: mais qui oſeroit le condanner? Il ne craignit point de ſe ruiner ni lui ni ſon fils, en emploiant tout ſon revenu à le faire bien inſtruire, comptant qu'une bonne éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laiſſer. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui ſervit de Gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ſes Maîtres.

Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus omnes
Circum Doctores aderat.

On eſt charmé de voir le reſpect & la vive reconnoiſſance qu'Horace fit paroitre pendant toute ſa vie pour un tel pere. » Par ſes ſoins, dit-il, il m'a conſervé la » pureté, qui eſt le premier fondement de » la vertu; & il m'a garanti, non-ſeule- » ment de toute action deshonnête, mais » encore de tout reproche, & de tout ſoup- » çon. «

» çon.» Que les jeunes gens peſent bien ces paroles, & qu'ils ſe ſouviennent que c'eſt un payen qui penſe & qui parle de la ſorte.

Quid multa ? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, ſervavit ab omni
Non ſolùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le pere d'Horace, quoique ſans lettres & ſans érudition, n'étoit pas moins utile à ſon fils que les Maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit à lui inſpirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant ſenſibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaiſe action : Pourrois-tu, lui diſoit-il, douter ſi l'action dont je veux t'éloigner eſt contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'eſt abſolument décrié ? que cet autre, par ſes débauches, a ruiné ſon bien & ſa ſanté : (& c'étoit ici que venoit le coup de ſatyre.) S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès ; & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien. *Sat. 4. lib. 1.*

Cette maniére d'inſtruire les jeunes gens a ſon utilité, pourvû qu'elle ne dégénére point en médiſance & en ſatyre. Les[a] exem-

a Longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla. *Senec. Epiſt. 6. lib. 1.*

ples font bien plus d'impression sur l'esprit, que tous les discours & toutes les moralités. C'est aussi de cette sorte que Déméa instruit son fils dans les Adelphes de Térence.

Act. 3. sc. 3.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
Hoc facito, & hoc fugito, &c.

» Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à » peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regar- » der, comme dans un miroir, dans la » vie des autres, & à apprendre par leur » exemple à faire le bien, & à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de se voir exemt des grands défauts.

Ex hoc ego sanus ab illis
Pernitiem quæcumque ferunt, mediocribus, & queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Sat. 6. lib. 1.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir un tel pere, & il en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. » Jamais je n'aurai honte d'un si » bon pere, tant que je saurai penser. Ja- » mais je ne suivrai l'exemple de la plupart » des gens, qui, pour excuser la bassesse

» de leur naiſſance, ont ſoin d'obſerver
» que, s'ils n'ont pas eu des peres illuſtres,
» cela ne vient point de leur choix. Je parle
» & penſe bien autrement. Car ſi la Na-
» ture nous permettoit de recommencer
» notre vie depuis un certain nombre d'an-
» nées, & qu'elle nous donnât la liberté de
» choiſir les peres de qui nous voudrions
» naître, je laiſſerois chacun choiſir au gré
» de ſa vanité : mais pour moi, content de
» ceux que j'ai, je n'en irois point prendre
» au milieu des faiſceaux, ni ſur les ſiéges
» Curules.

Nil me pœniteat ſanum patris hujus; eoque
Non, ut magna dolo factum negat eſſe ſuo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longè mea diſcrepat iſtis
Et vox & ratio. Nam, ſi natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad faſtum quoſcumque parentes
Optaret ſibi quiſque; meis contentus, honeſtos
Faſcibus & ſellis nollem mihi ſumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la baſſeſſe d'eſprit à rougir de celle de ſa naiſſance. On a remarqué ſans doute que la plupart des illuſtres Ecrivains que j'ai cités juſqu'ici, étoient d'une condition obſcure, & que beaucoup même avoient été eſclaves. Eſt-il jamais tombé dans l'eſprit d'aucun homme ſenſé d'en faire pour cela moins de cas? La nobleſſe, les richeſſes, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaiſon

avec les talens de l'esprit, & sont-elles toujours une preuve du mérite ?

An. M. 3959. Quand Horace fut arrivé à l'age d'environ dix-neuf ans, son pere l'envoia étudier à Athénes : car il ne le laissa aller, & ne le voulut perdre de vûe que quand il fut en âge de se conduire lui-même, & de se préserver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été instruit à Rome dans l'étude des Belles-Lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homére. Il passa à des connoissances plus elevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la Philosophie. Il paroit que cette étude lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plus tôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus passant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Il le fit tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Epist. 2. lib. 2. Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed amovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poéte, qui n'étoit

pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, aiant pris la fuite, & abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Horace, à son retour, ne fut pas lontems sans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui, & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le respect pour un Seigneur si puissant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui liérent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des Grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passérent, sans qu'il entendit parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ses amis; ce sont les termes d'Horace : & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Satyr. 6. lib. 1.

Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me &c.
Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est
mos,
Pauca. Abeo: & revocas nono pòst mense, jubesque
Esse in amicorum numero.

Nos manières ne souffriroient pas qu'un homme de Lettres, à peine connu encore, se dit ami d'un aussi grand Seigneur qu'étoit Mécene. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine. *Jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connoissoit le mérite du jeune Poëte. Il lui voyoit un génie propre à réussir à la Cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvoit craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun Protecteur, pourroit bien ensuite le supplanter entiérement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, & qu'il auroit cru, avec raison, injurieuses à son ami, & encore plus à Mécé-

ne. Car il n'en étoit pas de la maiſon de ce Favori, comme de celles de la plupart des grands Seigneurs & des Miniſtres, où chacun ne ſonge qu'à ſes propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout ſe conduit par cabale & par de ſourdes menées, où la bonne foi & l'honneur ſont peu connues, & où ſouvent les plus noirs deſſeins ſont cachés ſous les dehors de l'amitié la plus affectueuſe. » Ce n'eſt pas ainſi, diſoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de ſupplanter bientôt tous les autres : » ce n'eſt pas ainſi que l'on vit » chez Mécéne. Il n'y a jamais eu de mai» ſon plus intégre que la ſienne, ni plus » éloignée de toute cabale & de toute in» trigue. Là, un plus riche ou un plus ſa» vant ne fait ni tort ni ombrage aux au» tres. Chacun a ſa place, & en eſt content.

Non iſto vivimus illic, Satyr. 9. l. 1.
Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles ſervices à Horace auprès du Prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint ſon par-

don, & lui fit restituer ses revenus qui avoient été confisqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voiage qu'il fit à Brunduse, comme il paroit par la satyre V du premier Livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poésie qu'il publioit tant sur les victoires d'Auguste, que sur des événemens particuliers, & sur d'autres matiéres différentes, soit Odes, ou Satyres, ou Epitres.

Le Poéte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'Ode XXIV du Livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
Urget? cui pudor, & justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu, non ita creditum
Poscis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Gréce, dans le dessein d'emploier le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Enéide, & y mettre la derniére main, Horace composa, à l'occasion de ce voiage, une Ode pleine de vœux qui, malheureusement, ne furent pas exaucés. C'est la IIIe du Ier Livre.

Sic te, diva potens Cypri,
    Sic fratres Helenæ, lucida ſidera,
Ventorumque regat pater,
    Obſtrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
    Debes Virgilium; finibus Atticis
Reddas incolumem precor,
    Et ſerves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour Horace, par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguſte dans ſon teſtament. *Je vous conjure de vous ſouvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguſte lui offrit la charge de Sécretaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécéne de cette maniére : *Juſques ici je n'ai eu beſoin de perſonne pour écrire mes Lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je ſouhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il paſſera de votre table* * *à la mienne, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Horace, qui aimoit fort ſa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre ſi honorable, mais qui l'auroit fort géné, & s'excuſa ſur ſes infirmités vraies ou ſuppoſées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut

* *Le texte porte :* Veniet igitur ab iſta paraſitica menſa ad hanc regiam. » *Il paſſera de votre table, où il n'eſt que paraſite, à cette table roiale* « *La plaiſanterie d'Auguſte roule ſur ce qu'Horace n'étoit point de la maiſon de Mécéne, & par conſéquent n'avoit point droit de manger à ſa table. Le mot de Paraſite eſt deshonorant dans notre langue.*

pas moins de ses amis. Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en* [a] *à mon égard avec liberté, comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette maniere, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ? Un Sécretaire du Cabinet à table avec un Empereur ! Un Poete qui refuse cet honneur, sans que l'Empereur s'en trouve offensé !

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli ; où, libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

La Cour, qui plait tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison.

[a] Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Sueton. in vita Virg.*

Il ne comptoit vivre & respirer, que quand il retournoit à sa chére campagne, où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

Il mourut sous le Consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui aiant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la méme année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit méme s'y être engagé par un serment.

AN. M. 3997.
AV. J. C. 7.

Ah te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Les Ouvrages d'Horace se réduisent à ses Odes, ses Satyres & ses Epitres, & à l'Art Poëtique.

J'ai parlé de ses Odes, & en ai marqué le caractére, en les comparant avec celles de Pindare.

Les Satyres & les Epitres me paroiſſent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertiſſe, rien qui frape. C'eſt, pour l'ordinaire, une pure proſe miſe en vers, & méme dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'eſt pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuſe ſur ſon incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguſte, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable ?

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuſpide Gallos,
Aut labentis equo deſcribat vulnera Parthi.

Satyr. 1. lib. 2.

Y a-t-il dans aucun Poéte une deſcription plus élégante, plus expreſſive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville ?

Satyr. 6. lib. 2.

Olim
Ruſticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepiſſe cavo, veterem vetus hoſpes amicum:
Aſper, & attentus quæſitis, ut tamen arctum
Solveret hoſpitiis animum. Quid multa ?
Neque illi
Sepoſiti ciceris, nec longæ invidit avenæ :
Aridum & ore ferens acinum, ſemeſaque lardi
Fruſta dedit, cupiens variâ faſtidia cœnâ
Vincere tangentis malè ſingula dente ſuperbo.

Le reſte de la fable eſt du méme goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expreſſions & d'images, ne ſe

trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satyres, ni dans les Epitres. Qu'eſt-ce donc qui en rend la lecture ſi intéreſſante ? C'eſt la délicateſſe, l'urbanité, la raillerie fine, la maniére aiſée qui y régnent : c'eſt un certain tour de naïveté, de ſimplicité, de vérité : c'eſt cette négligence méme affectée dans la meſure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au diſcours, effet que produit dans notre langue le ſtile Marotique : c'eſt un fonds de raiſon, de bon ſens, de jugement qui ſe fait ſentir par-tout: c'eſt un art merveilleux de peindre le caractére des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté fonciére & eſſentielle pour faire une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, ſans le ſecours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien ſe contente, après avoir parlé de Lucile, de dire » qu'Horace [a] a » beaucoup plus d'élégance, plus de pure» té de ſtile, & qu'il excelle à critiquer » les mœurs & les vices des hommes.

L'Art Poétique, joint à quelques Satyres & à quelques Epitres, qui roulent ſur la même matiére, renferme tout ce qu'il y a de plus eſſentiel pour les régles de la Poéſie. On peut regarder ce petit traité

a Multo eſt terſior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib.* 10. *cap.* 1.

comme un excellent abrégé de Rhétorique, très propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un austere Philosophe. Si on l'en croit, » il trouve long » & ennuieux tout le tems qui l'empêche » de s'appliquer sérieusement à l'objet seul » digne de nos soins, qui est également » utile aux pauvres & aux riches ; & qui, » lorsqu'on le néglige, nuit également » aux vieillards & aux jeunes gens.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'est un vrai Épicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentimens & dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux

principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raiſon, & ſouvent même religion, en très beaux termes & très exacts: ce qu'on doit regarder comme des reſtes précieux des ſentimens d'eſtime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naſo*) Chevalier Romain, eſt né ſous le Conſulat d'Hirtius & de Panſa, l'année de Rome 709, auſſi bien que Tibulle. An. M. 3961. Av. J. C. 43.

Il étudia l'art Oratoire ſous Arellius Fuſcus, & il déclama dans ſon Ecole avec beaucoup de ſuccès. *Senec. Contr. 10. lib. 2.*

Il avoit reçu de la nature une ſi forte inclination à verſifier, qu'il renonça, pour la ſatisfaire, à tout ſoin de fortune. Mais ſi l'inclination à la poëſie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, paſſion funeſte à laquelle il ſe livra tout entier.

Son pere vit avec peine ſon fils quitter la route ordinaire de la jeuneſſe Romaine, & renoncer abſolument à l'eſpérance des charges, pour ſuivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont ſans doute il prévoioit toutes les ſuites fâcheuſes. Il lui parla fortement, emploia les remontran-

ces & les priéres, en lui demandant quel fruit il eſperoit donc tirer de cette frivole étude, & s'il pretendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homére qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de ſon pere firent impreſſion ſur ſon eſprit. Pour déférer à ſes avis, il réſolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en proſe, & de ſe préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de ſa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'emploier, la nature l'emporta. Ovide étoit poéte malgré lui: les piés & les nombres ſe préſentoient d'eux-mémes ſous ſa plume: tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers.

Sæpe pater dixit; ſtudium quid inutile tentas?
 Mæonides nullas ipſe reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
 Scribere conabar verba ſoluta modis.
Sponte ſua carmen numeros veniebat ad aptos,
 Et, quod tentabam ſcribere, verſus erat.

Il compoſoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit ſe donner la peine de retoucher ſes vers, tout de feu dans la compoſition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-méme.

On lui paſſeroit ſa négligence dans le ſtile, ſi elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par raport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ſes poeſies d'ordures & de ſaletés. Ce fut le

prétexte que prit Auguste pour l'exiler : très louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poétes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce ; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relegué à Tomes, ville d'Europe, sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condanner par un arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *releguer*, qui, dans le Droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit sa cinquante & uniéme année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit composé ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrace. Mais se voiant condanné à l'exil, il les jetta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniére main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus :
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse mea posui mœstus in igne manu.

Trist. l. 1. Eleg 6. & lib. 3. Eleg. 14.

Quelques copies qu'on avoit déja tirées de cet Ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué fut pour lui un vrai lieu de supplice : il en fait, en plusieurs endroits de ses poésies, des descriptions affreuses. Ce qu'il y trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes : situation triste pour un Italien délicat, qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'Empereur; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pié de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non seulement il fit son éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoitre & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une Chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins.

De Ponto. lib. 4. Ep. 19.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra
 In nostra sacrum Cæsaris esse domo.
Hic ego do toties cum thure precantia verba,
 Eoo quoties surgit ab orbe dies.

Le succeſſeur & la famille de ce Prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le reméde de ſes infortunes. La Cour fut inexorable ſous Tibére comme auparavant. Il mourut dans ſon exil la 4ᵉ année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771, âgé d'environ ſoixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ſes cendres fuſſent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé, même après ſa mort, & que l'on mît ſur ſon tombeau l'Epitaphe ſuivante, qu'il fit lui-même.

Hîc ego qui jaceo tenerorum luſor amorum, *Triſt. lib. 3. Eleg. 3.*
Ingenio perii Naſo poëta meo.
At tibi, qui tranſis, ne ſit grave, quiſquis amaſti,
Dicere : Naſonis molliter oſſa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raiſon qu'il ne penſoit) & il ſouhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que ſon ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainſi en tout cas il deſiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore noſtræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam ſi morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, & Samii ſunt rata dicta ſenis;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hoſpita ſemper erit.

Ossa tamen facito parva referantur in urna:
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus ; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fut encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poéte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Le même Quintilien porte son jugement sur les Ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien justes & bien expressifs, & qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in Heroïcis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui: laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & par cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand; *lascivus.* Tout ce qu'il jettoit sur le papier, lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator*

Ibid.

ingenii sui. Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus.* Ainsi dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses Ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très bon goût. Aussi étoit-ce l'Ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalement il espéroit l'immortalité de son nom.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas. *1. Metam. lib. 5. in fine.*

TIBULLE ET PROPERCE.

CES DEUX Poétes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de stile, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibére. Nous avons de cet Auteur cinq Livres de Fables en vers Iambes, à qui il donne lui-même le nom de Fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modéle ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses Fables.

Æsopus auctor quam materiam repperit, *Prolog. l. 1.*
Hanc ego polivi versibus senariis.

Il déclare dès le commencement de son Ouvrage, que ce petit Livre a deux avan-

tages, qui ſont, d'amuſer & d'égaier le Lecteur, & de plus de lui fournir de ſages conſeils pour la conduite de la vie.

Ibid. Duplex libelli dos eſt, quòd riſum movet,
Et quod prudenti vitam conſilio monet.

En effet, outre que les matiéres de cet Ouvrage, où l'on fait parler les bétes, & méme les arbres, & où on leur donne de l'eſprit, ſont par elles-mémes réjouiſſantes; la maniére dont elles ſont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance poſſibles, en ſorte que l'on peut dire que Phédre a emploié dans ſes Fables le langage de la nature méme, tant le ſtile en eſt ſimple & naïf, & cependant plein d'eſprit & de délicateſſe.

Elles ne ſont pas moins eſtimables par raport aux avis ſenſés & à la ſolide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Eſope, combien cette maniére d'inſtruire étoit en honneur & en uſage chez les Anciens, & le cas que les plus ſavans hommes en faiſoient. Quand nous ne conſidérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, ſous l'écorce d'un récit divertiſſant, elles commencent déja à propoſer des principes de probité & de ſageſſe, elles devroient nous paroitre d'un grand mérite. Mais Phédre a porté ſes vûes plus loin: il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puiſſe trouver

d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y ſont partout miſes en honneur, & comblées de louanges : les crimes auſſi, comme l'injuſtice, la calomnie, la violence, y ſont repréſentés ſous de vives mais d'affreuſes couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la déteſtation publique. Et c'eſt ſans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'expoſa à un extrême danger ſous ce Miniſtre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cauſe, ni aucune circonſtance particuliére, ni l'iſſue. Il ſe plaint ſeulement que toutes les formalités de Juſtice ſont violées à ſon égard, aiant pour accuſateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit ſon ennemi déclaré.

Quòd ſi accuſator alius Sejano foret, *In Prolog, lib. 3.*
Si teſtis alius, judex alius denique,
Dignum faterer eſſe me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne Favori, qui abuſoit inſolemment de la confiance de ſon Maître, ſe trouva choqué de quelques portraits déſavantageux tracés dans ces Fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient ſans nom, s'en faire l'application ſoi-même, c'étoit ſe reconnoitre ou du moins ſe ſentir coupable, Phédre aiant pu n'avoir en vûe que de décrire en général les vices des hommes, ainſi qu'il le déclare expreſſément.

Suſpicione ſi quis errabit ſua, *Ibid.*

Et rapiet ad se quod erit commune omnium ;
Stultè nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominus.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam & mores hominum ostendere.

On ne sait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la 18e année de l'Empire de Tibére.

Phédre se rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de son cœur toute envie d'amasser.

Ibid. Quamvis in ipsa natus penè sim schola ;
Curamque habendi penitus corde eraserim.

Il ne paroit pas aussi indifférent, ni aussi désintéressé, par raport aux louanges ; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ses Fables, j'entens dans le genre simple & naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été si peu connu & si peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Aviénus ; encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit si docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoia un exemplaire au

Epigr. 20. lib. 3.

au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux savans de Rome, & ils jugérent d'abord que c'étoit un Livre supposé. Mais, l'aiant examiné de plus près, ils changérent de sentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du siécle d'Auguste. Le P. Vavasseur raconte cette petite avanture avec son élégance ordinaire.

In Tractatu de Ludicra dictione.

M. de la Fontaine, qui a porté, dans notre Langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phédre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue Françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur Latin, charme & enléve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-méme trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un stile tout particulier, dont la langue Latine n'est peutétre point non plus capable, & qui, sans étre moins naïf & moins naturel, est plus égaié, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par raport à Térence & à Moliére. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la Comédie au plus haut point de perfection peutêtre où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence

l'emporte ſur Moliére pour la pureté, la délicateſſe, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte eſt infiniment au deſſus de Terence pour la conduite & l'intrigue des piéces de Théatre, ce qui en fait une des principales beautés; & ſurtout pour la juſteſſe & la variété des caractéres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poétes qui veulent réuſſir dans ce genre d'écrire, qui eſt de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Horat. in Art. poet.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.

§. III.

Troiſiéme âge de la Poéſie Latine.

J'AI DÉJA dit que ce troiſiéme âge de la Poéſie Latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poétes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon ſiécle, dont ils ſont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE.

DES DIX Tragédies Latines qu'on a publiées & recueillies en un corps ſous le nom de Sénéque, on convient aſſez com-

munément que les plus belles ſont de ce célébre Philoſophe, Précepteur de Néron. On croit que la Médée eſt véritablement de lui, puiſque Quintilien en cite un endroit ſous ſon nom. On a encore quelque raiſon particuliére pour le faire auteur de l'Œdipe. M. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur ſentent trop la déclamation & l'Ecole. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte ſont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeſte, & l'Hercule ſur l'Œta, ſont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'eſt pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles ſont entiérement indignes de l'eſprit & de l'éloquence de Sénéque. Il eſt certain que l'Octavie n'eſt faite qu'après la mort de Sénéque, & de Néron même.

Lib. 9. c. 2.

PERSE.

PERSE (*Aulus Perſius Flaccus*) Poéte Satyrique, ſous l'Empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toſcane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de perſonnes du premier rang. Il étudia juſqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ſes études à Rome ſous le Grammairien Palémon, ſous le Rhéteur Verginius, & ſous un Philoſophe Stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui

une amitié si particuliére, qu'il y eut toujours entr'eux une liaison très intime.

Ce Poéte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. Dans ses Satyres il reprend souvent les defauts des Orateurs & des Poétes de son tems, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu désigner ce Prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiére de ses Satyres :

Auriculas asini * quis non habet?

** On dit qu'il avoit mis d'abord, auriculas asini Mida rex habet.*

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite en exemple d'un stile vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

Discours sur la Satyre.

M. Despreaux se justifie par cet exemple. » Examinons Perse, dit-il, qui écrivoit » sous le régne de Néron. Il ne raille pas » simplement les Ouvrages des Poétes de » son tems, il attaque les vers de Néron » même. Car enfin tout le monde sait, & » toute la Cour de Néron le savoit, que » ces quatre vers *Torva Mimalloneis*, &c. » dont Perse fait une raillerie si amére » dans sa premiére Satyre, étoient des vers » de Néron. Cependant on ne remarque » point que Néron, tout Néron qu'il étoit,

» ait fait punir Perſe ; & ce Tyran, enne-
» mi de la raiſon, & amoureux comme
» on ſait de ſes Ouvrages, fut aſſez galant
» homme pour entendre raillerie ſur ſes
» vers, & ne crut pas que l'Empereur, en
» cette occaſion, dût prendre les intérêts
» du Poéte. »

L'Ouvrage de Perſe, où régne une morale pure, & un fond merveilleux de ſens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort ſolide, dit Quintilien. *Multum, & veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Perſius.* Il faut pourtant avouer que l'obſcurité qui régne dans ſes Satyres, diminue beaucoup de ſon mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, Que puiſque Perſe ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé ſeulement de vingt-huit ans, l'an de Jeſus-Chriſt 62, qui étoit la 8e de l'Empire de Néron. Il laiſſa par reconnoiſſance à Cornutus ſon Maître & ſon ami ſa Bibliothéque, compoſée de ſept cens Volumes, ce qui étoit alors fort conſidérable, & une grande ſomme d'argent. Cornutus accepta les Livres, & laiſſa l'argent aux Héritiers, c'eſt-à-dire aux ſœurs de Perſe.

JUVÉNAL.

J'ANTICIPE le tems de Juvénal, pour

joindre ensemble ces deux Poétes Satyriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) étoit d'Aquin au roiaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du régne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très célébre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices Scholastiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément.

Despréaux. Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfére la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Vetus Juven. vit. Il avoit osé attaquer dans sa septiéme Satyre le Comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Histrio.

Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit

bannir Juvénal en Egypte, en l'envoiant commander un Régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres, jusqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poétes Satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.* *Lib. 10. cap. 1.*

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-méme sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniére qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

LUCAIN (*M. Annæus Lucanus*) étoit neveu de Sénéque. Son Ouvrage le plus célébre est sa *Pharsale*, où il décrit la guerre de César & de Pompée. Il est riche en belles pensées, & a une grande vivacité de stile : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les Orateurs, que parmi les Poétes. *Lucanus ardens, & concitatus, & sententiis clarissimus; &, ut dicam quod sentio, magis oratoribus* *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

quàm poëtis annumerandus. Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'est pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de discernement. Ce qu'on peut dire, c'est que si l'âge eût pu murir l'esprit de Lucain, qui n'avoit peutétre pas vingt-six ans quand il est mort, & joindre à son feu & à son élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poëte achevé. On a perdu plusieurs de ses poësies.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuse d'avoir eu une langue légére & intemperante, & d'avoir surtout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une maniére capable d'irriter méme un Prince doux & modéré.

Il [a] entra des premiers dans la conspiration de Pison, piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposoit à la réputation de ses vers, & l'empéchoit de les publier. Le Prince ordonna qu'on fit mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il sentoit la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avoit autrefois dépeint un soldat qui mouroit de la sorte, il prononça les vers qui exprimoient sa mort, & ce furent là ses derniéres paroles. Frivole consolation

a Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus assimulatione. *Tac. Annal. lib.* 15. c. [illegible]

pour un mourant, mais digne d'un Poéte! Il mourut l'année 65 de l'Ere chrétienne, & la douziéme de Néron.

PETRONE.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marſeille, ſelon Sidoine Apollinaire, & vivoit, ſelon la plus commune opinion, ſous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reſte de Satyre, ou plutôt de pluſieurs Livres Satyriques, (Satyricῶν) qu'il avoit compoſés tant en proſe qu'en vers. C'eſt une eſpéce de Roman, qu'il fit en forme de Satyre, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déja dit, avoit inventées en mélant agréablement la proſe avec les vers, le ſérieux avec l'enjoué; & que Varron avoit nommé *Ménippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matiéres graves d'un ſtile plaiſant & moqueur.

Ces fragmens ne ſont qu'un recueil indigeſte, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, ſans y obſerver d'ordre. Les Savans y trouvent une grande fineſſe & délicateſſe de goût, & une merveilleuſe fécondité à peindre les différens caractéres de ceux qu'il fait parler. Ils obſervent pourtant que, bien que Pétrone paroiſſe avoir été grand Critique, & d'un goût fort exquis, ſon ſtile ne répond pas

tout-à-fait à la délicateſſe de ſon jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il eſt trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére deja de cette ſimplicité naturelle & majeſtueuſe de l'heureux ſiécle d'Auguſte. Mais, quand il ſeroit beaucoup plus parfait pour le ſtile, il en ſeroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obſcénités dont il a rempli ſon Ouvrage.

On doute ſi notre Pétrone eſt le méme que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Hiſtorien de Petronius Turpilianus, & qui convient aſſez à l'idée que la lecture de l'Ouvrage dont je parle donne de ſon Auteur. » C'étoit [a] un voluptueux, qui donnoit le jour au ſommeil, » & la nuit aux plaiſirs ou aux affaires. Et » au lieu que les autres ſe rendent célébres » par leur application au travail, celui-ci » s'étoit mis en réputation par ſon oiſiveté. » Il ne paſſoit pas pourtant pour un dé» bauché & un diſſipateur comme ceux

a Illi dies per ſomnum, nox officiis & oblectamentis vitæ tranſigebantur. Utque alios induſtria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique ſua haurientium, ſed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto ſolutiora, & quandam ſui negligentiam præferentia, tanto gratius in ſpeciem ſimplicitatis accipiebantur. Proconſul tamen Bithyniæ, & mox Conſul, vigentem ſe ac parem negotiis oſtendit : deinde revolutus ad vitia, ſeu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adſumptus eſt, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum & molle, niſi quod ei Petronius approbaviſſet. Unde invidia Tigellini, quaſi adverſus æmulum, & ſcientia voluptatum potiorem. *Tacit. Annal. lib. 16. cap. 18.*

» qui se ruinent par des débauches folles
» & sans goût, mais pour un homme d'un
» luxe délicat & réfléchi. Toutes ses actions
» plaisoient d'autant mieux, qu'elles por-
» toient un certain air de négligence, qui
» paroissoit la simple nature, & qui avoit
» toutes les graces de la naïveté. Néan-
» moins lorsqu'il fut Proconsul de Bithy-
» nie, & depuis Consul, il se montra ca-
» pable des plus grands emplois. Puis re-
» devenu voluptueux, ou par inclination,
» ou par politique, à cause que le Prince
» aimoit la débauche, il fut l'un de ses
» principaux confidens. C'étoit lui qui ré-
» gloit tout dans les parties de plaisir de
» Néron ; & Néron ne trouvoit rien d'a-
» gréable ni de bon goût, que ce que Pé-
» trone avoit approuvé. De là naquit l'en-
» vie de Tigellin contre lui comme contre
» un dangereux rival, & qui le surpassoit
» dans la science des voluptés. « Pétrone se donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'Empereur, sous une fausse accusation, l'auroit condanné.

Si ce Pétrone n'est pas l'Ecrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoitre le stile de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

SILIUS ITALICUS.

C. SILIUS ITALICUS s'est rendu célébre par son Poéme de la seconde guerre Punique.

Il [a] n'étoit pas né Poéte, & l'étude ne suppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'aprés avoir lontems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été Consul; c'est-à-dire dans un âge déja fort avancé & languissant.

Martial Epigram 63. lib. 7.

Quelque [b] éloge que lui donne Martial, il n'est pas fort estimé en qualité de Poéte: mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la Langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & l'on peut tirer de son Poéme des lumiéres pour les tems mémes qui ne sont pas de son principal dessein, y aiant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait assez voir qu'il le composoit sous ce Prince, aprés la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

Plin. Epist. lib. 3.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou, que les Médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, il ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avé-

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. | *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

b Perpetui nunquam moritura volumina Sili
Qui legis & Latiâ carmina digna togâ.
Epigram. 63. lib. 7.

nement à l'Empire. On [a] estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, & lui d'avoir osé la prendre.

Si notre Poéte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maitre du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit [b] pour lui un lieu sacré, & qu il respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de solennité que le sien propre. Il ne put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, & il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, & sancta Maronis
  Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ :
  Silius & vatem, non minor ipse, colit.

Martial. Epigram. 50. lib. 11.

L'Ouvrage de Silius étoit demeuré enseveli depuis plusieurs siécles dans la poussiére de la Bibliothéque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Constance avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

STACE.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu

a Magna Cæsaris laus, sub quo hoc liberum fuit; magna illius qui hac libertate ausus uti. *Plin. ibid*

b Cujus (Virgilii) natalem religiosiùs quàm suum celebrabat : Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum solebat. *Plin. ibid.*

ſous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécuſſent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalouſie, parce que Stace plaiſoit fort à Domitien par ſon extrème facilité à faire des vers ſur le champ.

Nous avons de Stace deux Poémes Héroïques : la *Thebaïde* en douze Livres, & l'*Achilléide* qui n'a que deux Livres, parce que la mort l'a empéché de l'achever. Il les a adreſſé l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq Livres de *Sylves*, ou de pluſieurs petits Poémes ſur divers ſujets, dont beaucoup ont pour objet de flater Domitien.

Ses poéſies furent fort eſtimées de ſon tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudiſſemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. Lib. 3.

Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Stacius urbem,
Promiſitque diem : tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui ſuivent, s'il faut les prendre à la lettre, & s'ils ne ſont pas une de ces hyperboles familiéres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre, & qu'après avoir acquis bien de la réputation par ſa Thebaïde, il étoit obligé de faire des piéces de théatre, & de les vendre

à des Comédiens pour pouvoir vivre.

Sed cùm fregit ſubſellia verſu,
Eſurit, intactam Paridi niſi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun Auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence ſur tous les Poétes Héroïques, Grecs & Latins, ſoutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet illuſtre Critique n'avoit pas tant de juſteſſe d'eſprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, auſſi bien que Lucain & Silius Italicus, a traité ſon ſujet plutôt en Hiſtorien qu'en Poéte, ſans s'attacher à ce qui fait l'eſſence & la conſtitution d'un véritable Poéme épique. Pour la diction & la verſification, en cherchant trop à s'élever & à paroitre grand, il donne dans l'enflure & devient empoulé.

VALERIUS FLACCUS.

COMME le régne d'Auguſte a porté les plus excellens des Poétes Latins, auſſi celui de Domitien nous a donné les plus conſidérables d'entre les Poétes du ſecond ordre.

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. Ce Poéte étoit né à Setia, ville de Campanie, mais avoit fixé ſa demeure à Padoue.

Nous avons son Poëme Héroïque du voiage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empêcha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet Ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les régles de l'art, point de grace & de beauté, & un stile, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la Poësie Latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les derniéres années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.*

Lib. 10. c. 1.

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la Poësie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misére.

Epig. 76. lib. 1.

Pierios differ cantusque chorosque Sororum,
Æs dabit ex illis nulla Puella tibi....
Præter aquas Helicon, & serta, lyrasque dearum,
Nil habet, & magnum sed perinane sophos.

MARTIAL.

MARTIAL (*M. Valerius Martialis*) a réussi dans l'Epigramme. Il étoit Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été

peu éloignée de celle de Caltaïnde en Arragon. Il naquit ſous Claude, vint à Rome ſous Néron à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, ſurtout de Domitien, qui lui accorda pluſieurs graces. On croit que n'étant pas ſi bien traité après la mort de cet Empereur, il ſe retira en ſon pays. Il eut tout le tems de s'y ennuier, n'y trouvant nulle compagnie ſortable, & qui eût du goût pour les Lettres, ce qui lui fit ſouvent regretter ſon ſéjour de Rome. Car, au lieu que dans cette ſavante ville ſes vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faiſoient qu'exciter contre lui l'envie & la médiſance : traitement qu'il eſt difficile de ſoutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor.... adversùs quod difficile eſt habere quotidie bonum ſtomachum.* Il mourut ſous Trajan, vers l'an 100.

Martial. in Præf. lib. 12.

Il nous reſte de lui quatorze Livres d'Epigrammes, & un Livre des Spectacles. Voſſius croit que ce dernier eſt un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes de ſon tems ſur les Spectacles que Tite fit repréſenter l'an 80.

Pline, en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme, (la 19 du Livre 10e) lui donna une ſomme d'argent lorſqu'il ſe retira de Rome : car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occaſion

Plin. Epiſt. 21. lib. 3.

Pline remarque que c'étoit un ancien usage, d'accorder des recompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimoit & estimoit son génie. Mais il seroit à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modestie dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit.

On lui reproche son humeur trop mordante, sa flaterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la maniére indigne dont il le traita après sa mort.

L'amour des subtilités, & l'affectation des pointes dans le discours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit sous Auguste. Ce défaut alla toujours croissant, & c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ses Epigrammes soient de la même force : on leur a justement appliqué ce vers qui est de lui :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Le plus grand nombre est des mauvaises,

mais il y en a d'excellentes : j'en raporterai quelques-unes.

Sur une parfaite Sculpture.

Artis Phidiacæ toreuma clarum — *Epig. 35. l. 3.*
Pisces adspicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci, — *Epig. 83. l. 7.*
Expingitque genas, altera barba subit.

Conseil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, & petit patronus : — *Epig. 13. l. 2.*
Solvas censeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.

Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi; — *Epig. 51. l. 10.*
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mucius Scévola.

Dum peteret Regem decepta satellite dextra, — *Epig. 22. l. 1.*
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ :
Si non errasset, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare.

Tu spectas hiemem succincti lentus amici, — *Epig. 46. l. 2.*
(Prô scelus !) & lateris frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,

(Quid renuis ?) non te, Nævole, sed tineas?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Epig.42. l. 8. Callidus effracta nummos fur auferet arca :
Prosternet patrios impia flamma lares . . .
Extra fortunam est quicquid donatur amicis.
Quas dederis, solas semper habebis opes.

Eloge & description d'une petite Chienne: elle est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterois qu'une main habile traduisit en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Epig.109.l.1
Issa est passere nequior Catulli :
Issa est purior osculo columbæ :
Issa est blandior omnibus puellis :
Issa est carior Indicis lapillis :
Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur :
Et desiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla ;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari :
Castæ tantus inest pudor catellæ !
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
. . . Issam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis esse veram,

Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

SULPITIA, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un Poéme sur l'expulsion des Philosophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'est la seule piéce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des Satyres de Juvénal. Il y a sujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, & sur la fidélité & la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une Epigramme, dont je raporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ, *Epig. 35 l. 10*
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ....
Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esses doctior & pudica Sappho...

NEMESIANUS, & CALPURNIUS.

NOUS AVONS quelques Eglogues, & une partie du Poéme sur la Chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célébre en son tems pour la poésie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adresse son poéme sur la Chasse à Carin & à Numé-

rien après la mort de leur pere, c'est-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu sous Carus, Carin, & Numerien. Il composa sept Eglogues qu'il adressa à Némésien, Poete Bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poetes se sentent du siécle où ils ont été composés.

PRUDENCE.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poete Chrétien, Officier à la Cour de l'Empereur Honorius, naquit en Espagne à Sarragosse l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ses poésies sur la religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, ensuite homme de guerre: enfin il fut attaché à la Cour par un emploi honorable. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans le Prologue de ses Ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus: septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili.

Après avoir parlé de sa jeunesse, il expose ses differens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, & malè pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium:

Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
Tandem militiæ gradu
Evectum pietas Principis extulit,
Adsumptum propiùs stare jubens ordine proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zéle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'Orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses Ouvrages beaucoup de goût & de délicatesse. Je n'en veux pour preuves que ses Hymnes sur les Innocens: j'en raporterai quelques strophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas
Vos prima Christi victima,
Grex immolaturum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma & coronis luditis....
Audit tyrannus anxius
Adesse regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio:
Successor instat, pellimur,
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Le siécle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes.

CLAUDIEN.

CLAUDIEN, (*Claudius*) Poëte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu sous Arcade & Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poëtes Héroïques qui ont paru depuis l'heureux siécle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce Poëte, & qui tient le moins de la corruption de son siécle. On sent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poésie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthousiasme. Son stile est châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé. Il a trop de saillies de jeunesse, & est trop enflé. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses piéces de Claudien, ses invectives contre Rufin & contre Eutrope ont été fort estimées.

AUSONE.

AUSONE.

AUSONE (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la Grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la Cour Impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna son Eléve dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere. AN. 367.

Cet emploi lui acquit les premiéres dignités de l'Empire. Il fut fait Questeur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premiérement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, Que quand il plait à la fortune, on passe de la fonction de Rhéteur à la charge de Consul. AN. 379.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépécha promtement un cou- *Auson. in Grat. act.*

rier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes. » Comme je songeois il y a
» quelque tems à créer des Consuls pour
» cette année, j'invoquai l'assistance de
» Dieu, comme vous savez que j'ai ac-
» coutumé de faire en tout ce que j'entre-
» prends, & comme je sai que vous desirez
» que je fasse. J'ai cru que je devois vous
» nommer premier Consul, & que Dieu
» demandoit de moi cette reconnoissance
» pour les bonnes instructions que j'ai re-
» çues de vous. Je vous rends donc ce que
» je vous dois; & sachant qu'on ne peut
» jamais s'acquitter ni envers ses peres ni
» envers ses maitres, je confesse que je
» vous dois encore ce que j'ai tâché de
» vous rendre.

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette Lettre d'un présent, & lui envoia une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Constantius son beau-pere. Ausone, de son côté, emploia toute la force & toute la délicatesse de son esprit, pour faire en vers & en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur, c'est une piéce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, & peut-être trop; des pensées belles & solides; des tours vifs, mais souvent trop recher-

chés. La Latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiécle où a vécu l'Auteur. Je raporterai ici le commencement du diſcours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de ſon ſtile.

Ago tibi gratias, Imperator Auguſte : ſi poſſem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna deſiderat remunerandi vices, nec noſtra ſuggerit reſtituendi facultatem. Privatorum iſta copia eſt, inter ſe eſſe munificos. Tua beneficia, ut majeſtate præcellunt, ita mutuum non repoſcunt. Quod ſolum igitur noſtræ opis eſt, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri ſolet, ſentiendo copioſiùs, quàm loquendo ; atque non in ſacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili raro eundem animum præſtat & vultum : ſed uſquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens ; tum in cœtu hominum, tum ipſe mecum ; & cùm voce potui, & cùm meditatione ſeceſſi ; omni loco, actu, habitu, & tempore. Nec mirum, ſi ego terminum non ſtatuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere neſcias honorandi. Qui enim locus eſt, aut dies, qui non me hujus aut ſimilis gratulationis admoneat ! Admoneat autem ! O inertiam ſignificationis ignavæ ! Quis, inquam, locus eſt, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet ?

Il y a une extrême inégalité entre les

Ouvrages d'Ausone. Son stile est dur, comme je l'ai déja remarqué : mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en interdisent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

S. PAULIN.

S. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célebre Ausone, dont je viens de parler. S. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son pere, & à qui il se reconnoit redevable de sa bonne éducation, de la connoissance qu'il avoit des Lettres, & de son élévation dans les charges & les dignités.

Carm. 10. Tibi disciplinas, dignitatem, Litteras,
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel Maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, & il avoue, ce qui n'est pas peu pour un Poéte, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Auson. Epist. 22. Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo.
Assurgit Musæ nostra Camœna tuæ.

Id. Ep. 24. & 25. La retraite de S. Paulin, qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui

attira de violens reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs Lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnoit à Thérasie sa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accusoit son Disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, & d'être devenu sauvage & misanthrope. Il lui attribuoit assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisoit fuir la compagnie & la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine Providence empécha qu'il ne reçût aucune de ces Lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendoit par la main d'un Maître anciennement estimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenoit point à une personne comme lui, qui ne vouloit plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
    Redire Musas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
    Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien eloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, & demande de lui d'autres sentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus,
Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opére dans le cœur de l'homme, lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, & qu'elle se l'est entiérement assujetti, en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés; en étoufant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi & une vive espérance des biens futurs; & en ne lui laissant d'autre soin que de s'occuper de son Dieu, dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage & sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abstergit ægrum corporis pigri suum,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Castæ voluptatis vice.
Totoque nostra jure domini vindicat
Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,

Se vult timeri & diligi.
Æstus inanes, quos movet vitæ labor
Præsentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides. &c.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Ausone demandoient de lui.

Les louanges qu'Ausone, en plusieurs endroits, donne à S. Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avoit faites avant son renoncement aux Muses profanes, que celles qu'il a composées depuis. Car, après une abdication si rare & si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, & aiant étoufé en lui tout desir de la réputation humaine, il a rabaissé son esprit & son stile, & s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroit autant dans sa versification que dans le fond même du stile de sa poésie, on trouve toujours de certains agrémens naturels, qui font aimer l'Auteur & ses Ouvrages.

S. PROSPER.

S. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit

un homme laïc & marié. Il fut Sécretaire des Brefs sous le Pape S. Léon.

Nous avons de S. Prosper, outre quelques autres petites piéces qui sont douteuses, un Poéme très-considerable contre les ingrats, c'est-à-dire, contre les ennemis de la Grace de Jesus-Christ, dans lequel il explique, en Théologien profond, la doctrine Catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres Auteurs, que cet Ouvrage est l'abrégé de tous les Livres de S. Augustin sur cette matiére, & particuliérement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleuses, & qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la versification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce Poéme, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si réguliérement observée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'esprit poétique, & que les vérités de la religion n'y soient ni altérées ni affoiblies par les ornemens de la poésie. Nous avons ce Poéme traduit en vers François. Je donnerai ici la Préface, qui fera connoitre & le sujet de cet excellent Ouvrage, & le stile de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde voluntatis ſanctæ ſubſiſtat origo,
Unde animis pietas inſit, & unde fides :
Adversùm ingratos, falſa & virtute ſuperbos,
Centenis decies verſibus excolui.
Quos ſi tranquilla ſtudeas cognoſcere cura,
Tutus ab adverſo turbine, Lector, eris.
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi ſunt, operante fatebere Chriſto,
Non eſſe ex merito ſumpta, ſed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille Vers combattant pour la Grace,
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fauſſe vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleſte deſſein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre ſein.
Si donc ton eſprit calme, en liſant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces Vers te ſauveront du funeſte naufrage
Ou l'erreur nous conduit.
Tu n'éleveras point contre ton Roi ſuprême
Ta ſiere liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de ſa bonté.
Mais tu reconnoîtras que tu dois toute choſe
Au Dieu qui t'eſt ſi doux ;
Et que notre mérite eſt l'effet, non la cauſe,
De ſa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

SIDOINE APOLLINAIRE (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon

d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre piéces, imprimées ordinairement avec les neuf Livres de ses Epitres. Le siécle où il vivoit fait excuser le stile dur, l'obscurité, & les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la Poésie en renonçant au siécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

RUFUS FESTIUS AVIENUS vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis en vers Latins les *Phénoménes* d'Aratus, & la *Périégése* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers Iambes: travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des Fables qu'il a prises d'Esope pour les mettre en vers Elégiaques, & qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut Consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers

est inséré dans ses cinq Livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric, Roi des Goths, l'avoit fait mettre: il étoit son principal Ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT.

FORTUNAT étoit né dans la Marche Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VIIe siécle.

C'est un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité Chrétienne. Nous avons onze Livres de ses poésies diverses, tant en vers Lyriques, qu'en vers Elégiaques; & quatre de la vie de S. Martin en vers Héxamétres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siécle où il vivoit.

CHAPITRE SECOND.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raison que l'Histoire a été appellée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidéle messagére de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la

vaste carriére de tous les siécles passés, les raproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme presens. Elle fait comparoitre devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnoit pendant leur vie, & réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au Tribunal de la postérité, & pour y subir un jugement, où la flaterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Histoire a le privilege aussi d'approcher du trône des Princes régnans, & est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connoitre la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, & pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient, & les modeles de vertu qu'ils doivent suivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'Histoire, encore brute & grossiére dans ses commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de si importans services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événemens, en les gravant sur

la pierre & l'airain, en les fixant par des descriptions, en les insérant dans les registres publics, en les consacrant en quelque sorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'est élevée peu-à-peu, & est parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Histoire du Peuple de Dieu, composée par Moyse, la plus ancienne & la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs Historiens dont nous n'avons conservé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Historiens Grecs & Latins, dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire Ancienne, & qu'ils me servent de garands pour les faits que j'y avance, il paroit nécessaire que ceux de mes Lecteurs qui ne les ont pas lus, en aient quelque connoissance légére, & sachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les Ouvrages qu'ils ont composés, & les jugemens qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. *HERODOTE.*

HERODOTE étoit d'Halicarnasse, ville AN. M. 3520. AV. J.C. 484.

Suidas. de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, Reine de Carie, & quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Gréce. Voiant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique.

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son Histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier Roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitiéme année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 jusqu'en 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression,
Lib. 1. c. 184. comme celle des Egyptiens, qui occupe le second Livre. Il cite dans l'Ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites : mais il ne nous en reste rien, & l'on doute s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homére, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas. Hérodote, pour se faire connoitre en même tems à toute la Gréce, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux Jeux

Olympiques, & il y fit la lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croioit entendre parler les Muses, tant le stile dans lequel elle est écrite parut doux & coulant; & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf Livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paroit qu'il accorda une lecture particuliére de son Ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette distinction; ce fut à la célébre Fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une Histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Atheniens, & à des esprits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peutêtre de quinze ans, fut tellement frapé de la beauté de cette Histoire, qu'il entra dans une espéce de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montroit déja un goût si marqué pour les Belles Lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent

Marcellin. de vit. Thucyd.
Suid.

être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils aperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'est peutétre à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable Histoire de Thucydide.

J'ai supposé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune: ἔτι παῖς. Or comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-méme n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie: c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le Tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chére aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent payées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une Colonie que les Athéniens envoioient à Thurium, dans la par-

tie de l'Italie appellée la Grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la Colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

§. II. *THUCYDIDE.*

ON PLACE la naissance de Thucydide au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote. An.M. 3535. Av.J.C 471. *Marcellin. de vit. Thucyd. Suidas.*

Il eut pour pere Olore (appellé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du Roiaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle fille d'Olore Roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la Rhétorique sous Antiphon, & la Philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes *Thucyd. lib. 8. pag. 592.*

le gouvernement populaire, & d'établir les Quatre-cens.

An.M. 3548. Av. J. C. 456. Nous avons déja dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'Histoire d'Herodote, soit à Olympie, soit à Athénes.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques: il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

An. M. 3560. Av. J. C. 444. A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle Colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche, & qui y possédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, & lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

An. M. 3573. Av. J. C. 431. Cependant la guerre du Péloponnése s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. *Thucyd. lib. 5. pag. 561.* Thucydide, qui prévoioit qu'elle seroit de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important étoit

d'avoir des mémoires bien fidéles & bien sûrs, & de se faire instruire de part & d'autre dans le dernier detail de toutes les circonstances de chaque expédition & de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une maniére admirable, & qui a peu d'exemples.

Comme il servoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitiéme année de cette guerre, c'est-à-dire, jusqu'au tems de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontiéres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, Général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de son côté prit Eione, située sur le Strymon. Cet avantage, qui étoit assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avoit fait Athénes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athénes d'avoir manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis, & le Peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, & le condanna à l'exil.

AN. M. 3580. AV. J. C. 424.

Thucyd. lib. 4. pag. 321.

Thucydide mit sa disgrace à profit, & la fit servir à la préparation & à l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il emploia tout le tems de son exil, qui dura vingt

ans, à ramaſſer avec plus de ſoin que jamais des mémoires. Le ſejour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrémement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépenſe pour y réuſſir, & fit de grandes largeſſes à des Officiers des deux partis, pour être inſtruit par leur moien de tout ce qui ſe paſſoit dans les deux armées. Il avoit déja emploié la même voie pendant qu'il étoit dans le ſervice.

An. M. 3601. Av. J. C. 403. Les Athéniens, après que Thraſybule eut chaſſé d'Athénes les XXX Tyrans, permirent à tous les Exilés de revenir, excepté aux Piſiſtratides. La Tyrannie étoit tellement déteſtée à Athénes, que près de cent ans après l'expulſion des Piſiſtratides, leur famille & leur nom y étoient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors ſoixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, ſelon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la compoſition de ſon Hiſtoire, dont il avoit ramaſſé juſques-là & diſpoſé les matériaux avec un ſoin incroiable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuſe guerre du Péloponnéſe qui dura vingt-ſept ans. Il ne la conduiſit que juſqu'à la vingt & uniéme année incluſivement. Les ſix années qui reſtoient furent

ſuppléées par Théopompe & Xénophon. Il emploia dans ſon Hiſtoire le dialecte Attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en méme tems le plus fort & le plus énergique : d'ailleurs c'étoit le langage d'Athénes ſa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la compoſant, il chercha, non à plaire à ſes Lecteurs, mais à les inſtruire. C'eſt pourquoi il appelle ſon Histoire, non un Ouvrage fait pour l'oſtentation, ἀγώνισμα ; mais un monument qui devoit toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεί. Il la diſtribue réguliérement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Hiſtorien par M. d'Ablancourt.

Thucyd. lib. 1. pag. 15 & 16.

On croit que Thucydide ſurvécut l'eſpace de treize ans à ſon retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Péloponnéſe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, ſelon quelques-uns à Athénes, ſelon d'autres dans la Thrace, d'où l'on raporta ſes os à Athénes. Plutarque dit que, de ſon tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

AN. M. 3613. AV. J. C. 391.

In vit. Cim. pag. 480.

Comparaiſon d'Hérodote & de Thucydide.

DENYS D'HALICARNASSE, excellent Hiſtorien & Critique, dans une Lettre adreſſée au grand Pompée, compare en-

ſemble Hérodote & Thucydide, les deux Hiſtoriens Grecs les plus eſtimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'hiſtoire même, que pour le ſtyle qui y eſt emploié. Je raporterai ici les principaux traits de cette petite diſſertation. Il faut ſe ſouvenir que notre Critique étoit d'Halicarnaſſe auſſi-bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire ſoupçonner peutétre de quelque partialité en faveur de ſon compatriote.

1. *Examen du ſond de l'Hiſtoire.*

1. Le premier devoir d'un Ecrivain qui ſonge à compoſer une Hiſtoire, & à tranſmettre à la poſtérite la connoiſſance & le ſouvenir des actions paſſées, eſt, ce ſemble, de choiſir une matiére grande, noble, intéreſſante; qui puiſſe, par la variété & l'importance des faits, rendre le Lecteur attentif, & le tenir toujours comme en ſuſpens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cauſe un agréable plaiſir par la nature même des événemens, & par l'heureux ſuccès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup ſans contredit ſur Thucydide. Le choix du ſujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéreſſant. C'eſt la Gréce entiére, jalouſe de ſa liberté au point qu'on le ſait, attaquée par la puiſſance de l'Univers la

plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer ſans nombre entreprend de l'abbattre, & de la réduire en ſervitude. Ce ſont victoires ſur victoires, tant par terre que par mer, remportées ſur les Perſes par les Grecs, qui, ſans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paroitre toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la ſcience militaire qu'on peut attendre des plus grands Généraux. Enfin cette guerre, ſi longue & ſi terrible, où l'Aſie débordée entiérement & comme ſortie hors d'elle-même, ſembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Gréce, ſe termine par la fuite honteuſe de Xerxès le plus puiſſant Roi de la terre, réduit à ſe ſauver dans une chaloupe, & par un ſuccès qui ôta pour toujours aux Perſes la penſée & l'envie de venir attaquer la Gréce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il ſe borne à une guerre unique, qui n'eſt ni honnête dans ſes principes, ni fort variée dans ſes événemens, ni glorieuſe pour les Athéniens dans le ſuccès. C'eſt la Gréce, qui devenue comme furieuſe, & poſſédée de l'eſprit de diſcorde, déchire elle-même ſes entrailles, en armant Grecs contre Grecs, Alliés contre Alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de ſon Hiſtoire, annonce & montre en perſpective tous les maux qui

doivent accompagner cette malheureuſe guerre, meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblemens de terre, ſécheresſes, famines, maladies, peſtes & contagions, en un mot les calamités les plus affreuſes. Quel début, quel ſpectacle! Eſt-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'eſprit du Lecteur ?

Telle eſt la premiére réflexion de Denys d'Halicarnaſſe, qui, ce me ſemble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du ſujet & le ſuccès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un Hiſtorien contemporain, qui n'eſt pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il eſt malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en eſt pas moins habile. C'eſt, tout au plus, un reproche à faire à un Poéte Tragique ou Epique, qui diſpoſe de ſa matiére. Quant à un auteur qui écrit l'hiſtoire de ſon tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'eſt qu'il ſoit bien inſtruit, judicieux, impartial. L'Hiſtoire n'eſt-elle deſtinée qu'à réjouir le Lecteur ? Ne doit-elle pas plutôt l'inſtruire ? & les grandes calamités, qui ſont l'effet & la ſuite des paſſions injuſtes, ne ſont-elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter ?

En 2nd lieu, il eſt fort important à un Ecrivain de bien prendre ſon point de vûe, pour ſavoir où il doit commencer

son Histoire, & jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Gréce, qui est le désir de se venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La prise de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cause étoit sans doute l'ambition des Rois de Perse, & le désir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son Histoire par la description du triste & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Gréce, premier coup d'œil peu agréable & peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter sur l'envie de Sparte sa rivale depuis les exploits éclatans par lesquels les Athéniens s'étoient si fort distingués dans la guerre contre les Perses.

* *La prise & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perses.*

Cette seconde réflexion de notre Critique paroit encore moins bien fondée que la premiére. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne sai si ç'auroit été avec justice & vérité : ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvoit en aucune sorte. Il est constant par Plutarque, que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athé-

niens, qui affectoient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la verité : qualité qui est le mérite le plus essentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Historien.

5me., Hérodote comprenant qu'un long recit d'une même matiere, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuieux au Lecteur, a varié son Ouvrage, à la maniere d'Homére, par des épisodes & des digressions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & sur le même ton, pousse son sujet sans se laisser le tems de respirer, entassant combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, & morcelant, pour ainsi dire, par campagnes des actions qui pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des loix de l'Histoire, & qu'il a presque cru pouvoir juger d'un Historien comme d'un Poete. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues & fréquentes digressions, comme un defaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur étoit absolu-

ment inconnue. Mais je ſuis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd preſque jamais de vûe ſon ſujet : car c'eſt une des principales régles de l'Hiſtoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte ſans une raiſon bien preſſante.

4ment, Thucydide, attaché religieuſement à la vérité, qui doit être le fondement de l'Hiſtoire, & qui eſt certainement la premiére & la plus eſſentielle qualité d'un Hiſtorien, n'inſére rien de fabuleux dans ſon Hiſtoire, ne ſonge point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occaſion, le miniſtére des dieux & des déeſſes par les ſonges, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte inconteſtablement ſur Hérodote, peu delicat & peu précautionné ſur pluſieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire juſqu'à la foibleſſe & juſqu'à la ſuperſtition.

5ment. Si l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe, on reconnoit dans les écrits de Thucydide un caractére de triſteſſe & de dureté naturelle, que ſon exil avoit encore aigri & irrité. Il eſt exact à faire ſentir toutes les fautes des Généraux, & toutes leurs fauſſes démarches ; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux ſuccès, car ſouvent il les paſſe ſous ſilence,

il ſemble que c'eſt à regret & comme malgré lui.

Je ne ſai ſi ce reproche eſt fondé : mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laiſſé cette idée. J'ai bien ſenti que la matiére étoit triſte, mais non l'Hiſtorien. Denys d'Halicarnaſſe trouve dans Hérodote une diſpoſition toute oppoſée, c'eſt-à-dire un caractére de bonté & de douceur toujours égal, & une extréme ſenſibilité aux biens & aux maux de ſa patrie.

2. *Examen de l'élocution.*

ON PEUT conſidérer pluſieurs choſes dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la proprieté, l'élégance du langage. Ces qualités ſont communes à nos deux Hiſtoriens, qui y ont également excellé, en ſe tenant toujours dans la noble ſimplicité de la nature. Il [a] eſt remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophiſtes qui avoient introduit un ſtile fleuri, peigné, ajuſté, & que Socrate pour cette raiſon appelloit λογοδαιδάλους, n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

a Sophiſtas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates.. quorum ſatis arguta multa, ſed minuta quædam, nimiumque depicta. Quo magis ſunt Herodotus Thucydideſque mirabiles : quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus, incidiſſet, longiſſimè tamen ipſi à talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abfuerunt. *Cic in Orat. n. 39.*

L'étendue ou la briéveté du stile. C'est ici ce qui les distingue & les caractérise particuliérement. Le stile d'Hérodote est doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. » L'un, pour » me servir des termes de Cicéron, est » semblable à un fleuve tranquille qui » roule ses eaux avec majesté; l'autre à un » torrent impétueux, & pour parler de » guerre il semble entonner la trompette. *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit : alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.* Orat. n. 39. » Thucydide est si plein de choses, que » chez lui le nombre des pensées égale » presque celui des mots; & en même » tems il est si juste & si serré pour l'élo- » cution, qu'on ne sait si ce sont les mots » qui ornent les pensées, ou les pensées » qui ornent les mots. *Qui (Thucydides) ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur : ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur.* Lib. 2. de Orat. n. 56. Ce stile brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force & de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité. Et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, surtout dans les harangues, qui sont en beaucoup d'endroits presque inintelligibles. *Ipsæ illæ conciones* Orat. n. 30.

ita multas habent obſcuras abditaſque ſententias, vix ut intelligantur : de ſorte que la lecture de cet Auteur demande une attention ſuivie, & devient une etude ſérieuſe. Au reſte il n'eſt pas étonnant que Thucydide, faiſant alluſion dans ſes harangues à pluſieurs circonſtances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la ſuite, laiſſe des obſcurités dans l'eſprit des Lecteurs, éloignés par tant de ſiecles de ces événemens. Mais ce n'en eſt pas là la principale cauſe.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penſer de nos deux Hiſtoriens par raport aux paſſions, qui dominent, comme on le ſait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réuſſit dans celles qui demandent de la douceur & de l'inſinuation; Thucydide dans les paſſions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles ſont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnaſſe trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'eſt qu'elles ſont uniformes & toujours ſur le même ton, & que les caractéres y ſont mal obſervés; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienſéances. Il eſt des perſonnes qui blâment en général dans l'Hiſtoire les harangues, ſurtout celles qui ſont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection.

Je terminerai cet article, qui est devenu plus long que je ne pensois, par l'élégant & judicieux caractére que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit jusqu'ici. *Historiam multi scripsere, sed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diversa virtus laudem penè est parem consecuta. Densus, & brevis, & semper instans sibi Thucydides : dulcis, & candidus & fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior : ille concionibus, hic sermonibus : ille vi, hic voluptate.* „ La Gréce a „ eu plusieurs Historiens célébres ; mais „ on convient qu'il y en a deux qui sont „ fort au-dessus des autres, & qui, par „ des qualités différentes, ont acquis une „ gloire presque égale. L'un concis, serré, „ toujours pressé * d'arriver à son but, c'est „ Thucydide : l'autre doux, clair, étendu, „ c'est Hérodote. L'un est plus propre pour „ les passions véhémentes, l'autre pour „ celles qui demandent de l'insinuation. „ L'un réussit dans les harangues, l'autre „ dans les discours ordinaires. Le premier „ entraîne par la force, le second attire „ par le plaisir. " Ce qui ajoute, ce me semble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'est qu'aiant peu de mo-

Quintil. lib. 10. cap. 1.

* Instans sibi *est difficile à rendre : c'est à dire, qu'il est toujours pressé, qu'il se hâte d'aller à son but, qu'il y tend continuellement, sans le perdre de vûë, sans se détourner, sans s'amuser.*

déles qu'ils puissent suivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'Histoire à sa perfection par une route différente.

L'estime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XENOPHON.

J'AI EXPOSÉ ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot pour en rappeller le souvenir & les dates dans l'esprit du Lecteur.

AN. M. 3554. AV. J.C. 450. Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3e année de l'Olympiade 82. Il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philosophe, grand Historien, grand Général.

AN. M. 3603. AV. J. C. 401. Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchoit contre son frere Artaxerxe Mnémon roi de Perse, pour le détrôner. C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon est connue de tout le monde, & a rendu son nom célébre à jamais.

Depuis son retour, il fut toujours emploié dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Asie,

jusqu'au rappel d'Agésilas qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissoit pour composer ses Histoires. Il commença par la Cyropédie qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus qui est la fameuse expédition des dix mille, en sept livres; puis il écrivit l'Histoire Grecque en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs Traités particuliers sur des sujets historiques.

Son stile, sous un air de simplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échapé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, » Que les Muses paroissoient » avoir parlé par la bouche de Xénophon: *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.* *Orat. n. 62.*

Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis* *Lib. 10. c. 1.*

jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur: & quod de Pericle veteris Comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam. » Quelles louanges ne mérite point cette » douceur charmante de Xénophon, si » simple, si éloignée de toute affectation, » mais que nulle affectation ne saura ja- » mais atteindre? Vous diriez que les » Graces elles-mêmes ont composé son » langage; & l'on pourroit lui appliquer » justement ce que l'ancienne Comédie » disoit de Péricles, que la déesse de la » persuasion résidoit sur ses lévres.

CTESIAS.

CTESIAS, de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Aiant gueri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la Médecine dans la Cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Photius. Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,) nous apprend que dans les six premiers Livres il traitoit de l'Histoire d'Assyrie, &

de tout ce qui y étoit arrivé avant l'Empire des Perses : & que depuis le septiéme jusqu'au treiziéme inclusivement il raportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'Histoire des Perses jusqu'à la 3e année de la 95e Olympiade, où Denys l'ancien, Tyran de Syracuse, faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois. *Diod. lib. 14. pag. [illegible]73.*

Il contredit presque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui méme, & il est regardé par tous les Savans comme un Ecrivain rempli de mensonge, & indigne d'étre cru, ainsi que l'appelle Aristote. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote, & méme à Xénophon. Ce qui les a trompés sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ses Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mémes, & puisé dans leurs archives. *Photius.* *οὐκ ἀξιόπιστος*

POLYBE.

J'AI DEJA parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon Histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paroitra le plus ne-

ceſſaire pour avoir quelque idée du caractére, des actions, & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie aſſez étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle Traduction de Polybe : j'en ferai bon uſage, mais en l'abrégeant beaucoup.

An. M. 3800. Av. J.C. 204. Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnéſe dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere ſe nommoit Lycortas, illuſtre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

Il fut élevé, comme tous les enfans de ſa nation, dans un grand reſpect pour la Divinité; pieux ſentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il perſévéra ſi conſtamment pendant toute ſa vie, qu'il eſt peu d'Auteurs profanes qui aient penſé de la Divinité plus religieuſement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour Maître, dans la politique, Lycortas ſon pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Il fit uſage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverſes négociations & les différentes affaires où il fut emploié ſoit avec ſon pere, ſoit

ſeul, ſurtout pendant la guerre des Romains contre Perſée dernier Roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en ſon lieu.

Les Romains, après la défaite de Perſée, ſongérent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à ſoutenir la liberté de la Ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vûes & à leurs intérets. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome : de ce nombre fut Polybe. AN.M. 3837. AV.J.C.167.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fit rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prétoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſes grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui ſe paſſa pour lors entre le jeune Scipion âgé ſeulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaiſon intime qui ſe forma depuis entr'eux, eſt, ce me ſemble, un morceau d'Hiſtoire des plus intéreſſans & qui peut être d'une grande inſtruction pour la jeune Nobleſſe. J'ai raporté ce trait à la fin de l'hiſtoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des évenemens qui s'étoient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la maison des Scipions; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Emile: Il en est de même de toutes les affaires étrangeres qui se passérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la premiere main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

An. M. 3854. Av. J. C. 150. Les Achéens, aprés bien des requêtes inutilement présentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs Exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans aprés il étoit avec lui au siege de Carthage. Aprés cette expédition, il fit quelques voiages par raport à l'Histoire qu'il avoit toujours en vûe. Mais quelle fut sa

An. M. 3858. Av. J. C. 146. douleur, lorsqu'en revenant dans le Peloponnése il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir

les loix d'un Magiſtrat étranger qui devoit y être envoié de Rome tous les ans. Si quelque choſe fut capable de le conſoler dans une conjoncture ſi funeſte, ce fut la facilité que lui donna ſon crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adouciſſemens au malheur de ſes concitoiens, & l'occaſion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, ſon Maître dans la ſcience de la guerre, dont on vouloit abbattre les ſtatues. J'ai raconté ce fait. *Tome IX. pag. 247.*

Après avoir rendu pluſieurs ſervices à ſa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Numance, au ſiége de laquelle il étoit préſent. Scipion mort il prit la route de ſon pays : (car quelle ſureté y avoit-il à Rome pour Polybe, après que Scipion avoit été mis à mort par la faction des Gracques?) & aiant joui dans le ſein de ſa patrie, pendant ſix ans, de l'eſtime, de la reconnoiſſance, & de l'amitié de ſes chers Citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval. AN. M. 3877. AV. J.C. 127. *Lucian. in Macrob. pag. 642.* AN. M. 3883. AV. J.C. 121.

Les principaux Ouvrages qu'il a compoſés, ſont : la vie de Philopémen ; un Livre ſur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille ; l'Hiſtoire de la Guerre de Numance, dont Ciceron parle dans ſa lettre à Lucceius ; & ſon Hiſtoire univerſelle. Il ne nous reſte de tous ces Ouvrages que le dernier, & encore bien imparfait.

Polybe l'appelle lui-même *Histoire Universelle*, non par raport aux tems, mais par raport aux lieux, parce qu'elle contenoit non ſeulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit paſſé dans le monde connu pendant l'eſpace de cinquante-trois ans, c'eſt-à-dire depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique juſqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

Nulle hiſtoire ne préſente, dans un auſſi court eſpace de tems que celui dont il s'agit ici, un ſi grand nombre d'événemens, tous déciſifs & de la derniére importance: La ſeconde guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puiſſans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de ſa perte; puis, par un retour ſurprenant, abbattit Carthage, & fraia le chemin à ſa ruine totale: enſuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain ſens, rendoient formidable: la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Aſie, qui trainoit après lui par terre & par mer des armées très-nombreuſes, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure: enfin, la derniére guerre de Macédoine contre Perſée, laquelle porta

le coup mortel à cet Empire autrefois ſi terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'eſpace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent ſentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit deſtinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il ſouhaiter un ſujet d'hiſtoire plus grand, plus magnifique, plus intéreſſant?

Tous les faits arrivés pendant cet eſpace de tems, rempliſſoient trente-huit Livres, au devant deſquels il en avoit mis deux, pour ſervir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Hiſtoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui ſoient tels que Polybe les avoit laiſſés, des fragmens quelquefois aſſez conſidérables des douze Livres ſuivans, avec *les Ambaſſades & les Exemples de vertus & de vices* que l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte, au douziéme ſiécle, avoit fait extraire de l'Hiſtoire de Polybe, pour les inſérer dans ſes *Pandectes politiques*; grande compilation, où l'on voioit rangé ſous certains titres tout ce que les anciens Hiſtoriens avoient écrit ſur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'inſtruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où l'on ſe trouvoit ſoi-même,

ſans avoir la peine de lire ces Hiſtoriens.

Voilà le veritable uſage & la grande utilité de l'Hiſtoire, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, des Generaux d'armée, des Miniſtres, & de tous ceux qui ſont emploiés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les Etats, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce Prince étoit donc bien ſage de ſonger à établir dans ſon Empire une eſpéce de Conſeil ſtable & perpétuel, composé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'Antiquité & en tout genre, de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs ouvrages importans: quoique ſans doute d'autres cauſes y aient encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en ſont un exemple. De cinquante titres qu'ils renfermoient, il ne nous en reſte que deux. S'ils nous avoient été conſervés en entier, ils auroient pu en quelque fa-

çon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matiére à nos regrets.

Quel dommage qu'une Histoire, comme celle de Polybe, soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'Histoire, ce que les yeux sont aux animaux: que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse.

Polyb. lib. 1. pag. 13.

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes régles de politique & les solides réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait! Voila ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce

qu'un Lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les reflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'Histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues & fréquentes, je l'avoue; mais remplies de tant de faits curieux & d'instructions utiles, qu'on doit, non seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'Histoire universelle de son tems, comme il en a donné le titre à son Ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, Critique fort célébre dans l'antiquité, porte de notre Historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matiére de critique. Il dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; & la raison qu'il en apporte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots: c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matiére d'histoire. Un stile militaire, simple, négligé, se pardonne à un Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours & à la diction.

Je n'héſite donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de Brutus, qui loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuſe, s'en occupoit continuellement, & en faiſoit des extraits dans ſes heures de loiſir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où ſe donna la fameuſe bataille de Pharſale.

Plut. in Brut. pag. 985.

DIODORE DE SICILE.

DIODORE étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeller *Diodore de Sicile*, pour le diſtinguer de pluſieurs autres Ecrivains de ce nom. Il a vécu ſous Jule Céſar & ſous Auguſte.

Son Ouvrage a pour titre, *Bibliothéque Hiſtorique*. Il comprend en effet l'Hiſtoire de preſque tous les peuples de la terre, qu'il faiſoit paſſer comme en revûe devant ſon Lecteur : Egyptiens, Aſſyriens, Médes, Perſes, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante Livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la ſuite dans ſa Préface. Les ſix premiers, dit-il, contiennent ce qui s'eſt paſſé avant la guerre de Troie, c'eſt-à-dire tous les tems fabuleux : dont les trois premiers ſont les antiquités barbares, dans les trois autres, les antiquités Grecques. Les onze ſuivans comprennent l'hiſtoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie juſ-

qu'à la mort d'Alexandre le Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jule César, après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très-belliqueuses, porta les limites de l'Empire Romain jusqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante Livres, il ne nous en reste que quinze, avec quelques Fragmens qui nous ont été conservés principalement par Photius, & par les extraits de Constantin Porphyrogenete. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le second, des premiers Rois d'Asie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale: des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troisiéme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatriéme, de l'Histoire fabuleuse des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'Histoire fabuleuse de la Sicile, & des autres Iles.

Les Livres 6, 7, 8, 9, & 10 sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis l'onziéme jusqu'au dix-septiéme inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingts dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois ſuivans, ſavoir les 18, 19, & 20, traitent des differens & des guerres entre les ſucceſſeurs d'Alexandre juſqu'aux diſpoſitions pour la bataille d'Ipſus. Et là finit ce qui nous reſte de l'Hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner un combat qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers Livres, qui renferment proprement l'Hiſtoire ſuivie des Perſes, des Grecs, & des Macedoniens, Diodore y joint auſſi l'hiſtoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, ſelon que les événemens en concourent avec ſon principal ſujet.

Diodore nous marque lui-même dans ſa Préface qu'il emploia trente années à la compoſition de ſon Hiſtoire. Le long ſéjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand ſecours. Il parcourut auſſi, non ſans courir beaucoup de riſques, pluſieurs provinces de l'Europe & de l'Aſie, pour s'aſſurer par lui-même de la ſituation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'eſt pas indifférent pour la perfection de l'Hiſtoire.

Son ſtile n'eſt point élégant ni orné, mais ſimple, clair, intelligible; & cette ſimplicité n'a rien de bas, ni de rampant.

Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'hiſtoire par de fréquentes & de lon- *Diod. lib. 20. pag. 746.*

gues harangues : il n'en rejette pourtant pas entiérement l'ufage, & croit qu'on les peut emploier fort a propos, quand l'importance de la matiére femble le demander. Apres la défaite de Nicias on délibéra dans l'affemblée de Syracufe quel traitement on devoit faire aux prifonniers Athéniens. Diodore raporte les harangues de deux Orateurs, qui font longues, & fort belles, furtout la premiére.

Diod. lib. 13. *pag.* 147-161.

On ne doit pas compter abfolument fur les dates de Chronologie, ni fur les noms foit des Archontes d'Athénes, foit des Tribuns des foldats & Confuls de Rome, où il s'eft gliffé plufieurs fautes.

Cette Hiftoire préfente de tems en tems des réflexions fort fenfées & fort judicieufes. Diodore furtout a grand foin de raporter le fuccès des guerres & des autres entreprifes, non au hazard ou à une fortune aveugle, comme le font plufieurs Hiftoriens, mais à une Sageffe & à une Providence qui préfide à tous les événemens.

Tout bien pefé & bien examiné, on doit faire un grand cas des Ouvrages de Diodore qui font parvenus jufqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres, qui auroient jetté une grande lumiére fur toute l'Hiftoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'HISTORIEN dont nous parlons nous apprend

apprend lui-même dans la Préface de son Ouvrage le peu que l'on sait touchant sa personne & son Histoire. Il étoit d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septiéme Olympiade, AN. M. 3973.
dans le tems que César Auguste mit fin à AV. J. C. 31.
la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il emploia ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue Latine, à s'instruire de la litérature & des écrits des Romains, & surtout à s'informer avec soin de ce qui avoit raport à l'Ouvrage qu'il méditoit; car il paroit que c'étoit là le motif de son voiage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avoit de plus savans hommes à Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces conversations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des Historiens Romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeoit nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler.

Le titre de ſon Ouvrage eſt *Les Antiquités Romaines* ; & il l'appella ainſi, parce qu'en écrivant l'Hiſtoire de Rome, il remonte juſqu'à ſa plus ancienne origine. Il avoit conduit ſon Hiſtoire juſqu'au commencement de la premiére guerre Punique, & il s'étoit arrêté à ce terme, parce que ſon plan étoit d'éclaircir la partie de l'Hiſtoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres Puniques, cette hiſtoire a été écrite par des Auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt Livres qui compoſoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne ménent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neuf derniers qui renfermoient tout ce qui ſe paſſa juſques à l'an 488 ſelon Caton, 490 ſelon Varron, ſont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous ſommes preſque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs Ouvrages, ſurtout quand ces Auteurs ſont excellens, comme l'eſt celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques Fragmens au ſujet des Ambaſſades, qui ſont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux Titres qui nous reſtent de Conſtantin Porphyrogénéte nous en ont conſervé auſſi pluſieurs fragmens.

Photius, dans sa Bibliothéque, parle des vingt Livres des Antiquités, comme d'un Ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un Abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son Histoire en cinq Livres. Il en loue la justesse, l'élégance, & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui même.

Nous avons deux Traductions assez récentes de l'Histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre : je laisse ce soin au Public, qui est en droit de porter son jugement sur les Ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'Histoire Romaine.

Le Pere le Jay, Jésuite, dans la Préface qu'il a mise à la tête de sa Traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet Auteur un portrait & un caractére, auquel il seroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes, qui ont parlé avec quelque connoissance de son Histoire, reconnoissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une criti-

que judicieuſe. Il étoit verſé dans tous les beaux arts, bon Philoſophe, ſage Politique, excellent Rhéteur. Il s'eſt peint dans ſon Ouvrage ſans y penſer. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zéle pour ſa religion, déclaré contre les impies qui nioient une Providence.

Il ne ſe contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec le même ſoin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui ſervent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoiens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuſes. S'il s'écarte en des digreſſions, c'eſt toujours pour apprendre quelque choſe de nouveau, & capable de faire plaiſir à ſes Lecteurs. Il méle dans ſes récits des réflexions morales & politiques qui ſont l'ame de l'Hiſtoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matiéres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live; & ce que celui-ci renferme dans ſes trois premiers Livres, l'Auteur Grec en fait la matiére d'onze Livres.

Il eſt conſtant que, ſans ce qui nous reſte de Denys d'Halicarnaſſe, nous ignorerions pluſieurs choſes, dont Tite-Live & les autres Hiſtoriens Latins ont négligé de nous inſtruire, & dont ils ne parlent que très ſuperficiellement. Il eſt le ſeul

qui nous ait fait connoitre à fond les Romains : qui ait laiſſé à la poſtérité un détail circonſtancié de leurs Cérémonies, du Culte de leurs dieux, de leurs Sacrifices, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Diſcipline, de leurs Triomphes, de leurs Comices ou Aſſemblées, du dénombrement & de la diſtribution du peuple en Claſſes & en Tribus. Nous lui ſommes redevables des Loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choſes pareilles. Comme il n'écrivoit ſon Hiſtoire que pour inſtruire les Grecs ſes compatriotes des faits & des mœurs des Romains, qui leur étoient inconnus, il s'eſt cru obligé à une plus grande attention ſur ce point que les autres Hiſtoriens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du ſtile que l'Hiſtorien Grec & l'Hiſtorien Latin ont emploié dans la compoſition de leur Ouvrage, le Pere le Jay ſe contente du jugement qu'en a porté Henry Eſtienne ; » Que l'Hiſtoire Romaine ne pouvoit être mieux écrite que l'a » fait en Grec Denys d'Halicarnaſſe, & » Tite-Live en Latin. «

Pour moi je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, qui met une ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par raport au

ſtile. Je trouve entr'eux ſur ce point une différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les deſcriptions, les images, les harangues, tout eſt plein de beauté, de nobleſſe, de grandeur, de force, de vivacité: chez le Grec, en comparaiſon de l'autre, tout eſt foible, prolixe, languiſſant. Je voudrois que les bornes de mon Ouvrage me permiſſent d'inſérer ici l'un des plus beaux faits de l'Hiſtoire ancienne de Rome, c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enſemble les deux récits. Dans Tite-Live, le Lecteur croit aſſiſter réellement au combat. Au premier aſpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vûe du ſang qui coule des bleſſures des combattans, il ſe ſent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers ſentimens de crainte, d'eſpérance, de douleur, de joie, qui ſe ſuccédent alternativement de part & d'autre. Il eſt continuellement en ſuſpens dans l'attente inquiéte du ſuccès qui va décider du ſort des deux peuples. Le récit d'Halicarnaſſe, qui eſt beaucoup plus long, ne cauſe dans le Lecteur preſque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de ſang froid, ſans ſortir de ſa ſituation tranquille & naturelle, & l'on n'eſt point comme enlevé hors de ſoi-même par les violentes ſecouſſes que l'on ſent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans

le ſort des combattans. Denys d'Halicarnaſſe peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages ſur Tite-Live : mais, pour le ſtile, il me ſemble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illuſtres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand ſoin les Livres ſacrés qui faiſoient la ſcience des Juifs. Il ſe rendit auſſi très-célébre dans les Lettres humaines, & dans la Philoſophie, ſur-tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoiſie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

Outre beaucoup d'autres Ouvrages, il écrivit en cinq Livres, ſelon Euſébe, les maux que les Juifs ſouffrirent ſous Caïus. Nous n'en avons conſervé que les deux premiers, dont l'un a pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon aiant lu ſous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent ſi eſtimés, qu'on les fit mettre dans la Bibliothéque publique.

Euſeb. li 2. cap. 5.

Ibid. c. 18,

APION, ou Appion, étoit Egyptien, né à Oaſis à l'extrémité de l'Egypte. Mais

aiant obtenu le droit de bourgeoiſie à Alexandrie, il ſe fit paſſer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profeſſion, comme on appelloit alors ceux qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la ſcience de l'antiquité. Il fut mis à la téte des Députés que ceux d'Alexandrie envoiérent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la méme ville.

Suidas. *Aul. Gell. lib. 5. cap. 14.*

Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande Litérature, & qui poſſédoit parfaitement l'Hiſtoire Grecque, mais fort plein de lui-méme, & entété de ſon mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'eſt ſon Hiſtoire d'Egypte, où il renfermoit preſque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays ſi fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre Ouvrage, où il avoit ramaſſé contre eux toutes ſortes de calomnies.

Aul. Gell. ib.

L'hiſtoire d'un eſclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu enſuite par le méme lion à la vue de toute la ville de Rome, lorſqu'il étoit expoſé aux bétes, doit étre arrivée vers le tems dont nous parlons, puiſqu'Apion, de qui Aulu Gelle la cite, aſſuroit qu'il l'avoit vûe de ſes yeux. L'eſclave en eut la vie & la liberté pour récompenſe avec le lion

même. Cette histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lûe.

JOSEPHE.

JOSEPHE étoit de Jérusalem, & de la race Sacerdotale. Il naquit en la premiére année de Caïus. Il fut si bien instruit, qu'à l'age de quatorze ans les Pontifes mêmes le consultoient sur ce qui regardoit la Loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageoient alors les Juifs, il choisit celle des Phariſiens. An. J.C. 37. *Joseph. in vita sua.*

A l'âge de dix-neuf ans, il commença à prendre part aux affaires publiques. An. J.C. 56.

Il soutint avec un courage incroiable le siége de Jotapat, qui dura près de sept semaines. La ville fut prise en la treiziéme année de Néron. Cette prise couta bien cher aux Romains, & Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Josephe, qui étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien. An. J.C. 67

Je ne raporte point tout ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'au fameux siége & à la prise de Jérusalem : il en fait lui même le récit fort au long, & l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Vespasien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passoit rien du tout

dont il n'eût une entiére connoissance. Car il voioit lui-même tout ce qui se faisoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement; & il apprenoit des transfuges, qui s'adressoient tous à lui, ce qui se passoit dans la ville, qu'il ne manquoit pas sans doute aussi d'écrire aussitôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, & lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les Juifs estimant peu l'étude des Langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Antiq. l. 20. cap. 9.

Phot. c. 47.

AN. J. C. 71.

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoien Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoien, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

Dans le loisir que Josephe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en Grec pour les peuples de l'Empire, en remon-

tant jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Josephe fait profession d'y raporter avec une entiére sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avoit pour sa nation, que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de detester les crimes des séditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son Histoire Grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrémement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une Bibliothéque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit étre mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siége & la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette Histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & litéral des prédictions de JESUS-CHRIST contre Jérusalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avoit fait souffrir à son fils, l'Ouvrage en lui-méme est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette Histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de ma- *Phot. c. 47.*

jetté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou appaise à son gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles & persuasives; & que quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérome loue Josephe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs.

Hieron. Epist. 22.

Après que Josephe eut écrit l'Histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoitre à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt Livres, auxquels il donne lui-même le titre d'antiquités, quoiqu'il les continue jusqu'à la douziéme année de Néron, en laquelle les Juifs se révoltérent. Il paroit qu'il adressa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & savant. On croit que c'est ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Josephe acheva cet Ouvrage en la 56[e] année de son âge, qui étoit la 13[e] du régne de Domitien.

An. J. C. 93.

In Præfat. Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les Livres Saints, dont il a

tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une maniére qui les rend tout humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Ecriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir raporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Joseph voulut joindre à ses Antiquités l'Histoire de sa vie, durant qu'il y avoit encore plusieurs personnes qui pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il paroit en effet qu'il la fit aussitôt après; & on l'a considérée comme une partie du vingtiéme Livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien. AN. J. C. 96.

Comme diverses personnes témoignoient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé : il entreprit sur cela un Ouvrage, non seule-

ment pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contre eux par divers Auteurs, & particuliérement par Apion dont nous avons parlé ; ce qui fait que tout l'ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de Livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Josephe. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne sont que l'effet des réveries creuses d'un Ecrivain sans poids & sans autorité, & les préférer à des histoires aussi belles & aussi solides que celles de Josephe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, & il faut qu'il soit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

PLUTARQUE.

AN. J. C. 48. PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le

peut conjecturer. La Béotie [a] étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'esprit ni de mérite. Plutarque, sans parler de Pindare & d'Epaminondas, est une bonne réfutation de cet injuste préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'esprit & la vertu ne puissent naître.

Il descendoit d'une des plus honnêtes & des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philosophie & de Mathématiques sous le Philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voiage que Néron

a Bœotum in crasso jurares aëre natum. *Horat.*

fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroit que les talens de Plutarque éclaterent de bonne heure dans son pays. Car, encore jeune, on le députa avec un autre citoien vers le Proconsul pour quelque affaire importante. Son Collégue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voiage, & fit ce que portoit leur commission. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte au public, son pere le prenant en particulier, lui parla de la sorte. » Mon fils, dans le raport que vous allez » faire, gardez-vous bien de dire, *Je suis* » *allé, j'ai parlé, j'ai fait* : mais dites » toujours, *Nous sommes allés, nous avons* » *parlé, nous avons fait*, en associant vo- » tre Collégue à toutes vos actions, afin » que la moitié du succès soit attribuée à » celui que la patrie a honoré de la moitié » de la commission, & que par ce moien » vous écartiez de vous l'envie qui suit » presque toujours la gloire d'avoir réussi.« C'est ici une leçon bien sage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des Collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commission que ce soit ; à qui il arrive souvent, par un amour propre mal entendu, & par une bassesse d'ame odieuse & méprisable, de vouloir s'attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est

Plut. in Moral. pag 816

commun avec leurs Collégues. Ils ne font pas réflexion, que la gloire ſuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec uſure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit pluſieurs voiages en Italie : on en ignore le ſujet. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon Ouvrage des Vies des hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus grand ſéjour à Rome, qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démoſthéne, appuie cette conjecture. *In vit. Demoſth. p.840.* » Selon lui, un homme qui a entrepris » de raſſembler des faits, & d'écrire une » Hiſtoire compoſée d'événemens qui ne » ſont ni ſous ſa main, ni arrivés dans ſon » pays, mais étrangers, divers, & épars » çà & là dans pluſieurs différens Ecrits, a » beſoin d'être dans une grande ville bien » peuplée, & où regne le goût des belles » choſes. Un tel ſéjour le met en état d'a» voir quantité de Livres en ſa diſpoſition, » & de s'inſtruire, par la converſation, de » toutes les particularités qui ont échapé » aux Ecrivains, & qui, s'étant conſer» vées dans la mémoire des hommes, n'en » ont acquis que plus d'autorité par cette » eſpéce de tradition. C'eſt le moien de ne » pas faire un Ouvrage imparfait, & qui » manque de ſes principales parties.

Il eſt impoſſible de dire préciſément en

quel tems il fit ſes voiages. On peut ſeulement aſſurer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois qu'à la fin du régne de Veſpaſien, & qu'il n'y alla plus aprés celui de Domitien. Car il paroit qu'il fut fixé dans ſa patrie peu de tems aprés la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer ſa retraite pour toujours, eſt digne de remarque. *Je ſuis né*, diſoit-il, *dans une ville fort petite; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée! Caton d'Utique, aiant perſuadé, non ſans peine, au Philoſophe Athénodore de venir avec lui d'Aſie à Rome, fut ſi flaté & ſi content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des Nations & des Roiaumes de l'Orient. Si un Etranger, célébre par ſa ſageſſe, fait tant d'honneur à une ville où il n'eſt point né, quel relief ne donne point un grand Philoſophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choiſi de finir ſes jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. M. Dacier a raiſon de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce ſentiment d'amour & de tendreſſe qu'il témoigna à

Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir : mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maitre de la Gréce ; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux Traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoissances, parmi lesquels on comptoit les plus illustres personnages de la ville, qui alloient entendre ses discours sur les différentes matiéres de Philosophie. Car, dans ce tems-là, les premiéres personnes de l'Etat, & les Empereurs même, se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son Traité de la Curiosité.

Pag. 512. » Autrefois à Rome, dit-il, un jour que » je parlois en public, Arulenus Rusticus, » celui que Domitien fit mourir ensuite à » cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, » étoit du nombre de mes auditeurs. » Comme j'étois au milieu de mon discours, un Officier entra, & lui rendit » une Lettre de César, (apparemment de » Vespasien.) D'abord un grand silence » régna dans l'assemblée, & je m'arrétai » pour lui donner le tems de lire sa Lettre: » mais il ne le voulut point, & n'ouvrit sa » Lettre qu'après que j'eus achevé, & que » l'assemblée fut congédiée. » C'étoit peut-étre pousser un peu trop loin la considération pour l'Orateur. Défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable !

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec. Car, quoique la langue Latine fût en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Pag. 846. Il nous dit lui-méme, dans la vie de Démosthéne, que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & du grand nombre de personnes qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philosophie; qu'il ne commença que fort tard à lire les Ecrits des Romains, & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire

entendre les faits, que la connoiſſance qu'il avoit déja des faits, l'avoient conduit à entendre les termes. Mais la langue Grecque étoit fort connue à Rome, & elle étoit même, à proprement parler, la langue des ſciences, témoin les Ouvrages de l'Empereur Marc Auréle, qui écrivit en Grec ſes admirables Réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ſes Ecrits.

Il eut dans ſa patrie les charges les plus conſidérables : car il fut Archonte, c'eſt-à-dire premier Magiſtrat. Mais il avoit exercé auparavant des emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même ſoin, la même application, & la même ſatisfaction, qu'il exerça enſuite les plus importans. Il étoit perſuadé, & il enſeignoit par ſon exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroiſſent, il n'y a rien qui nous rabaiſſe, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme ſage de les annoblir par la maniére dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas. *In Moral. p. 811.*

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoien : il eut la joie auſſi de trouver dans ſon domeſtique & dans l'intérieur de ſa famille

toute la paix & la satisfaction qu'il pouvoit desirer : bonheur qui n'est pas commun, & qui est le fruit d'un esprit sage, modére, & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs, & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modele de sagesse, de modestie, & de vertu : elle s'appelloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de suite, & une fille. Il perdit deux de ses fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant.

Consol. ad uxor. p. 608. &c.

Il eut un neveu, appellé Sextus, Philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Aurele, pour lui enseigner les Lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier Livre de ses Réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde*, &c. Voila beaucoup d'excellentes qualités,

ſurtout celle qui le portoit *à deviner & à prévenir les ſouhaits & les beſoins de ſes amis*, parce qu'elle marque que Marc Auréle connoiſſoit le devoir eſſentiel d'un Prince, qui eſt d'être intimement perſuadé, que, par ſa qualité de Prince, il eſt né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui ſont en place.

Il eſt tems de venir aux Ouvrages de Plutarque. On les partage en deux claſſes; les Vies des hommes illuſtres, & les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très-utiles pour la conduite de la vie particuliére & pour l'adminiſtration des affaires publiques, de principes même admirables ſur la Divinité, ſur la Providence, ſur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions abſurdes & ridicules, tel qu'il ſe trouve dans preſque tous les payens. L'ignorance de la bonne Phyſique rend auſſi la lecture de pluſieurs de ſes Traités fort ennuieuſe & rebutante.

La partie des Ouvrages de Plutarque la plus eſtimée, eſt celle qui comprend les Vies des hommes illuſtres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare enſemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a compoſées : on en a perdu au moins

ſeize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, ſont les Vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque auſſi les comparaiſons de Thémiſtocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de Céſar & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les Livres de l'antiquité profane il voudroit conſerver, s'il n'en pouvoit ſauver qu'un ſeul à ſon choix d'un incendie commun, ſe ſoit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'eſt l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes, ſoit pour la vie publique & les fonctions du dehors, ſoit pour la vie privée & domeſtique. Plutarque ne ſe laiſſe point éblouir, comme la plupart des Hiſtoriens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes Lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractére do juſtice, de

de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arréte point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun leur rôle sur la scéne du monde, y représentent, pour ainsi dire, un personnage passager, & réussissent à se contrefaire pour un tems. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont en eux-mémes; & pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vûe perçante, il les suit avec son Lecteur jusques dans l'intérieur de leurs maisons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, dans leur deshabillé, préte l'oreille à leurs conversations les plus familiéres, les considére à table où l'on ne sait ce que c'est que de se contraindre, & dans le jeu où l'on se géne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos Historiens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoitre les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un

exemple de ces ſortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi conſiſte la véritable Grandeur.

M. de Turenne ne partoit jamais pour ſes campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les Ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour ſa maiſon, de remettre leurs Memoires entre les mains de ſon Intendant. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il ne ſavoit pas s'il reviendroit de la campagne. Cette circonſtance peut paroitre petite & baſſe à de certaines perſonnes, & peu digne d'entrer dans l'hiſtoire d'un auſſi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas penſé ainſi ; & je ſuis perſuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui eſt un homme ſenſé & judicieux, ne l'auroit pas omiſe s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne ſe trouve pas toujours dans les grands Seigneurs, inſenſibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artiſan, dont le paiement néanmoins, ſelon l'Ecriture, differé ſeulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le ſtile de Plutarque, ſa diction n'eſt pas pure, ni élégante : mais en récompenſe elle a une force & une

énergie merveilleuſement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des penſées nobles & ſublimes. Il emploie aſſez fréquemment des comparaiſons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiére dans ſes réflexions & dans ſes récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, preſque toujours dans le ſtile fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur ſoient bien ſolides, & bien frapées au coin du bon goût, pour ſe faire encore ſentir, comme elles font, dans le vieux Gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux Gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce ſemble, de jour en jour. Auſſi de très-habiles gens aiment mieux emploier la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les paſſages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'eſt M. Racine qui parle ainſi) *pouvoir en égaler les graces.* Je ne le lis jamais, ſans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, preſque auſſi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laiſſons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de ſonger, à l'exemple des Anglois nos voiſins, à découvrir des moiens de l'enrichir. On dit que nos Dames, par trop de délicateſſe, ſont cauſe en partie de cette diſette où notre langue court riſque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien

Dans la Préface de Mitkridate.

plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entrainent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain merite : comme ceux-ci de leur côté, devroient aussi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par-là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la derniére perfection, demanderoit la vie d'un homme entiére.

ARRIEN.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le méme qui gouverna la Cappadoce dans les derniéres années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin, & Marc Auréle.

Il étoit disciple d'Epictéte, le plus célébre Philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit Livres un Ouvrage sur *les Entretiens d'Epictéte* : nous n'en avons que

les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres Ouvrages.

On a les sept Livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre: Histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui étoit en méme tems homme de guerre, & bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce Conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des Successeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit aussi écrites en dix autres Livres. Il ajoute que le méme Auteur avoit fait un Livre sur les Indes: & on l'a encore, mais on en a fait un huitiéme Livre de l'Histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes Orientales de l'Afrique, & de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais il semble qu'elle soit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliste.

ELIEN. (*Claudius Ælianus.*)

ELIEN étoit de Préneste, mais avoit passé la plus grande partie de sa vie à Rome : c'est pourquoi il se dit lui-méme Romain. Il a fait un petit Ouvrage en quatorze Livres, qui a pour titre *Historiæ variæ*, c'est-à-dire *Mélange d'Histoires*; & un autre en dix-sept Livres sur l'histoire

des animaux. Nous avons un Ecrit en Grec & en Latin ſur l'ordre obſervé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adreſſé a Adrien, & fait par un Elien. Tous ces Ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 11. Epigr. 24.

APPIEN.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome : puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Hiſtoire Romaine, non tout de ſuite comme Tite-Live, mais faiſant un Ouvrage à part de chacune des nations ſubjuguées par les Romains, où il mettoit ſelon l'ordre des tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainſi ſon deſſein étoit de faire une Hiſtoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, juſqu'a Auguſte : & il alloit auſſi quelquefois juſqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre Livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vû tous ceux dont Appien parle dans ſa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'Hiſtoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Eſpagne, d'Annibal ; des fragmens de celles d'Illyrie ; cinq Livres des guerres civiles

au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que M. Valois a tirés des Recueils de Constantin Porphyrogénéte, avec des Extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrémement la vérité de l'Histoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre: que son stile est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues il donne d'excellens modéles de la maniére dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abbatus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Polybe, & copie souvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévére & ses successeurs. Il a écrit en dix Livres les vies des Philosophes, dont il raporte avec soin les sentimens & les Apophthégmes. Cet Ouvrage est fort utile pour connoitre les différentes sectes des anciens Philosophes.

Le surnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvoit être le château

ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire & les dogmes des Philosophes, il avoit embrassé la secte des Epicuriens, les plus eloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS. (*Cocceius*, ou *Cocceianus.*)

Dion étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévére, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, & lui confierent les Gouvernemens & les postes de l'Empire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une seconde fois Consul. Après ce Consulat, il obtint la permission d'aller passer le reste de sa vie en son pays à cause de ses infirmités.

An. J. C. 229.

Il a écrit en huit Decades, c'est-à-dire en quatre-vingts Livres, toute l'Histoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie jusqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il emploia dix ans à ramasser des Mémoires de tout ce qui s'étoit passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévére, & douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de Commode. Il y joignit ensuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort

Suidas. Phot.

Dio lib. 71. pag. 819.

Id. lib. 80. pag. 917.

d'Héliogabale, & un ſimple abrégé des huit premiéres années d'Alexandre, parce qu'aiant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu ſi bien ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées.

Photius remarque que ſon ſtile eſt élevé & proportionné à la grandeur de ſon ſujet : que ſes termes ſont magnifiques, que ſa phraſe & ſon tour ſentent l'antiquité : qu'il a pris Thucydide pour ſon modéle, qu'il l'imite excellemment dans ſa maniére de narrer & dans ſes harangues, & qu'il l'a ſuivi preſque en tout, ſinon qu'il eſt plus clair. Cet éloge eſt bien favorable à Dion, mais je ne ſai s'il ne paſſe pas un peu les bornes du vrai.

Voſſius dit, & Lipſe avoit penſé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet Hiſtorien de n'avoir pas ſû eſtimer la vertu ſelon ſon prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Caſſius, Séneque, ſoit par une malignité d'eſprit, ſoit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait eſt conſtant ; & quoi qu'il en ſoit du motif, la choſe en ſoi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts Livres de l'Hiſtoire Romaine : mais il ne nous reſte qu'une bien petite partie de ce grand Ouvrage. Car les trente-quatre premiers Livres ſont perdus,

avec la plus grande partie du trente-cinquiéme, hors quelques fragmens. Les vingt suivans, depuis la fin du trente-cinquiéme jusqu'au cinquante-quatriéme, est ce qu'on en a de plus entier. Vossius croit que les six suivans, qui vont jusqu'à la mort de Claude, le sont aussi. Mais Buchérius soutient qu'ils sont fort tronqués : & cela paroit fort vraisemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui supplée un peu à ce defaut, c'est un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquiéme Livre & le tems de Pompée jusqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin, Patriarche de Constantinople, dans l'onziéme siécle. On trouve que cet abrégé est assez juste, Xiphilin n'aiant rien ajouté à Dion qu'en très peu d'endroits où cela étoit nécessaire, & s'étant d'ordinaire servi de ses propres termes. L'Histoire de Zonare se peut dire encore un abrégé de Dion : car il le suit fidélement, & nous apprend quelquefois des choses que Xiphilin avoit omises.

HÉRODIEN.

ON NE SAIT de la vie d'Hérodien autre chose, sinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Dyscole* ou le Difficile, & qu'il suivit la profession de son pere. Il est fort connu par les huit Livres qu'il nous a donnés de

l'Hiſtoire des Empereurs, depuis la mort de M. Aurèle juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous aſſure lui-même que l'hiſtoire de ces ſoixante années eſt celle de ſon tems, & de ce qu'il avoit vû. Il avoit été emploié en divers miniſtéres de la Cour & de la Police, ce qui lui avoit donné moien de prendre part à pluſieurs des événemens qu'il raporte.

Pour ſon Hiſtoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que ſon ſtile eſt clair, élevé, agréable; que ſa diction eſt ſage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés ſimples & naturelles, & le diſcours bas & ſans vigueur de ceux qui ſe font honneur d'ignorer ou de mépriſer toutes les délicateſſes de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des diſcours inutiles, & qu'il n'omet rien de néceſſaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Hiſtoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, ſoutient dignement & égale preſque l'élégance de l'original. La Verſion Françoiſe que nous en a donné M. l'Abbé Mongaut, enchérit beaucoup ſur la Latine.

EUNAPE.

Eunape étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia An.J.C.365.

l'éloquence ſous Proéréſe, Sophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du IVe ſiécle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du IIIe ſiécle, d'où il paſſe à Porphyre, à Jamblique & à ſes Diſciples, ſur leſquels il s'étend particuliérement. Il avoit auſſi écrit une Hiſtoire des Empereurs en quatorze Livres, qui commençoient en l'an 268 au régne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette Hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte ſur les Ambaſſades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrémement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, ſur-tout contre Conſtantin. On remarque la même aigreur dans ſes vies des Sophiſtes, principalement contre les Moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un Magicien fût ennemi de la religion Chrétienne.

ZOSIME.

AN. J. C. 415. ZOSIME, Comte & Avocat du Fiſc, vivoit du tems de Théodoſe le Jeune. Il a écrit l'Hiſtoire des Empereurs Romains en ſix Livres. Le premier, qui comprend la ſuite de ces Princes depuis Auguſte

jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrémement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixiéme Livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abréger l'Histoire d'Eunape; & c'est peutétre ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS.

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le IXe siecle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa des troubles infinis dans l'Eglise. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une Histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses Ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet Ouvrage est intitulé *Bibliothéque*, & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le

Μυριόβιβλον.

pays, le tems où ils ont vécu, les Ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le stile & le caractere, & quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne se trouvent que dans cet Ouvrage. On voit par-là combien il nous est précieux.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

JE NE M'ARRETERAI pas lontems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainsi dire, l'enfance de l'Histoire Romaine. On sait que d'abord [a] elle ne consistoit que dans de simples Mémoires dressés par le grand Pontife, où il inséroit réguliérement chaque année tout ce qui se passoit de plus considérable dans l'Etat, soit en paix soit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura jusqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnoit à ces Mémoires le nom de *grandes Annales.*

On juge bien que ces Mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile

a Erat historia nihil aliud nisi Annalium confectio: cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ causâ, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes singulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus.... qui etiam nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib. 2. de Orat. n 52.*

fort ſimple & même fort groſſier. Les[a] Pontifes ſe contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des perſonnes qui y avoient eu le plus de part, ne ſongeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes & imparfaites que fuſſent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui puſſent conſerver la mémoire de tout ce qui ſe paſſoit à Rome; & [b] ce fut une grande perte, lorſque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après, l'Hiſtoire commença à quitter cette groſſiéreté antique, & à ſe produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers ſongérent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un Poéme ſur la premiére guerre Punique, & ENNIUS écrivit en vers Héroïques les Annales de Rome.

Enfin l'Hiſtoire prit une forme réguliére, & fut écrite en proſe. Q. FABIUS PICTOR eſt le plus ancien des Hiſtoriens Latins: il vivoit du tems de la ſeconde *Liv. lib. 21.*

a Sine ullis ornamentis monumenta ſolùm temporum, hominum, locorum, geſtarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, ſed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n.* 54.

b Si quæ in commentariis Pontificum, aliiſque publicis privatiſque erant monumentis, incenſa urbe pleraque interierunt. *Liv. l.* 6. *n.* 1.

guerre Punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite ſouvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur Hiſtoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniére langue l'Hiſtoire de Gorgias célébre Rhéteur.

CATON le Cenſeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juſte titre qu'eux la qualité d'Hiſtorien Latin : car il eſt certain que c'eſt dans cette langue qu'il avoit écrit ſon Hiſtoire. Elle étoit compoſée de ſept Livres, & avoit pour titre *Origines*, parce que dans les ſecond & troiſiéme Livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroit que Cicéron faiſoit un grand cas de cette Hiſtoire. *Jam verò Origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent ?* Mais ſur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une reſtriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux Écrits de Caton & aux traits de ſon pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas encore en uſage de ſon tems : *Intelliges nihil illius lineamentis niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe.*

Cornel. Nep. in fragm.

In Brut. n. 66.

Ibid. n. 298.

On cite auſſi parmi ces anciens Hiſtoriens L. PISON FRUGI, ſurnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple ſous le Conſulat de Cenſorinus & de Manlius,

l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois Consul. Il étoit Jurisconsulte, Orateur, & Historien. Il avoit composé des Harangues qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron, & des Annales d'un stile assez bas, au sentiment de cet Orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le [a] véritable caractére de tous ces Ecrivains étoit une grande simplicité. Ils ne connoissoient point encore ce que c'étoit que délicatesse, beauté, & ornement du discours. Contens de se faire entendre, ils se bornoient à un stile court & succinct.

Je passe maintenant aux Historiens qui sont plus connus, & dont nous avons les Écrits.

SALLUSTE.

CE N'EST POINT sans raison que Salluste a été appellé le premier des Historiens Romains :

Crispus Romana primus in Historia. *Martial.*

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les Historiens Grecs: *Nec opponere Thucydidi Sallustium verear.* Mais, sans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient *Quintil.*

a Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acusilaus fuit : tales noster Cato, & Pictor, & Piso : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim huc ista sunt importata) &, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant esse brevitatem. *Lib. 2. de Orat. n.* 53.

point, il suffit de le regarder comme un des plus excellens historiens de l'antiquité. On trouve de très solides reflexions sur le caractére de Sallufte dans la Préface qui est à la tète de la traduction de cet Historien.

La qualité dominante de ses Ecrits, & qui caracterise Sallufte d'une maniére plus propre & plus singuliére, est la briéveté du stile, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange: mais il est presque toujours bisarre dans ses jugemens, comme je l'ai déja observé.

Cette briéveté, dans Sallufte, vient de la force & de la vivacité de son génie. Il pense fortement & noblement, & il écrit comme il pense. On peut comparer son stile à ces fleuves, qui aiant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus pesans.

La langue dans laquelle il écrivoit, lui étoit extremement commode pour serrer sa diction, & pour suivre en cela le penchant de son génie. Elle a cet avantage, aussi bien que la Grecque, d'être également susceptible des deux extrémités opposées. Dans Cicéron elle nous présente un stile nombreux, arrondi, périodique: dans Sallufte, un stile brusque, rompu, précipité. Celui-ci supprime assez souvent des mots, laissant au Lecteur le soin de les suppléer.

Il met enſemble pluſieurs termes ou pluſieurs phraſes, ſans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une ſorte d'impétuoſité au diſcours. Il ne fait point difficulté d'emploier dans ſon Hiſtoire de vieux termes, quand ils ſont plus courts, ou plus énergiques que les termes uſités : liberté qu'on [a] lui a reprochée, & qu'une ancienne Epigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais, ſur-tout, il fait un grand uſage des métaphores, & il ne prend pas les plus modeſtes & les plus meſurées, comme les Maîtres de l'Art enſeignent qu'on le doit faire, mais les plus conciſes & les plus fortes, les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moiens, & d'autres encore que j'omets, Salluſte eſt venu à bout de ſe faire un ſtile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui ſeul. Il marche hors de la route commune, mais ſans s'égarer, & par des ſentiers qui abrégent ſeulement le chemin. Il paroit ne penſer pas comme les autres hommes, & néanmoins il puiſe toutes ſes penſées dans le bon ſens. Ses idées ſont naturelles & raiſonnables : mais toutes naturelles & toutes raiſonnables qu'elles ſont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

a Salluſtii novandi ſtudium multa cum invidia fuit *Aul. Gell. lib.* 4. *cap.* 15.

On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent Auteur, ou les Deſcriptions, ou les Portraits, ou les Harangues : car il reuſſit également dans toutes ces parties ; & l'on ne voit pas ſur quoi fonde Sénéque le pere, ou plutôt Caſſius Sévérus dont il raporte le ſentiment, a pu dire que les Harangues de Salluſte n'étoient ſupportées qu'en faveur de ſes Hiſtoires : *in honorem Hiſtoriarum leguntur.* Elles ſont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en queſtion, il ne s'agit pas des harangues inſérées par Salluſte dans ſon Hiſtoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoiers. Quand on lit, dans l'Hiſtoire de la guerre de Jugurtha, le recit de ce Fort ſurpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il ſemble qu'on voie monter & deſcendre ce Soldat le long des rochers eſcarpés : il ſemble même qu'on y monte & qu'on en deſcende avec lui, tant la deſcription en eſt vive & animée.

On trouve dans Salluſte cinq ou ſix portraits, qui ſont autant de chef-d'œuvres, & je ne ſai ſi dans toute l'étendue des Lettres il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en raporterai ſeulement ici deux, qui ne ſont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentia bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cuiquam credibile est. Animus audax, subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator : alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.

» L. Catilina joignoit à la noblesse du » sang une ame courageuse, & un corps » robuste, mais un esprit pervers & cor» rompu. Il aima, dès les premiéres an» nées de sa vie, les guerres intestines, les » meurtres, le pillage, la discorde civile; » & il en fit les plus ordinaires exercices » de sa jeunesse. Il supportoit les fatigues, » la faim, le froid, les veilles, avec une » patience au dessus de tout ce qu'on peut » imaginer. Il étoit hardi, rusé, fourbe, » capable de tout feindre & de tout dissi» muler. Avide du bien d'autrui, prodi» gue du sien, vif & emporté dans ses » passions. Il avoit assez de facilité à par» ler, mais peu de discernement. Un vaste » génie & une ambition sans bornes, pour

» qui il n'y avoit rien de trop élevé, lui
» proposoit sans cesse de chimériques des-
» seins & de folles espérances.

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat. Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis satis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: psallere, saltare elegantiùs, quàm necesse est probæ: multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè discerneres... Ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat.

» Du nombre de ces femmes étoit Sem-
» pronia, qui avoit prouvé par bien des
» actions qu'elle ne le cédoit point en au-
» dace aux hommes les plus audacieux.
» Elle étoit belle, de bonne naissance,
» avantageusement mariée, & avoit des
» enfans qui lui faisoient honneur. Elle
» possedoit parfaitement les langues Grec-
» que & Latine; savoit mieux danser &
» mieux chanter qu'il ne convient à une
» honnête femme; & avoit tous ces talens
» dangereux qui rendent le vice aimable,
» & dont elle fit toujours plus de cas que

» de la vertu & des bienſéances de ſon
» ſexe. Il n'étoit pas aiſé de dire lequel des
» deux elle ménageoit le moins, de ſon
» argent ou de ſa réputation. Elle avoit de
» l'agrément dans l'eſprit, de la facilité à
» faire des vers, du talent pour la plaiſan-
» terie. Sérieuſe, tendre, libre dans la
» converſation, elle donnoit à ſes paroles
» le tour qu'elle vouloit : mais dans tout
» ce qu'elle diſoit il y avoit toujours beau-
» coup de ſel & de grace.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluſte, ſurtout lorſqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de ſon tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui eſt aſſez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de ſon ſiécle, on le prendroit pour le plus honnéte homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laiſſer éblouir. Sa conduite fut ſi dérangée, qu'il ſe fit chaſſer du Sénat par les Cenſeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Salluſte avoit fait une Hiſtoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous reſte entre autres fragmens pluſieurs diſcours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS.

ON A PENDANT quelque tems attribué mal à propos ſes Ouvrages à Emilius

Probus. Vossius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des Grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornelius Népos a vécu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit Bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens Ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des Grands Capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands Capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar, & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espéce de liste de Rois tant de Perse que de la Gréce, dans le chapitre XXI qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des Capitaines Romains sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres. *In vit. Annib. cap. 13*

Il paroit qu'il avoit fait aussi la vie des Auteurs Grecs & Latins. Il parle de celle de Philistus dans la vie de Dion. Aulu-Gelle cite un premier Livre de la vie de Cicéron. Dans l'abrégé de la vie de Caton qui est parvenu jusqu'à nous, Népos en cite

Cap. 3. *XV. 28.* *Cap. 3.*

cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la priére d'Atticus, & à laquelle il renvoie ses Lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, & qui suffit seule pour nous donner une juste idee du merite de cet Historien.

Son stile est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractéres, est mélée d'une grande délicatesse, & relevée de tems en tems par des pensées nobles & solides. Mais ce qui me paroit de plus estimable dans cet Auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par son moien sans doute avec Hortensius, Cicéron, & d'autres grands hommes de son tems, marque assez l'estime qu'ils faisoient autant de son bon cœur, que de son excellent esprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connoitre par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescebat, quàm generosi condisci-

puli animo æquo ferre possent. Cap. 1.

» La grande facilité à apprendre que fit » paroitre Pomponius Atticus dès ses premieres années, étoit accompagnée d'un » son de voix plein de douceur & d'agrément. Aussi non seulement il saisissoit » avec promtitude tout ce qu'on lui enseignoit, mais il excelloit encore dans la » prononciation. Ces qualités le distinguoient singulierement de tous ses compagnons d'étude : mais comme ils étoient » pleins d'ardeur pour la gloire, ils ne » voioient point sans peine l'éclat brillant » de ses progrès & de sa reputation.

*Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potissimum urbe natus est, in qua domicilium orbis terrarum esset imperii, ut eandem & patriam haberet, & * dominam: hoc specimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præstaret omnes, unus ante alios fuerit carissimus.* Cap. 3.

» Ce fut pour lui un avantage dont il » fut redevable à la Fortune, d'être né dans » une ville qui étoit le siége de l'Empire du » Monde : de sorte qu'il n'étoit * soumis

* *Cette expression*, & dominam, *est difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athènes étant pour lors soumise aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un Athénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maîtresse: (qu'on me pardonne cette expression:) au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par raport à Rome. Je croi que c'est à quoi Népos fait ici allusion.*

» aux loix que de la même ville qu'il avoit » pour patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa » prudence, ce fut, qu'aiant choisi pour » son séjour Athénes, la ville de l'Univers » la plus célébre par l'ancienneté de son » origine, par ses mœurs douces & po- » lies, par son goût pour les Arts & les » Sciences, il sut s'y faire plus aimer & » estimer que les citoiens memes.

Habebat avunculum Q. Cæcilium.... divitem, difficillima natura: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

» Il avoit pour Oncle Q. Cécilius, » homme riche, mais d'un caractére ex- » trémement dur & difficile. Cependant » il sut le ménager avec tant d'adresse & » de patience, que malgré ses mauvaises » humeurs qui le rendoient insupportable » à tous les autres, il s'en fit aimer jusqu'à » son extréme vieillesse, sans lui avoir ja- » mais déplu.

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius: & id, quod erat difficilli-

mum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. Cap. 5.

» Atticus, qui avoit été lié avec Marcus Cicéron dès son enfance par des études communes, conserva toujours depuis avec lui une parfaite union. Il vivoit avec lui dans une bien plus grande familiarité qu'avec Quintus Cicéron son * beaufrere : ce qui fait voir que la conformité de mœurs & de caractére contribue beaucoup plus à former une intime amitié, que la simple affinité. Atticus étoit aussi ami particulier d'Hortensius, qui pour lors tenoit sans contredit le premier rang parmi les Orateurs. On ne pouvoit discerner qui d'Hortensius ou de Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, & faisoit que, tout rivaux qu'ils étoient, & animés de part & d'autre d'un desir également vif de se distinguer, il n'y avoit entr'eux, chose bien rare & bien difficile, aucune ** jalousie.

* *Il avoit épousé Pomponia, sœur d'Atticus.*

** *Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet.* » *J'étois* » *bien éloigné*, dit-il, en » parlant d'Hortensius, *de* » *le regarder comme un en-* » *nemi ou un rival dange-* » *reux. Je l'aimois & l'es-* » *timois comme le témoin* » *& le compagnon de ma* » *gloire. Je sentois quel* » *avantage c'étoit pour moi* » *d'avoir en tête un tel ad-* » *versaire, & quel honneur* » *de pouvoir quelquefois lui* » *disputer la victoire. Ja-* » *mais l'un ne trouva l'au-* » *tre à sa rencontre, ni op-* » *posé à ses intérêts. Nous* » *nous faisions un plaisir de*

Cujus (Antonii) gratiâ cùm augere posset possessiones suas, tantùm abfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re usus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

» Pouvant, par le moien d'Antoine, » (tout puissant alors dans la République) » augmenter considérablement son bien, » il songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa » jamais de son crédit auprès du Triumvir, que pour protéger ses amis dans » leurs périls, ou pour les soulager dans » leurs besoins.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus est, quàm civis. Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. Cap. 13.

» Il n'étoit pas moins bon pere de fa-

» *nous entr'aider, en nous* » *communiquant nos lumiéres, en nous donnant des* » *avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une* » *estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit* » *son ami au-dessus de lui-même.* » Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram.. Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? Cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Ibid. n.* 323.

» mille que bon citoien. Quoiqu'aſſez ri-
» che, il fut toujours infiniment éloigné
» de la manie d'acheter & de bâtir. Il étoit
» pourtant logé décemment & avec digni-
» té, & il ſe piquoit d'avoir en tout genre
» ce qu'il y avoit de meilleur.

Elegans, non magnificus: ſplendidus, non ſumptuoſus: omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conſpici poſſet. Cap. 13.

» Il étoit délicat ſans magnificence, &
» noble ſans ſomptuoſité. Il étoit extrême-
» ment curieux d'une propreté qui n'eût
» rien de ſuperflu. Son ameublement étoit
» modeſte, & renfermé dans les bornes
» d'une ſage médiocrité. Il croioit devoir
» s'éloigner également des deux excès,
» c'eſt-à-dire du trop & du trop peu.

Nunquam ſine aliqua lectione apud eum cœnatum eſt, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à ſuis non abhorrerent. Cap. 14.

» Les repas, chez lui, étoient toujours
» aſſaiſonnés de quelque lecture, afin que
» l'eſprit ne fût pas moins nourri que le
» corps. Cette coutume faiſoit grand plai-
» ſir à ſes convives, parce qu'il avoit ſoin
» de n'en choiſir point d'autres, que ceux
» qui étoient de même goût que lui.

Cùm tanta pecuniæ facta eſſet acceſſio,

nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ consuetudine : tantaque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod à patre acceperat, parum se splendidè gesserit; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. Ibid.

» Ses revenus considérablement augmen» tés, ne lui firent rien changer dans son » ancienne maniére de vivre. Toujours mo» déré, toujours égal à lui-même, quand » il n'avoit que deux millions * de sesterces » que son pere lui avoit laissés, il vivoit » fort honorablement; & quand son bien » fut monté à dix millions * de sesterces, il » ne fit pas plus de dépense qu'auparavant.

* *Deux cens cinquante mille livres.*

* *Un million deux cens cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate: ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. Cap. 15.

» Il ne lui échapoit jamais de mensonge » * à lui-même, & il ne pouvoit le souf» frir dans les autres. Son air affable & » prévenant, étoit accompagné d'une sorte » de sévérité; & sa gravité, tempérée par » un air de bonté & de douceur. En sorte » qu'on ne pouvoit dire si ses amis le res-

* *Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Epaminondas. » Il avoit un tel respect » pour la vérité, que ja» mais il ne mentoit, mê» me en riant.* » Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap.* 3.

» pectoient plus qu'ils ne l'aimoient.

Je ne sai si je me trompe, mais il me semble qu'un Historien toujours attentif à relever les actions vertueuses, & a mettre dans tout leur jour les qualités du cœur preferablement à toutes les autres, songe moins à louer ceux dont il parle, qu'a instruire ceux pour qui il écrit. Et c'est par cet endroit, encore plus que par la pureté de son stile, que Cornélius Népos me paroit estimable.

TITE-LIVE.

LA PRÉFACE Latine, qui est à la tête de la nouvelle Edition de Tite-Live, que M. Crevier Professeur de Rhétorique au College de Beauvais a donnée depuis peu, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent Historien. Si je n'etois autant ami que je le suis de M. Crévier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrois sur l'utilité & le mérite de son Ouvrage. Il ne faut que lire sa Preface, pour juger par soi-méme du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connoitre un Auteur célébre par ses Ecrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces Ecrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu

connues. Il naquit à Padoue, ſous le Conſulat de Piſon & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une Lettre ſur l'éducation & les études de la Jeuneſſe, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit étre bien regrettée. C'eſt dans cette Lettre, ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au ſujet des Auteurs dont on doit conſeiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démoſthéne & Cicéron; puis ceux qui reſſembleront davantage à ces deux excellens Orateurs: *Legendos Demoſthenem atque Ciceronem, tum ita ut quiſque eſſet Demoſtheni & Ciceroni ſimillimus.* Il parle, dans la même Lettre, d'un [a] Maitre de Rhétorique qui étoit mécontent des compoſitions de ſes Diſciples, lorſqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faiſoit retoucher pour y jetter de l'obſcurité. Et quand ils les raportoient en cet état: *Voila qui eſt bien mieux maintenant*, diſoit-il; *je n'y entends rien moi-même.* Croiroit-on un pareil travers d'eſprit poſſible? Tite-Live avoit auſſi compoſé quelques Ouvrages Philoſophiques & des Dialogues mélés de Philoſophie.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Senec. Epiſt. 100.

a Apud Titum Livium invenio fuiſſe præceptorem aliquem, qui diſcipulos obſcurare quæ dicerent juberet Græco verbo utens σκότισον. Unde illa ſcilicet egregia laudatio: *Tanto melior; ne ego quidem intellexi.* Quintil. lib. 8. cap. 2.

Mais ſon grand Ouvrage étoit l'Hiſtoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux Livres, depuis la fondation de Rome juſqu'a la mort & à la ſepulture de Druſus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conſéquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de ſon Hiſtoire, qu'il emploia a la compoſer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium juſqu'à la mort de Druſus, c'eſt-à-dire environ vingt & un ans. Mais il en produiſoit en public de tems en tems quelque partie; & c'eſt ce qui lui fit une ſi grande réputation à Rome, & qui lui attira du fond de l'Eſpagne l'honorable viſite d'un Etranger, qui entreprit un ſi long voiage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & ſatisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ſes édifices, & par la multitude de ſes tableaux, de ſes ſtatues, & de ſes anciens monumens. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à ſon aiſe de ſa converſation, & s'être agréablement nourri de la lecture de ſon Hiſtoire, il retourna joieux & content dans ſon pays. C'eſt connoitre ce que valent les hommes.

Plin. Epiſt. 3. lib. 2.

On ne ſait rien de plus de ce qui regarde perſonnellement Tite-Live. Il paſſa une grande partie de ſa vie à Rome, eſtimé &

honoré des Grands & des Savans comme il le méritoit. Il mourut dans ſa patrie à l'âge de ſoixante & ſeize ans, la quatriéme année de l'Empire de Tibére. Les Padouans ont honoré ſa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conſerver encore actuellement chez eux quelques reſtes de ſon corps, & avoir fait préſent à Alphonſe V Roi d'Arragon de l'un de ſes bras l'an 1451, du moins l'Inſcription le porte ainſi.

Il ſeroit bien plus à ſouhaiter qu'on eût pu conſerver ſon Hiſtoire. Il ne nous en reſte que trente-cinq Livres, dont quelques-uns même ne ſont pas entiers : ce n'eſt pas la quatriéme partie de l'Ouvrage. Quelle perte ! Les Savans ſe ſont flatés de tems en tems de quelques lueurs d'eſpérance de recouvrer le reſte, fondés uniquement, à ce qui paroit, ſur le grand déſir qu'on en avoit.

Jean *Freinshémius* a tâché de conſoler le Public de cette perte par ſes *Supplémens* ; & il y a réuſſi autant que la choſe étoit poſſible. Freinshemius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608, avoit fait ſes études à Strasbourg avec un grand ſuccès. En 1642 il fut appellé en Suéde, & y remplit pluſieurs places de litérature conſidérables. De retour dans ſa patrie, il fut fait Profeſſeur Honoraire dans l'Univerſité que l'Electeur Palatin rétabliſſoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La Républi-

que Litéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même ſervice qu'à Quinte-Curce, en rempliſſant par 105 Livres de ſupplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Hiſtorien de Rome. M. Doujat avoit auſſi ſuppléé les lacunes ou vuides qui ſe trouvent dans les derniers Livres qui nous reſtent de Tite-Live, mais avec un ſuccès bien différent. M. Crévier a revû & retouché en quelques endroits les ſuplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moien un corps ſuivi & complet de l'Hiſtoire Romaine ; j'entends celle de la République.

On doute ſi Tite-Live avoit lui-même partagé ſon Hiſtoire de dix en dix Livres, c'eſt-à-dire en Décades. Quoi qu'il en ſoit, cette diviſion paroit aſſez commode.

A l'égard des Sommaires qui ſont à la tête de chaque Livre, les Savans ne croient pas qu'on puiſſe les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en ſoit l'Auteur, ils ont leur utilité, puiſqu'ils ſervent à faire connoitre de quoi il étoit parlé dans les Livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'Ouvrage en lui-même. Il y régne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, ſoit deſcriptions, ſoit harangues, le ſtile, quoique varié à l'infini, ſe ſoutient toujours éga-

lement : ſimple ſans baſſeſſe, élégant & orné ſans affectation, grand & ſublime ſans enflure : étendu ou ſerré, plein de douceur ou de force, ſelon l'exigence des matiéres ; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'eſt pas une petite louange dans une Hiſtoire.

Pollion,[a] d'un goût rafiné & difficile, prétendoit découvrir dans le ſtile de Tite-Live de la *Patavinité* : c'eſt-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui ſentoient la Province. Il ſe peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conſervé, s'il eſt permis de parler ainſi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette fineſſe, cette délicateſſe de l'*urbanité* Romaine, qui ne ſe communiquoit pas à des étrangers auſſi facilement que le droit de bourgeoiſie. Mais c'eſt ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni ſentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empéché Quintilien d'égaler [b] Tite-Live à

a In Tito Livio miræ facundiæ viro putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem. Quare, ſi fieri poteſt, & verba omnia, & vox, hujus alumnum urbis oleant, ut oratio Romana plane videatur, non civitate donata. *Quintil. lib.* 8. *c* 1.

b Nec indignetur ſibi Herodotus æquari Titum Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis clariſſimique candoris, tum in concionibus, ſupra quàm dici poteſt eloquentem : ita dicuntur omnia cùm rebus tum perſonis accommodata. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui ſunt dulciores, ut parciſſimè dicam, nemo hiſtoricorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Salluſtii velocitatem diverſis virtutibus conſecutus eſt. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Hérodote, ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le stile doux & coulant de ses narrations, & la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractere des personnes qu'on y fait parler est gardé avec toute la justesse possible, & où les passions, surtout celles qui sont douces & tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa briéveté inimitable : car on a dit avec raison que ces deux Historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quàm similes.*

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté & les agrémens de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siecles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidelité, vertu si nécessaire & si désirée dans un Historien. Ni la crainte de déplaire aux Puissances de son tems, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empeché de dire la vérité. Il parloit, dans son Histoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, & d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé : de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du Prince, ou la généreuse liberté de l'Histo-

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

rien. Dans les trente-cinq Livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, & il en parle avec une retenue & une sobriété de louange, qui fait honte à ces Ecrivains flateurs & intéressés, qui prodiguent sans discernement & sans mesure aux places & aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite & à la vertu. *Lib. 1. n. 19. & Lib. 4. n. 20.*

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non seulement il exagére leurs exploits, leurs succès, & leurs vertus ; mais il dissimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils sont tombés.

Sénéque le pere impute à Tite-Live d'avoir fait paroitre une basse jalousie contre Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, & de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des Livres entiers de Polybe, fit un crime à Salluste d'avoir copié une sentence, c'est-à-dire une ligne ? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res secundæ miræ sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Sénéque *Lib. 4. controv. 4.* *Id. suasor. 7. 6.*

dans un autre endroit : Que Tite Live jugeoit avec équité & candeur les Ouvrages des beaux esprits? *Ut est natura candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je croi qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit presque mot à mot. Je serois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de son Histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la justice qui lui étoit dûe, qu'il a averti par avance qu'il se faisoit une gloire & un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, & qu'il le feroit même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose ? Je parle ici un peu pour mon intérêt : car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espéces de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son Ouvrage, non seu-

lement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Hiſtoire où tout inſpire l'amour de la juſtice & de la vertu ; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus ſaines maximes pour la conduite de la vie ; où brille partout un attachement & un reſpect ſingulier pour la religion établie à Rome lorſqu'il écrivoit ; (malheureuſement pour lui elle étoit fauſſe, mais il n'en connoiſſoit point d'autre.) enfin où l'on voit une généreuſe hardieſſe & un pieux zéle à condanner avec force les ſentimens impies des incrédules de ſon ſiécle. *Nondum hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet ſeculum, negligentia deûm venerat : nec interpretando ſibi quiſque jusjurandum & leges aptas faciebat, ſed ſuos potiùs mores ad ea accommodabat.* » Ce mépris des dieux, ſi commun » dans le ſiécle où nous vivons, n'étoit » point encore connu. Le ſerment & la loi » étoient des régles inflexibles auxquelles » on conformoit ſa conduite ; & l'on igno» roit l'art de les accommoder à ſes inclina» tions par des interprétations fraudu leu» ſes. » Lib. 3. n. 20.

C'eſt par tout ce que je viens de dire, qu'on eſt en droit de juſtifier Tite-Live ſur la prétendue ſuperſtition avec laquelle il affecte de raconter dans ſon Hiſtoire tant de miracles & de prodiges auſſi ridicules qu'incroiables. La bonne foi demandoit

qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ses Mémoires & dans les Annales, & qui faisoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et [a] il s'en explique lui-même assez souvent & assez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisoit tant valoir, à une ignorante & crédule superstition.

CESAR.

C. JULIUS CESAR se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au Barreau, & y brilla. Il [b] n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la République par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le Barreau par l'éloquence. Son caractére particulier étoit la force, la véhémence. On sentoit dans ses discours le même feu qu'il fit paroitre dans les combats. A cette vivacité de stile il joignoit

a Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut, quod evenire solet motis semel in religionem animis, multa nunciata & temerè credita sunt. *Lib.* 21. *n.* 62.

Camis (adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos) mures in æde Jovis aurum rosisse nunciatum est. *Lib.* 27. *n.* 23.

b C. verò Cæsar, si foro tantùm vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira sermonis, cujus propriè studiosus fuit, elegantia. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

une grande pureté de langage, dont il avoit fait une étude particuliére, & dont il se piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs Ouvrages, entr'autres deux Livres sur l'analogie de la langue Latine. Qui croiroit qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperoit sérieusement à composer des Traités sur la Grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations sont différentes de celles de ces tems-là! C'est dans un de ces Livres de l'Analogie qu'il recommandoit particuliérement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles & insolites: *tanquam scopulum, sic fugias insolens verbum.* *Aul. Gell. lib. 1. cap. 10.*

On avoit aussi de lui plusieurs plaidoiers. Outre [a] la pureté & la délicatesse de la langue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-seulement à tout Orateur, mais à tout Citoien Romain, on y admire tous les ornemens de l'art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de César que deux Ouvrages, qui sont les sept Livres de la guerre

a Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiamsi Orator non sis, & sis ingenuus civis Romanus, tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi: tum videtur tanquam fabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n. 252.*

des Gaules, & les trois de la guerre Civile. Ce ne sont, à proprement parler, que des Mémoires, & il ne les avoit donnés que sur ce pié là : *Commentarii*. Il [a] les composoit à la hâte, sans étude, & dans le tems même de ses expéditions, uniquement dans la vûe de laisser des matériaux aux Ecrivains, pour en composer une Histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de stile & cette élégance, qui lui étoient naturelles : mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit répandre dans un Ouvrage de cette nature. Cependant [b] tout simple & négligé qu'il pouvoit paroitre, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre Ecrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des Commentaires de César. Son dessein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en composer une histoire en forme. » En quoi, dit Cicéron, » il peut avoir fait plaisir à de petits es- » prits, qui ne craindront point d'en dé- » figurer les graces naturelles par le fard » & l'ajustement qu'ils voudront y ajou- » ter : mais tout homme sensé se donnera

a Ceteri quàm bene atque emendate, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, scimus. *Hirt. Præf. lib. 8. de bell. Gall.*

b Constat inter omnes nihil tam operosè ab aliis esse perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum superetur. *Hirt. ibid.*

» bien de garde d'y toucher en aucune » sorte, ni d'y faire aucun changement. » Car rien ne fait tant de plaisir dans l'Hist- » toire, qu'une briéveté de stile si claire & » si élégante. *Dum voluit alios habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est in Historia, purâ & illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Ecrivains qui songeroient à composer une histoire sur les Mémoires de César. » Certainement, » dit-il, il leur en fournit le moien : mais, » s'ils sont sages, il doit leur en ôter l'envie » pour toujours. *Adeo probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César par M. d'Ablancourt est fort estimée. Elle pourroit devenir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

César avoit par lui-même un bel esprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais [a] il avoit pris soin aussi de le cultiver par une étude assidue, & de l'enrichir de tout ce que la Litérature avoit

[a] Audio (inquit Atticus) Cæsarem omnium ferè oratorum latinè loqui elegantissimè.... Et ut esset perfecta illa bene loquendi laus, multis literis, & iis quidem reconditis & exquisitis, summoque studio & diligentia est consecutus. *Cic. in Brut. n.* 252 & 253.

de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moien qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicatesse du stile sur presque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Ciceron, pour animer notre jeune noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'esprit & des belles connoissances. J'ai vû de jeunes Seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très instruits dans les Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & fort versés dans l'étude de l'Histoire. Ici la jalousie, ou, pour parler plus juste, l'émulation est louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le Livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur maitre. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voient la pratique des régles de l'art militaire, soit pour les siéges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la

maniére de faire des Mémoires, ce qui n'eſt pas un talent médiocre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous nos Généraux miſſent par écrit régulièrement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel ſecours ne ſeroit-ce point pour une Hiſtoire! Quelle lumiére pour la poſtérité! Y a-t-il rien de plus eſtimable que les Mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le ſecond Tome de ſa Vie, & que ceux de Jacques II, Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que Céſar n'avoit pu faire. Le huitiéme Livre de la guerre des Gaules eſt de lui, auſſi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il ſoit l'Auteur du Livre qui traite de la guerre d'Eſpagne.

PATERCULUS.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleuriſſoit ſous l'Empire de Tibére. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres furent illuſtres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des ſoldats, lorſque Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la Cavalerie en Allemagne ſous Tibére, & il accompagna ce Prince pendant neuf années conſécutives dans toutes ſes expédi-

AN. J. C. 15.

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 101.

Ibid. c. 104.

Ibid. c. 124 tions. Il en reçut des récompenſes honorables. Il fut élevé à la Preture l'année même qu'Auguſte mourut.

On ne ſait point preciſément le tems où il commença à travailler à ſon Hiſtoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en eſt perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne Hiſtoire Grecque, avec l'Hiſtoire Romaine depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ſeizième année de Tibére. Il adreſſe ſon Hiſtoire à M. Vinicius qui étoit alors Conſul. Il en promettoit une plus étendue. Les voiages qu'il avoit faits en diverſes contrées, auroient pu lui fournir des faits très agréables & très curieux.

Son ſtile eſt très digne du ſiècle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle ſur tout dans les portraits & les caractéres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet Article.

On juge que ſa narration eſt fidéle & ſincere juſqu'au tems des Ceſars, ou dans les faits qui ne les intéreſſent point. Car, depuis ce tems-là, le deſir de flater Tibére lui fait omettre, ou déguiſer, ou même alterer la vérité en diverſes choſes. Il accuſe Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaiſance pour les ſéditieux, pendant qu'il donne à beaucoup
Lib. 2. c. 125. d'autres des louanges exceſſives. *Quo quidem*

*dem tempore pleraque.... ignavè * Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibére. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déja marqué, par le soin qu'il a de passer légérement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibére n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eu la République Romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.* Lib. 2. c. 128.

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite. » Il établit d'abord par plusieurs exemples » la nécessité où sont les Princes de se faire » aider dans le gouvernement, & de s'associer des coopérateurs qui partagent » avec eux le poids des affaires. *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gu-* Ib. c. 127. & 128.

* *Un savant Interpréte* [Boëclerus] *croit que ce passage est corrompu, & qu'il faut lire gnavè. Corriger ainsi le texte contre la foi des Mss. c'est deviner.*

bernandam fortunam suam usi sunt... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent. Qui en doute ? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, & aprés avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le represente » comme un homme qui sait tem» pérer l'autorité du commandement par » un air de douceur & de sérénité; qui trai» te les affaires les plus épineuses, sans pres» que paroitre s'en occuper ; qui ne s'ar» roge rien, & par là atteint à tout ; qui se » met toujours dans son esprit au-dessous » de l'estime qu'on a de lui dans le public ; » dont le visage & les dehors paroissent » tranquilles, pendant qu'au fond les soins » de l'Etat ne lui laissent aucun repos. C'est » le jugement uniforme que portent de ce » sage Ministre & la Cour & la Ville, & » le Prince & les Citoiens. *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum ; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia ; semper infra aliorum æstimationes se metientem ; vultu vitâque tranquillum, animo exsomnem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant.* Quel amour du bien public, si l'on en croit cet Historien ! Quelle application au travail ! Quel zéle pour les intérêts du Prince & de l'Etat ! Quel caractére aimable au milieu des soins les plus accablans ! Quel désintéressement ! Quelle modestie !

En un mot, quel aſſemblage des plus grandes vertus, atteſté généralement par des ſuffrages unanimes !

Pour voir ce qu'il en faut penſer, conſidérons un ſecond portrait du même Séjan, de la main d'un autre Peintre, qui n'étoit point à ſes gages, & qui ne fut jamais ſoupçonné de flaterie. C'eſt Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obſcurum adversùs alios, ſibi uni incautum intectumque efficeret : non tam ſolertia, (quippe iiſdem artibus victus eſt) quàm deûm irâ in rem Romanam ; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans ; animus audax, ſui obtegens ; in alios criminator : juxtà adulatio & ſuperbia ; palam compoſitus pudor, intus ſumma apiſcendi libido, ejuſque cauſa modò largitio & luxus, ſæpe induſtria ac vigilantia haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur.* » Séjan gagna ſi bien » l'eſprit de Tibére par divers artifices, » que ce Prince, couvert & impénétrable » pour tous les autres, n'avoit rien de caché ni de ſecret pour lui : ce qui ne doit » pas être principalement attribué aux ru- » ſes & aux artifices de ce Miniſtre, puiſ- » qu'il tomba dans les mêmes piéges & » périt par la voie de la fraude & de l'ar- » tifice ; mais plutôt à la colére des dieux » contre l'Empire Romain, à qui ſa fa-

Tacit. Annal. l. 4. c. 1.

» veur & sa disgrace furent également fu-
» nestes. Il avoit une force de corps capa-
» ble de supporter les plus grandes fati-
» gues. Le caractere de son esprit étoit l'au-
» dace, l'adresse à se cacher, & une noire
» malignité envers les autres. Il étoit en
» même tems flateur jusqu'à la bassesse, &
» fier jusqu'à l'insolence : plein de modes-
» tie & de retenue en apparence, mais au
» dedans dévoré d'ambition. Les moiens
» pour parvenir à son but étoient, tantôt
» le luxe & la dépense, tantôt la vigilance
» & l'application aux affaires, vertus aussi
» dangereuses que les vices mêmes, quand
» on en prend les dehors pour usurper une
» puissance illégitime.

Pour réunir tout en un mot, Séjan, si fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colére des dieux contre l'Empire Romain : *deûm irâ in rem Romanam.* Ceux qui sont en place, qui sont maitres des graces, & dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, & souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excelloit surtout dans les portraits & les caractéres. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux ; & plusieurs qui sont plus étendus. J'en raporterai de l'une & de l'autre sorte,

MARIUS.

Hirtus atque horridus, vitaque sanctus, quantum bello optimus, tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus. » Marius » avoit quelque chose de dur & de sauva- » ge dans le caractére : ses mœurs étoient » austéres, mais irrépréhensibles : excel- » lent dans la guerre, détestable dans la » paix ; avide, ou plutôt insatiable de gloi- » re ; violent dans ses projets ; toujours in- » quiet & incapable de souffrir le repos. Lib. 2. cap. 9.

SYLLA.

Adeo Sylla dissimilis fuit bellator ac victor, ut dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. » Rien » ne fut plus différent que Sylla faisant la » guerre, & le même Sylla devenu vain- » queur. Pendant la guerre il fut doux » jusqu'à l'excès ; après la victoire, cruel » jusqu'à la barbarie. Lib. 2. c. 25.

MITHRIDATE.

Mithridates, Ponticus rex : vir neque silendus, neque dicendus, sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus : consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. » Mithridate, Roi de Pont, dont il » est difficile & de se taire, & de parler ; » d'une valeur extrême : grand par une Lib. 2. c. 18.

» brillante fortune dans certains tems de sa » vie, toujours par le courage & l'élévation des sentimens : Général pour le conseil & les résolutions, soldat pour les » coups de main, un second Annibal par » sa haine contre les Romains.

MECENE.

Lib. 2. c. 88. *C. Mecenas, equestri sed splendido genere natus : vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens : simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens.* » Mécéne descendoit d'une » famille de simples Chevaliers, mais il» lustre & ancienne. S'il étoit besoin de vi» gilance, on le voioit actif, toujours en » mouvement, pensant à tout, se refusant » même le sommeil. Dès que les affaires lui » donnoient du relâche, plus mou presque » qu'une femme, il se livroit tout entier » au plaisir & aux charmes de l'oisiveté. »

SCIPION EMILIEN.

Lib. 1. c. 12. *P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui : qui nihil in vita nisi laudandum aut*
Ib. cap. 13. *fecit, aut dixit, ac sensit .. Tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Polybium Panæ-*

tiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli aut pacis serviit artibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. »Scipion Emi-
» lien, également recommandable par tou-
» tes les qualités qui peuvent illustrer la
» robe & l'épée, faisoit revivre en sa per-
» sonne les vertus de Scipion l'Africain
» son aieul, & de Paul Emile son pere. Il
» étoit le premier homme de son siécle
» pour l'esprit & le goût des sciences. Ac-
» tions, discours, sentimens, on ne vit
» rien que de louable en lui pendant tout
» le cours de sa vie.... Plein d'estime &
» d'admiration pour les Belles-Lettres &
» pour les Sciences, où il excelloit lui-
» même, il avoit toujours avec lui, tant en
» paix qu'en guerre, Panétius & Polybe,
» deux illustres Savans. Personne ne savoit
» mieux que lui entremêler le repos &
» l'action, ni mettre à profit avec plus de
» délicatesse & de goût les vuides que lui
» laissoient les affaires. Partagé entre les
» armes & les livres, entre les travaux mi-
» litaires du camp & les occupations pai-
» sibles du cabinet, ou il exerçoit son corps
» par les fatigues de la guerre, ou il culti-
» voit son esprit par l'étude des sciences.

CATON D'UTIQUE.

Lib. 2. c. 35. *M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ : homo virtuti simillimus, & per omnia ingenio diis quam hominibus propior : qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat ; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit.* » Caton » d'Utique eut pour bisaieul Caton le Cen- » seur, ce Chef illustre de la famille Por- » cienne. Plus semblable par son caractére » aux dieux qu'aux hommes, on pouvoit » le regarder comme le portrait vivant de » la Vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux » pour le paroitre, mais parce qu'il ne » pouvoit pas faire autrement. Il ne trou- » voit rien de raisonnable, que ce qui étoit » juste. Exemt de tous les défauts humains, » il demeura toujours maître de la fortu- » ne, sans jamais lui céder.

POMPÉE.

Lib. 2. c. 29. *Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius : potentiæ, quæ honoris causâ ad eum referretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus ; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus.*

Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquam, aut rarò, ad impotentiam usus: penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominoque gentium indignari, cùm omnes cives jure haberet pares; quemquam æqualem dignitate conspicere. » Pompée » étoit de mœurs très pures, d'une probité » irréprochable, d'une éloquence médio- » cre. Très avide de distinctions & d'em- » plois, pourvû qu'on les lui déférât vo- » lontairement & par honneur, mais non » jusqu'à les envahir par force. Général » très habile dans la guerre, Citoien très » modéré pendant la paix, sinon lorsqu'il » craignoit que quelqu'un ne devint son » égal. Ami constant, facile à pardonner » les injures, de bonne foi lorsqu'il se » réconcilioit, & n'exigeant point les sa- » tisfactions à la rigueur. Il n'usa jamais » ou rarement de son pouvoir pour com- » mettre des injustices & des violences. » On auroit pu dire qu'il étoit exemt de » tous les vices, si ce n'en étoit un très » grand dans une ville libre, maitresse de » toutes les nations, où de droit tous les » citoiens sont égaux, de ne pouvoir souf- » frir qu'aucun l'égalât en crédit & en au- » torité.

CESAR.

Lib. 2. c. 41. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus: qui denique semper & somno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur.* » César, le mieux fait d'ailleurs de tous les Romains, l'emportoit » sur eux par la force & l'étendue d'un gé- » nie supérieur, par une générosité & une » magnificence portée jusqu'à la profu- » sion : enfin il paroissoit élevé au dessus » de l'homme par un esprit & un courage » qui passent toute croiance. La grandeur » de ses projets, sa rapidité dans la ma- » niére de faire la guerre, sa hardiesse in- » trépide à affronter les dangers, l'ont » rendu tout-à-fait semblable à Alexandre » le Grand, mais à Alexandre encore so- » bre & maître de sa colére. Il usoit de la » nourriture & du sommeil, non pour le » plaisir, mais uniquement pour satisfaire » aux besoins de la nature.

TACITE.

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux di-

gnités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, & Consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique. *Plin. Ep. 1. lib. 2.*

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célèbre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsqu'Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans, parce que l'Empereur Tacite se disoit descendu de lui, ou de la même famille. *An. de J. C. 77 ou 78.* *An. 93.* *Vopisc in vit. Tacit.*

Les Lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractére particulier étoit la gravité & la majesté. Il avoit été fort estimé dès ses premiéres années. *Plin. Ep. 1. & 11. lib. 2.*

Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un Auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionés. *Plin. Ep. 20. l. 7.* *Id. Ep. 7. lib. 8.*

Il paroit que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoiers. Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une Lettre parmi celles de Pline. *Id. Ep. 10. l. 9.*

Mais on ne le connoit aujourd'hui que

par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Sidon. Ep. 2. lib. 4.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second Consulat de Trajan: du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

De Germ. cap. 37.

La vie d'Agricola son beau-pere paroit aussi, par la Préface, être un de ses premiers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un régne cruel & ennemi de toute vertu: *Sæva & infesta virtutibus tempora.* C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant » qu'il consacre cet Écrit à la » gloire d'Agricola son beau-pere; & il » ajoute qu'il espere que le sentiment de » respect & de reconnoissance qui l'a porté » té à entreprendre cet ouvrage, le fera » paroitre louable, ou du moins excusa» ble. *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiére, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau-pere. Cet Écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'Antiquité. Les gens de guerre, les Courtisans, les Magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand Ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'Histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appellons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette Histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70. Pour composer cet Ouvrage, il demandoit des Mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le Jeune sur la mort de son Oncle. Et ceux qui étoient bien aises que la postérité les connût, lui en envoioient d'eux-mêmes ; ce que nous voions par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moien. Les Lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103 ; & l'on peut juger par là du tems auquel Tacite travailloit à cet Ouvrage.

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

Plin. Ep. 16. lib. 6.

Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.

Il avoit dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservoit la vie, de faire aussi l'Histoire de Nerva & de Trajan: tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penser ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on pensoit. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paroit pas qu'il ait exécuté ce projet.

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

Au lieu de cela il reprit l'Histoire Romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba ; & c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y mar-

quer tous les événemens sur leur année ; ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il raporte quelque guerre.

Annal. lib. 11. cap. 11. Dans un endroit de ses Annales, il renvoie à l'Histoire de Domitien qu'il avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premiéres. Aussi l'on remarque que le stile de ses Histoires est plus fleuri & plus étendu, & celui de ses Annales plus grave & plus resserré, sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifioit de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibére, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayions l'histoire à peu près entiére : encore nous manque-t-il trois années de Tibére, & les derniéres de Néron. Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Hieron. Zachar. Il avoit dessein d'écrire aussi l'Histoire d'Auguste : mais S. Jérome paroit n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce Prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit il, faisoit trente Livres.

Si ce que Quintilien dit d'un Historien célébre de son tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quel-

ques Auteurs l'ont cru, il paroitroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le passage de Quintilien. » Il est [a] un Historien qui vit encore pour la gloire de notre siécle, & qui mérite de vivre éternellement dans la mémoire des siécles à venir. On le nommera un jour : maintenant on voit bien de qui je veux parler. Ce grand homme a des admirateurs, & peu d'imitateurs ; l'amour de la vérité lui aiant nui, quoiqu'il ait supprimé une partie de ce qu'il avoit écrit. Dans ce qui est resté, on ne laisse pas de sentir parfaitement un génie élevé, & une façon de penser hardie & généreuse.

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un Écrivain si célébre. On ne sait rien non plus de sa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à honneur de descendre de la famille de notre Historien, ordonna qu'on mît ses Ouvrages dans toutes les Bibliothéques, & qu'on en fît tous les ans dix copies aux dépens du Public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'étoit une sage & louable précaution, qui auroit dû, ce

Vopisc. in vit. Tacit. Imper.

a Superest adhuc & exornat ætatis nostræ gloriam, vir seculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocuerit : sed elatum abundè spiritum & audaces sententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quintil.* 10. c. 1.

me semble, nous conserver en entier un Ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine & sans prévention, *sine ira & studio* ; & d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un Historien. Pour remplir ce devoir, Tacite auroit eu besoin, non seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très fin, & de beaucoup de précaution. » Car il remarque lui-même, en parlant des Histoires » de Tibére, de Caïus, de Claude, de » Neron, que soit qu'elles fussent écrites » de leur vivant, ou peu après leur mort, » la fausseté y régnoit également, parce » que la crainte avoit dicté les unes, & la » haine les autres : *Florentibus ipsis, ob metum falsæ ; postquam occiderant, recentibus odiis compositæ sunt.* » Il y a, dit-il » ailleurs, deux grands défauts qui don- » nent atteinte à la vérité : la fureur de » louer outrément les Puissances pour leur » plaire, le plaisir secret d'en dire du mal » pour se venger. Il ne faut pas s'attendre » que de tels Historiens, qui sont ou fla- » teurs ou ennemis déclarés, ménagent » fort l'estime de la postérité. *Veritas pluribus modis infracta ... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios.* » On est choqué d'une basse fla-

Annal. lib. 1. cap. 1.

Histor. lib. 1. cap. 1.

» terie, parce qu'elle sent la servitude :
» mais on ouvre volontiers ses oreilles à
» la médisance, dont la malignité se cou-
» vre d'un air de liberté. *Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. *Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam & sine odio dicendus est.*

Le morceau du régne de Tibére passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par raport à la Politique. Le reste de son Histoire, dit-on, pouvoit être composé par un autre que par lui ; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, & les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un Prince comme Tibére, il faloit un Historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événemens, & discerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il est utile & important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres passions se cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point

à craindre qu'un Historien, qui affecte presque partout de fouiller dans le cœur humain, & d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idees & ses conjectures pour des réalités, & ne prete souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jetter dans son Histoire des réflexions de Politique, mais il le fait avec plus d'art & de réserve, & par là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'Histoire des Empereurs, est plus attentif à faire apercevoir le mal, qu'à montrer le bien : ce qui vient peutêtre de ce que ceux dont nous avons les vies, sont presque tous de mauvais Princes.

Pour ce qui regarde le stile de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur : il est même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une force, une énergie, une vivacité toute particuliére. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniére plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent sensible ce qu'il décrit, & (ce qui est son caractére propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en con-

vaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai ſeulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fourniſſoient volontiers les levées, paioient les tributs, & ſatisfaiſoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoiés de Rome les conduiſoient avec douceur, » mais qui ſouf» froient avec peine les traitemens durs & » violens, aſſez domtés pour obéir, non » pour être traités en eſclaves. *Has (injurias) ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut ſerviant.* Cap. 13.

2. » Agricola s'étant appliqué dès la pre» miére année à arréter ces déſordres, re» mit la paix en honneur chez ces peuples, » laquelle auparavant, ſoit par la négli» gence, ſoit par la connivence des Gou» verneurs, étoit autant appréhendée que » la guerre. *Hæc primo ſtatim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* C. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ſes glorieuſes campagnes, eſt un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi oſculo, & nullo ſermone, turbæ ſervientium immixtus eſt.* » Après une embraſſade froide, ſans que

» l'Empereur lui dit un mot, il se confon» dit dans la foule des Courtisans. Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connoissoit parfaitement le génie de la Cour, & qui savoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'eclat, & pour amortir l'envie, se reduisit à une vie tranquille & retirée. *Ceterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitùs auxit.* » Il » avoit un équipage médiocre, se rendoit » affable à tout le monde, & marchoit » accompagné seulement d'un ou de deux » amis: de sorte que le grand nombre, » qui a coutume de juger du mérite des » hommes par l'éclat & la magnificence » de leur train, après avoir vû & considéré » Agricola, se demandoient si c'étoit donc » là cet homme si célebre, & peu le recon» noissoient sous cet extérieur. *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moien de rendre ces deux derniéres phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordi-

nairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem æstimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns, qui faisoient le grand nombre, en voiant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient sur quoi pouvoit être fondée sa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils étoient en très petit nombre, s'élevant au dessus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché sous des dehors simples & modestes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre: *pauci interpretarentur.*

5. Tacite méle quelquefois aux faits qu'il expose des réflexions bien sensées. C'est ce qu'il fait d'une maniére merveilleuse en relevant la sagesse & la modération avec laquelle Agricola menageoit & adoucissoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris. Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricolæ leniebatur : quia non contumacia, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros*

esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosa morte inclaruerunt. Cap. 42. » Quoique ce soit le propre » de l'homme de haïr celui qu'on a offensé, & que Domitien fût d'un naturel » violent, & d'autant plus irréconciliable » que sa haine & sa colére étoient plus » cachées ; Agricola savoit l'adoucir par » sa modération & sa prudence, parce » qu'il ne provoquoit point le courroux du » Prince, & n'alloit point au trépas & à » la réputation par une vaine & fiére affectation de liberté qui tient de la révolte. » Que ceux qui n'admirent qu'une générosité téméraire, apprennent par son » exemple qu'il peut y avoir de grands » hommes sous de mauvais Princes, & » que la soumission & la modestie, si elles » sont soutenues d'une vigueur & d'une » activité propres aux grandes affaires, » peuvent arriver au même point de gloire, où tendent la plupart des hommes » par des procédés hardis & violens, sans » aucun avantage pour le bien public, & » sans autre fruit pour eux-mêmes que de » se signaler par une chute éclatante.

QUINTE-CURCE.
(Quintus Curtius Rufus).

Tome VI. de l'Hist. anc.

J'AI DÉJA remarqué ailleurs qu'on ne

ſait point préciſément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans, les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan.

Il a écrit l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous : ils ont été ſuppléés par Freinshémius. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui ſentent quelquefois le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué tout-à-fait au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche pluſieurs défauts d'ignorance par raport à l'Aſtronomie, à la Géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir penſé que la Lune s'éclipſe indifféremment quand elle eſt nouvelle, & quand elle eſt pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram ſubiret, aut ſole premeretur.* *Lib. 4. c. 10.*

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

SUETONE.

(*Caius Suetonius Tranquillus*).

Sueton. in Othon. c. 10. SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la XIII[e] Légion, qui se trouva à la journée de Bedriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'Empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Plin. lib. 10. Epist. 100. Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit, plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux Lettres, de son érudition; & il lui rendit plusieurs services.

Suétone composa un fort grand nombre de Livres, qui sont presque tous perdus. Il ne nous reste que son Histoire des douze premiers Empereurs, & une partie de son traité des illustres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les Savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la personne des Empereurs, dont elle fait connoitre les actions particulières, la conduite domestique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des tems, & jamais Histoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il reduit tout à certains chefs généraux, &

met

met ensemble ce qui se raporte à chaque chef. Son stile est fort simple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les Empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leur vie.

FLORUS.

ON CROIT que Florus pouvoit être Espagnol, de la famille des Sénéques, & avoit eu les noms de *L. Annæus Seneca*, par la naissance, & de *L. Julius Florus* par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'Histoire Romaine en quatre Livres depuis le régne de Romulus jusqu'au tems d'Auguste, qui paroit écrit sous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être sec, décharné, & ennuieux. Le stile en est elégant, agréable, & tient quelque chose de la vivacité poëtique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphase & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'est point un abrégé de Tite-Live, avec qui souvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou Sommaires qui sont à la tête des Livres de Tite-Live, soient de Florus. *Voss.*

JUSTIN.

ON CROIT que c'est à Tite Antonin

que Justin a adressé son abrége de l'Histoire de Trogus Pompeius: mais on n'en peut rien assurer, y aiant plusieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius est mis entre les illustres Ecrivains du tems d'Auguste. On le place entre les Historiens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluste, & Tacite. Son Ouvrage étoit d'une étendue immense, & comprenoit en quarante-quatre Livres toute l'Histoire Grecque & Romaine jusqu'au tems d'Auguste. Justin en a fait l'abrégé en autant de Livres; en quoi il nous a rendu un mauvais service, s'il est vrai que cet abrégé soit la cause de la perte de l'original. On peut juger combien le stile de Trogue étoit pur & élégant, par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a inserée toute entiére dans son trente huitiéme Livre. Elle est fort longue, mais indirecte. Car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluste eussent fait entrer dans leurs Histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir représenté a ses soldats qu'il les conduit, non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute: » Que » l'Asie les attend avec impatience, & » semble les appeller à haute voix & leur » tendre les bras; tant la rapacité des Pro-

» consuls, les violences des gens d'affaires,
» les mauvaises chicanes qu'on leur susci-
» te dans les Tribunaux, leur ont inspiré
» de haine & d'aversion pour les Romains.
Tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium. Le stile de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la Latinité y est assez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a emploié ordinairement les propres termes & les phrases mêmes de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE Auguste.

ON APPELLE *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs Ouvrages, qui n'ont point de raport à mon Histoire.

AURELE VICTOR.

AURELE VICTOR a vécu sous le régne

de Constance, & lontems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne d'un pere fort pauvre & sans Lettres. Il paroit qu'il étoit encore payen quand il ecrivit. Son Histoire des Empereurs commence à Auguste, & va jusqu'à la 23e année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'a Jule César. D'autres attribuent ce petit Ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Aurele Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres & des dattes, & par cette raison conviennent peu à des enfans, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit lontems dans les armées Romaines du tems de Constance. Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son Histoire, qu'il divisa en trente & un Livres. Elle s'etendoit depuis Nerva où finit Suétone, jusqu'a la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les derniers Livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de

Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui sent beaucoup son Grec & son Soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très sincére, & très amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les Idoles, & pour ceux qui les adoroient, particuliérement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE.

EUTROPE a écrit son abrégé de l'Histoire Romaine sous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son stile, on pourroit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

IL ME RESTE à traiter ici de la partie des Belles-Lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, & qui est d'un usage plus étendu : je veux dire le

talent de la parole. Talent, qui éléve l'Orateur au dessus du commun des hommes, & presque au dessus de l'humanité même: qui le rend en quelque sorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plait, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colére ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athénes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissoit des plus grands intérêts de l'Etat, & où l'Orateur, du haut de la Tribune aux Harangues, dominoit par son éloquence sur un peuple immense, qui l'écoutoit avec un profond silence, ou ne l'interrompoit que par des applaudissemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'ébloüir, y a-t-il rien de si grand, rien de si flateur pour l'amour propre?

Lib. 1. de Orat. n. 6 16.

Ce qui reléve encore infiniment le prix de l'éloquence, selon la judicieuse reflexion de Cicéron, c'est la rareté étonnante de bons Orateurs dans tous les siecles.

Qu'on parcoure toutes les autres professions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, Généraux d'armées, Politiques, Magiſtrats, Philoſophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des Poétes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art: le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroitre d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres ſciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiſer dans des ſources écartées, inconnues, & hors de l'uſage commun: au lieu que le talent de la parole eſt une choſe toute naturelle, à la portée ce ſemble de tous, qui n'a rien d'obſcur, ni d'abſtrait, dont une des principales régles & une vertu eſſentielle eſt de s'exprimer clairement ſans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le ſuccès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompenſe engageoit un plus grand nombre de perſonnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, ſoit à Rome, qui ſont les deux grands théatres où les talens de l'eſprit ont brillé avec tant d'é-

clat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'Etat; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des Alliances, des Loix devant le Peuple ou devant le Sénat; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup-sûr le plus puissant. Ainsi la Jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flateuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs? La raison en est évidente, & l'on doit conclure, qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours:

le grand ou le ſublime, le commun ou le ſimple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans [a] le genre ſublime, l'Orateur fait uſage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les penſées, de plus majeſtueux dans les expreſſions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les paſſions. Son diſcours alors eſt comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par ſa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le ſuivre partout où il les emporte. Il eſt de plus d'une ſorte de ſublime. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter de cette matiére, qui ſeule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le [b] ſtile ſimple eſt tout différent. Il eſt clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne ſonge point à s'élever, & ne cherche qu'à ſe faire entendre. Il ſe pique ſeulement d'une pureté de langage particulié-

a Grandiloqui [quidam] ut ita dicam fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum, vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Cic. in Orat. n.* 20.

At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens Judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire qua rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Contrà [ſunt quidam] tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, ſubtili quadam & preſſa oratione limati... Alii in eadem jejunitate concinniores, id eſt faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20.

re, d'une grande élégance, d'une fine délicateſſe. Si quelquefois il hazarde quelque ornement, c'eſt une parure toute ſimple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce ſtile que par ce mot d'Horace, *ſimplex munditiis ;* ni en donner de plus parfaits modéles, que Phédre & Térence.

Un [a] troiſiéme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'eſt pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicateſſe du dernier, ni la force foudroiante du premier. Il les avoiſine tous deux, mais ſans y atteindre, & ſans leur reſſembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, il n'eſt ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des metaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digreſſions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des penſées ingénieuſes, mais conſervant en tout cela le caractére d'une douceur tempérée qui lui eſt propre: de ſorte qu'on peut alors le comparer à une riviére d'une eau claire & coulante,

a Eſt autem quidam interjectis medius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum, nec fulmine utens ſuperiorum : vicinus amborum, in neutro excellens : utriuſque particeps, vel utriuſque (ſi verum quærimus) potiùs expers. *Ibid.* n. 21.

Medius hic modus, & translationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus, ſententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

dont les bords ſont ombragés par des arbres verdoians.

Chacun de ces trois genres eſt fort eſtimable en ſoi-même, & acquiert une grande réputation à tout Ecrivain qui y réuſſit. Mais[a] le ſublime l'emporte infiniment ſur les deux autres. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudiſſemens, qui met en œuvre toutes les paſſions ; & qui tantôt en tonnant & foudroiant, porte le trouble dans le fond des cœurs ; tantôt s'inſinue dans les eſprits avec douceur, & d'une maniére tendre & touchante.

C'eſt la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait;& l'on ſent aiſément combien il eſt difficile & rare qu'un méme homme réuniſſe en lui ſeul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs, tant Grecs que Latins, nous en montrera quelques uns qui ſe ſont attachés avec ſuccès aux deux derniers genres, très peu qui aient pu atteindre juſqu'au ſublime, &

a Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt; ſed hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſonituque feretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat n.* 97.

encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile & si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de stile dont nous parlons, ont chacune tout prés d'elles un defaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altére & les corrompt en voulant les pousser trop loin, & qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand & le sublime en une enflure fastueuse. Car il en est du stile, comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines mesures & certains temperamens à garder, sans quoi l'on donne dans un excès vicieux :

Horat. Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naitre de la vertu même, & se confondre avec elle.

Les Grecs [a] appellent cet excès κακοζηλον, *mauvaise affectation*. Elle peut se trouver dans les trois genres de stile, lorsqu'on va au dela du bon & du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, & qu'on

a Κακόζηλον, id est mala affectatio, per omne dicendi genus peccat. ..Ita vocatur, quicquid est ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, & specie boni fallitur : omnium in eloquentia vitiorum pessimum : nam, cetera cum vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

ſe laiſſe éblouir par la fauſſe apparence du bon : ce qui eſt, en matiére d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci eſt recherché.

Il eſt [a] auſſi une vertu commune à tous les genres de ſtile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Hiſtoriens, des Poétes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de ſtiles, de génies, de caractéres, qui met entr'eux une très grande différence, ſans qu'on puiſſe en trouver un ſeul qui reſſemble parfaitement à un autre. Cependant il y a auſſi entr'eux une ſorte de reſſemblance ſecrette, & comme un lien commun, qui les raproche & les réunit. J'entends par là un certain goût exquis & délicat, une ſorte de teinture du vrai & du beau, une maniére de penſer & de s'exprimer puiſée dans la nature même, enfin je ne ſai quoi, que l'on ſent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait diſcerner à un Lecteur judicieux & ſenſé les Ouvrages tant anciens que modernes qui ſont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voila à quoi les jeunes gens qui ſongent à s'avancer dans les Belles-Lettres, doiventprincipalement donner leurs ſoins

a Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quint. lib. 10. cap. 2.*

& leur application : je veux dire à étudier dans les Ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siécles & de toutes les langues, & à se les rendre familiéres par une lecture sérieuse & réitérée des Auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, &, si j'osois m'exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I.

Siécle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athénes.

La [a] Grece, si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été lontems stérile par raport a l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisoit encore en quelque sorte que balbutier, & que jusques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença

a Græcia... omnes artes vetustiores habet, & multo antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm est à Græcis elaborata vis dicendi atque copia In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quasi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm se Orator extulit.... Non in constituentibus Rempub. nec in bella gerentibu ... nasci cupiditas dicendi solet. Pacis est comes, otiique socia, & jam bene constitutæ civitatis, quasi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n.* 26. & 45.

à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déja passé plusieurs siécles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un Etat, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une République déja bien affermie & bien policée.

Mais [a] ce qui doit paroitre étonnant, c'est que l'Eloquence, presque encore naissante & dès ses premiers commencemens, (car c'est au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque) soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant [b] Périclès on n'avoit aucun discours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui ressentît l'Orateur : & ses discours brilloient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & de plus sublime dans l'éloquence.

Périclès, aiant en vûe de se rendre puissant dans la République, & de dominer dans les assemblées du Peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit tou-

a Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ib. n.* 45.

b Ante Periclem... litera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris esse videatur. *Ib. n.* 17.

tes les ressources nécessaires ; & [a] l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philosophie sous Anaxagore lui avoit appris par quels ressorts on remue & on tourne à son gré le cœur des hommes. Il emploioit avec un art merveilleux tantôt la douceur & l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abbattre & renverser. Athénes, [b] qui voioit luire dans son sein une nouvelle lumiére, charmée des graces & de la sublimité de ses discours, admiroit son éloquence, & la craignoit. On [c] a remarqué que dans le tems même qu'il s'opposoit aux volontés du Peuple avec une sorte de roideur inflexible, il savoit lui plaire, & avoit l'adresse de le ramener insensiblement à son avis. Aussi les Poëtes Comiques, dans leurs Sa-

a In Phædro Platonis [*pag.* 270.] hôc Periclem præstitisse ceteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ Physici fuerit auditor ; à quo censet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didicisset, uberem & fœcundum fuisse, gnarumque (quod est eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat. n.* 15.

b Hujus suavitate maximè exhilaratæ sunt Athenæ ; hujus ubertatem & copiam admiratæ ; ejusdem vim dicendi terroremque timuerunt. *In Brut. n.* 44.

c Quid Pericles ? de cujus dicendi copia sic accepimus, ut cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cum illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt ; tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent quasi aculeos quosdam relinqueret. *De Or. l.* 3, *n.* 138.

tyres contre lui (car alors les plus puissans de la République n'y étoient point épargnés) disoient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les graces résidoit sur ses levres ; de l'autre, qu'il [a] tonnoit & foudroioit, tant ses discours avoient de véhemence, & qu'il laissoit toujours une sorte d'éguillon dans l'ame de ses Auditeurs.

Par ce [b] rare talent de la parole, Périclès vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entiére autorité sur le peuple du monde le plus inconstant, le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de sa liberté ; dont il faloit tantôt relever le découragement dans les disgraces qui lui arrivoient, tantôt rabbattre la fierté & arréter les fougues dans les heureux succès. On voit par là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laissé après lui aucune piéce d'Eloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des Orateurs Grecs ; d'autant plus que, selon [c] Cicéron, c'est lui qui fit naître à Athénes le goût de

a Ab Aristophane poëta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Orat. n.* 29.
Ἤστραπτ', ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

b Itaque hic doctrina, consilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *ibid.*

c Pericles primus adhibuit doctrinam. &c *in Br. n.* 44.

la ſaine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable uſage & la véritable deſtination, & qui en fit ſentir les ſalutaires effets par le ſuccès qu'eurent ſes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arréterai que ſur ceux qui ſont le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

ANTIPHON.

Plut. de vita decem Rhet. ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compoſoit auſſi des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduiſit cette coutume. Il étoit vif & riche pour l'invention, exact pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévûes: il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractére propre & particulier. Il fut condanné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athénes.

ANDOCIDE.

Plut. ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appellé en jugement, comme aiant eu part au renverſement des

ſtatues de Mercure, qui furent toutes abbattues ou mutilées en une ſeule nuit au commencement de la guerre du Péloponnéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſque entiérement deſtitué de figures & d'ornemens.

LYSIAS.

LYSIAS étoit originaire de Syracuſe, mais né à Athénes. A l'âge de quinze ans il paſſa à Thurium en Italie avec deux de ſes freres dans la nouvelle Colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans. *Dionyſ. Halicarn. in Lyſ.*

Il s'y diſtingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence ſimple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicateſſe du ſtile, faiſoit ſon caractére propre. C'étoit, dit [a] Cicéron, un Ecrivain d'une préciſion & d'une élégance extrême, & déja Athénes pouvoit preſque ſe vanter d'avoir un Orateur par-

[a] Fuit Lyſias . . . egregiè ſubtilis atque elegans, quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. *Cic. in Brut. n.* 35.

fait. Quintilien en donne la même idée. Lysias, [a] dit-il, a le stile élegant & leger. S'il suffit à l'Orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité, &, comme [b] Ciceron l'appelle, cette maigreur de stile, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force & de grandeur : car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très forts & très nerveux. Il en usoit ainsi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cause dans le barreau, mais il composoit des plaidoiers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractere, il étoit souvent obligé d'emploier un stile simple & peu relevé ; sans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté

a Lysias subtilis atque elegans, & quo nihil, si oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est inane, nihil accersitum: puro tamen fonti, quàm magno flumini, propior. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b In Lysia sunt sæpe etiam lacerti, sicut nihil fieri possit valentius : verùm est certè genere toto strigosior. *Br. n.* 64.

c Illud in Lysia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidisset enim gratiam, quæ in eo maxima est, simplicis atque inaffectati coloris: perdidisset fidem quoque. Nam scribebat aliis, non ipse dicebat, ut opportuerit esse illa rudibus & incompositis similia, quod ipsum compositio est. *Quint. lib.* 9. *cap.* 4.

qui eſt admirable en lui, & il eût trahi lui-même ſon ſecret. Il faloit donc que ſes diſcours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la Loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans emploier le miniſtére des Avocats.

Quand Socrate fut appellé devant les Juges pour rendre compte de ſes ſentimens ſur la religion, Lyſias lui apporta un plaidoier qu'il avoit compoſé avec beaucoup de ſoin, & où ſans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit [a] qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractére de force & de courage qu'un Philoſophe devoit montrer. *Lib. 1. de Orat. n. 231.*

Denys d'Halicarnaſſe peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractére du ſtile de Lyſias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence ſimple & naturelle dont j'ai parlé. Il raporte même quelques morceaux d'une de ſes harangues, pour mieux faire connoitre ſon ſtile.

ISOCRATE.

ISOCRATE étoit fils de Théodore Athé-

a Illam orationem diſertam ſibi & oratoriam videri, fortem & virilem non videri.

nien, qui s'étant enrichi à faire des instrumens de Musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfans : car il avoit encore deux fils, & une fille. Isocrate vint au monde vers la 86e Olympiade, vingt-deux ans après Lysias, & sept avant Platon.

AN. M. 3568.
AV. J. C. 436.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour Maîtres Prodicus, Gorgias, Tisias, & selon quelques-uns Théraméne, c'est-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires : mais la foiblesse de sa voix, & une timidité presque insurmontable, ne lui permettant pas de se hazarder à paroitre en public, il tourna ses vûes d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au desir de se rendre utile au public, qui étoient ses deux grandes passions ; & ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusoit, il songea à le regagner par le ministére de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, & ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des Sophistes, des questions vagues & inutiles, ou des sujets de pure curiosité, mais des matiéres solides & importantes de gouvernement

& de politique, qui puſſent étre utiles aux Républiques & aux Princes mémes, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes Ecrits. C'eſt Iſocrate lui-méme qui nous apprend dans l'exorde de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vûes. *In Panathem.*

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des Loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déja marqué, que les Parties ſe défendiſſent elles-mêmes ſans emploier de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoiers lui attiroient à lui-méme des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoitre ſouvent devant les Juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une Ecole d'Eloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par ce [a] nouvel établiſſement, la maiſon d'Iſocrate devint pour toute la Gréce une pépiniére féconde de grands hommes, &

[a] Extitit igitur Iſocrates (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magiſter quanquam forenſi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n. 32.*

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib. 2. de Orat. n. 94.*

Clariſſimus ille præceptor Iſocrates, quem non magis libri benè dixiſſe, quàm diſcipuli bene docuiſſe teſtantur. *Quintil. lib. 2. c. 9.*

il n'en ſortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illuſtres perſonnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliére de ſon Ecole ou de ſon cabinet, il ſe fit une réputation à laquelle perſonne après lui ne put atteindre, également eſtimé & pour le talent de bien compoſer, & pour l'art de bien enſeigner, comme ſes Ecrits & ſes Diſciples en firent foi.

Il avoit un diſcernement merveilleux pour connoitre la force, le génie, le caractére de ſes Ecoliers ; pour voir comment il faloit manier leur eſprit, & de quel côté il faloit les tourner : talent [a] rare, & abſolument néceſſaire pour réuſſir dans l'important emploi d'enſeigner. Iſocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ſes plus illuſtres diſciples, qu'il uſoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en compoſant, s'abandonnoit à ſon feu & à ſon imagination,

a Diligentiſſimè hoc eſt eis, qui inſtituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò ſua quemque natura maximè ferre videatur. . . . Dicebat Iſocrates, doctor ſingularis, ſe calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti ſolere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quaſi verecundantem incitabat. Neque eos ſimiles effecit inter ſe, ſed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriuſque natura pateretur. *Lib. 3. de Orat. n. 36.*

imagination, & se répandoit en expressions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hazarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables: mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

L'Ecole d'Isocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des Sophistes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent Ecoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'est-à-dire plus de cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient sous lui. Je serois fâché, pour l'honneur d'un si habile Maitre, que ce qu'on dit de lui par raport à Démosthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui paier entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenoit rien des citoiens d'Athénes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractére, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses Ouvrages.

Plut. de decem. Orator. Gr. in Isocr.

Outre le revenu de ſon Ecole, il recevoit de grands préſens de perſonnes conſidérables. Nicoclès, Roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le diſcours qui porte ſon nom.

Plut. ibid. On raporte d'Iſocrate une parole fort ſenſée. Il étoit à la table de Nicocréon, Roi de Cypre, & on le preſſoit de parler & de fournir à la converſation. Il s'en excuſa toujours, & apporta cette raiſon de ſon refus: *Ce que je ai, n'eſt point ici de ſaiſon; & ce qui ſeroit ici de ſaiſon, je ne le ſai point.* Cette penſée reſſemble fort à celle de Sénéque. *Je* [a] *n'ai jamais voulu plaire au peuple: car il n'approuve point ce que je ſai, & je ne ſai point ce qu'il approuve.*

Ibid. Iſocrate aiant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas ſurvivre au malheur de ſa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours ſans manger. Il avoit vécu quatre-vingts-dix-huit ou cent ans.

Il eſt difficile de mieux peindre le caractére du ſtile d'Iſocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien: je citerai leurs propres paroles.

In Orat. n. 41. & 42. Cicéron, après avoir raporté l'idée

a Nunquam volui populo placere: nam, quæ ego ſcio, non probat; quæ probat populus, ego neſcio. *Senec. Epiſt.* 29.

avantageuse que Socrate s'étoit formée d'Isocrate encore tout jeune ; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré ce semble des Rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son stile. *Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.* » Ce genre d'éloquence est » doux, agréable, coulant, plein de pen- » sées fines & d'expressions harmonieuses: » mais il a été exclu du barreau, & ren- » voié aux Académies, comme plus pro- » pre aux exercices de pur appareil, qu'aux » vrais combats. »

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroit tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (Il venoit de parler de Lysias.) *nitidus & comptus, & palestræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compararat : in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.* *Lib. 10. c. 1.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avoit un

ſtile plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des penſées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un ſoin extrême, & pouſſé peutêtre juſqu'à l'excès. En un mot toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le Genre Démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes Livres de Rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connues, & preſque généralement négligées.

Il me reſte à expoſer une derniére qualité d'Iſocrate, qui eſt ſon vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éléve infiniment au-deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zéle pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſer-

ment & des Traités, & pour tout ce qui a raport à la religion. Il conſeille à tous ceux qui ſont chargés du ſoin de gouverner les Etats & d'adminiſtrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention ſinguliére ces Livres admirables, qui renferment tous les principes de la ſaine & véritable Politique.

ISÉE.

ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lyſias, dont il imita ſi bien le ſtile, qu'en liſant leurs diſcours on avoit de la peine à diſtinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroitre avec éclat après la guerre du Péloponnéſe, & continua juſqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démoſthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Iſocrate, parce que l'éloquence d'Iſée étoit plus forte & plus véhémente, & par cette raiſon plus conforme au génie vif de Démoſthéne.

Plut. in Iſ.

Iſæo torrentior. *Juven.*

LYCURGUE.

LYCURGUE fut fort eſtimé à Athénes pour ſon éloquence, & encore plus pour ſa probité. Il fut chargé de pluſieurs commiſſions importantes, & s'en acquitta toujours avec ſuccès. On lui confia le ſoin de la police dans Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea

de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévére & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion, en écrivant à ſon ami Atticus : *Noſmetipſi, qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidie demitigamur.*

Ad Attic. Epiſt. 13. l. 1.

Lycurgue fut nommé Queſteur, c'eſt-à-dire Receveur Général des revenus de la République, à trois différentes repriſes, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui paſſa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidéle compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de ſoixante * talens : (ſoixante mille écus) il le fit monter juſqu'à douze cens talens. (douze cens mille écus.) C'eſt ce Queſteur, qui, voiant qu'un Fermier faiſoit mener en priſon le Philoſophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à paier dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à ſa place le Fermier, pour avoir eu l'inſolence & la dureté de traiter ainſi un homme de Lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fuſſent livrés, à quoi les Athéniens ne purent conſentir.

* *Ce revenu ſeroit bien médiocre pour une ville comme Athénes, & l'augmentation bien conſidérable. Je ne ſai ſi on ne pourroit pas lire* [illegible], *ſix cens, au lieu de* [illegible], *ſoixante.*

ESCHINE. DEMOSTHENE.

J'AI EXPOSÉ ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent toujours émules & rivaux, & dont les disputes ne cessérent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur stile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du Lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

Traité des Etudes, Tome 2. *Hist. Anc. Tom. 6.*

Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem simul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æschines, & magis fusus, & grandiori similis, quo minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minus.* » Suit » maintenant une foule d'Orateurs, car il » y en a eu à Athénes jusqu'à dix à la fois: » à la tête desquels marche Démosthéne, » qui les a tous passés de bien loin, & qui a » mérité d'être proposé presque comme la » régle de l'éloquence. Son stile a tant de » force, il est si serré, si tendu; tout s'y

Lib. 10. c. 1.

* *La métaphore n'est point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont supposé les Traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, poussent les traits avec une force & une impétuosité extraordinaire.*

» trouve dans une telle justesse & dans une » précision si exacte, qu'on ne trouve rien à » y ajouter, ni à en retrancher. Eschine est » plus abondant, plus diffus. Il paroit plus » grand, parce qu'il est moins ramassé. Il a » plus d'embonpoint, & moins de nerfs.«

HYPERIDE.

Plut. in Hyper.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du barreau, & il y fit admirer son éloquence. Son [a] stile avoit beaucoup de douceur & de délicatesse : mais il n'étoit propre que pour les petites causes. Il se trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il se déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets & quelques éclaircissemens dont il avoit besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie & ses amis,

a Dulcis inprimis & acutus Hyperides : sed minoribus causis, ut non dixerim utilior, magis par. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

il se coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

DINARQUE.

DINARQUE, natif de Corinthe selon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans le tems qu'Alexandre poussoit ses conquêtes dans l'Asie. Il fut disciple de Théophraste qui avoit pris la place & l'Ecole d'Aristote, & fit aussi une liaison particuliére avec Démétrius de Phalére. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais composoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il se proposa pour modéle Hyperide, ou plutôt selon d'autres Démosthéne, dont le stile vif & véhement convenoit mieux à son caractére. *Plut. in Din.*

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'ESPACE qui s'est écoulé depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'Eloquence chez les Grecs: cet espace est à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Gréce avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre, & l'on y avoit vû une foule d'excellens Philosophes: mais l'Eloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja observé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force

& le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems-là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain ? Il se renferma dans Athénes, qui porta dans les cinquante derniéres années de l'espace dont je parle ce grand nombre d'illustres Orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur, & a rendu sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoit & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle & Brut. n. 36. sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis inesset non fucatus nitor.*

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modéles, & que l'on fut fidéle à les imiter, le goût de la bonne Eloquence, c'est-à-dire d'une Eloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vûe, & à suivre d'autres routes, une Eloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoitre. Ce fut Démétrius de Phalére qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DÉMÉTRIUS DE PHALÉRE.

DÉMÉTRIUS, dont il s'agit, fut surnommé le *Phalérien* du nom de Phalére sa patrie, qui étoit un des ports d'Athénes. Il eut pour maître le célébre Théophraste.

Je ne raporterai point ici son histoire, qui est traitée avec assez d'étendue dans le VIIe Volume. On y voit comment Cassandre, s'étant rendu maître d'Athénes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, & s'y conduisit avec tant de sagesse, que le Peuple lui dressa trois cens soixante statues : comment ensuite elles furent renversées, & lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien : enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Livre XVI. §. v.

§. VII.

Livre XVII. §. v.

Je ne considére maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois exposer comment il contribua à la décadence & au dépérissement de l'Éloquence à Athénes.

J'ai déja marqué qu'il avoit été disciple de Théophraste, appellé de ce nom à cause de sa *maniére de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris sous lui un stile orné, fleuri, & élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempé-*

ré, qui tient le milieu entre le ſublime & le ſimple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées : en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne s'éléve pourtant point au-deſſus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, ſi on ne le comparoit au genre ſublime & magnifique, dont la beauté ſolide & majeſtueuſe fait diſparoitre l'éclat de ces graces légéres & ſuperficielles. Il [a] étoit aiſé de reconnoitre à ſon ſtile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été diſciple de Théophraſte. Ses expreſſions éclatantes, ſes métaphores heureuſes, étoient, dit Cicéron, comme autant d'aſtres brillans, qui donnoient du luſtre à ſon diſcours, & le rendoient lumineux.

On ſe laiſſe, pour l'ordinaire, aſſez facilement éblouir par cette ſorte d'éloquence, qui fait illuſion à l'eſprit, en flatant l'imagination. C'eſt ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut le pre-

a Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophraſti diſcipulum agnoſceres. *Offic. l.* 1. *n.* 3.

Cujus oratio cùm ſedatè placidéque loquitur, tum illuſtrant eam quaſi ſtellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n.* 92.

mier [a] qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au Peuple, étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractére : mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une sorte d'éguillon perçant qui pénétroit jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'esprit, telles que sont les Panégyriques, pourvû néanmoins qu'on y garde de sages mesures, & qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on

a Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit : & suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis : sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret : & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Brut. n.* 38.

accorde à ce genre de discours. Peutêtre aussi que cette éloquence auroit été moins dangereuse, si elle s'étoit tenue renfermée dans les assemblées particuliéres des Rhéteurs & des Sophistes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démetrius avoit un bien plus grand théatre. C'étoit devant le Peuple entier qu'elle paroissoit : de sorte que sa maniére de haranguer, si elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la régle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau. Les Ecoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faisoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées sur ce même plan. En se proposant son stile pour modéle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrété : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choses. Elocution, pensées, figures, tout fut outré à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès [a] que l'Éloquence, sortie du Pirée en cet état, se fut répandue dans les Iles & dans

a Ut semel è Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata tota Asia est, ut se externis oblineret moribus, omnemque illam salubritatem Atticæ dictionis quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut. n.* 51.

l'Asie, perdant, pour ainsi dire, cet air de santé & d'embonpoint qu'elle avoit conservé si lontems dans son terroir naturel, elle prit bientôt les maniéres étrangéres, & désapprit presque à parler : tant fut grande & prompte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna en partie celle de l'Eloquence. On n'y vit plus paroitre de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs seulement & quelques Sophistes, répandus en différens endroits de la Gréce & de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siécles après, l'Éloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athénes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un si louable & si saint usage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en parallèle avec les plus célébres Orateurs d'Athénes S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostome, & quelques autres. J'en ai raporté plusieurs extraits dans le second Volume du Traité des Études, surtout de S. Jean Chrysostome, qui ne le cédent point, ce me semble, aux harangues de Démosthé-

ne, ni pour la beauté du stile, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force & la véhemence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; & je croi que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Éloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins assez promts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Art. suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

ROME, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siécles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce tems-là sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce ne fut

qu'après [a] avoir domté les peuples les plus puiſſans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette groſſiéreté & de cette eſpéce de barbarie par raport aux exercices de l'eſprit; & que la Jeuneſſe Romaine, ſortie comme d'un profond ſommeil, & devenue ſenſible à une nouvelle eſpéce de gloire inconnue à ſes ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ſes progrès, de ſa perfection, & de ſa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains : mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui ſont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages.

§. I.

Premier âge des Orateurs Romains.

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des ſciences, & mere du loiſir, firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquerir le talent de la parole. Mais, [b] com-

a Poſtea quàm imperio omnium gentium conſtituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adoleſcens non ſibi ad dicendum ſtudio omni enitendum putavit. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

b Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis eſſe arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, conſequebantur. Poſt autem, au-

me ils ignoroient absolument la route qu'il faloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre esprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il falut que la Gréce vaincue vint au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on se fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeunesse Romaine conçut une ardeur incroiable pour l'Éloquence. Nous avons vû ailleurs quelles difficultés elle trouva à sa premiére entrée à Rome, & quelles traverses il lui falut essuier pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'Éloquence de vaincre les obstacles & de forcer les barriéres qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on se livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la suite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils se faisoient gloire de prendre les leçons.

Hist. Anc. T. XI. part. 2.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus sont Caton le Censeur,

ditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque Doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions : mais nul art, nulle délicatesse, nulle grace, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connoissance du nombre & de l'harmonie du discours.

CATON avoit composé un nombre infini de harangues. On en comptoit du tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il [a] prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de son éloquence qu'une certaine fleur de stile, & une vivacité de couleurs, qui n'étoient point encore alors en usage. *Cic. in Brut. n. 65.*

LES GRACQUES se distinguoient aussi par une éloquence mâle & robuste, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frere, qui sont très vives & très touchantes, & que lui-même a imitées dans la peroraison de son plaidoier pour Muréna. *Quò me miser conferam? quò vertam? In Capitolium-ne? at fratris sanguine redundat. An domum? matrem-ne ut miseram lamentantemque videam, & abjectam?* *Lib. 3. de Orat. n. 215.*

a Intelliges nihil illius lineamentis, nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse. *Brut. n.* 298.

» Où irai-je ? de quel côté me tournerai-» je, malheureux que je ſuis ? Sera-ce vers » le Capitole ? mais il eſt encore teint du » ſang de mon frere. Retournerai je dans » ma maiſon ? Quoi ! pour y voir une mere » affligée, dans la derniére déſolation, & » baignée dans ſes pleurs ? « Si le reſte du diſcours reſſembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En [a] les prononçant, tout parloit en lui, les yeux, la voix, le geſte, de ſorte que ſes ennemis mêmes ne purent retenir leurs

Lib. 10. *c.* 3. larmes. Aulu-Gelle nous a conſervé deux fragmens de diſcours de C. Gracchus, qui ne ſont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils ſont élégans, mais froids, quoique dans une matiére grave & touchante. C'eſt le même Gracchus qui avoit toujours derriére lui un domeſtique, qui, avec ſa flute, l'avertiſſoit quand il devoit hauſſer ou baiſſer le ton de ſa voix.

Quintilien oppoſe ſouvent le ſtile du ſiécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même vivoit ; & il donne à cette occaſion un excellent précepte. » Les [b] jeu-

a Quæ ſic ab illo acta eſſe conſtabat, oculis, voce, geſtu, inimici ut lacrymas tenere non poſſent. *Ibid.*

b Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catoniſque & aliorum ſimilium lectione durescere velit : fiunt enim horridi atque jejuni.... Alterum, quod huic diverſum eſt, ne recentis hujus laſciviæ floſculis capti, voluptate quadam prava deliniantur, ut prædulce illud genus, & puerilibus ingeniis hoc

» nes gens, dit-il, ont deux grands défauts
» à éviter. Le premier seroit, si quelque
» admirateur outré des Anciens leur don-
» noit pour lecture & pour modéles les
» Harangues de Caton, des Gracques, &
» d'autres pareils Auteurs : car ce seroit
» le moien de leur faire prendre un stile
» sec, dur, âpre, hérissé. Un autre défaut
» tout contraire seroit, qu'éblouis par la
» parure brillante du stile mou & efféminé
» qui est devenu à la mode, ils se laissas-
» sent gâter le goût par cette éloquence
» doucereuse & fleurie, d'autant plus dan-
» gereuse pour eux, qu'elle a plus de ra-
» port à leur caractére & à leur âge. Quand
» ils auront le jugement formé & sûr, je
» les exhorterai, dit Quintilien, à lire les
» Anciens, dont l'éloquence mâle & vi-
» goureuse, lorsqu'on en aura séparé la
» rudesse du siécle grossier où ils vivoient,
» servira à soutenir, & même à relever
» les beautés & les ornemens de la nôtre.
» Je leur conseillerai aussi de lire beau-
» coup les Modernes, qui ont d'excellen-
» tes parties, & qui peuvent leur être
» d'une grande utilité.

J'ai cru que ce morceau de Quintilien

gratius, quo propius est, adamant. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum positis, suaserim & antiquos legere, ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii vis, deterso rudis seculi squalore, tum noster hic cultus clariùs enitescet; & novos, quibus & ipsis multa virtus adest. *Quintil. lib. 2. cap. 6.*

étoit fort propre à faire connoitre le ſtile du tems dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien ſenſé, & dont nos jeunes gens auſſi pourront profiter.

Je ne m'arréterai point ſur le caractére de l'éloquence de Scipion & de Lélius. Je ſuis perſuadé, que, quoiqu'elle ſe reſſentît du ſiécle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je raporterai ſeulement ici un fait bien honorable pour Lélius, & qui montre juſqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cauſe très importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cauſe fût en état d'être jugée, & la renvoiérent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une ſeconde fois. Elle eut le même ſort qu'auparavant. Alors Lélius n'héſita point, & força ſes Parties à remettre leur cauſe entre les mains de Galba, celébre Orateur de ce tems-là, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoier, il la gagna tout d'une voix. » On ſavoit pour » lors, dit Cicéron, rendre juſtice au mé» rite d'autrui, même à ſon propre préju» dice. *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, ſic in hoc ipſo humanior: ut faciles eſſent in ſuum cuique tribuendo.*

Brut. n. 85. 88.

§. II.

Second âge des Orateurs Romains.

JE PLACERAI dans ce ſecond âge quatre Orateurs : Antoine & Craſſus, qui étoient plus âgés ; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoit guéres que par ce que Cicéron nous en apprend dans ſes Livres de Rhétorique. Il [a] remarque que ce fut ſous les deux premiers que l'Éloquence Latine, parvenue à une ſorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voiage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconſul, s'arréta quelque tems à Athénes & dans l'Ile de Rhodes ſous différens prétextes, mais en effet pour avoir occaſion de converſer avec les plus habiles Maîtres de Rhétorique, & pour ſe perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la ſuite de paroitre ignorer ce que les Grecs enſeignoient ſur l'Art de parler, eſpérant par ce moien rendre ſon éloquence moins ſuſpecte. En [b] ef-

Lib. 1. *de Orat. n.* 82. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 3.

Ibid. n. 153.

a Quod idcirco poſui, ut dicendi Latinè prima maturitas in qua ætate extitiſſet, poſſet animadverti. *Cic. in Brut. n.* 161.

Ego ſic exiſtimo... in his primùm cum Græcorum gloria Latinæ dicendi copiam æquatam. *Ibid. n.* 138.

b Erat memoria ſumma, nulla meditationis ſuſpicio. Imparatus ſemper aggredi ad dicendum videbatur: ſed ita erat paratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non ſatis parati ad cavendum fuiſſe. *Brut. n.* 139.

ſet il paſſoit communément dans l'eſprit de ſes auditeurs pour venir au Barreau plaider ſes cauſes preſque ſans preparation. Mais, dans la verité, il étoit tellement preparé, que ſouvent les Juges ne l'étoient pas aſſez pour ſe deffier de lui. Rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa cauſe ne lui échapoit. Il ſavoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faiſoit plus d'impreſſion. Il étoit moins attentif à la delicateſſe & à l'elegance des mots, qu'à leur force & à leur energie. Il ne paroiſſoit occupé que des choſes mêmes & du raiſonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un Orateur, & il les ſoutenoit merveilleuſement par la force & la dignité de ſa prononciation.

Lib. 2. de Orat. n. 197-203. Il trace lui-même, dans le ſecond Livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pourſuivi, & à juſte titre, comme auteur de ſedition : cauſe, comme on le ſent bien, très difficile & très delicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachérent le coupable à la ſévérité des Juges ; & il avoue lui-même qu'il gagna ſa cauſe, moins par l'évidence des raiſons, que par la force des paſſions qu'il ſut emploier à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eſt à nobis tum accuſatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie,

tie, avoit laissé les Juges parfaitement convaincus de la justice de sa cause, & enflammés de colere contre Norbanus : *Cùm tibi ego, non judicium, sed incendium tradidissem.* Rien n'est plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'usage qu'Antoine fit pour lors de ses talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit dûe.

CRASSUS étoit le seul qu'on pût mettre en parallele avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son [a] caractére propre étoit un air de gravité & de dignité, qu'il savoit tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, & même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuse netteté, & relevoit la beauté de son discours par la force des preuves, & par l'agrément des similitudes. *Brut. n. 143.*

Lorsque Crassus avoit affaire à des personnes de mérite & de réputation, il avoit grand soin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien

a Erat summa gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius non scurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & sine molestiâ diligens elegantia. *&c.*

de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant*. Modération [a] rare dans ceux qui ſe piquent de plaiſanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient ſur le champ, & qui, ſelon eux, leur feroit honneur. Mais il en uſoit autrement à l'égard de ceux qui donnoient priſe ſur eux par leur mauvaiſe conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faiſoit le métier d'accuſateur pour profiter des récompenſes qu'accordoient les loix à ceux qui faiſoient condanner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme ſe fit connoitre en accuſant quelque perſonnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un diſſipateur qui avoit perdu tout ſon bien en débauches. Plaidant un jour contre Craſſus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans leſquels il ſe contrediſoit manifeſtement. Craſſus piqué ſut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à ſon tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun deſquels, ſelon une coutume aſſez ordinaire, il étoit fait mention au commencement de la Maiſon de Campa-

a Quod eſt hominibus facetis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea, quæ occurrant, ſcùm ſalſiſſimè dici poſſunt, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

gne où l'on ſuppoſoit que la converſation s'étoit tenue ; & après avoir bien conſtaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que ſon pere lui avoit laiſſées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une [a] occaſion fortuite donna lieu à Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec toute une autre force & toute une autre vivacité, & de joindre l'invective amére à la plaiſanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une Dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les Images de ſes ancêtres : elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus transporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : » Que faites-vous ici, lui dit-il ? Quelle

a Quis eſt qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum eſſe Brutum, quàm illis tragœdiis quas egit idem, cùm caſu in eadem cauſa cum funere efferretur anus Junia ? Proh dii immortales ! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina, cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminente, ſumma gravitate & celeritate verborum : *Brute, quid ſedes ? Quid illam anum patri nunciare vis tuo ? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? Quid te facere ? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere ? Patrimonio-ne augendo ?*

» nouvelle voulez-vous que cette Dame » porte à votre pere, à ces grands hommes » dont vous voiez qu'on porte ici les Ima- » ges, à tous vos autres ancêtres, & en » particulier à Junius Brutus, qui a déli- » vré ce peuple de la domination des » Rois ? De quelle action, de quelle ſorte » de gloire, de queì genre de mérite leur » dira-t-elle que vous vous piquez ? Eſt-ce » du ſoin d'augmenter votre patrimoine ? » Cela conviendroit peu à votre naiſſance; » mais ſuppoſons que cela n'y dérogeât » point : vos débauches l'ont entiérement » abſorbé. Eſt-ce de l'étude du Droit Ci- » vil ? Le nom de votre pere devroit vous » y porter: mais vous en ignorez juſqu'aux » principes les plus communs. Eſt-ce de la » ſcience militaire, vous qui n'avez jamais » vû ni camp ni armée ? Enfin eſt-ce de l'é- » loquence, dont vous n'avez aucun trait ? » & ce qu'on peut remarquer en vous de » volubilité de langue & de force de pou- » mons, vous ne l'emploiez ici qu'à exer- » cer par vos calomnies un honteux &

At id non eſt nobilitatis. Sed fac eſſe. Nihil ſupereſt: libidines totum diſſipaverunt. An juri civili ? Eſt paternum. Sed. &c An rei militari, qui nunquam caſtra videris? An eloquentiæ, quæ nulla eſt in te, & quidquid eſt vocis ac linguæ, omne id iſtum turpiſſimum calumniæ quæſtum contuliſti ? Tu lucem aſpicere audes ? Tu hos intueri ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu ? Tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis : quibus non modò imitandis, ſed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquiſti ? Lib. 2. de Orat. n. 223-226.

» sordide commerce d'avarice. Quoi! vous » osez encore soutenir la lumiére du jour, » envisager ces Juges, & paroitre, soit » dans le Barreau, soit dans la Ville, en » présence de vos Concitoiens? Quoi! vous » n'êtes pas couvert de honte & saisi de » tremblement à la vûe du convoi de cette » illustre Dame, & de tant de respectables » Images, dont vous deshonorez la gloire » par votre indigne conduite? « Un seul morceau comme celui-ci doit faire connoitre ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoissance du Droit: en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup sur lui. C'étoit le plus habile Jurisconsulte de son siécle, & en même tems un des plus célébres Orateurs. Ils [a] étoient tous deux à peu près de même âge, avoient passé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette ressemblance mutuelle, & cette sorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne

a Illud gaudeo, quòd & æqualitas vestra, & pares honorum gradus, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

ſervoit qu'à en ſerrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déja beaucoup dans le Barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractére de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA, [a] du côté de l'invention, avoit de la pénétration & de la juſteſſe d'eſprit : ſon élocution étoit pure & coulante. Comme la foibleſſe de ſa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit ſoin auſſi de régler ſur ce peu de force ſon ſtile & ſa maniére de compoſer. Tout étoit juſte, exact, & de bon goût dans ſon diſcours. Mais ce qui étoit le plus admirable en lui, c'eſt que ne pouvant preſque faire uſage du ſtile véhément & impétueux, & ſe trouvant hors d'état par conſéquent d'entraîner les Juges par la force de ſon diſcours ; il ſavoit pourtant les manier avec tant d'adreſſe & d'habileté, qu'il produiſit ſur leur eſprit le même effet par ſon éloquen-

a Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac ſolutè : & ut ad infirmitatem laterum perſcienter contentionem omnem remiſerat, ſic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione niſi ſincerum, nihil niſi ſiccum, atque ſanum : illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix poſſet, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à ſe commoti, quod à Sulpicio concitati. *Brut. n.* 202.

ce douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS,[a] au contraire, avoit le stile grand, véhément, & pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geste & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux, mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au Barreau, non au Théatre. Son discours étoit abondant & rapide, mais sans passer les justes bornes, & sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenoit pour modéle Crassus, Antoine plaisoit davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens sans se ressembler; & que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Crassus deux maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnérent tous leurs soins, & se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

a Fuit enim Sulpitius vel maximè omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum suavis & splendida: gestus & motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. *Ibid.* *n.* 203.

Il y eut une différence remarquable entre le ſort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut juſqu'à un âge avancé, devint Conſul, & plaida avec Hortenſius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III.

Troiſiéme âge des Orateurs Romains.

C'EST ICI le beau ſiécle de l'Eloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala preſque Rome à Athénes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortenſius, Céſar qui auroit été un Orateur du premier ordre, s'il ſe fût attaché au Barreau; Brutus, Meſſala, & pluſieurs autres, qui tous ſe ſont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs diſcours ne ſoient point arrivés juſqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être propoſé parmi les Romains, comme le modele le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me ſoit permis de renvoier mes Lecteurs à l'endroit du Traité des Études, où je me ſuis fort étendu ſur ce qui regarde Cicéron, & le caractére de ſon éloquence, dont, par cette raiſon, il me reſte peu de choſe à dire.

Tome II.

Lib. 2. de Orat. n. 2.

Il apporta en naiſſant un génie heureux, que ſon pere prit ſoin de cultiver d'une maniére particuliére, ſous la direction de

Craſſus, qui préſidoit à ſes études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles Maîtres qui fuſſent alors à Rome, & enſuite paſſa dans la Gréce & dans l'Aſie Mineure, pour y puiſer dans les ſources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Son [a] frere Quintus croioit que la nature ſeule, aidée & ſoutenue par un fréquent exercice, ſuffiſoit pour former l'Orateur. Cicéron penſoit bien autrement, & étoit perſuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquérir que par une vaſte étendue de connoiſſances. Auſſi, perſuadé que ſans une étude opiniâtre, & ſans une ardeur qui allât preſque juſqu'à la paſſion, on ne pouvoit rien faire de grand, il ſe donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au Barreau, il s'attira un applaudiſſement général.

Il avoit un eſprit fécond, vif, brillant; une imagination riche, & pleine de vivacité; un ſtile orné, abondant, étendu; ce qui n'eſt pas un défaut dans un jeune Avocat. On ſait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroiſſe dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance: *Volo ſe efferat* *Lib. 2. de Orat. n. 88.*

a Soles nonnunquam hac de re à me in diſputationibus noſtris diſſentire, quòd ego eruditiſſimorum hominum artibus eloquentiam contineri ſtatuam; tu autem illam ab elegantia doctrinæ ſegregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. *Lib. 1. Orat. n. 5.*

in adolescente fœconditas. Quintilien [a] recommande souvent & fortement aux Maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs Disciples un discours déja formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie & fasse des efforts, & qui passe les bornes d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

In Orat. n. 107. 108. Cicéron lui-même cite un exemple de ce stile trop abondant & trop fleuri, tiré de son Plaidoier pour Roscius d'Amérie, accusé d'avoir fait mourir son pere. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les Loix Romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel consistoit à les mettre dans un sac bien fermé & bien cousu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante, pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat, qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son pere. *Pro Rosc. Amer. n. 70.* *Quid est tam commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cœlo non*

a In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest: melior autem est indoles læta generosique conatus & vel plura concipiens interim spiritus. . Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur. *Quintil. lib. 2. cap. 4.*

quærant : ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c. « Qu'y a-t-il d'un usage si commun » que la respiration aux vivans, la terre aux » morts, l'eau à ceux qui sont portés sur la » mer, le rivage à ceux qui sont poussés » par les flots? Par l'invention de ce suppli- » ce, ces malheureux, pendant le peu de » tems qu'ils peuvent conserver la vie, vi- » vent sans pouvoir respirer l'air ; ils meu- » rent, sans que leurs os puissent toucher » la terre : ils sont portés sur les eaux, sans » pouvoir en être lavés : enfin ils sont pous- » sés sur les rivages & sur les rochers, sans » pouvoir y trouver de repos, même après » leur mort.

Tout [a] l'endroit du supplice des parricides, & surtout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelque tems après, commença à sentir que ce lieu commun sentoit trop le jeune homme, (il avoit pour lors vingt-sept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'espérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet

a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse pòst aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quàm spe & expectatione laudati.

ce morceau n'a qu'un brillant peu ſolide ; qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut ſoutenir un examen un peu ſérieux. Les penſées y ſont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d antithéſes & d'oppoſitions.

In Brut. n. 316. Cicéron changea bientôt de goût, & après le voiage qu'il fit à Athénes & dans l'Aſie Mineure, où tout célébre Avocat qu'il étoit, il ſe rendit le diſciple des ſavans Rhéteurs qui y enſeignoient, il revint à Rome preſque tout changé & tout autre. Molon [a] le Rhodien ſur-tout lui rendit de grands ſervices, en lui apprenant à retrancher de cette ſuperfluité & de cette abondance, qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ſerrer davantage ſon ſtile, à le retenir dans de juſtes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité.

L'émulation qu'excitérent en lui les grands ſuccès d'Hortenſius ſon ami, mais ſon rival, lui ſervit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il ſemble que depuis ce tems-là il forma le deſſein d'enlever à la Gréce, ou du moins de lui diſputer la gloire de l'éloquence. Il en embraſſa courageuſement toutes les par-

Traité des Etudes, Tome II.

a Molo dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòſt, non modò exercitatior, ſed propè mutatus.

ties, & n'en négligea aucune. Le ſtile ſimple, le ſtile orné, le ſtile ſublime, lui devinrent également familiers; & l'on trouve des modéles achevés de ces trois genres dans ſes harangues. Il [a] en déſigne lui-même pluſieurs endroits dans ſon Traité *de l'Orateur*, où il avoit emploié ces divers genres d'écrire, & il avoue ingénuement qu'il croit, ſinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir eſſaié d'y réuſſir, & en avoir approché. Perſonne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réuſſi à en mouvoir les reſſorts, ſoit [b] par les paſſions douces & tendres, dont l'inſinuation eſt le propre effet; ſoit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ſes Peroraiſons. Quand on [c] partageoit les plaidoiers, on lui laiſſoit toujours cette derniére partie, & il y réuſſiſſoit particuliérement; non, dit-il, qu'il eût plus d'eſ-

a Nulla eſt ullo in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non aſſequimur, ac quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

b Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

c Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio ſed dolore aſſequebar.... nec unquam is qui audiret incenderetur, niſi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n.* 130 & 132.

prit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, sans quoi son discours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce [a] fut ce rare mélange & cet heureux assortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoiers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avoit encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, & enleva tous les suffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de solidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome, [b] qui étoit encore sans goût & sans délicatesse d'oreilles, les toléroit, & alloit même jusqu'à les admirer. Hortensius avoit commencé à jetter des graces dans le discours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croioit, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il emploioit consistoient plus dans les mots & dans les tours, que dans

a Jejunas hujus multiplicis & æqualiter in omnia genera fusæ orationis aures civitatis accepimus, easque nos primi, quicumque eramus, & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia studia convertimus. *Orat. n.* 106. Propter exquisitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n.* 321.

b Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

les pensées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité & de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avoit tenu Démosthéne, lequel, uniquement attentif aux choses mémes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre [a] Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vûe l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses juges ; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet [b] agrément de stile, répandu dans les

a Ne illis quidem nimiùm repugno qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret ; cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *c.* 10.

b Cui tanta unquam jucunditas affuit ? Ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas ; &, cùm transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil, lib.* 10. *cap.* 1.

harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur ; & que les Juges qu'il entrainoit par une véhémence impérieuse, croioient le suivre simplement & de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence Latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours. Car [a] les pensées les plus agréables & les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure & de nombre, blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il [b] y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en possession de ce genre de beauté par les Ouvrages merveilleux de leurs Ecrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à sa derniére perfection. J'ai marqué au commencement de ce Volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont [c] il a donné le

a Quamvis graves suavesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat.* n. 150.

b Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat.* n 171.

c Cæsar Tullium, non solùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus ; sed etiam bene meritum de populi Romani

premier la connoiſſance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi Céſar avoit raiſon de dire que Cicéron avoit rendu un grand ſervice à ſa patrie. Car, par ſon moien, Rome, qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette ſorte de gloire, la lui a enlevée, ou, ſi l'on veut, eſt venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démoſthéne avoit été à Athénes : c'eſt-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut degré où elle ſoit jamais parvenue.

§. IV.

Quatriéme âge des Orateurs Romains.

C'EST le ſort ordinaire des choſes humaines, quand elles ſont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'Éloquence éprouva à Rome cette triſte fatalité, auſſi bien que la Poéſie & l'Hiſtoire. Peu d'années après la mort d'Auguſte, cette région, ſi fertile en beaux Ouvrages & en riches productions, ne [a]

nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut ereptum illis eſt, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut. n.* 254.

a Omnis fœtus repreſſus, exuſtuſque flos ſiti veteris ubertatis exaruit. *Brut. n.* 16.

porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant miſe en honneur ; & comme ſi elle eût été frapée d'un vent brulant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'eſt-à-dire, cette extrême délicateſſe de goût qui régnoit dans tous les Ecrits, ſécha preſque tout-à-coup, & diſparut.

Un homme, eſtimable d'ailleurs par ſes rares talens, par ſon bel eſprit, par ſes ſavans Ouvrages, cauſa ce changement dans l'Eloquence : on ſent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande eſtime de lui-même, une ſorte de jalouſie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un deſir violent de ſe diſtinguer, &, pour ainſi dire, de faire ſecte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jettérent dans des routes nouvelles & inconnues aux Anciens.

On abuſe des meilleures choſes, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pouſſer trop loin. Les graces, dont Cicéron avoit embelli & enrichi l'Eloquence Romaine, étoient diſpenſées ſobrement & avec juſteſſe : Sénéque les prodigua ſans diſcernement & ſans meſure. Dans les Ecrits du premier, c'étoient des ornemens graves, mâles, majeſtueux, & propres à relever la dignité d'une Reine : dans ceux du ſecond, on pourroit preſque dire que c'étoit une parure

de Courtisane, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'Eloquence, l'étoufoit à force de perles & de diamans, & la faisoit disparoitre. Car le fond de Sénéque est admirable. Nul Auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. Mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithéses & les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque à chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à souhaiter que Sénéque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue, me dispense d'en dire ici davantage.

Lib. 1. c. 1.

Traité des Etudes, Tome II.

PLINE LE JEUNE.

L'AUTEUR, dont je commence à parler, est un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractére de bonté & de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son stile par des extraits tirés de

ſon Panégyrique de Trajan, qui eſt la ſeule piéce d'éloquence de lui qui ſoit parvenue juſqu'à nous.

Abrégé de la Vie de Pline le jeune.

An. J. C. 61. PLINE le Jeune naquit à Côme, ville d'Italie, d'une ſœur de Pline le Naturaliſte, qui l'adopta enſuite pour ſon fils.

Aiant perdu ſon pere de fort bonne heure, il eut pour Tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de ſon ſiécle, qui le regarda toujours comme ſon propre fils, & en prit un ſoin particulier. Virginius, devenu ſuſpect, & méme odieux par ſes vertus aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de ſe ſauver de leur jalouſie & de leur haine. Il vécut quatre-vingts-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obſéques magnifiques, & Corneille Tacite, Conſul, prononça l'Oraiſon funébre.

Ep. 1. lib. 2.

Pline ne fut pas moins heureux en Maîtres, qu'il l'avoit été en Tuteur. Nous avons vû ailleurs qu'il étudia la Rhétorique ſous Quintilien, & qu'il fut de tous ſes diſciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua auſſi le plus de reconnoiſſance. Toute la ſuite de ſa vie ſera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'Ecole de ce célébre Rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge

Ep. 4. l. 7.

de quatorze ans il composa une Tragédie Grecque. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poësies. C'étoient là ses amusemens.

Il crut devoir entendre aussi Nicéte de Smyrne, célébre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome. *Ep. 6. lib. 6.*

Je mets au nombre de ses Maîtres Rusticus Arulenus, qui avoit été Tribun du Peuple en 69, & qui faisoit profession de la Philosophie Stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent pour lui un crime sous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu ; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance. *Ep. 14. lib. 2.* Domitien.

Pline fut envoié en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une Légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air [a], dit-il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extréme politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vi- *Ep. 10. l. 1.*

a Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multum severitatis. Reverearis occursum, non reformides. Vitæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non homines : nec castigat errantes, sed emendat.

ces, & non pas aux hommes. Il raméne ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître, un modéle, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

Son Oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miséne. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des affaires publiques.
Ep. 8. l. 5. Il plaida sa premiére cause à dix-neuf ans.
Ep. 18. l. 1. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il faloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est[a] cette action qui, la premiére, le fit connoitre, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux.
Ep. 16. l. 4. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se

a Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit.

voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il faloit qu'il passat au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé. La plupart des autres Avocats vendoient leur ministére, & à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avoient substitué un sordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arréter ce désordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaisir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. » Que je suis content, disoit-il, de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour » les causes dont je me suis chargé, mais » d'avoir toujours refusé toutes sortes de » présens, & jusqu'à des étrennes ! Il [a] est » vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnête se doit éviter, non comme défendu, *Ep. 14. l. 5.*

* *Par ce Décret, il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cause. On permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. (douze cens cinquante livres.)* Ep. 21. l. 5.

a Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, si prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipse permiseris.

» mais comme honteux. Il y a pourtant je » ne ſai quelle ſatisfaction à voir publi- » quement défendre ce qu'on ne s'eſt ja- » mais permis.

Ep. 23. lib. 6. Il ſe faiſoit un plaiſir, & même un devoir, d'aider de ſes avis, & de produire dans le Barreau de jeunes gens de famille, & de bonne eſpérance. Il ne ſe chargeoit de certaines cauſes, qu'à condition qu'on lui donneroit pour adjoint un jeune Avo- *Ep. 11. l. 6.* cat. Le [a] comble de ſa joie étoit d'en voir, qui, en ſuivant ſes conſeils & ſes traces, commençoient à ſe diſtinguer dans la plaidoierie. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public partoient de tels ſentimens !

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta juſqu'aux premiéres charges de l'Etat. Il y porta partout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien, il fut fait Préteur.

Ce Prince farouche, qui regardoit comme une cenſure de ſa conduite l'innocence des mœurs, chaſſa de Rome & de l'Italie *Ep. 11. l. 3.* tous les Philoſophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la ville. » J'allai l'y trouver, dit Pline, dans

a Odiem lætum, notandumque mihi candidiſſimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clariſſimos juvenes nomen & famam ex ſtudiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quaſi exemplar eſſe propoſitum?

» une

„ une conjoncture où ma visite étoit plus „ remarquable & plus dangereuse. J'étois „ Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes qu'il avoit „ contractées pour de très-nobles usages. „ Quelques-uns de ses amis les plus puissans & les plus riches ne voulurent pas „ s'appercevoir de son embarras. Moi, „ j'empruntai la somme, & je lui en fis „ don. J'avois pourtant alors sujet de „ trembler pour moi-même. On venoit de „ faire mourir ou d'envoier en exil sept „ de mes amis. Les morts étoient Sénécion, „ Rusticus, Helvidius : les exilés, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. La [a] foudre tombée autour de moi tant de fois, „ & encore fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort. „ Mais il s'en faut bien que je croie avoir „ pour cela mérité toute la gloire que me „ donne Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter „ l'infamie ». Où trouve-t-on de pareils amis, & de pareils sentimens ?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échapé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterois bien qu'il eût cette obligation à Quintilien son maître & son ami, qui sans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Em-

[a] Tot circa me jactis fulminibus quasi ambustus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibusdam notis augurarer.

pereur, depuis ſurtout qu'il l'avoit chargé de l'éducation des petits-fils de ſa ſœur. L'Hiſtoire ne nous dit rien ſur ce ſujet : elle nous apprend ſeulement qu'on trouva une accuſation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

Ep. 5. l. 1. An. J. C. 96. La mort ſanglante de cet Empereur, qui eut pour ſucceſſeur Nerva, rendit la tranquillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célébre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la perſécution faite à Ruſticus Arulenus, avoit encore triomphé de ſa mort en inſultant à ſa mémoire par des Ecrits injurieux, & pleins d'une inſolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche & plus rampant depuis la mort de Domitien. C'eſt l'ordinaire de ces ames vendues à l'iniquité, & ſans honneur. Il craignit le reſſentiment de Pline, l'ami déclaré de Ruſticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué perſonnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoierie publique au Barreau, il lui avoit dreſſé un piége meurtrier par une interrogation inſidieuſe au ſujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé : laquelle expoſoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité ; ou l'auroit deshonoré pour toujours, s'il l'eût trahi. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juſte vengeance de

Pline, emploia auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les derniéres bassesses, de vouloir oublier le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Rusticus, qui n'étoit pas encore revenu de son exil. On ne sait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Aussitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir sérieusement pensé, que l'occasion étoit grande & belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquerir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliére avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux & le plus respecté de son tems, aussi bien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiére étoit femme de Pœtus Thrasea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priscus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puissant & fort accrédité, qui étoit désigné Consul pour l'année suivante, avoit, sous le régne précédent, poursuivi dans le Sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse en- Ep. 13. l. 9.

Ep. 17. l. 4. treprise. Il n'avoit jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit comme le plus sage & le plus habile homme du siécle. Mais dans cette occasion, le connoissant d'une prudence timide & trop circonspecte, & [a] sachant que sur ce qu'on a bien résolu de faire il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres, il ne lui fit point part de son dessein, & se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, & demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissement : mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable, sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un Consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressans, qu'il s'étoit exposé avec trop de courage & trop peu de prudence, & le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par-là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvû que ce soit aux méchans Empereurs*.

Enfin on commença à opiner. Les pre-

a Expertus usu, de eo quod [illegible] lendos, [illegible] quibus consultis destinaveris non esse consu-, obsequi debeas.

miers qui parlérent, & c'étoient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Presque tous les autres se déclarérent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiére à fond, & répondit à tout ce qu'on avoit avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudissemens, ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut subit le changement que produisit ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit proposé. Le Collégue de Certus parvint au Consulat, auquel il avoit été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline! Un seul homme, par l'idée qu'on a de son zéle pour le bien public, raméne à lui tous les suffrages, soutient l'honneur de son Corps, & rend le courage à une Compagnie aussi auguste qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & presque muette.

Je raporterai encore deux occasions im-

portantes, où il fit paroitre, non comme Sénateur, mais comme Avocat, & la force de son éloquence, & sa juste indignation contre les oppresseurs du peuple dans les provinces. Elles sont toutes deux du même tems : je n'en sai pas précisément l'année.

Ep. 11. l. 2. Dans la premiére, » on vit un événe-» ment fameux par le rang de la personne, » salutaire par la sévérité de l'exemple, » mémorable à jamais par son importan-» ce. » J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup son récit.

» Marius Priscus, Proconsul d'Afrique, » accusé par les Africains, sans proposer » aucune défense, se retranche à demander » des Juges ordinaires. Corneille Tacite » & moi, (c'est Pline qui parle) chargés » par ordre du Sénat de la cause de ces » peuples, nous crumes qu'il étoit de no-» tre devoir de remontrer que les crimes » dont il s'agissoit étoient d'une énormité » qui ne permettoit pas de civiliser l'affai-» re. On n'accusoit pas Priscus de moins, » que d'avoir vendu la condannation, & » même la vie des innocens.... Vitellius » Honoratus, & Flavius Martianus, com-» plices assignés, parurent. Le premier » étoit accusé d'avoir acheté trois * cens » mille sesterces le bannissement d'un » Chevalier Romain, & la mort de sept » de ses amis. Le second en avoit donné » sept * cens mille, pour faire souffrir di-

*Trente-sept mille cinq cens livres.

* Quatre-vingts sept

» vers tourmens à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condanné au fouet, de là envoié aux mines, & à la fin étranglé en prison. Mais une mort favorable déroba Honoratus à la Justice du Sénat. On amena donc Martianus sans Priscus. Sur quelques contestations qui arrivérent à ce sujet, l'affaire fut envoiée à la premiére assemblée du Sénat. *mille cinq cens livres.*

» Cette assemblée fut des plus augustes. Le Prince y présidoit : il étoit Consul. *Trajan.* Nous entrions dans le mois de Janvier, qui est celui où le Sénat est ordinairement le plus nombreux. D'ailleurs l'importance de la cause, le bruit qu'elle avoit fait, la curiosité naturelle à tous les hommes de voir de près les grands & rares événemens, avoient attiré de toute part une foule d'auditeurs. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle assemblée, & en présence de l'Empereur. J'ai plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si tout eût été nouveau pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, un

» homme, qui, peu auparavant, tenoit
» le rang de Consulaire, étoit orné d'un
» important sacerdoce, & qui alors étoit
» dépouillé de ces deux grands titres. J'a-
» vois un véritable chagrin, d'accuser un
» malheureux déja condanné. Si l'énor-
» mité de son crime parloit contre lui, la
» pitié, qui suit ordinairement une pre-
» miére condannation, parloit en sa fa-
» veur. Enfin je me rassurai. Je commen-
» çai mon discours, & je reçus autant
» d'applaudissemens que j'avois eu de
» crainte. Je parlai près de cinq heures :
» car a on me donna près d'une heure &
» demie au delà des trois & demie qui
» m'avoient été d'abord accordées. Tout
» ce qui me paroissoit contraire & fâcheux
» quand j'avois à le dire, me devint favo-
» rable quand je le dis. Les bontés, les
» soins de l'Empereur pour moi, je n'ose-
» rois dire ses inquiétudes, allérent si
» loin, qu'il me fit avertir plusieurs fois
» par un affranchi que j'avois derriére
» moi, de ménager mes forces, & de ne pas
» oublier la foiblesse de ma complexion.

» Claudius Marcellinus défendit Mar-
» tien. Le Sénat se sépara pour se rassem-
» bler le lendemain : car il n'y avoit pas
» assez de tems pour achever un nouveau
» plaidoier avant la nuit.

a Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas acceperam, sunt additæ quatuor.

» Le jour d'après, Salvius Liberalis parla
» pour Marius. Cet [a] Orateur a l'eſprit
» délié, arrange ſon ſujet avec ordre, a
» beaucoup de véhémence, & eſt vérita-
» blement diſert. Ce jour-là il déploia tous
» ſes talens. Corneille [b] Tacite répondit
» avec beaucoup d'éloquence, & fit écla-
» ter ce grand, ce ſublime, qui régne dans
» ſes diſcours. Catius Fronto fit une très
» belle replique pour Marius, & comme
» il parloit le dernier, & qu'il reſtoit peu
» de tems, il tâcha plus à fléchir les Juges,
» qu'à juſtifier l'accuſé. La nuit ſurvint, &
» l'affaire fut encore remiſe au lendemain.

» Alors il fut queſtion d'examiner les
» preuves, & d'opiner. C'étoit certaine-
» ment quelque choſe de fort beau, de fort
» digne de l'ancienne Rome, que de voir
» le Sénat trois jours de ſuite aſſemblé,
» trois jours de ſuite occupé, ne ſe ſeparer
» qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Con-
» ſul déſigné, homme d'un rare mérite,
» & très zélé pour la juſtice, opina le pre-
» mier. Il fut d'avis de condamner Marius
» à porter au Tréſor public les ſept cens
» mille ſeſterces qu'il avoit reçus, & de le
» bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus
» loin contre Martien, & fut d'avis de le
» bannir même d'Afrique. Il conclut par

a Vir ſubtilis, diſpoſitus, acer, diſertus.

b Reſpondit Cornelius Tacitus eloquentiſſimè, &, quod eximium orationi ejus ineſt, σεμνῶς.

» proposer au Sénat de declarer que nous
» avions Tacite [a] & moi fidélement & di-
» gnement rempli & son attente, & notre
» ministére. Les Consuls désignés, & tous
» les Consulaires, qui parlérent ensuite,
» se rangérent à cet avis. Il y eut après cela
» quelque partage : mais enfin tout le
» monde revint au sentiment de Cornutus.

Pline termine sa lettre par un petit trait de gaieté. » Vous voila, dit-il à son ami, » bien informé de ce qui se passe ici. In- » formez-moi à votre tour de ce que vous » faites à votre campagne. Rendez moi un » compte exact de vos arbres, de vos vi- » gnes, de vos blés, de vos troupeaux ; & » songez que, si je ne reçois de vous une » très longue lettre, vous n'en aurez plus » de moi que de très courtes. Adieu.

Epist. 4. & 9. lib. 3.

Il paroit que Pline étoit comme le refuge & l'asyle des provinces opprimées. Les Députés de la * Bétique vinrent supplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuser son ministére à ces peuples, pour qui il avoit déja plaidé dans une pareille occasion.

a Ego & Tacitus. *Le latin est plus simple & moins cérémonieux.* Moi & Tacite.

* *L'Andalousie répond en grande partie à ce que les Anciens appelloient la Bétique.*

Car, dit[a] Pline, vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Classicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que tout mort qu'il étoit, son procès fût instruit. Les loix le vouloient ainsi. Elle accusa en même tems les ministres, les complices de son crime, & demanda justice contr'eux. La premiére chose que Pline crut devoir établir, c'est que Classicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que lui avoit valu chacune de ses concussions. Probus & Hispanus, deux de ses complices, embarrassérent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit nécessaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une chose manifestement injuste, étoit un crime: autrement c'eût été perdre son tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Classicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient char-

a Est ita natura comparatum, ut antiquiora beneficia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpe obligati, si quid unum neges, hoc solum meminerunt quod negatum est.

gés, mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui faisoit, selon eux, leur justification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vû qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la suite, qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus & Probus; tant, ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline! Quelle haine contre l'injustice & la violence! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'étoit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croiant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples; quel bonheur de trou-

ver un défenſeur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne ſoient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il eſt rare qu'on en faſſe des exemples, qui ſeuls pourroient arrêter une ſi pernicieuſe licence.

Le zéle de Pline fut bientôt récompenſé d'une maniére éclatante. Il exerçoit actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Tréſor public, c'eſt-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorſqu'ils furent nommés tous deux Conſuls pour être ſubrogés l'année ſuivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, préſida à l'aſſemblée du peuple où ſe fit leur nomination, & lui-même les proclama Conſuls. Il en fit un grand éloge, les repréſentant comme des hommes qui égaloient les anciens Conſuls de Rome par l'amour de la juſtice & du bien public. » Alors [a] je connus à fond, dit Pline en » parlant de ſon Collégue, quel homme, » & de quel prix il étoit. Je l'écoutois » comme un maître, je le reſpectois com» me un pere, moins pour ſon âge déja » avancé, que pour ſa profonde ſageſſe. AN. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.* *Ep. 13. l. 5.*

Pline étant Conſul, prononça, en ſon nom & au nom de ſon Collégue, un diſ- AN. J. C. 100.

a Tunc ego qui vir & quantus eſſet, altiſſimè inſpexi; quem ſequerer ut magiſtrum; ut parentem vereret: quod non tam ætatis maturitate, quàm vita, merebatur.

cours pour remercier Trajan de leur avoit donné cette dignité, & pour faire ſon panégyrique ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'Empire. J'aurai lieu dans la ſuite de parler de ce Panégyrique.

An.J. C.103. Sur la fin de l'an 103 Pline fut envoié pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconſul. On le vit uniquement occupé à établir dans ſon Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la juſtice, à y procurer le ſoulagement des peuples. Il ne ſongea point à s'en attirer le reſpect par le faſte de ſes équipages, par la difficulté à ſe laiſſer approcher, par ſon dédain à écouter, par ſa dureté à répondre.

Une ſimplicité majeſtueuſe, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui conſoloit des refus néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui conciliérent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juſte, avoit excité contre les Chrétiens une violente perſécution. Pline, par la néceſſité de ſa charge, & par une ſuite de ſon aveuglement, y préta ſon miniſtére. Mais la douceur de ſon naturel ſe révoltoit, au moins juſqu'à un certain point, contre ces ſupplices exercés ſur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarraſſé

dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre ſur ce ſujet, & en reçut une réponſe ; qui ſont, entre les monumens du Paganiſme, ce qui fait peutêtre le plus d'honneur à la religion Chrétienne. Je les inſérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

» JE ME FAIS une religion, Seigneur, *Epiſt. 97. lib. 10.*
» de vous expoſer tous mes ſcrupules. Car
» qui peut mieux, ou me déterminer, ou
» m'inſtruire ? Je n'ai jamais aſſiſté à l'inſ-
» truction & au jugement du procès d'au-
» cun Chrétien. Ainſi je ne ſai ſur quoi
» tombe l'information que l'on fait con-
» tr'eux, ni juſqu'où l'on doit porter leur
» punition. J'héſite beaucoup ſur la diffé-
» rence des âges. Faut-il les aſſujettir tous
» à la peine, ſans diſtinguer les plus jeu-
» nes des plus âgés ? Doit-on pardonner à
» celui qui ſe repent ? ou eſt-il inutile de
» renoncer au Chriſtianiſme, quand une
» fois on l'a embraſſé ? Eſt-ce le nom ſeul
» que l'on punit en eux, ou ſont-ce les
» crimes attachés à ce nom ? Cependant
» voici la régle que j'ai ſuivie dans les ac-
» cuſations intentées devant moi contre
» les Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je
» les ai interrogés une ſeconde & une troi-
» ſiéme fois, & les ai menacés du ſuppli-
» ce. Quand ils ont perſiſté, je les y ai en-

» voiés. Car de quelque nature que fût ce
» qu'ils confessoient, j'ai cru que l'on ne
» pouvoit manquer à punir en eux leur
» desobéissance, & leur invincible opi-
» niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés de
» la même folie, que j'ai réservés pour les
» envoier à Rome, parce qu'ils sont ci-
» toiens Romains. Ensuite, les accusations
» de ce genre devenant plus fréquentes
» par l'instruction même, comme il arri-
» ve d'ordinaire, il s'en présente de plu-
» sieurs espéces. On m'a remis entre les
» mains un Mémoire sans nom d'auteur,
» où l'on accuse différentes personnes d'ê-
» tre Chrétiennes, qui nient de l'être, &
» de l'avoir jamais été. Ils ont en ma pré-
» sence, & dans les termes que je leur
» prescrivois, invoqué les dieux, & offert
» de l'encens & du vin à votre Image, que
» j'avois fait apporter exprès avec les sta-
» tues de nos divinités. Ils se sont même
» emportés en imprécations contre Christ.
» C'est à quoi, dit-on, l'on ne peut jamais
» forcer ceux qui sont véritablement Chré-
» tiens. J'ai donc cru qu'il les faloit absou-
» dre. D'autres déférés par un Dénoncia-
» teur, ont d'abord reconnu qu'ils étoient
» Chrétiens; & aussitôt après ils l'ont nié,
» déclarant que véritablement ils l'avoient
» été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les
» uns il y avoit plus de trois ans, les autres
» depuis un plus grand nombre d'années,

» quelques-uns depuis plus de vingt. Tous » ces gens-là ont adoré votre Image, & les » ſtatues des dieux. Tous ont chargé Chriſt » de malédictions. Ils [a] aſſuroient que tou- » te leur erreur & leur faute avoit été ren- » fermée dans ces points : Qu'à un jour » marqué ils s'aſſembloient avant le lever » du ſoleil, & chantoient tour à tour des » Hymnes à la louange de Chriſt, comme » s'il eût été Dieu ; qu'ils s'engageoient par » ſerment, non à quelque crime, mais à » ne point commettre de vol ni d'adulté- » re, à ne point manquer à leur promeſſe, » à ne point nier un dépôt : Qu'après cela » ils avoient coutume de ſe ſéparer, & » enſuite de ſe raſſembler, pour manger » en commun des mets innocens : Qu'ils » avoient ceſſé de le faire depuis mon » Edit, par lequel, ſelon vos ordres, j'a- » vois défendu toutes ſortes d'aſſemblées. » Ces dépoſitions m'ont perſuadé de plus » en plus qu'il étoit néceſſaire d'arracher » la vérité par la force des tourmens à » deux filles eſclaves, qu'ils diſoient être » dans le miniſtére de leur culte : mais je

a Affirmabant autem hanc fuiſſe ſummam vel culpæ ſuæ, vel erroris, quòd eſſent ſoliti ſtato die ante lucem convenire, carmenque Chriſto, quaſi Deo, dicere ſecum invicem : ſeque ſacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depoſitum appellati abnegarent : quibus peractis, morem ſibi diſcedendi fuiſſe, rurſuſque coeundi ad capiendum cibum, promiſcuum tamen & innoxium.

» n'y ai découvert qu'une mauvaiſe ſuper-
» ſtition, portée à l'excès ; & , par cette
» raiſon, j'ai tout ſuſpendu pour vous
» demander vos ordres. L'affaire m'a paru
» digne de vos réflexions, par la multi-
» tude de ceux qui ſont envelopés dans ce
» péril. Car un très grand nombre de per-
» ſonnes de tout âge, de tout ordre, de
» tout ſexe, ſont & ſeront tous les jours
» impliqués dans cette accuſation. Ce mal
» contagieux n'a pas ſeulement infecté les
» villes : il a gagné les villages & les cam-
» pagnes. Je croi pourtant que l'on y peut
» remédier, & qu'il peut être arrêté. Ce
» qu'il y a de certain, c'eſt que les temples
» qui étoient preſque déſerts, ſont fréquen-
» tés, & que les ſacrifices, lontems négli-
» gés, recommencent. On vend par-tout
» des victimes, qui trouvoient auparavant
» peu d'acheteurs. De là on peut juger
» quelle quantité de gens peuvent être ra-
» menés, ſi l'on fait grace au repentir.

Réponſe de l'Empereur Trajan à Pline.

Epiſt. 98. » VOUS AVEZ, mon très cher Pline,
» ſuivi la voie que vous deviez dans l'inſ-
» truction du procès des Chrétiens qui
» vous ont été déférés : car il n'eſt pas poſ-
» ſible d'établir une forme certaine & gé-
» nérale dans cette ſorte d'affaire. Il ne
» faut pas en faire perquiſition : mais s'ils
» ſont accuſés & convaincus, il faut les

» punir. Si pourtant l'accusé nie qu'il soit » Chrétien, & qu'il le prouve par sa con- » duite, je veux dire en invoquant les » dieux, il faut pardonner à son repen- » tir, de quelque soupçon qu'il ait aupa- » ravant été chargé. Au [a] RESTE, DANS NUL GENRE DE CRIME L'ON NE DOIT RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS, QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PERSONNE : CAR CELA EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE, ET NE CONVIENT POINT A NOTRE RÉGNE, NI AU TEMS OÙ NOUS VIVONS.

Je laisse aux Lecteurs le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux Lettres, sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens; sur le progrès étonnant qu'avoit déja fait en si peu d'années le Christianisme, jusqu'à faire déserter les temples; sur le nombre incroiable de Fidéles de tout âge, de tout sexe, & de toute condition; sur le témoignage authentique que rend un Payen à la croiance de la Divinité de Jesus-Christ établie généralement parmi ces Fidéles; sur la contradiction frapante de l'avis de Trajan, puisque si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste de les rechercher avec soin, & s'ils ne l'étoient pas, injuste

a Sine auctore vero propositi libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & pessimi exempli, nec nostri seculi est.

de les punir quoiqu'ils fussent accusés ; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine sa Lettre, en déclarant qu'il trouveroit son siécle deshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale) on avoit égard à des libelles sans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ses emplois. Sa premiére femme étoit morte sans enfans. Il en épousa une seconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avoit pour son mari, que l'on ne pouvoit dire, si elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline. *Ep. 19. l. 4.* S'il plaidoit quelque cause importante, elle chargeoit toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premiéres nouvelles du succès ; & l'agitation où la mettoit cette attente ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque harangue ou quelque autre piéce dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derriére un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages

de ſon mari ; & [a] ſans le ſecours d'autre maitre que de ſon amour, elle compoſoit ſur ſa Lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les Lettres qu'il lui écrivoit font voir jusqu'où alloit ſa tendreſſe pour une épouſe ſi digne d'être aimée & eſtimée. » Vous » me mandez que mon abſence vous cauſe beaucoup d'ennui, que vous ne trouvez de ſoulagement qu'à lire mes ouvrages, & ſouvent à les mettre à ma place » auprès de vous. Je ſuis ravi que vous » me déſiriez ſi ardemment, & que ces » ſortes de conſolation aient quelque pouvoir ſur votre eſprit. Pour moi, je lis, » je relis vos Lettres, & les reprens de » tems en tems comme ſi c'en étoit de » nouvelles. Mais elles ne ſervent qu'à » rendre plus vif le chagrin que j'ai de » ne vous point voir. Car quelle douceur » ne doit-on point trouver dans la con» verſation d'une perſonne dont les Let» tres ont tant de charmes. Ne laiſſez pas » pourtant de m'écrire ſouvent, quoique » cela me faſſe une ſorte de plaiſir qui me » tourmente. « Dans une autre Lettre : » Je » vous conjure avec la derniére inſtance, » de prévenir mon inquiétude par une, » & même par deux Lettres chaque jour.

Epiſt. 7. *l.* 6.

Ep. 4. *lib.* 6.

a Verſus quidem meos cantat formatque cithara, non artifice aliquo docente, ſed amore, qui magiſter eſt optimus.

» Je me raſſurerai du moins tant que je » lirai : mais je retomberai dans mes pre-
Ep. 7. lib. 7. » miéres allarmes dès que j'aurai lu.« Dans une troiſiéme : » Il n'eſt pas croiable à » quel point je ſens votre abſence. Je paſſe » une grande partie des nuits à penſer à » vous. Pendant le jour, & aux heures où » j'avois coutume de vous voir, mes piés, » comme on dit, me portent d'eux-mê- » mes à votre appartement ; & ne vous y » trouvant point, je m'en retourne auſſi » triſte & auſſi honteux, que ſi l'on m'a- » voit refuſé la porte.

Ep. 10. lib. 8. Après s'être bleſſée dans une premiére groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez lontems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

On ne connoit ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu juſqu'ici faire un récit exact & ſuivi des actions de Pline, mais ſeulement donner quelque idée de ſon caractére par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoitre. J'y joindrai encore, dans la même vûe, quelques faits, ſans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

IL ÉTOIT difficile que Pline, élevé ſous les yeux & par les ſoins de Pline le Natu-

raliſte ſon Oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les ſciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il ſuivit dans ſes premiéres études le plan qu'il preſcrit à un jeune homme qui l'avoit conſulté ſur ce ſujet. J'inſérerai ici une partie de cette Lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

» Vous me demandez comment je vous » conſeillerois d'étudier. L'une des meil- » leures maniéres, ſelon l'avis de beau- » coup de gens, c'eſt de traduire du grec » en latin, ou du latin en grec. Par là » vous acquerez la juſteſſe & la beauté de » l'expreſſion, la richeſſe des figures, la » facilité de vous expliquer; & dans cette » imitation des Auteurs les plus excel- » lens, vous prenez inſenſiblement des » tours & des penſées ſemblables aux » leurs. Mille choſes qui échapent à un » homme qui lit, n'échapent point à un » homme qui traduit. La traduction ou- » vre l'eſprit, & forme le goût. *Epiſt. 9. l. 7.*

» Vous pouvez encore, après avoir lu » quelque choſe ſeulement pour en pren- » dre le ſujet, le traiter vous-même, ré- » ſolu de ne pas céder à votre Auteur; » enſuite conférer vos écrits avec les ſiens, » & ſoigneuſement examiner ce qu'il a » dit mieux que vous, ce que vous avez » dit mieux que lui. Quelle joie ſi l'on » s'aperçoit que l'on prend quelquefois le

» dessus ! Quel redoublement d'émula-
» tion, si l'on voit que l'on demeure tou-
» jours au-dessous !

» Je sai que votre étude présente est l'éloquence du Barreau : mais pour cela je ne vous conseillerois pas de vous en tenir uniquement à ce stile contentieux, qui ne respire que la guerre & les combats. Comme les champs se plaisent à changer de différentes semences, nos esprits aussi veulent être exercés par différentes études. Je voudrois, tantôt qu'un beau morceau d'histoire vous occupât, tantôt que vous prissiez soin d'écrire une Lettre, quelquefois que vous fissiez des vers... C'est ainsi que les plus grands Orateurs, & même que les plus grands hommes s'exerçoient ou se délassoient : ou plutôt c'est ainsi qu'ils se délassoient & s'exerçoient tout ensemble. Il est surprenant combien ces petits ouvrages éveillent l'esprit, & le réjouissent...

» Je n'ai point dit ce qu'il faloit lire, quoique ce soit l'avoir assez dit que d'avoir marqué ce qu'il faloit écrire. Souvenez-vous seulement de bien choisir les meilleurs livres dans chaque genre ; car [a] on a fort bien dit qu'il faloit beaucoup lire, mais non beaucoup de choses.

Nous avons vû que Pline, à l'âge de quatorze ans, avoit fait une Tragédie grec-

a Aiunt multum legendum esse, non multa.

que,

que, & qu'ensuite il s'exerça dans différens genres de poésies. La lecture de Tite-Live faisoit ses délices. Il [a] admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui méprisent les Modernes. Je ne puis croire, disoit-il, que la nature épuisée & devenue stérile, ne produise plus rien de bon. *Ep. 21. l. 6.*

Il expose à un ami comment il s'occupoit pendant les divertissemens publics. » J'ai passé tous ces derniers jours à com» poser, à lire dans la plus grande tran» quillité du monde. Vous demandez com» ment cela se peut au milieu de Rome? » C'étoit le tems des spectacles du Cir» que, qui ne me touchent pas, même » légérement. Je n'y trouve rien de nou» veau, rien de varié, rien qu'il ne suffise » d'avoir vû une fois. C'est ce qui redou» ble l'étonnement où je suis, que tant » de milliers d'hommes... & même de » fort honnêtes gens... aient la puérile » passion de revoir si souvent des chevaux » qui courent, & des hommes qui con» duisent des chariots. Quand [b] je songe » qu'ils ne se laissent point de revoir avec *Ep. 6. lib. 9.*

a Sum ex iis qui mirer antiquos; non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

b Quos ego (quosdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, assidua, tam insatiabiliter desidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentissimè otium meum in literis colloco, quos alii otiosissimis occupationibus perdunt.

» tant de goût & d'assiduité des choses si » vaines & si froides, & qui reviennent » si souvent ; je sens un plaisir secret de » n'en point trouver à ces bagatelles, & » j'emploie volontiers aux Belles-Lettres » un loisir que les autres perdent dans de » si frivoles amusemens.

Epist. 19. lib. 8. On voit que l'étude faisoit toute sa joie & toute sa consolation. » Les Belles-Lettres, disoit-il, me divertissent & me » consolent ; & je ne sai rien de si agréable » qui le soit plus qu'elles, rien de si » fâcheux qu'elles n'adoucissent. Dans le » trouble que me cause l'indisposition de » ma femme, la maladie de mes gens, la » mort même de quelques-uns, je [a] ne » trouve d'autre remède que l'étude. Véritablement » elle me fait mieux comprendre » toute la grandeur du mal, mais » elle me le rend aussi plus supportable.

II. *Estime & attachement de Pline pour les personnes vertueuses, & pour les gens de Lettres.*

PLINE eut pour amis tout ce que son siécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguoient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'Empire ; Corellius, que l'on regardoit comme

a Ad unicum doloris levamentum studia confugio, quæ præstant ut adversa magis intelligam, sed patientiùs feram.

un modele parfait de ſageſſe & de probité ; Helvidius, l'admiration de ſon tems ; Ruſticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir ; Cornutus Tertullus, que Pline eut pluſieurs fois pour Collégue.

Il ſe faiſoit honneur auſſi d'être lié d'une amitié particuliére avec ce qu'il y avoit de perſonnes plus diſtinguées de ſon tems dans les Belles-Lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silicus Italicus.

» J'ai lu votre Livre, dit-il à Tacite, » & j'ai marqué avec le plus d'exactitude » qu'il m'a été poſſible ce que je croi y » devoir être changé, & en devoir être » retranché : [a] car je n'aime pas moins à » dire la vérité, que vous à l'entendre ; & » d'ailleurs l'on ne trouve point de gens » plus dociles à la cenſure, que ceux qui » méritent le plus de louanges. Je m'attens » qu'à votre tour vous me renvoierez mon » Livre avec vos remarques. O [b] l'agréable, ô le charmant échange ! Que j'ai de » plaiſir à penſer, que ſi jamais la poſté» rité fait quelque cas de nous, elle ne ceſ- *Epiſt.* 20. *l.* 7.

a Nam & ego verum dicere aſſuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

b O jucundas, ô pulcras vices ! Quàm me delectat, quòd, ſi qua poſteris cura noſtri, uſquequaque narrabitur, qua concordia, fide, ſimplicitate vixerimus ! Erit rarum & inſigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis. (cogor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me ſimul dico) alterum alterius ſtudia foviſſe.

» ſera de publier avec quelle union, quelle
» franchiſe, quelle amitié nous avons vé-
» cu enſemble ! Il ſera rare & remarqua-
» ble, que deux hommes à peu près de
» même âge, de même rang, de quelque
» nom dans l'Empire des Lettres, (car il
» faut bien que je parle modeſtement de
» vous, puiſque je parle en même tems de
» moi) ſe ſoient ſi fidèlement aidés dans
» leurs études. Pour moi, dès ma plus ten-
» dre jeuneſſe, la réputation, la gloire que
» vous aviez acquiſe, me faiſoient deja
» déſirer de vous ſuivre, de marcher & de
» paroitre marcher ſur vos traces, non pas
» de près, mais de plus près qu'un autre.
» Ce n'eſt pas qu'alors nous n'euſſions à
» Rome beaucoup d'eſprits du premier
» ordre : mais entre tous les autres le ra-
» port de nos inclinations vous montroit
» à moi comme le plus propre à être imi-
» té, comme le plus digne de l'être. C'eſt
» ce qui redouble ma joie, quand j'entens
» dire que ſi la converſation tombe ſur les
» Belles-Lettres, on nous nomme enſemble.

On peut connoitre combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'Hiſtorien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette Lettre, quoique courte, eſt, parmi celles qui ſont venues juſqu'à nous, une des plus élégantes.

Ep. 24. li. 1. » Suétone, qui[a] loge avec moi, a deſ-

a Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agel-

» ſein d'acheter une petite terre, qu'un de » vos amis veut vendre. Faites enſorte, je » vous prie, qu'elle ne ſoit vendue que ce » qu'elle vaut : c'eſt à ce prix qu'elle lui » plaira. Un mauvais marché ne peut être » que déſagréable, mais principalement » par le reproche continuel qu'il ſemble » nous faire de notre imprudence. Cette » acquiſition, ſi d'ailleurs elle n'eſt pas » trop chére, tente mon ami par plus d'un » endroit : ſon peu de diſtance de Rome, » la commodité des chemins, la médio- » crité des bâtimens, les dépendances plus » capables d'amuſer que d'occuper. En » effet, il ne faut à ces Meſſieurs les Sa- » vans, abſorbés comme lui dans l'étude, » que le terrein néceſſaire pour délaſſer

lum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum eſt, emat : ita enim delectabit emiſſe. Nam mala emptio ſemper ingrata eſt, eo maximè quòd exprobrare ſtultitiam domino videtur. In hoc autem agello [ſi modo arriſerit pretium] Tranquilli mei ſtomachum multa ſollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm diſtringat. Scholaſticis porro ſtudioſis, ut hic eſt, ſufficit abundè tantum ſoli, ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque ſemitam terere, omneſque viticulas ſuas noſſe, & numerare arbuſculas poſſint. Hæc tibi expoſui, quo magis ſcires, quantum ille eſſet mihi, quantum ego tibi debiturus, ſi prædiolum iſtud, quod commendatur his dotibus, tam ſalubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La Langue Françoiſe ne peut point rendre la délicateſſe & l'élégance des diminutifs & des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite Lettre.* Agellum. Vendidare. Reptare per limitem. Viticulas. Arbuſculas. Prædiolum.

» leur eſprit, & réjouir leurs yeux. Il ne » leur faut qu'une allée pour ſe promener, » qu'une vigne dont ils puiſſent connoitre » tous les ſeps, que des arbres dont ils ſa» chent le nombre. Je vous mande tout ce » détail, pour vous apprendre quelle obli» gation il m'aura, & toutes celles que lui » & moi vous aurons, s'il achete à des » conditions dont il n'ait jamais lieu de ſe » repentir, une petite maiſon telle que je » viens de la dépeindre. «

Ep. 21. l. 3. Martial, ſi connu par ſes Epigrammes, étoit auſſi des amis de Pline, & la mort de ce Poëte lui cauſa de vifs regrets. » J'ap» prends, dit il, que Martial eſt mort, & » j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit [a] un » eſprit agréable, délié, piquant, & qui » ſavoit parfaitement mêler le ſel & l'a» mertume dans ſes écrits, & en même » tems rendre juſtice au mérite. A ſon dé» part de Rome, je lui donnai de quoi » l'aider à faire ſon voiage. Je devois ce » petit ſecours à notre amitié, je le de» vois aux vers qu'il a faits pour moi. C'é» toit [b] un ancien uſage, d'accorder des » récompenſes utiles ou honorables à

a Erat homo ingenioſus, acutus, acer, & qui plurimum in ſcribendo & ſalis haberet & fellis, nec candoris minus.

b Fuit moris antiqui, eos qui vel ſingulorum laudes, vel urbium ſcripſerant, aut honoribus aut pecunia ornare: noſtris vero temporibus, ut alia ſpecioſa & egregia, ita hoc imprimis exolevit. Nam poſtquam deſiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» ceux qui avoient écrit à la gloire des vil-
» les, ou de quelques particuliers. Aujour-
» d'hui la mode en est passée, avec tant
» d'autres, qui n'avoient guéres moins de
» grandeur & de noblesse. Depuis que
» nous cessons de faire des actions loua-
» bles, nous méprisons la louange. " Pline raporte l'endroit de ces vers où le Poéte adresse la parole à sa Muse, & lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas :
Hæc hora est tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat rosa, cùm madent capilli.
Tunc me vel rigidi legant Catones.

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les momens qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,

Ouvrent tout l'esprit à la joie ;
Qu'il se détend, qu'il se déploie,
Qu'on traite les sages de sots ;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

» Ne croyez-vous pas, dit Pline en finissant sa Lettre, que celui qui a écrit de » moi dans ces termes, a bien mérité de » recevoir des marques de mon affection à » son départ, & de ma douleur à sa mort?

Ep. 7. l. 3. Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il* [a] *faisoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abscès incurable qui lui étoit survenu l'aiant dégouté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire.

III. *Libéralités de Pline.*

PLINE, en comparaison de certains riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des sentimens bien nobles. Ses libéralités, presque sans nombre, en sont une bonne preuve. Je n'en raporterai qu'une partie.

Ep. 30. l. 9. Il s'étoit fait des principes sur cette matiére, qui sont bien dignes d'attention. » Je [b] veux, dit-il, qu'un homme vrai- » ment libéral, donne à sa patrie, à ses

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio.

b Volo eum, qui sit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus amicis, sed amicis pauperibus.

» proches, à ſes alliés, à ſes amis, mais à
» des amis qui ſont dans le beſoin.“ Voila l'ordre que l'équité preſcrit, & qu'il ſuivoit exactement.

Nous avons vû qu'il fit un préſent fort honnête à Quintilien ſon Maitre, pour ſervir à la dot de ſa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorſqu'il ſe retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le beſoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Il avoit donné à ſa nourrice une petite terre, qui valoit, lorſqu'il lui en fit don, cent mille ſeſterces, c'eſt-à dire douze mille cinq cens livres. Où ſont les grands Seigneurs maintenant qui en uſent de la ſorte? Pline appelle néanmoins cette ſomme un petit préſent: *Munuſculum.* Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéreſſoit encore au revenu qu'en tiroit ſa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le ſoin. » Car, ajoute-t-il, celle
» qui a reçu ce petit fonds, n'a pas plus
» d'intérêt qu'il produiſe beaucoup, que
» moi qui l'ai donné. *Epiſt. 3. l. 6.*

Voiant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus ſon pere, dans la crainte que les biens qu'il laiſſoit ne fuſſent pas ſuffiſans pour paier les ſommes dûes à Pline; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon pere, *Epiſt. 4. l. 2.*

& pour la déterminer lui envoia une quittance generale.

Ep. 19 l. 1. Dans une autre occasion, il donna trois cens mille sesterces (trente sept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu necessaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains.

Ep. 14. l. 7. Corellia, sœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un respect infini pendant sa vie, acheta de lui des terres sur le pie de sept cens mille sesterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de generosité! Quelle delicatesse dans la personne qui acquiert, quel noble désinteressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procedés?

Ep. 2. l. 8. Des Marchands avoient acheté ses vendanges à un prix fort raisonnable, dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remises. La raison qu'il en apporte est encore plus admirable que la chose même. „ Je [a] ne trouve pas moins „ glorieux de rendre justice dans la mai„ son, que dans les tribunaux; dans les

a Mihi egregium inprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in suis, agitare justitiam.

» petites affaires, que dans les grandes ; » dans les siennes, que dans celles d'au- » trui.

Ce qu'il fit pour sa patrie, passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les habitans de Come, n'aiant point de Maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoier dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour sa patrie un cœur de fils & de pere, fit sentir aux habitans quel avantage ce seroit pour la jeunesse d'être élevée dans Come même. » Où, [a] » dit-il aux parens, leur trouver un séjour » plus agréable que la patrie ? Où former » leurs mœurs plus surement que sous les » yeux de pere & de mere ? Où les entre- » tenir à moins de frais que chez vous ? » N'est-il pas plus convenable que vos en- » fans reçoivent l'éducation dans le même » lieu où ils ont reçu la naissance, & qu'ils » s'accoutument dès l'enfance à se plaire, » à se fixer dans leur pays natal ? « Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des Maîtres, & crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons Maîtres, par la nécessité de la contribu-

Ep. 13. l. 4.

b Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria ; aut pudicitiùs continerentur, quàm sub oculis parentum ; aut minore sumptu, quàm domi ? . . . Edoceantur hîc, qui hîc nascuntur, statimque ab infantia natale solum amare, frequentare consuescant.

tion, & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe.

Ep. 8. l. 1. Il ne borna pas là ſon bienfait. Car, [a] comme il le dit ailleurs, la libéralité ne ſait point s'arrêter, & plus on en fait uſage, plus on en ſent la beauté. Il y fonda une Bibliothéque, avec des penſions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaiſe fortune avoit refuſé les ſecours néceſſaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette Bibliothéque d'un diſcours qu'il prononça en préſence ſeulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la ſuite s'il le rendroit public. » Il [b] » eſt difficile, dit-il, de vanter le bien » qu'on a fait, ſans donner lieu de juger » que l'on ne s'en vante pas parce qu'on » l'a fait, mais qu'on l'a fait pour s'en » vanter. Pour moi je n'ai pas oublié qu'u- » ne grande ame eſt plus touchée du té- » moignage ſecret de la conſcience, que » des témoignages éclatans de la renom- » mée. Ce n'eſt pas à nos actions à courir » après la gloire, c'eſt à la gloire à les ſui-

a Neſcit enim ſemel incitata liberalitas ſtare, cujus pulcritudinem uſus ipſe commendat. *Ep.* 12. *lib.* 5.

b Meminimus quanto majore animo honeſtatis fructus in conſcientia, quàm in fama reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet: nec, ſi caſu aliquo non ſequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulcrum eſt. Ii verò qui benefacta ſua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, ſed ut prædicarent feciſſe creduntur.

» vre. Et s'il arrive que, par un sort bizarre, elle nous échape, il ne faut pas » croire que ce qui l'a méritée, perde rien » de son prix.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui même en écrivant à une Dame, à qui il avoit fait une remise considérable. » N'appréhendez » point, lui dit-il, qu'une telle donation » me soit à charge : qu'elle ne vous fasse » point de peine. Il est vrai, j'ai un bien » médiocre. Mon rang exige de la dépense, » & mon revenu, par la nature de mes » terres, est aussi casuel que modique. Ce » qui me manque de ce côté-là, je le re» trouve dans la frugalité, la source la plus » assurée de mes libéralités. *Quod cessat » ex reditu, frugalitate suppletur : ex qua, » velut è fonte, liberalitas nostra decurrit.* Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, & souvent meurent endettés! Ils sont prodigues pour le luxe & pour leurs plaisirs, durs & fermés pour leurs amis & pour leurs domestiques. » N'oubliez [a] jamais, » disoit Pline à un jeune Seigneur, que » l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce

Ep. 4. l. 2.

Ep. 6. lib. 2.

a Memento nihil magis esse vitandum, quàm istam luxuriæ & sordium novam societatem : quæ cùm sint turpissima discreta ac separata, turpiùs junguntur.

» monstrueux mélange d'avarice & de
» prodigalité qu'on a introduit de nos
» jours ; & que si un seul de ces vices suf-
» fit pour ternir la réputation de quel-
» qu'un, celui qui les rassemble se desho-
» nore infiniment davantage.

IV. *Innocens plaisirs de Pline.*

PLINE n'étoit point d'un caractére dur & austére. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, & prenoit plaisir à s'égaier avec ses amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo : utque omnia innoxiæ remissionis genera complectar, homo sum.* Ep. 3. l. 5.

Il voioit volontiers ses amis à table, & donnoit assez souvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la conversation, ou la lecture, faisoient le principal assaisonnement. » J'irai [a] souper chez » vous, dit-il à un ami, mais je veux faire » mon marché. Je prétends que le repas » soit sans appareil & frugal, seulement » beaucoup d'entretiens à la maniére de » Socrate ; & de cela même point d'excès. Ep. 12. l. 3.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. » Vraiment, vous l'entendez. Vous me mettez en dépense » pour vous donner à souper, & vous Ep. 15. l. 1.

a Veniam ad cœnam : sed jam nunc paciscor, sit expedita, sit parca, Socraticis tantùm sermonibus abundet : in his quoque teneat modum.

» me manquez. Il y a bonne justice à Ro-
» me. Vous me le payerez jusqu'à la der-
» niére obole, & cela va plus loin que
» vous ne pensez. J'avois préparé à cha-
» cun sa laituc, trois escargots, deux œufs,
» un gâteau, du vin mielle, & de la neige.
» Nous avions des olives d'Espagne, des
» courges, des échalottes, & mille autres
» mets aussi delicats.... Mais vous avez
» mieux aimé, chez je ne sai qui, des hui-
» tres, des ventres de truies farcis, des
» poissons rares. Je saurai vous en punir.

Il nous décrit lui-méme, avec tout l'es- *Ep. 6. l. 1.*
prit & tout l'agrément possible, une de
ses parties de chasse. » Vous allez rire, &
» je vous le permets ; riez-en tant qu'il
» vous plaira. Ce Pline, que vous con-
» noissez, a pris trois sangliers, mais très
» grands. Quoi lui-méme, dites-vous? Lui-
» méme. N'allez pourtant pas croire qu'il
» en ait couté beaucoup à ma paresse. J'é-
» tois assis près des toiles : je n'avois à côté
» de moi ni épieu, ni dard, mais des ta-
» blettes & une plume : je révois, j'écri-
» vois, & je [a] me préparois la consolation
» de remporter mes feuilles pleines, si je
» m'en retournois les mains vuides.

On voit par-là que l'étude étoit sa pas-
sion dominante. Ce goût le suivoit par-
tout, à la table, à la chasse, à la prome-
nade. Il y emploioit tout ce qui lui restoit

a Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

de tems, après que les devoirs publics étoient remplis : car [a] il s'étoit fait une loi de donner toujours la preference aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable.

Ep. 8, l. 2. C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. » Ne [b] » m'arrivera-t-il donc jamais, s'écrioit-il dans des momens d'accablement, » de » rompre les nœuds qui m'attachent, » puisque je ne puis les délier ? Non, je » n'ose m'en flater. Chaque jour, nou- » veaux embarras viennent se joindre aux » anciens. Une affaire n'est pas encore fi- » nie, qu'une autre commence. La chaî- » ne que forment mes occupations, ne » fait que s'allonger & s'appesantir.

Ep. 23. l. 4. En écrivant à un ami, qui, dans un séjour délicieux, usoit de son loisir en homme sage, il ne peut s'empécher de lui porter envie. » C'est ainsi, lui dit-il, » que doit passer sa vieillesse, un homme » non moins distingué dans les fonctions » de la Magistrature, que dans le com- » mandement des armées, & qui s'est » tout dévoué au service de la République

a Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jucundis anteferrem. *Epist.* 21. *lib.* 8

b Nunquam-ne hos arctissimos laqueos, si solvere negatur, abrumpam? Nunquam, puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur : tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

» tant que l'honneur l'a voulu. Nous [a] de-
» vons à la patrie notre premier & notre
» second âge ; mais nous nous devons le
» dernier à nous-mêmes. Les Loix sem-
» blent nous le conseiller, lorsqu'a soi-
» xante ans elles nous rendent au repos.
» Quand aurai-je la liberté d'en jouir ?
» Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter
» une retraite si glorieuse ? Quand la mien-
» ne ne pourra-t-elle plus être appellée
» paresse, mais un honorable loisir ?

Il comptoit ne vivre & ne respirer, que quand il pouvoit se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avoit plusieurs. L'agréable description qu'il en fait, marque assez combien il s'y plaisoit. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtimens, & surtout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie & cette complaisance, que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, ses amours, ses véritables amours : *amores mei, re vera amores : ipse posui.* Ep. 17. l. 2.
Et ailleurs : *præterea indulsi amori meo ; amo enim quæ maxima ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* » Ai-je tort, Ep. 6. l. 5.
» dit-il à un de ses amis, de tant chérir

a Nam & prima vitæ tempora & media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio reddunt.

» cette retraite, d'en faire mes délices,
» d'y demeurer si lontems? « Et dans une autre lettre : » On ne trouve point ici de » fâcheux, ni d'importuns. Tout y est calme, tout y est paisible : & comme la » bonté du climat y rend le ciel plus serein, & l'air plus pur, je m'y trouve » aussi le corps plus sain, & l'esprit plus » libre. J'exerce l'un par la chasse, & » l'autre par l'étude.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

ON NE PEUT douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertissemens, étude, il y raportoit tout. Il avoit pour maxime, que la[a] seule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la gloire étoit sa passion. » Chacun[b] juge différemment du bonheur » des hommes. Pour moi je n'en estime » point de plus heureux, que celui qui » jouit d'une grande & solide réputation; » & qui, sur des suffrages de la postérité,

a Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. *Ep.* 16. *lib.* 6.

b Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria vivit.

» goûte par avance toute la gloire qu'elle
» lui destine. Rien [a] ne me touche si fort,
» dit-il, que le desir de vivre lontems dans
» l'esprit des autres : disposition véritable-
» ment digne d'un homme, surtout de
» celui qui n'aiant rien à se reprocher, ne
» craint point les jugemens de la postéri-
» té. « Le celebre Thrasea avoit coutume
de dire qu'on devoit se charger de trois
sortes de causes : de celles de ses amis, de
celles qui manquent de protection, & enfin
de celles qui doivent tirer à conséquence
pour l'exemple... » J'ajouterai [b] à
» ces trois genres (dit encore Pline) &
» peutêtre en homme qui a de l'ambi-
» tion, les causes grandes & fameuses.
» Car il est juste de plaider quelquefois
» pour sa réputation & pour sa gloire,
» c'est-à-dire de plaider sa propre cause.«

Il desiroit avec passion que Tacite écrivît son histoire : mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandoit point de l'embellir par des mensonges : *mendaciunculis aspergere.* » Mes [c] actions, lui dit-il, de- *Ep. 33. l. 7.*

a Me nihil æquè ac diuturnitatis amor & cupido solicitat : res homine dignissima, præsertim qui nullius sibi conscius culpæ, posteritatis memoriam non reformidet.

b Ad hæc ego genera causarum, ambitiosè fortasse, addam tamen claras & illustres. Æquum enim est agere nonnunquam gloriæ & famæ, id est suam causam.

c Hæc, utcumque se habent, notiora, clariora, majora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec historia debet egredi veritatem, & honestè factis veritas sufficit.

» viendront entre vos mains plus brillan-
» tes, plus celebres, plus grandes. Je n'e-
» xige pourtant pas que vous exagériez.
» Je sai que l'Histoire ne doit jamais s'é-
» carter de la vérité, & que la vérité ho-
» nore assez les bonnes actions. « Je ne sai si j'ai eu raison de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & si au contraire Cicéron ne doit pas nous paroitre plus modeste, parce qu'il étoit plus sincére. Il sentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un supplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir besoin de grace, ni de secours. Il est plus content de sa vertu. Elle est assez belle, assez solide, assez grande, pour se soutenir par elle-même aux yeux de la postérité. Elle n'a besoin que d'une trompette éclatante, qui enseigne la simple vérité aux siécles à venir, sans y rien ajouter d'étranger.

Pline assembloit souvent une troupe d'amis choisis pour leur faire lecture de ses compositions, soit en vers, soit en prose. Il déclare dans plusieurs Lettres que c'étoit dans la vûe de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être: mais le desir d'être loué & admiré y avoit grande part, car il y étoit infiniment sensible.

Ep. 10. l. 2. » Je [a] me représente déja cette foule d'au-

a Imaginor qui concursus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam silentium maneat, quo ego, cùm dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, sit modò silentium acre, & intentum, & cupidum ulteriora audiendi.

» diteurs, (il parle à un ami qu'il exhor-
» toit à faire lecture de ses ouvrages) ces
» transports d'admiration, ces applaudis-
» semens, ce silence même qui, lorsque
» je parle en public ou que je lis mes pié-
» ces, n'a guéres moins de charme pour
» moi que les applaudissemens, quand il
» est causé par la seule attention, & par
» l'impatience d'entendre la suite.

Il entroit véritablement en colére, lors- *Ep. 17. l. 6.*
qu'il s'agissoit de ses amis, contre les auditeurs muets & dédaigneux. » On lisoit,
» dans une assemblée, où j'étois invité,
» un ouvrage excellent. Deux ou trois
» hommes, qui se croioient bien plus ha-
» biles que tous les autres, écoutoient
» comme s'ils étoient sourds & muets. Ils
» ne remuérent pas les levres, ils ne firent
» pas le moindre geste, ils ne se levérent
» pas même du moins par lassitude d'être
» assis. Quel [a] travers, & (pour dire en-
» core mieux) quelle folie, de passer tout
» un jour à offenser un homme, chez qui
» vous n'êtes venu que pour lui témoi-
» gner votre estime & votre amitié!

Il faisoit de belles actions, mais il étoit *Ep. 1. l. 5.*
bien aise qu'elles fussent connues, & qu'on l'en louât. » Je [b] veux bien l'avouer, dit-

[a] Quæ sinisteritas, ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amicissimus veneris.

[b] Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam & quasi præmium accedat.

» il, ma ſageſſe ne va point juſqu'à ne » compter pour rien cette eſpéce de ré- » compenſe, que la vertu trouve dans » l'approbation de ceux qui l'eſtiment.

On reproche à Pline de parler ſouvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais perſonne ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite des autres, juſques-là qu'il fut accuſé de le faire avec excès, défaut dont il étoit bien éloigné de ſe défendre, ni de vouloir s'en corriger. » Vous » dites que quelques gens me reprochent » de louer en toute occaſion avec excès » mes amis. J'avoue mon crime, & j'en » fais gloire. Car, qu'y a-t-il de plus hon- » néte que de pécher par indulgence? » Quelles ſont pourtant ces perſonnes, » qui croient connoitre mes amis mieux » que je ne les connois? Mais ſoit: je veux » qu'elles les connoiſſent mieux. Pour- » quoi m'envier une erreur ſi flateuſe? » Car, ſuppoſons que mes amis ne ſoient » pas tels que je le dis, je ſuis toujours » heureux de le croire. Je conſeille donc » à ces Cenſeurs de porter leur maligne » delicateſſe à d'autres qui croient qu'il y » a de l'eſprit & du jugement à critiquer » ſes amis: pour moi, l'on ne me perſua- » dera jamais que j'aime trop les miens.

Ep. 28. l. 7.

Ne me ſuis je point trop étendu ſur les actions particulieres de Pline, & les ex-

traits que j'ai donnés de ſes Lettres ne paroitront-ils point au Lecteur trop longs, & trop peu meſurés ; j'avoue mon foible. Ces ſortes de caractéres de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus ſi rares pour le malheur de notre ſiécle, m'enlevent à moi-même & me raviſſent d'admiration, & je ne puis me réſoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, eſt-il un caractére plus doux, plus liant, plus ſociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai táché juſqu'ici de donner quelque idée ? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on ſe trouve lié avec de tels amis ? Quel bonheur pour le Public, quand des perſonnes bienfaiſantes, comme Pline, ſans humeur & ſans paſſion, occupent les premiéres places d'un Etat, & s'étudient à ſoulager la peine de ceux qui ont affaire à elles !

J'ai eu tort de dire que Pline étoit ſans paſſion. Exemt de celles, qui, ſelon le jugement du monde même, deshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins groſſiére, mais non moins vive ni moins vicieuſe aux yeux du ſouverain Juge, quelque effort que faſſe la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant preſque le nom de vertu. Je parle de cet amour exceſſif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ſes actions

& de toutes ſes entrepriſes. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illuſtres Ecrivains du Paganiſme, que du deſir & du ſoin de vivre dans la mémoire de la poſtérité, & de tranſmettre leur nom aux ſiecles futurs par des Ecrits qu'ils eſpéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une ſorte d'immortalité dont ils étoient aſſez aveugles pour ſe contenter. Y avoit-il rien de plus caſuel, de plus incertain, de plus frivole que cette eſpérance ? A quoi a-t-il tenu que la poſtérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom ? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des Ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reſte ? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échapé au naufrage général ? Le peu qui eſt parvenu juſqu'à nous, empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, juſqu'à leur nom même, ne ſoit abſolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Aſie, dans une grande partie de l'Europe ? Sans les études que l'Egliſe Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reſte de l'Univers ? Quelle eſt donc la futilité de la béatitude ſur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils ſe raportoient tout entiers ? Ceux qui ont fait l'admiration de leur ſiécle, ne tombent-ils pas dans le

le gouffre de l'oubli & de la mort, aussi bien que les plus stupides & les plus ignorans ? Nous sommes bien insensés & bien aveugles, nous que la Religion a mieux instruits, si, destinés par la grace du Sauveur à une bienheureuse immortalité, nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses Lettres; sont plus que suffisans pour faire connoitre le caractére de son esprit & de ses mœurs : il me reste à donner une idée de son stile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui est une piéce d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

J'AI DÉJA marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Consul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus son ami intime, reçut ordre du Sénat de faire le Panégyrique de ce Prince au nom de tout l'Empire. Il lui adresse toujours la parole, comme s'il étoit présent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en couta beaucoup à la modestie de l'Empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui est toujours fort désagréable, il ne crut pas devoir s'opposer

au décret d'une Compagnie si respectable. On juge aisément que Pline, dans cette occasion, fit usage de tout son esprit, auquel la vive reconnoissance dont son cœur étoit pénetré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriste, & les qualités admirables du Prince qui y est loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

SÆPE ego mecum, Patres Conscripti, tacitus agitavi qualem quantumque esse oporteret cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur: cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus potestas deceret, nunquam voto saltem concipere succurrit similem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace. Alium toga, sed non & arma honestarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Postremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit; ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur! Jam

firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec sine quodam munere deûm festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries, nonne longè latèque principem ostentant?

„ Je me suis souvent appliqué, MESSIEURS, à me former l'idée d'un Prince digne de l'Empire du monde, également propre à commander sur la terre & sur la mer, dans la paix & dans la guerre; j'avoue qu'en l'imaginant au gré de mes desirs, tel qu'il pût soutenir avec honneur une puissance comparable à celle des dieux, mes vœux n'ont point été jusqu'à en souhaiter un qui ressemblât à notre Empereur. L'un s'est illustré dans la guerre, mais il s'est avili dans la paix. L'autre s'est acquis dans l'exercice de la * Magistrature une gloire, qu'il a perdue dans les armées. Celui-là s'est attiré le respect par la crainte, celui-ci l'amour par la douceur. Tel a su se concilier dans l'intérieur de sa maison une estime, qu'il n'a pu conserver en public. Tel autre s'est acquis une réputation en public, qu'il a mal soutenue dans sa maison. Enfin, jusqu'à ce jour nous n'en avions point vû dont les vertus n'euissent

* *A Rome, les Princes étoient Magistrats & Guerriers, & en faisoient également les fonctions.*

» reçu nulle atteinte, & n'eussent appro-
» ché de quelque vice. Mais quelle allian-
» ce de toutes les rares qualités, quel ac-
» cord de tous les genres de gloire n'ad-
» mirons-nous point dans notre Prince !
» Sa gaieté prend-elle rien sur la gravité
» de ses mœurs ? Son affabilité, sur la ma-
» jesté de son air ? Sa taille, sa démarche,
» ses traits, cette fleur de santé qui brille
» encore dans un âge mûr, ses cheveux
» que les dieux semblent n'avoir fait blan-
» chir avant le tems que pour le rendre
» plus respectable ; tout cela n'annonce-
» t-il pas un Souverain à tout l'univers ?

CONDUITE DE TRAJAN dans l'armée.

Quid cùm solatium fessis militibus, ægris opem ferres ? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrasses ; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus Imperator non videretur, si inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquàm verò studium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore translatum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere : ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare !

» Qui apporta jamais plus d'attention
» à consoler les soldats fatigués par de
» longues marches, à secourir les mala-
» des ? Et qui jamais plus religieusement
» que vous observa la coutume de ne se
» retirer dans son quartier qu'après avoir
» visité tous les autres, & de ne prendre
» de repos qu'après l'avoir assuré à toute
» l'armée ? Qu'il se trouvât un tel Général
» au milieu des Fabrices, des Scipions, &
» des Camilles, je m'en étonnerois moins.
» Les grands exemples alors réveilleroient
» son ardeur, & quelque autre plus ver-
» tueux que lui ne cesseroit point d'allu-
» mer dans son ame une noble émulation.
» Mais aujourd'hui que nous n'aimons
» plus les combats que dans les spectacles;
» & que ce qui étoit un travail & une fa-
» tigue chez nos ancêtres, nous ne le con-
» noissons plus que comme plaisir & dé-
» lassement : qu'il est glorieux d'avoir seul
» conservé les mœurs & les vertus de nos
» peres ; de n'avoir d'autre modéle à se
» proposer, d'autre rival à combattre que
» soi-même ; &, quand seul on occupe
» la premiére place, d'avoir seul tout ce
» qui la mérite !

Veniet tempus quo posteri visere, visendum tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus

hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur.

» Un tems viendra où nos neveux s'em-
» presseront d'aller voir, & de faire voir
» à leurs enfans les plaines où vous avez
» soutenu de si nobles travaux, (à la let-
» tre, les plaines qui ont été arrosées de
» vos sueurs,) les arbres qui ont prété
» leur ombre à vos repas militaires, les
» antres où vous preniez votre repos, les
» maisons qui ont été honorées de la pré-
» sence d'un si grand hôte. Enfin on mon-
» trera dans ces mêmes lieux vos traces
» avec autant de soin, que vous en avez
» eu d'y examiner vous-même celles des
» fameux Capitaines que vous vous plai-
» siez tant à suivre.

Itaque perinde summis atque infimis carus, sic Imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque, & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides & industria, non per nuncios & interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis sed oculis probantur. Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

» Egalement chéri des grands & des
» petits, vous avez tellement confondu
» le Soldat avec le Général, qu'en même
» tems qu'auguste surveillant vous ani-

» miez le travail de vos ſoldats, vous
» ſoulagiez auſſi leurs fatigues en les par-
» tageant avec eux. Heureux ceux qui
» vous ſervent! Vous n'en connoiſſez
» point le zéle & la capacité ſur la foi
» d'autrui, mais par vous-même, & par
» ce que vous leur avez vû faire. Ils ont
» le bonheur, que, lorſqu'ils ſont abſens,
» vous ne vous en raportez à perſonne
» tant qu'à vous ſur ce qui les regarde.

RETOUR ET ENTRÉE de Trajan dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus deſideratuſque urbem tuam ingreſſus es!... Non ætas quemquam, non valetudo, non ſexus retardavit quominus oculos inſolito ſpectaculo expleret. Te parvuli noſcere, oſtentare juvenes, mirari ſenes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conſpectum tuî, tanquam ad ſalutem ſanitatemque, prorepere. Inde alii ſe ſatis vixiſſe te viſo, te recepto: alii nunc magis vivendum eſſe prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis ſuæ maxima voluptas ſubiit, cùm cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperiſſent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non niſi ſuſpenſum & inſtabile veſtigium caperet: Oppletas undique vias, anguſtumque tramitem relictum

tibi : alacrem hinc atque inde populum : ubique par gaudium, paremque clamorem.

» Que dirai-je de ce jour, où Rome, » après vous avoir si lontems desiré & » attendu, eut enfin le plaisir de vous re- » cevoir ?... Il n'y eut personne que son » âge, son sexe, ou sa santé pût empécher » de courir à un spectacle si nouveau. Les » enfans s'empressoient de vous connoi- » tre, les jeunes gens de vous montrer, » les vieillards de vous admirer ; les mala- » des même, sans égard pour les ordres » de leurs Médecins, se traînoient sur vo- » tre passage : on eût dit qu'ils alloient à la » guérison & à la santé. Les uns s'écrioient » qu'ils avoient assez vécu, puisqu'ils vous » avoient vû. Les autres disoient que c'é- » toit maintenant qu'il étoit doux de vivre. » Les femmes se réjouissoient d'avoir mis » au monde des enfans, voiant à quel » Prince elles avoient donné des citoiens, » à quel Général elles avoient donné des » soldats. On voioit les toits plier sous le » poids des Spectateurs qui s'y étoient por- » tés. Les places mêmes où l'on ne pou- » voit se tenir qu'à demi suspendu, étoient » occupées. La foule dont les rues étoient » pleines, vous laissoit à peine un sentier » étroit pour passer à travers le peuple » rangé en haie : & partout vous trou- » viez pareilles joies, pareilles acclama- » tions.

COMBIEN L'EXEMPLE du Prince est puissant !

Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus.. Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ inprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

» Vous n'avez point encore voulu exer» cer la censure, ni vous charger de l'ins» pection des mœurs. Vous aimez mieux » nous porter à la vertu par vos bienfaits, » que par des remédes toujours amers. » Aussi je ne sai si le Prince qui souffre & » honore la pureté des mœurs, n'y con» tribue pas davantage, que celui qui la » commande... La vie du Prince est une » censure continuelle : nous nous réglons » sur elle, nous la prenons pour modéle : » nous avons bien moins besoin de loix » que d'exemples. La crainte enseigne mal » à bien vivre. Les exemples ont beau-

» coup plus d'autorité. Ils ne portent pas
» seulement à la vertu, ils prouvent qu'il
» n'est pas impossible de la pratiquer.

LA VERTU, NON LES STATUES, fait honneur aux Princes.

Ibit in secula fuisse principem, cui florenti & incolumi nunquam nisi modici honores, sæpius nulli decernerentur... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales, istos caducosque titulos aut depreceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas: contra, contemptor ambitionis & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. Præterea, ut quisquis factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porro non imaginibus & statuis, sed virtute ac meritis propagatur.

» On dira dans tous les siécles, qu'il y a
» eu un Prince comblé de vertus, à qui les
» hommes de son tems ne décernérent
» que des honneurs médiocres, & à qui

» ſouvent ils n'en décernérent aucuns....
» Une ſageſſe ſi profonde, quand je la con-
» ſidére, me fait comprendre que nous
» ne devons pas tant nous étonner ſi vous
» rejettez ou ſi vous tempérez ces hon-
» neurs communs & périſſables. Vous ſa-
» vez en quoi conſiſte la vraie gloire, la
» gloire immortelle d'un Prince ; vous ſa-
» vez où réſident les honneurs qui ne crai-
» gnent ni le feu, ni le tems, ni l'envie
» des ſucceſſeurs. Il n'eſt point d'arcs de
» triomphe, de ſtatues, d'autels, de tem-
» ples même, qui ne périſſent, & qui en-
» fin ne ſoient oubliés. Si le tems les épar-
» gne, la poſtérité ſouvent les néglige ou
» les critique. Mais celui qui a le courage
» de mépriſer l'ambition, & de mettre un
» frein à une puiſſance accoutumée à n'en
» point avoir, s'attire une vénération que
» la révolution des ſiécles ne fait qu'ac-
» croitre & rajeunir : il n'eſt jamais tant
» loué, que de ceux qui ont le plus de li-
» berté de s'en diſpenſer. Le Prince ne doit
» donc pas deſirer que la renommée parle
» éternellement de lui ; malgré lui elle en
» parlera : mais il doit ſouhaiter qu'elle
» ne ceſſe jamais d'en parler bien. C'eſt
» ce que le mérite & la vertu donnent
» ſeuls, & ce qu'on ne peut ſe promettre
» des images & des ſtatues.

LE BONHEUR DU PRINCE lié avec celui des peuples.

Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adverſa, alia ſecunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiſcum tam læta, quàm triſtia; nec magis ſine te nos eſſe felices, quàm tu ſine nobis potes. An, ſi poſſes, in fine votorum adjeciſſes, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERINT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES?

» Un tems a été, & il n'a duré que trop, » où notre bonheur & notre malheur ne » ſe régloient point ſur ceux du Prince. » Maintenant triſteſſe & joie, tout nous » eſt commun; & il n'eſt pas plus poſſible » que nous ſoions heureux ſans vous, qu'il » l'eſt que vous le ſoïez ſans nous. S'il en » étoit autrement, auriez-vous ajouté à la » fin de votre priére publique, *Que vous » ne demandiez aux dieux leur protection, » qu'auſſi lontems que vous continuerez à » mériter notre amour?*

Il eſt remarquable que c'eſt par l'ordre de Trajan méme qu'on avoit appoſé une condition aux vœux publics que l'on faiſoit pour lui : SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'eſt-à-dire, *ſi vous gouvernez avec juſtice & uniquement pour l'avantage de la République.* » O vœux, s'écrie Pline, dignes d'être » éternellement formés, éternellement

» exaucés ! La République a, par votre » entremiſe, contracté avec les dieux. Ils » ſont engagés à veiller à votre conſerva- » tion, tant que vous veillerez à la con- » ſervation de la patrie ; & ſi vous faites » rien de contraire, ils ſont obligés de dé- » tourner leurs regards & leur protection » de deſſus vous. *Digna vota, quæ ſemper ſuſcipiantur, ſemperque ſolvantur. Egit cum diis, ipſo te auctore, Reſpublica, ut te ſoſpitem incolumemque præſtarent, ſi tu ceteros preſtitiſſes : ſi contrà, illi quoque à cuſtodia tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE entre la femme & la ſœur de Trajan.

Nihil eſt tam pronum ad ſimultates quàm emulatio, in feminis præſertim. Ea porro maximè noſcitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardeſcit invidiâ, cujus finis eſt odium. Quo quidem admirabilius exiſtimandum eſt, quòd mulieribus duabus in tota domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio eſt. Suſpiciunt invicem, invicem cedunt : cùmque te utraque effuſiſſimè diligat, nihil ſuâ putant intereſſe utram tu magis ames. Idem utrique propoſitum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo ſentias duas eſſe.

» Rien n'eſt plus propre à faire naître » des diſſenſions, que la jalouſie, ordi-

» naire entre les femmes. Elle prend sa
» naissance dans les liaisons mêmes qui
» devroient l'éloigner, elle se nourrit dans
» l'égalité, elle s'irrite par l'envie, & dé-
» génère enfin en haine implacable. C'est
» ce qui doit nous faire regarder comme
» un prodige de vertu, qu'entre deux il-
» lustres Dames qui habitent un même
» Palais, dont la fortune est égale, on ne
» voie jamais la moindre dispute. Elles se
» respectent, elles se cédent tour à tour;
» & quoique toutes deux vous aiment
» très tendrement, elles ne croient point
» qu'il leur importe laquelle des deux
» vous aimiez le plus. Elles ne se propo-
» sent toutes deux qu'une même fin : elles
» n'ont qu'un même genre de vie; enfin
» rien ne vous fait apercevoir que ce sont
» deux personnes.

TRAJAN ÉTOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur? Tu hanc pulsam & errantem reduxisti. Habes amicos, quia

amicus ipse es. Neque enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur: neque est ullus affectus tam erectus, & liber, & dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

» L'amitié, ce bien précieux, qui faisoit autrefois la félicité des mortels, » étoit bannie même du commerce des » hommes privés, & à sa place avoient » succédé la flaterie, les paroles officieuses, & un phantôme d'amitié plus dangereux que la haine. Si le nom d'amitié » étoit encore connu dans la maison des » Princes, il n'y étoit qu'un objet de mépris & de raillerie. Quelle amitié pouvoit régner entre ceux qui se regardoient » réciproquement comme maîtres & esclaves? Vous l'avez rappellée d'un long » exil. Vous avez des amis, parce que » vous savez l'être. Car un Prince ne commande point l'amitié, comme il peut » commander le reste. Ce sentiment veut » être libre : il a quelque chose de grand, » est ennemi de la contrainte, & exige » rigoureusement autant qu'il donne.

POUVOIR SOUVERAIN des Affranchis sous les mauvais Empereurs.

Plerique principes, cùm essent civium domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos

Præturæ etiam, & Sacerdotia, & Consulatus, imò & ab his petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquam libertis, habes; abundeque his sufficere credis, si probi & frugi existimentur. Scis enim, præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos.

» La plupart de nos Empereurs étoient » maîtres des Citoiens, & esclaves de leurs » Affranchis. Ils ne se gouvernoient que » par le conseil de ces sortes de gens: ils » n'entendoient, ils ne parloient que par » eux. Par eux on obtenoit la Préture, le » Sacerdoce, & le Consulat: ou plutôt, » c'étoit à eux qu'il faloit les demander. » Pour vous, vous considérez beaucoup » vos affranchis, mais vous ne les consi- » dérez que comme des affranchis, & vous » croiez qu'ils sont assez honorés, s'ils » passent pour gens de bien. Car vous sa- » vez qu'il n'y a pas de marque plus in- » faillible de la petitesse du Prince, que » la grandeur de ses affranchis.

LE PRINCE NE PEUT S'ÉLEVER qu'en s'abaissant.

Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate.

» Il ne reste à celui qui est parvenu

» jusqu'au comble des honneurs, qu'un » seul moien pour s'élever, c'est que, » sûr de sa propre grandeur, il sache en » descendre. De tous les périls que les » Princes peuvent courir, celui qu'ils » doivent craindre le moins, c'est de s'a» vilir en s'abaissant.

EN QUOI CONSISTE la grandeur des Princes.

Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis.

» Si c'est le souverain bonheur, que de » pouvoir faire tout le bien qu'on veut; » c'est le comble de la grandeur, que de » vouloir faire tout le bien qu'on peut.

Du stile de Pline.

LE PANÉGYRIQUE de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre même de son tems, où l'on avoit de lui plusieurs piéces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'est pas étonnant qu'aiant à louer, en qualité de Consul & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particuliére, & en même tems la joie universelle de tout l'Empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait

Pectus est quod disertos facit. Quintil. encore plus sentir ; & l'on sait que c'est du cœur que part la veritable eloquence.

Ep. 18. l. 3. En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'aprés coup, aprés l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de son Héros, mais tous d'aprés nature, & qui, bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité, ne servoient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous [a] apprend lui-méme ce qui l'avoit porté à en user de la sorte. » Ma premiére vûe, dit-il, a été de » faire aimer encore davantage à l'Empe- » reur ses vertus, par les charmes d'une » louange naïve. J'ai voulu en méme tems » tracer à ses successeurs, par son exem- » ple mieux que par aucun précepte, la » route de la solide gloire. S'il y a beau- » coup d'honneur à former les Princes par » de nobles leçons, il y a bien autant » d'embarras dans cette entreprise, & » peutétre encore plus de présomption.

a Officium consulatûs injunxit mihi ut Reip. nomine Principi gratias agerem. Quod ego in senatu cùm ad rationem & loci & temporis ex more fecissem, bono civi convenientissimum credidi eadem illa spatiosiùs & uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut Imperatori nostro virtutes suæ veris laudibus commendarentur : deinde ut futuri Principes, non quasi à magistro, sed tamen sub exemplo præmonerentur, qua potissimum via possent ad eandem gloriam niti. Nam præcipere qualis esse debeat Princeps, pulcrum quidem, sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò optimum Principem, ac per hoc posteris, velut è specula, lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

» Mais, laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un
» Prince accompli, montrer comme d'un
» phare aux Empereurs qui viendront
» après lui une lumiére qui les guide, c'eſt
» tout à la fois être auſſi utile, & plus
» modeſte. « Il étoit difficile de leur propoſer un modéle plus parfait. On peut dire que Trajan réuniſſoit toutes les qualités d'un grand Prince en une ſeule, qui étoit d'être intimement convaincu qu'il étoit Empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtile de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même

celles du genre démonſtratif, de ces expreſſions vives & énergiques, de ces penſées nobles & ſublimes, de ces tours hardis & frapans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plutôt à une claire & agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ſes bords ſont embellis. Pline laiſſe ſon Lecteur tranquille, & ne le tire point de ſon aſſiette naturelle. Il plaît, mais par endroits & par parties. Une ſorte de monotonie qui régne dans tout le Panégyrique, fait qu'on a peine à en ſoutenir une lecture entiére & ſuivie; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue eſt celle qui paroit la plus belle, & qui fait le plus de plaiſir. Il faut ajouter que le ſtile de Pline ſe ſent un peu du goût d'antithéſes, de penſées coupées, de tours recherchés qui dominoit de ſon tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y préter. Le même goût régne dans ſes lettres, mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont toutes piéces détachées, où cette ſorte de ſtile ne déplaît pas: je croi pourtant qu'elles doivent être miſes auſſi beaucoup au deſſous de celles de Cicéron. Mais tout bien peſé, tout bien examiné, & les Lettres de Pline & ſon Panégyrique méritent l'eſtime & l'approba-

tion que tous les ſiécles leur ont accordées. J'ajouterai que ſon Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANÉGYRIQUES.

NOUS AVONS un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de pluſieurs Empereurs Romains. Celui de Pline eſt à la tete. Il eſt ſuivi d'onze autres piéces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne ſe trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui ſont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modéles de ces ſortes de diſcours, excepté la Harangue de Cicéron pour la Loi Manilia, & quelques endroits de ſes autres Harangues, qui ſont des chef-d'œuvres achevés dans le Genre Démonſtratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicateſſe dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du ſiécle d'Auguſte avoit fait déchoir beaucoup l'Eloquence, qui n'avoit plus cette ancienne pureté de langage, cette fineſſe d'expreſſion, cette ſobriété d'ornemens, cet air ſimple & naïf, relevé, quand il le faloit, par une grandeur & une nobleſſe de ſtile admirable. Mais on trouve dans ces diſcours beaucoup d'eſprit, de fort belles penſées, des tours heureux, de vives deſcriptions, & des louanges très ſolides,

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en Latin seulement. Ils sont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin le jour de
An. J. C. 321. la naissance des deux Césars ses fils. S. Jérome parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur ; & il dit qu'il avoit une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence.

PREMIER ENDROIT.

NAZAIRE parle ici des deux Césars. *Nobilissimorum Cæsarum laudes exequi velle, studium quidem dulce, sed non & cura mediocris est ; quorum in annis pubescentibus non erupturæ virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet ; sed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit : alter jam Consulatum, jam venerationem sui, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.*

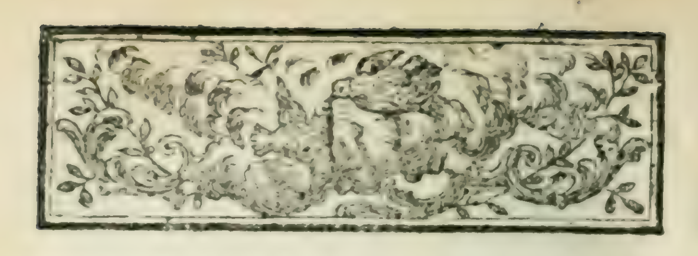
SECOND ENDROIT.

NAZAIRE loue dans Constantin une

vertu bien rare dans les Princes, mais bien estimable : c'est la Continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

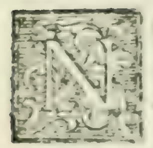
Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quod nullam matronarum cui forma emendatior fuerit sui boni piguit; cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potius divina laudatio, sæpe & in ipsis etiam Philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem referendam arbitretur. Quid, faciles aditus? quid, aures patientissimas? quid, benigna responsa? quid, vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi possit?

Peut-on rien de plus solide que cette pensée : *Nulle Dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir : parce que sous un Prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle mieux être exprimée? *cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix.*



LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.



Ous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoiſſances naturelles, j'entends la Philoſophie, & les Mathématiques qui en ſont une branche, qui ont ſous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont raport, & dont l'étude demande, pour y réuſſir, de la force & de l'etendue d'eſprit, & perfectionne à ſon tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matiéres ſi variées, ſi étendues, ſi importantes, ne peuvent être traitées ici que très ſuperficiellement. Je ne prétends pas même les embraſſer toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur pour ainſi dire, & je m'arréterai à ce qui me paroitra le plus propre

propre à ſatisfaire ou plutôt à exciter la curioſité des Lecteurs peu éclairés ſur ces matiéres, & à leur donner une légére idée de l'hiſtoire des grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans ces ſciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en paſſant des Anciens aux Modernes. Car il n'en eſt pas ici comme des Belles-Lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les ſiécles poſtérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les Sciences dont je dois ici parler, peuvent ſe diviſer en deux parties, qui ſont la Philoſophie & les Mathématiques. La Philoſophie fera la matiére de ce vingt-ſixiéme Livre ; & les Mathématiques celle du ſuivant, qui ſera le dernier.





DE LA PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE est l'étude de la Nature & de la Morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appellée *Sagesse*, σοφία ; & ceux qui en faisoient profession, *Sages*, σοφοὶ. Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore, & il leur en substitua de plus modestes, appellant cette science *Philosophie*, c'est-à-dire amour de la sagesse ; & ceux qui l'enseignoient ou qui s'y appliquoient, *Philosophes*, c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes studieux & d'un esprit élevé, qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perse, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnosophistes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Gréce, qui lui a donné un

nouvel éclat, & qui en eſt devenue comme l'école générale. Ce ne ſont pas ſeulement quelques particuliers, épars çà & là en différentes régions, qui faſient de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs Ecrits & par leur réputation une lumiére brillante, mais courte & paſſagére. La Gréce, par un privilége ſingulier, a nourri & formé dans ſon ſein pendant une longue ſuite de ſiécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philoſophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont pluſieurs dans cette vûe renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voiages, & paſſoient toute leur vie dans l'étude juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Peut-on croire que ce concours d'hommes ſavans & ſtudieux ſi perſévérant & d'une ſi longue durée dans un ſeul & même pays, n'ait été l'effet que du hazard, & non d'une Providence particuliére, qui a ſuſcité cette nombreuſe ſuite de Philoſophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition ſur certaines vérités eſſentielles & capitales? Combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur les devoirs, ont-ils été utiles pour empécher le débordement des vices! Quel affreux déſordre par exemple, auroit-on vû, ſi la ſecte Epicurienne eût été ſeule

& dominante ! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ! Il [a] n'est pas douteux que Dieu leur avoit découvert sur tous ces points d'admirables principes préferablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il est vrai que, parmi ces Philosophes, plusieurs ont avancé d'etranges absurdités. Rom. 1. 19. & 21. Tous même, selon Saint Paul, *ont retenu la verité de Dieu dans l'injustice .... ne l'aiant point glorifié comme Dieu, & ne lui aiant point rendu graces.* Aucune École n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philosophes fussent tous pléinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'est & ce que peut l'homme abandonné à lui seul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux esprits si subtils, si pénétrans, si profonds, n'ont cessé de disputer, d'examiner, de dogmatiser, sans pouvoir convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit destinés Baruc. pour être la lumiére du monde. *Non hos elegit Dominus.*

a Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit.

La Philoſophie, chez les Grecs, s'eſt diviſée en deux grandes Sectes : l'une appellée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie ; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie, appellée la Grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre ſe partagent en pluſieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voila en gros la matiére de la Diſſertation que j'entreprends de donner ſur la Philoſophie ancienne. Elle deviendroit immenſe, ſi je ſongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propoſe. Je me contenterai donc, en expoſant l'hiſtoire & les ſentimens de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués parmi ces Philoſophes, de raporter ce qui me paroitra le plus important, le plus inſtructif, le plus propre à ſatisfaire la juſte curioſité d'un Lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philoſophes comme une partie eſſentielle de l'Hiſtoire, mais dont il lui ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle, & une idée générale. Mes guides ſeront, parmi les anciens, Cicéron dans ſes Œuvres philoſophiques, & Diogéne Laërce dans ſon traité des Philoſophes ; & parmi les modernes, le ſavant Stanley Anglois, qui a fait un excellent ouvrage ſur cette matiére.

Je diviſerai ma Diſſertation en deux parties. Dans la premiére je raporterai l'Hiſtoire des Philoſophes, ſans m'étendre beaucoup ſur leurs ſentimens : dans la ſeconde je traiterai l'Hiſtoire de la Philoſophie même, en expoſant les principaux dogmes des différentes ſectes.



PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE parcourrai toutes les ſectes de la Philoſophie ancienne, & je donnerai une hiſtoire abrégée des Philoſophes qui s'y ſont le plus diſtingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE,

Juſqu'au partage qui s'en fit en pluſieurs branches.

LA Secte Ionique, à compter depuis Thalès qui en eſt regardé comme le fondateur, juſqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

THALÈS.

Thalès étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiére année de l'Olympiade XXXV. *Diog. Laërt.* An. M. 3364. Av. J.C. 640.

Pour profiter des lumiéres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit pluſieurs voiages, ſelon la coutume des Anciens : d'abord dans l'île de Créte, puis

dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte; où il consulta les Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands Maitres la Géométrie, l'Astronomie, & la Philosophie. Un disciple de cette espéce ne l'est pas lontems. Aussi Thalès passa-t-il bien vite des leçons aux découvertes. Ses Maitres de Memphis apprirent de lui le moien de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amasis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de son estime. Mais ce Philosophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il faloit pour se maintenir à la Cour. Il étoit grand Astronome, grand Géométre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan. La maniére trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des impressions de défiance & de crainte, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de tems après de sa disgrace entiére. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans

les ſciences, le fit mettre au nombre des ſept Sages de la Gréce ſi vantés dans l'antiquité. De ces ſept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une ſecte de Philoſophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des diſciples & des ſucceſſeurs. Les autres ne ſe firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, & par quelques préceptes moraux qu'ils donnérent dans les occaſions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, auſſi bien que de pluſieurs circonſtances de la vie de Thalès: de ſon ſéjour à la Cour de Créſus roi de Lydie, & de ſon entretien avec Solon. J'ai raporté le mot plaiſant & ſenſé d'une femme qui le vit tomber dans une foſſe lorſqu'il contemploit les aſtres: *Comment*, lui dit-elle, *pourriez-vous connoitre ce qui ſe paſſe dans le ciel, puiſque vous ne voiez pas ce qui eſt proche de vos piés?* & le tour ingénieux dont il ſe ſervit pour éluder les pourſuites de ſa mere qui le preſſoit de ſe marier, en lui répondant lorſqu'il étoit jeune, *Il n'eſt pas encore tems*; & lorſqu'il fut ſur le retour, *Il n'eſt plus tems.*

Tome II. de l'Hiſt. ancienne, vers la fin.

Les raiſons qui avoient empéché Thalès de ſe donner des chaines en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un deſir vif de con-

noitre la nature, il l'étudia assiduement dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénetrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très rarement: c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du Traité que les Milésiens firent avec Alyatte II roi de Lydie.

Cic. de Nat. deor. lib. 1. n. 25.

Cicéron dit que Thalès est le premier des Grecs qui ait traité des matiéres de Physique.

Apud Florid.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'Astronomie : dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisoit grand plaisir. Aussi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philosophe pour récompense tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fit honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoit ici le vrai caractére des Savans, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenses ; & la vérité de ce que disoit [a] Ta-

[a] Erant quibus appetentior famæ videbatur, quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. *Tacit. Hist. lib. 4. c. 6.*

cite en parlant d'Helvidius Priſcus, *Que la derniére choſe dont les gens même les plus ſages ſe dépouillent, c'eſt le deſir de la gloire.* Il ſe diſtingua fort par ſon habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipſes du ſoleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une choſe bien merveilleuſe.

Saint Clément d'Alexandrie raporte, d'après Diogéne Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé [a] un jour ce qu'étoit Dieu : *C'eſt*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement, ni fin.* Un autre lui demandant ſi l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoiſſance de ſes actions : *Comment pourroit-il le faire*, répondit il, *puiſqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de lui cacher même ſes penſées ?* Valére [b] Maxime ajoute que Thalès parloit ainſi, afin que l'idée de la préſence de Dieu aux penſées les plus ſecrettes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précíſément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, dit-il,

a Rogatus Thales quid ſit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogaſſet alius, an Deum lateat homo aliquid agens: Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem?

b Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent; Nec cogitata, inquit. Ut non ſolùm manus, ſed etiam mentes puras habere vellemus; cùm ſecretis cogitationibus noſtris cœleſte numen adeſſe crederemus. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

qui a tenoit le premier rang parmi les ſept Sages de la Grece, croioit qu'il étoit de la derniére importance que les hommes fuſſent bien convaincus que la Divinité rempliſſoit tout, & voioit tout; & que c'étoit là le moien de les rendre plus ſages & plus religieux.

An. M. 3456. Av. J. C. 548. Il mourut la premiére année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingts-douze ans, dans le tems même qu'il aſſiſtoit à la célébration des Jeux Olympiques.

ANAXIMANDRE.

Thalès eut pour ſucceſſeur Anaximandre, ſon diſciple & ſon compatriote. L'Hiſtoire ne nous a rien conſervé du détail de ſes actions. Il s'écarta en pluſieurs points de la doctrine de ſon Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renverſa leur ville. ANAXIMENE prit ſa place.

Cic. de divin. lib. 1. n. 112.

ANAXAGORE.

Anaxagore, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXXe Olympiade, & fut diſciple d'Anaximéne. La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, & la générosité qui le porta à aban-

An. M. 3504. Av. J. C. 500.

a Thales, qui ſapientiſſimus inter ſeptem fuit, dicebat, homines exiſtimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia eſſe plena: fore enim omnes caſtiores. *Cic. de leg. lib. 2. n. 25.*

donner ſon patrimoine, le rendirent fort conſidérable. Regardant [a] les ſoins d'une famille & d'un héritage comme des obſtacles au goût qu'il ſe ſentoit pour la contemplation, il y renonça abſolument, afin de donner tout ſon tems & toute ſon application à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la vérité, qui faiſoient ſon unique plaiſir. Quand [b] de retour dans ſa patrie après un long voiage, il eut vû toutes ſes terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte: *J'étois perdu, s'écria-t-il, ſi tout cela n'avoit péri.* Socrate, emploiant à ſon ordinaire l'ironie, montre que les Sophiſtes de ſon tems avoient plus de ſageſſe qu'Anaxagore, puiſqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, déſabuſés qu'ils étoient de la ſotiſe du vieux tems, & perſuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'eſt-à-dire qu'il doit appliquer ſes ſoins & ſon induſtrie à amaſſer le plus d'argent qu'il lui ſera poſſible.

Plato in Hipp. maj. pag. 283.

a Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuiſſe unquam arbitramur? An, ni ita ſe res haberet, Anaxagoras, aut hic ipſe Democritus, agros & patrimonia ſua reliquiſſent, huic diſcendi quærendique divinæ delectationi toto ſe animo dediſſent? *Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 5. n. 114 & 115.*

b Cùm è diutina peregrinatione patriam repetiſſet, poſſeſſioneſque deſertas vidiſſet: NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. l. 8. cap. 7.*

Anaxagore, pour ſe donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs, & aux ſoins du gouvernement. Perſonne cependant n'étoit plus en état d'y réuſſir que lui. On peut juger de ſon habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès ſon éléve. Il lui inſpira ces maniéres graves & majeſtueuſes qui le rendirent ſi capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence ſublime & victorieuſe qui le rendit ſi puiſſant. Il lui apprit à craindre les dieux ſans ſuperſtition. En un mot il étoit ſon conſeil, & l'aidoit de ſes avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de ſoin que celui-ci prit de ſon Maître, juſques-là qu'Anaxagore manquant du néceſſaire, réſolut de ſe laiſſer mourir de faim. Sur cette nouvelle Périclès étant accouru à ſon logis, & le preſſant vivement de renoncer à cette funeſte réſolution : *Quand on veut faire uſage d'une lampe*, reprit le Philoſophe, *on a ſoin d'y verſer de l'huile, & de l'entretenir.*

Plut. in Pericl. p. 154.

Ibid. p. 162.

Abſorbé dans l'étude des ſecrets de la nature, qui étoit ſa paſſion, il avoit renoncé également & aux richeſſes, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne ſe ſoucioit donc point en aucune ſorte de ſon pays : *Oui*, dit-il en

Diog. Laërt.

levant la main vers les cieux, *j'ai un ſoin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pour quoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le ſoleil, la lune, & le ciel.* Eſt-ce donc là la deſtination de l'homme ?

Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la premiére année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui diſent qu'il y tranſporta l'Ecole philoſophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis ſon fondateur Thalès. Il demeura à Athénes, & y enſeigna pendant trente ans.

Diog. Laërt.
AN. M. 3524.
AV. J. C. 480.

On raporte diverſement les circonſtances & l'iſſue du procès d'impiété qui lui fut ſuſcité dans Athénes. Le ſentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moien plus sûr de ſauver ce Philoſophe, que de le faire ſortir d'Athénes, paroit le plus vraiſemblable. Le ſujet ou plutôt le prétexte d'une accuſation ſi grave, fut ce qu'il enſeignoit ſur la nature du ſoleil, qu'il définiſſoit *une maſſe de matiére enflammée;* comme ſi par-là il eût dégradé le ſoleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville auſſi ſavante qu'Athénes, un Philoſophe n'ait pu expliquer par des raiſons de phyſique les propriétés des aſtres ſans courir riſque

de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Pericles, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-méme suspect d'impieté à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condanné par contumace, & condanné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroitre d'émotion: *Il y a lontems que la nature a prononcé contre mes Juges, aussi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniére, ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fit porter à Clazomene sa patrie: *Cela* [a] *n'est pas nécessaire*, reprit-il. *Le chemin aux* * *enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres, & pour savoir ce qu'il desiroit d'eux après sa mort; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui

a Nihil necesse est, inquit: undique enim ad inferos tantumdem viæ est. *Cic. 1. Tusc. n. 104.*

* *Les Anciens entendoient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes se rendoient après leur mort.*

rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS.

ARCHELAUS, d'Athénes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs: mais il se méla aussi de la Morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un disciple qui la mit bien en honneur, & en fit son étude capitale.

SOCRATE.

CE DISCIPLE d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avoit été aussi d'Anaxagore. Il naquit la 4e année de la LXXVIIe Olympiade, & mourut la 1ere de la XCV. après avoir vécu soixante-dix ans.

An.M. 3534.
An. M. 3604.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il* [a] *fut le premier*,

Academ. Quæst. lib. 1. *n.* 15.

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tuscul. Quæst. l.* 5. *n.* 10.

dit il, *qui tira la Philoſophie du ciel*, où jusques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des aſtres; *qui l'etablit dans les villes; qui l'introduiſit dans les maiſons particuliéres, & qui l'obligea à tourner ſes recherches ſur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.* C'eſt donc avec raiſon que Socrate eſt regardé comme le fondateur de la philoſophie morale chez les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philoſophie: il les poſſedoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'uſage: &, ſi l'on en croit Xénophon, jamais, dans ſes diſputes, on ne l'entendit parler ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de ces autres ſciences ſublimes, qui juſqu'à lui faiſoient l'unique occupation des Philoſophes; en quoi il paroit vouloir contredire & réfuter Platon, qui met ſouvent dans la bouche de Socrate ces ſortes de matiéres.

Epiſt. ad Æſchin.

Je ne dirai rien ici, ni des circonſtances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ſes ſentimens: je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue. Il ne me reſte à parler que de ſes diſciples, qui ſe faiſant tous honneur de reconnoitre Socrate pour leur Chef, ſe partagérent néanmoins en différens ſentimens.

Tome IV. de l'Hiſt. anc.

XÉNOPHON.

Xénophon fut certainement un des plus illuſtres diſciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte : & c'eſt pour cette raiſon que je le ſépare des autres. Il étoit auſſi grand guerrier que Philoſophe. On ſait quelle part il eut à la fameuſe retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute ſon étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cauſe de ſon exil. Après ſon retour de l'expédition contre les Perſes, il s'attacha à Agéſilas Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Aſie. Comme Agéſilas ſe connoiſſoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une conſidération particuliére. Rappellé par l'ordre des Ephores au ſecours de ſa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, ſe retira à Corinthe avec ſes deux fils, où il paſſa le reſte de ſa vie. La guerre étant ſurvenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes aiant réſolu de ſecourir les derniers, il envoia à Athénes ſes deux fils. Gryllus ſe diſtingua d'une maniére particuliére dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui bleſſa dans le com-

Diog. Laërt.

bat Epaminondas. Il ne survécut pas lontems a une si glorieuse action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son pere dans le tems qu'il offroit un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne: mais aiant appris du courier que son fils étoit mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, & dit froidement: *Je savois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voila, dirai-je une constance, ou une dureté, bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, la premiére année
An. M. 3641. Av. J. C. 360. de la CV[e] Olympiade.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étoient sortis de sa bouche, & sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3. On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philosophes une jalousie secrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profession de sagesse dont ils se piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses Livres qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux

* *Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, & il le nomme simplement.* Memorab. *l.* 3. pag. 771.

aient souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde sait que la Cyropédie de Xénophon est un Livre, où en raportant l'histoire de Cyrus dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les Livres de Platon sur la République qui commençoient à paroitre; & que Platon en fut si vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince à la vérité plein de courage & d'amour pour sa patrie, mais [a] qui avoit eu une fort mauvaise éducation. Aulu Gelle, qui raporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des Philosophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, aient été capables d'une si basse jalousie: (elle n'est pourtant que trop ordinaire parmi les gens de Lettres) & il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zéle trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maitres, & poussent leurs intérêts avec plus de vivacité, que les maitres mêmes.

De leg. lib. 5. pag. 694.

a Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἧφθαι τὸ παράπαν,

CHAPITRE SECOND.

Partage de la Philosophie Ionique *en differentes sectes.*

Jusqu'a Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philosophes des sectes differentes, quoique les sentimens ne fussent pas toujours les mêmes : mais depuis ce tems-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les derniéres, qui sont la Cyrénaïque, la Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la secte Cyrénaique.

ARISTIPPE.

Laërt. Aristippe fut le chef de la secte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école, &, de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses dis-

ciples une route bien différente. Le fonds de ſa doctrine eſt, que le ſouverain bonheur de l'homme pendant cette vie conſiſte dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ſes ſentimens, & il emploioit les reſſources d'un eſprit préſent & agréable à éluder, par des plaiſanteries, les juſtes reproches qu'on lui faiſoit de ſes excès. Il étoit livré ſans ceſſe à la bonne chére & aux femmes. Comme [a] on le railloit ſur le commerce qu'il avoit avec la courtiſanne Laïs : *Il eſt vrai*, dit-il, *je poſſéde Laïs, mais Laïs ne me poſſéde pas*. Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il diſoit : *Si la bonne chére étoit blâmable, on ne feroit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaiſirs, dont la bourſe, diſoit-on, étoit ouverte aux Savans, & la table toujours magnifiquement ſervie, l'attira à Syracuſe. Comme il avoit l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant ; qu'il ne manquoit aucune occaſion de flater le Prince, & qu'il ſupportoit ſes railleries & ſes mauvaiſes humeurs avec une patience qui alloit juſqu'à la ſervilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi

a Ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm eſſet objectum habere eum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor à Laïde.* Cic. Epiſt. 26. lib. 9. ad famil.

on voieit perpétuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voioit jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, repondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands Seigneurs ne connoissent pas les leurs.*

Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes, disoit contre lui Diogéne le Cynique, *il ne s'abaisseroit pas à faire la cour aux Princes : Si celui qui me condanne*, répliquoit Aristippe, *savoit faire la cour aux Princes, il ne se contenteroit pas de legumes.*

Horat. Ep. 17. lib. 1.

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Aristippus. Si sciret Regibus uti,
Fastidiret olus qui me notat.

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à se faire admirer du peuple.

Scurror ego ipse mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'hésite point : il donne la préférence à Aristippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui ressembloit trop, pour ne le pas louer. Cependant il n'ose se livrer aux principes d'Aristippe : il y retombe par une pente secrette.

Id. Ep. 1. lib. 1.

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

Tant l'amour de la volupté a de bassesse, que se dissimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent se cacher entiérement

rement, ceux même qui s'y abandonnent!

Ariſtippe fut le premier des diſciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enſeignoit, de quoi ſon Maître lui ſut bien mauvais gré. Aiant demandé à un homme cinquante dragmes pour inſtruire ſon fils: » Comment, cinquante dragmes, s'écria le » pere de l'enfant! Et il n'en faudroit pas » davantage pour acheter un eſclave. Hé » bien, repartit Ariſtippe, achete-le, & » tu en auras deux.

Vingt-cinq livres.

Ariſtippe mourut en retournant de Syracuſe à Cyréne. Il avoit une fille, nommée Aréta, qu'il eut grand ſoin d'élever dans ſes principes; & elle y devint très habile. Elle inſtruiſit elle-même ſon fils Ariſtippe, ſurnommé Métrodidacte.

THEODORE.

Laër.

THEODORE, diſciple d'Ariſtippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enſeigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilérent. Il ſe réfugia à Athénes; où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condanné, ſi Démétrius de Phalére n'eût trouvé le moien de le ſauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoia un jour en qualité d'Ambaſſadeur vers Lyſimaque. Le Philoſophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince

qui se trouva présent, lui dit : *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce Philosophe fut à la fin condanné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voions ici combien cette doctrine impie de l'Athéisme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chére & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur derniére fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

ELLE fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athénes, lorsque survint le célébre Décret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnése, & qui défendoit aux citoiens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger si présent ne put refroidir son zéle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme il entroit le soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi réguliérement tous les jours presque dix lieues tant

Amplius viginti millia.

pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son Maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes, qui craignoient les suites de cette mort, se retirérent chez lui à Mégare, & ils y furent fort bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colére, & pour quelque mécontentement particulier, lui aiant dit: *Que je périsse, si je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périsse, si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces violens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingts-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contribuérent beaucoup à jetter dans les disputes de Dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique,

qui renferment peu de choſes importantes.

ARTICLE TROISIÉME.

Des ſectes Eliaque & Erétrique.

JE CONFONDS enſemble & tranche en peu de mots ces deux ſectes, qui ne renferment rien d'important.

La ſecte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers diſciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponnéſe.

L'*Erétrique* fut ainſi nommée d'Erétrie ville d'Eubée, patrie de Menedéme ſon fondateur.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des trois ſectes Académiciennes.

PARMI toutes les ſectes qui ſortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut l'ACADEMICIENNE, ainſi appellée du lieu où ſe tenoient ſes aſſemblées, qui étoit la maiſon d'un ancien Héros d'Athénes, nommé ACADEMUS, ſituée dans un fauxbourg de cette ville, où Platon enſeigna. Nous avons vû dans l'hiſtoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à ſe diſtinguer autant par l'amour des ſciences & des ſavans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philoſophes qui s'y aſſembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où

se sont assemblés les gens de Lettres, ont été appellés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois sectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiére. Arcésilas, l'un de ses successeurs, apporta quelques changemens dans sa Philosophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moienne* ou la seconde Académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou troisiéme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faisoit la différence.

§. I.

De l'ancienne Académie.

CEUX qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

PLATON.

PLATON naquit la premiére année de la LXXXVIII[e] Olympiade. Il fut d'abord appellé Aristocle du nom de son grand pere : son maître de Palestre l'appella Platon, à cause de ses épaules larges & quarrées ; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essain d'abeilles se posa sur ses lévres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le stile seroit d'u- An.M. 3576. Av.J.C. 428.

ne grande douceur. La chose arriva, quoi qu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit même des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son Maitre, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

An. M.3600. Av.J.C.404. Le sort d'Athénes, pour lors, étoit bien triste. Lysandre Général des Lacédémoniens y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se mêler du gouvernement. Il y consentit d'abord dans l'espérance de s'opposer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal étoit sans remède, & que pour prendre part aux affaires, il faloit se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un tems plus favorable.

An. M.3602. Av.J.C.402. Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les

affaires n'en allérent pas mieux, & l'Etat recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis. Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyréne pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui étoit le plus grand Mathématicien de son tems. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa lontems avec les Prêtres Egyptiens, qui lui enseignérent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoitre les livres de Moyse, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur-tout les embrasemens du mont Etna. Ce voiage, qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'Histoire des deux Denys Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages : mais il en fut empéché par les guerres qui troubloient alors l'Asie.

De retour dans son pays après toutes ses courses, où il avoit amassé une infinité

de rares connoissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athénes, appellé l'Académie, (il en a déja été parlé;) & c'est là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il suivoit Héraclite dans les choses naturelles & sensibles: c'est-à-dire, qu'il croioit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde; que toutes choses se produisoient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur dissolution.

Il suivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appellons Métaphysique: c'est-à-dire qu'il enseignoit, comme ce Philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses; que l'ame est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour être unis à Dieu: qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons, & une punition pour les méchans; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Esprits qui sont les Ministres du premier Etre. Il avoit pris aussi de Pythagore la Métempsycose, mais qu'il tourna à sa maniére.

Enfin il imitoit Socrate dans les choſes de la Morale & de la Politique, c'eſt-à dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna auſſi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui eſt la même choſe, l'art de raiſonner avec ordre & juſteſſe.

Tous les ouvrages de Platon, hors ſes lettres qui ne nous reſtent qu'au nombre de douze, ſont en forme de dialogues. Il a choiſi exprès cette maniére d'écrire, comme plus agréable, plus familiére, plus variée, & plus propre à inſtruire & à perſuader que toute autre. Par elle il réuſſit merveilleuſement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ſes Interlocuteurs ſon caractére propre, & [a] par un enchaînement ingénieux de propoſitions qui ſuivent néceſſairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le ſtile, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majeſtueux; [b] de ſorte, dit Quintilien, qu'il

a In dialogis Socraticorum, maximèque Platonis, adeò ſcitæ ſunt interrogationes, ut, cùm pleriſque bene reſpondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. *Quintil. lib. 5. cap. 7.*

b Ut mihi, non hominis ingenio, ſed quodam Delphico videatur oraculo inſtinctus. *Quintil. l. 10. c. 1.*

paroit parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde presque point à celle des poesies d'Homére ; & l'Atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiére de stile, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus delicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait sentir d'une maniére toute particuliére.

Mais, ni la beauté du stile, ni l'élégance & le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité & la grandeur des sentimens, des maximes, des principes qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique & le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

An. M. 3656. Av. J.C. 348. Platon mourut la premiére année de la CVIII^e Olympiade, qui étoit la treiziéme du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célébre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Démosthéne aussi le regarda toujours comme son maître : son

ſtile en eſt une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait auſſi beaucoup d'honneur par ſon caractére excellent, par ſon attachement inviolable à ſa perſonne, par ſon goût extraordinaire pour la Philoſophie, par ſes rares qualités de l'eſprit & du cœur, & par les grandes & heroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à ſa patrie.

Après la mort de Platon, ſes diſciples ſe partagérent en deux ſectes. Les premiers continuérent à enſeigner dans l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placérent leur école dans le Lycée, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appellés Péripatéticiens, & eurent pour chef Ariſtote. Ces deux ſectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les ſentimens. Elles avoient toutes deux renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les diſputes qu'en doutant & en héſitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la ſuite, lorſque j'aurai expoſé en peu de mots l'hiſtoire des Philoſophes qui fixérent leur demeure dans l'Académie.

Cic. Acad. Quæſt. lib. 1. n. 17. 18.

SPEUSIPPE.

J'AI déja dit qu'il étoit le neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans ſa jeuneſſe, de ſorte que ſon pere

Laërt.

& sa mere le chassérent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses debauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos, & d'une conduite si pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit sans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoitre par sa maniére de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choses honnêtes & deshonnêtes. En effet, cette méthode lui reussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très grand respect pour lui, & un violent desir de l'imiter, & de s'adonner à la philosophie, dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, & pour le rappeller à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le desespoir.

Platon avoit lié Speusippe d'une maniére particuliére avec Dion, dans la vûe d'adoucir l'humeur austére de ce dernier, par l'enjouement & les graces de son Neveu.

Il succéda à l'école de son oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans;

après quoi ses infirmités l'obligérent de la remettre à Xénocrate. Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il étoit colére, aimoit le plaisir, & parut intéressé, aiant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XÉNOCRATE.

Xénocrate étoit de Calcédoine. Il se mit de très bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand Maître en même tems qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit besoin d'éperon, & l'autre, de frein : c'est le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant ensemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pesanteur de son esprit, se

Plut. de audit. pag. 47.

* *Isocrate disoit la même chose de Théopompe & d'Ephore.*

trouva très inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la Philosophie pratique, & la pureté des mœurs.

Diog. Laërt. Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque chose de dur & d'austére dans l'humeur: c'est pourquoi Platon l'exhortoit souvent *à sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avoit besoin d'adoucir son humeur. *Ælian. lib. 14. cap. 9.* Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse & de douceur ne devint un obstacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ses instructions & par ses exemples. Xenocrate n'étoit point insensible a ces reproches: mais jamais ils ne diminuérent en lui le profond respect qu'il avoit toujours eu pour son Maitre. Et comme on cherchoit à l'indisposer contre Platon, & qu'on le portoit à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant: *Il me traite ainsi pour mon bien.* Il prit la place de Platon *An. M. 3666.* la seconde année de la CX^e Olympiade.

Diog. Laërt. Diogene Laërce dit qu'il n'aima ni les plaisirs, ni les richesses, ni les louanges. Il fit paroitre en plusieurs occasions un noble & généreux désintéressement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires &

d'eſpions dans toutes les Républiques voiſines, & de corrompre à force d'argent toutes les perſonnes qu'on lui envoioit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'inſinuer dans les eſprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoiſſoit le mérite & la réputation. L'aiant trouvé inacceſſible aux préſens & à l'intérét, il tâcha de le renverſer par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambaſſadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ſes careſſes, ſes feſtins, & ſes libéralités. Notre Philoſophe, ferme & invariable dans ſes principes, conſerva toute ſa roideur & toute ſon intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux feſtins comme ſes Collégues. A leur retour à Athénes, ſes Collégues travaillérent de concert à le décrier dans l'eſprit du peuple, & ſe plaignirent de ce qu'il ne leur avoit ſervi de rien dans cette ambaſſade ; & l'on étoit tout prêt à le condanner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injuſtice de ſes accuſateurs à rompre le ſilence, expoſa tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle impor-

tance il étoit qu'on veillât sur la conduite de Députes qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 91. Valer Max. lib. 4. cap. 3.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient sans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le sujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'est à dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas étoit simple, frugal, sans appareil, & vraiment philosophique. Le [a] lendemain les Députés lui demandérent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remissent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi! leur dit il: le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?* Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voiant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du

a Cùm postridie rogarent eum cui numerari juberet: *Quid! Vos hesternâ, inquit, cœnâ non intellexistis, me pecuniâ non egere?* Quos cùm tristiores vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur. *Cic.*

mépris. Ainſi,[a] dit un Hiſtorien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philoſophe, & le Philoſophe refuſa de vendre ſon amitié au Roi.

Il faloit que ſon déſintéreſſement l'eût réduit à une grande pauvreté, puiſqu'il n'avoit pas de quoi paier un certain tribut que les étrangers étoient tenus de paier chaque année au tréſor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en priſon faute d'avoir ſatisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue acquitta ſa dette, & le tira par ce moien des mains des Fermiers, qui ſouvent ne ſont pas fort ſenſibles au mérite Litéraire. Quelques jours après Xénocrate aiant rencontré le fils de ſon Libérateur, lui dit : *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Diogéne Laërce raporte à ſon ſujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguiſé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas paier la capitation impoſée ſur les étrangers : mais que Démétrius de Phalére l'acheta, & le remit auſſitôt en liberté. Il n'y a guéres d'apparence que les Athéniens aient fait un ſi dur trai-

Plut. in Flamin. p. 375.

Diog. Laërt. in Xenocr.

a Ita rex philoſophi amicitiam emere voluit, Philoſophus regi ſuam vendere noluit. *Valer. Max.*

tement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate.

Cic. orat. pro Corn. Balb n 14 Val. Max. lib. 6. cap. 9.

On avoit à Athénes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se levérent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & declarant que sa simple parole leur tenoit lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médisances, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, & jamais de m'être tu.*

Plut. de audi. pag. 38.

Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, & qu'il seroit à souhaiter que les peres & les meres fissent observer exactement dans leur maison. Il [a] vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de sages & vertueux discours, répétés souvent en leur présence mais sans affectation, s'emparaissent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer

a Τῶν λόγων τοὺς φαύλους φυλάττεσθαι προσῆκον, πρὶν ἑτέρους χρηστούς, ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἤθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐτοῦ καὶ ἀναπειθομένην χώραν κατασχεῖν.

jusqu'au fond du cœur ; & que ces sages & vertueux discours, comme de fidéles gardiens, en tinssent l'entrée sévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en sureté contre le soufle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philosophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition. *Plut. de virt. moral. p. 446.*

Il composa plusieurs ouvrages, l'un entr'autres sur la maniére de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé.

Il ne perdoit guéres de tems en visites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, & méditoit beaucoup. On le voioit très rarement dans les rues : mais quand il y paroissoit, la jeunesse débauchée n'osoit y rester, & s'écartoit pour éviter sa rencontre.

** Il emploie une comparaison tirée des Athlétes qui se battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une espéce de calote, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens. Car, tout le risque que courent les Athlétes, c'est d'avoir les oreilles déchirées : au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, & de se perdre eux-mêmes.*

Diog. Laërt. Val. Max. lib. 5. cap. 9.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & absolument décrié pour ses déréglemens dont il faisoit gloire, (il s'appelloit Polémon) n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'école de Xénocrate, & y aiant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'essence, & portant une couronne sur la tête, & prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise & indignée. Xénocrate, sans se démonter, & sans changer de visage, changea seulement de discours, & se mit à parler sur la tempérance & la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte & la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La[a] couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau, & au lieu de cet air enjoué & petulant qu'il avoit montré en entrant dans l'école, il paroit sérieux & réveur. Enfin il se fit un entier change-

a Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri.
Horat. satyr. 3. lib. 3.

ment en lui, & guéri abſolument de ſes paſſions par un ſeul diſcours, d'infame débauché qu'il étoit, il devint un excellent Philoſophe, & répara heureuſement les déſordres de ſa jeuneſſe par une vie ſage & réglée, qui ne ſe démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la premiére année de la CXVI[e] Olympiade. An.M. 3688. Av.J.C. 316.

POLÉMON. CRATÈS. CRANTOR.

JE JOINS ces trois Philoſophes ſous un même titre, parce qu'on connoit peu de choſes de leur vie.

POLÉMON remplit dignement la chaire de Xénocrate ſon Maitre, & ne s'écarta jamais de ſes ſentimens, ni des exemples de ſageſſe & de ſobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célébre qui arriva dans ſa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reſte de ſa vie. *Athen. l. 2. pag. 44.*

CRATÈS qui lui ſuccéda, eſt peu connu, & doit être diſtingué d'un Philoſophe Cynique qui porta le même nom, & dont il ſera parlé dans la ſuite.

CRANTOR fut plus célébre. Il étoit de Soli en Cilicie. Il quitta ſon pays natal pour ſe rendre à Athénes, où il fut diſciple de Xénocrate avec Polémon. Il [a] paſſe

a Crantor ille, qui in noſtra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 3. n. 12.*

pour l'un des piliers de la secte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faisant l'éloge d'Homere, marque le cas qu'on faisoit de ce Philosophe, & combien ses principes de morale étoient estimés.

Horat. Ep. 2. lib. 1.

Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Plut. de Consol. pag. 104.

Il avoit fait un livre *de Consolation* qui s'est perdu : il étoit adressé à Hippoclès, à qui une mort promte avoit enlevé tous ses enfans. On [a] en parloit comme d'un Livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand usage dans un Traité qui portoit le même titre. Il eut pour disciple Arcesilas, auteur de la moienne Académie.

§. II.

De la moienne Académie.

Elle est ainsi appellée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le sera bientôt par Carnéade.

a Legimus omnes Crantoris, veteris Academici, de luctu : est enim non magnus, verùm aureolus, &, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediscendus libellus. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 135.*

ARCÉSILAS.

ARCÉSILAS naquit à Pitane dans l'Éolie. Etant venu à Athénes, il se rendit disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses Maitres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'étre le Disciple.

Diog. Laërt. in Arcesil.

Num. apud Euseb. Præpar. Evang. lib. 14. c. 5.

Il succéda a Cratès, ou selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'École Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une secte, qu'on nomma la Moienne ou Seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dogmatiques, c'est-à-dire aux Philosophes qui affirmoient & décidoient. Il paroissoit douter de tout: il soutenoit également le pour & le contre, & suspendoit en toutes choses son jugement. Il attira à son auditoire un grand nombre de disciples. L'entreprise de combattre toutes les sciences, & de rejetter non seulement le témoignage des sens, mais aussi le témoignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque succès, il faloit avoir tout le mérite

Diog. Laërt.

d'Arcésilas. Il [a] étoit naturellement d'un génie heureux, promt, vif: sa personne étoit remplie d'agrémens: il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de son visage secondoient admirablement ceux de sa voix. Aussi Luculle, qui réfute savamment & solidement l'opinion des Académiciens, dit [b] que jamais personne n'eût suivi le sentiment d'Arcésilas, si l'éloquence & l'habileté du Docteur n'eussent couvert & fait disparoitre l'absurdité manifeste qui s'y trouvoit.

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il [c] aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le sût. Aiant [d] fait une visite à un ami* qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner

a Arcesilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi *Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.*

b Quis ista, tam apertè perspicuéque & perversa & falsa, secutus esset, nisi tanta in Arcesila . . . & copia rerum, & dicendi vis fuisset? *ibid. n. 60.*

c Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. *Diog. Laert.*

d Arcesilaus, ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem suam dissimulanti, ægro autem, & ne hoc quidem confitenti deesse sibi in sumtum ad necessarios usus, cùm clam succurrendum judicasset, pulvino ejus ignorantis sacculum subjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod desiderabat, inveniret potius quam acciperet. *Senec. de Benef. lib. 2. cap. 10.*

* *Sénéque l'appelle Ctésibius: il est nommé autrement dans Plutarque.* De discr. amic. & adulat. p. 63.

sa

ſa pudeur & ménager ſa délicateſſe, & faire enſorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage ſi favorable à la pureté de ſes mœurs, & on l'accuſe des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroitre étonnant dans un Philoſophe, qui doutant de tout, doutoit par conſéquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoitre véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile. *Diog. Laërt.*

Il n'aimoit point à ſe méler des affaires publiques. Néanmoins aiant été choiſi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit ſa patrie, il accepta la députation : mais il en revint ſans ſuccès. *Idem.*

Tourmenté par [a] les douleurs de la goute, il affectoit une patience & une inſenſibilité de Stoïcien. *Rien n'eſt paſſé de là ici*, dit-il en montrant ſes piés & ſa * poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainſi ſouffrir. Il vouloit lui faire croire que ſon ame étoit inacceſſible à la douleur. Langage faſtueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil ! *Diog. Laërt.*

a Is cùm arderet podagræ doloribus, viſitaſſetque hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, & triſtis exiret : Mane, quæſo, inquit, Carneade noſter, Nihil illinc huc pervenit, oſtendens pedes & pectus. *De Finib. lib. 5. n 94.*

* *La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le ſiége de l'ame & du courage.*

Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.

Arcésilas fleurissoit vers la CXX^e Olympiade, c'est-à-dire vers l'an du Monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

§. III.

De la nouvelle Académie.

CARNÉADE.

CARNÉADE, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui, à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence [a] qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités; mais il soutenoit qu'elles étoient mélées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabbattoit donc à admettre des choses

a Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo exstitit & illud, multa esse probabilia; quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quendam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib. 1. n. 12.*

probables, & il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paroit qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, & pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre un tel ou un tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frapantes, & qu'il ne prouveroit jamais que son principe ne réduisoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armoit d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination. *Val. Max. lib. 8. cap. 7.*

On raporte de lui une maxime de morale, qui est bien admirable dans un payen. » Si l'on savoit en secret, dit-il, qu'un » ennemi, ou une autre personne à la mort » de laquelle on auroit intérêt, viendroit » s'asseoir sur de l'herbe sous laquelle il y *Cic. de finib. lib. 2. n 59.*

» auroit un aspic caché, on agiroit en mal-
» honnête homme si on ne l'en avertissoit
» pas, quand même notre silence pour-
» roit demeurer impuni, personne n'étant
» en état de nous en faire un crime.

Mais la conduite de ces payens se démentoit toujours par quelque endroit. Ce grave Philosophe ne rougissoit pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conservé un assez bon mot de Carnéade : c'est dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flateur & un ami. Il avoit raporté l'exemple d'un homme, qui, disputant le prix de la course contre Alexandre, s'étoit laissé vaincre exprès, dont le Prince lui avoit sû très mauvais gré ; il ajoute : » Le ma-
» nége est la seule chose où les jeunes Prin-
» ces n'ont rien à craindre de la flaterie.
» Leurs autres maîtres assez souvent leur
» attribuent de bonnes qualités qu'ils n'ont
» point. Ceux qui lutent avec eux se lais-
» sent tomber. Mais un cheval renverse
» par terre, sans distinction de pauvre ou
» de riche, de sujet ou de Souverain, tous
» les maladroits qui le montent.

Pag. 58.

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célebre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avoit pas négligé entiérement la Physique, mais la morale avoit fait sa principale application. Il étoit

Diog. Laërt.

extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il faloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche. *Val. Max. lib. 8 cap. 7.*

Il apprehendoit extrémement de mourir. Cependant, aiant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi .... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt ravisé. Diogéne Laërce le raille de cette pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatriéme année de l'Olympiade CLXII, âgé de quatre-vingts cinq ans. *Diog. Laërt.* An.M. 3871. Av.J.C. 133.

CLITOMAQUE.

CLITOMAQUE, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre, *Plut. de fort. Alex. pag. 328. Cic. lib. 3. Tusc. Quæst. n. 54.*

Consolation. Il l'adressa à ses concitoiens après la prise & la ruine de Carthage, pour les consoler de l'etat de captivité où ils se trouvoient.

PHILON. ANTIOCHUS.

Tusc. Quæst. lib. 2. n. 9.

PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit, dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons.

Plut. in Cic. pag. 862.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon : c'est le dernier des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue. Cicéron, dans le voiage qu'il fit à Athenes, fut enchanté de sa maniére de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu lontems avec force les dogmes de la nouvelle Academie, qui rejettoit tout raport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le raport des sens; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par ſon goût merveilleux pour les ſciences, que par ſon habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la ſecte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très floriſſante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philoſophe avec un empreſſement extrême, il le logeoit chez lui, & il s'en ſervoit pour l'oppoſer aux diſciples de Philon, parmi leſquels Cicéron tenoit le premier rang. *Plut. in Lucull. p. 519. & 520.*

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'AI DÉJA remarqué qu'après la mort de Platon, ſes diſciples ſe partagérent en deux ſectes : dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enſeigné, qui étoit l'Académie, & l'autre paſſa dans le Lycée, lieu agréable ſitué dans un fauxbourg d'Athénes. La derniére eut pour chef & fondateur Ariſtote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la premiére année de l'Olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appellé Nicomaque, *Diog. Laërt.* An M. 3620.

étoit médecin, & fleurissoit sous Amyntas roi de Macédoine, pere de Philippe.

Agé de dix-sept ans il vint à Athénes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de son Ecole. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la
AN. M. 3656. premiére année de l'Olympiade CVIII, il se retira chez Hermias Tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias aiant été condanné & mis à mort par le Roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pouvoit alors
Aul. Gell. lib. 9. c. 3. avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit lontems qu'il l'avoit destiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas

moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la raporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien [a] dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſoufre quelque difficulté, je ne m'y arréte pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vû ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans ſes campagnes. Ariſtote, [b] qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du

a An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele ſummo ejus ætatis Philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam credidiſſet? *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

b Ariſtoteles, Calliſthenem auditorem ſuum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rariſſimè, aut quàm jucundiſſimè loqueretur: quo ſcilicet apud regias aures vel ſilentio tutior, vel ſermone eſſet acceptior. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit Callisthéne de se rappeller souvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit absolument nécessaire aux personnes qui vivent à la Cour. » Parlez rarement de» vant le Prince, lui dit-il; ou parlez-lui » d'une maniére qui lui plaise : afin que » votre silence vous mette en sureté, ou » que vos discours vous rendent agréable. Callisthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'esprit, profita mal de ce conseil, qui dans le fond se sent plus du Courtisan que du Philosophe.

Aristote n'aiant donc pas jugé à propos de suivre son Eléve à la guerre, pour laquelle son attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de distinction dûes à un Philosophe celebre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie : Aristote ouvrit la sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étoient sur la Philosophie, l'après midi sur la Rhétorique : il les donnoit ordinairement en se promenant, ce qui fit appeller ses disciples Péripatéticiens.

Cic. lib. 3. de Orat. n 141.
Quintil. lib. 3. cap. 1.

Il n'enseignoit d'abord que la Philosophie : mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour lors de quatre-vingts-dix

ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétorique, & qui y avoit un ſuccès incroiable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peutêtre à cette noble émulation, permiſe entre Savans quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Ariſtote, Ouvrage le plus complet & le plus eſtimé que nous ait laiſſé l'antiquité ſur cette matiére: à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit composé pour Alexandre.

Un mérite auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conquérant en ſuſpendit l'effet, & arréta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, & jurérent ſa perte. Eurymédon, prètre de Cérès, leur préta ſon miniſtére, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de

Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle conſiſte en quatre vers, qui n'ont nul raport aux choſes ſacrées, mais ſeulement à la perfidie du Roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote: & l'hymne n'eſt pas plus criminelle. Peutêtre Ariſtote avoit-il offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cerès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en ſoit, ne croiant pas qu'il fût ſûr pour lui d'attendre le ſuccès du jugement, il ſortit d'Athénes, après y avoir enſeigné pendant treize ans. Il ſe retira à Chalcis dans l'ile d'Eubée, & plaida ſa cauſe de loin par écrit. Athénée raporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle ſoit effectivement d'Ariſtote. Quelqu'un lui demandant la cauſe de ſa retraite, il répondit que *c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une ſeconde injuſtice contre la Philoſophie* : il faiſoit alluſion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 15. pag. 696. & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en diſant, *Que l'Euripe m'engloutiſſe, puiſque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choſes dans la nature qui paſſoient ſon intelligence, & il avoit trop bon eſprit

pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une colique, en la 63e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avoit été ruinée par Philippe Roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la priére d'Aristote. Les habitans, pour reconnoitre ce bienfait, consacrérent un jour de fête à l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'ile d'Eubée, ils transportérent ses os chez eux, dressérent un autel sur son monument, donnérent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit fils de Démarate Roi de Sparte.

Laërt.

AN. M. 3683.

Ammon. in vit. Aristot.

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses Ouvrages, pendant combien d'années ils demeurérent ensevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Tome X.

Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son stile, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infini de ses Ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû emploier plusieurs siécles à l'étude, pour

Lib. 10. c. 1.

Lib. 11. cap. ult.

comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde, non seulement les Philosophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec un soin infini. Alexandre, pour seconder le zéle de son maitre dans ce savant travail, & pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Grece & de l'Asie on fit d'exactes recherches sur tout ce qui regardoit les oiseaux, les poissons & les animaux de toute espéce : dépense qui monta à plus de huit cens talens, c'est-à-dire à plus de huit cens mille écus. Aristote composa sur cette matiere cinquante volumes, dont il n'en reste que dix.

Plin. lib. 8. cap. 16.

Athen. lib. 9. p. 398.

On a pensé bien diversement, dans l'Université de Paris, des écrits d'Aristote selon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209 on ordonna de bruler tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V envoia à Paris l'an 1366 pour réformer l'Université, tous les Livres d'Aristote y furent permis : Décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la

doctrine d'Aristote a toujours prévalu dans l'Université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siécle aient ouvert les yeux aux Savans, & leur aient fait embrasser un Systéme de Philosophie bien différent des anciennes opinions de l'Ecole. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au-delà des justes bornes, aussi peutêtre le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

THÉOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son Maitre avec un tel succès & une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ses disciples & de ses intimes amis. La beauté & la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de Théophraste, qui signifie *divin parleur*. *Laërt.*

C'est[a] de lui que Cicéron raconte une

a Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cum percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet? & respondisset illa, atque addidisset: *Hospes, non pote minoris*: tulisse eum molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optiméque loqueretur. *In Brut. n.* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophrastum, hominem alioqui disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit: nec alio se id deprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib. 8. cap.* 1.

chose assez particuliére. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille lui répondit, *Non, Monsieur l'etranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrémement surpris, & même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athénes, dont il se piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il etoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique, qui allant jusqu'à l'excès, le fit reconnoitre pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes jusques dans le petit peuple!

Il ne croioit pas, non plus qu'Aristote, que sans les biens & les commodités de la vie on pût jouir ici d'une vraie béatitude: en quoi, dit [a] Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuissance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence; dans un autre, au ciel en général; & après cela, aux astres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuisé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de

Tusc. Quæst. lib. 3. n 69.

a Spoliavit virtutem suo decore, imbecillamque reddidit, quòd negavit in ea sola positum esse beatè vivere. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 33.*

ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité; pendant qu'elle abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences : murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condanner comme une espéce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?* *Cic. de Senect. n. 5.*

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la Physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la 3[e] année de la CXXIII[e] Olympiade, & il y enseigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe. *Laërt.* AN.M. 3718.

LYCON, de la Troade. Il gouverna son école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoiérent à Rome la 2[e] année de la CXL[e] Olympiade, & la 534 de Rome. AN.M. 3781.

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguérent dans la secte des Philosophes Péripatéticiens.



ARTICLE SIXIÉME.

De la secte des Cyniques.

ANTISTHÉNE.

Laërt. LES PHILOSOPHES Cyniques doivent leur origine & leur établissement à Antisthéne, disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignoit, appellé * *Cynosarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antisthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptoit pour rien la noblesse & les richesses, & faisoit consister le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie, il répondit, *A pouvoir vivre avec moi.*

DIOGÉNE.

Laërt. DIOGÉNE fut le plus célébre de ses disciples. Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chassé pour le crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime.

* *Ce mot signifie un chien blanc, ou promt & vite.*

Diogéne étant venu à Athénes, alla trouver Antisthéne, qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne plus prendre de disciples. Diogéne ne s'étonna point, & baissant la tête, » Frappez, frappez, lui dit-il; ne » craignez point: vous ne trouverez ja-» mais de bâton assez dur pour m'éloigner » de vous tant que vous parlerez. « Antisthéne, vaincu par l'opiniâtreté de Diogéne, lui permit d'être son disciple.

Diogéne profita bien de ses leçons, & imita parfaitement sa maniére de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace, & une écuelle. Encore, aiant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main: *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis: il le promenoit par-tout devant lui; & il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, si je n'étois pas Alexandre*. Juvenal, [a] en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus

[a] Sensit Alexander, testa cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne ſouhaitoit rien, & le monde entier ne ſuffiſoit pas à l'autre. Séneque [a] ne ſe trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croioit que tout devoit trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogéne, aiant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reſte il ne faut pas croire qu'avec ſon manteau plein de piéces, ſa beſace, & ſon tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choſes, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Étant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé aſſez magnifiquement, il ſe mit à deux piés ſur un beau tapis, & dit, *Je ſoule aux piés le faſte de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre ſorte de faſte.*

Ælian. l. 3. cap. 25.

Diog. Laërt.

Il avoit un ſouverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit : *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui ſe faiſoit chauſſer par un eſclave. *Tu ne ſeras pas content*, dit-il, *juſqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te ſervent tes mains ?*

a Quidni victus ſit illo die, quo homo, ſupra menſuram humanæ ſuperbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam poſſet, nec eripere? *Senec. de Benef. l. 5. c. 6.*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voila de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens, qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui en disoient tous les biens imaginables: qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogéne écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux. *De nat. deor. lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractére des Cyniques étoit d'outrer tout en matiére de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. *Horat. Ep. 6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en raporte des effets

Diog. Laërt. merveilleux. Onésicrite avoit envoié à Athénes un de ses fils. Ce jeune homme aiant entendu quelques leçons de Diogéne, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt apres, en fit autant. Onésicrite lui-même, aiant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Plut. in Alex. p. 701. Il fut fort consideré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut Disciple de Diogéne, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Diogéne, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des Pirates qui l'emmenérent en Diog Laërt. Créte, & l'exposérent en vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit : *Que savez-vous faire ?* qu'il savoit commander aux hommes, & le pressa de dire, *Qui est-ce qui veut acheter son maître ?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'aiant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogéne s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit se lasser de dire partout, *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas sages*, leur dit-il. *Les*

lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions. Il éleva très bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. » Quoi! » lui dirent ses amis, vous demeurerez » exposé aux bêtes farouches & aux oi- » seaux? Non, répondit-il, vous mettrez » auprès de moi un bâton, afin que je les » chasse. Et comment le pourrez, dirent- » ils, puisque vous n'aurez plus de senti- » ment? Que m'importe donc, répliqua » le Cynique, d'être mangé par les bêtes, » puisque je n'en sentirai rien? *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 104.*

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingts-dix ans, selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre : mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS.

Cratès le Cynique fut un des princi- *Diog. Laërt.*

paux disciples de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très-considerable, & qui possedoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit: mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoiens de Thebes, parce que les Philosophes n'avoient besoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jusques dans les actions louables par elles-mémes.

Deux cens mille écus.

Hypparchia, sœur de Métrocle l'Orateur, charmée des maniéres libres de Cratès, voulut absolument l'épouser malgré l'opposition de tous ses parens. Cratès, à qui ils s'étoient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, & aiant jetté par terre son manteau, sa besace, & son bâton: *Voila toutes mes richesses*, dit-il, & *ma femme n'en doit pretendre d'autres pour elle-même.* Elle persista dans son dessein, épousa ce bossu, s'habilla en Cynique, & devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie étoit le caractére dominant de ces Philosophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement,

nagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'insulte. C'est ce qui, selon quelques-uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboioient après tout le monde comme des chiens ; & aussi parce qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public sans pudeur & sans retenue.

Cratès fleurissoit à Thébes vers la CXIII[e] Olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée. An.M. 367[illegible]

ARTICLE SEPTIÉME.

Des Stoïciens.

ZÉNON.

Zénon étoit de la ville de Citrie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athénes, entra chez un Libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui causa un plaisir infini, & lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hazard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout *Diog. Laërt.*

du doigt à Zénon, & l'exhorta à le ſuivre.
An. M. 3672. Il commença en effet dès ce jour-là à être ſon diſciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il ſentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philoſophie. Il ſe félicitoit lui-même ſur le malheur qui lui étoit arrivé, & diſoit ſouvent que jamais navigation n'avoit été auſſi heureuſe pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans ſous Cratès, & paſſé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il éta-
An. M. 3692. blit à Athénes une nouvelle ſecte. Sa réputation ne tarda guéres à ſe repandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus diſtingué des Philoſophes du pays. Comme il enſeignoit ordinairement dans une galerie, ſes ſectateurs furent appellés *Stoïciens*, du mot grec στοὰ, qui ſignifie galerie, portique.

Aiant rencontré un jeune homme, qui, plein d'eſtime pour lui-même, & ſe croiant fort habile, prenoit toujours la parole dans les aſſemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une ſeule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Laërt. Zénon vécut juſqu'à l'âge de 98 ans, ſans avoir jamais eu aucune incommodi-

té. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique. Eusébe met sa mort à la CXXIXe Olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone, Roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un Décret public, où ils faisoient son éloge comme d'un Philosophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient sous sa discipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit ; ils lui décernérent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires : » Afin, dit le Décret, que tout le monde » sache que les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite distingué & » pendant leur vie, & après leur mort. Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentimens si nobles & si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science & pour la vertu. An. M. 3740.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'Angleterre, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE.

Laërt. Cléanthe étoit d'Assos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'est-à dire quarante sols, quand il entra à Athénes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenoit les plus durs & les plus pénibles travaux. Il passoit la nuit presque entiere à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philosophie pendant le jour. Cité devant les Juges de l'Aréopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une Loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en témoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnérent qu'on lui fournit du Trésor public dix mines, c'est-à-dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter : tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes ! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif ; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il a s'avisa

a Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obtumescere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De Finibus*, *lib.* 4. *n.* 7.

pourtant de composer une Rhétorique, aussi bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiére, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

CHRYSIPPE.

CHRYSIPPE étoit de Soli, ville de Cilicie. Il avoit l'esprit fort subtil & propre aux disputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & sur laquelle il avoit fait plusieurs traités. Diogéne Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de Livres qu'aucun autre Philosophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une suite nécessaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuses, & souvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité & de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitoient ce semble avec autant de soin tout agrément dans le stile, comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron [a] ne les blâmoit pas beaucoup de *Laërt.*

a Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam & exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysip-

manquer d'un talent entiérement étranger à leur profession, & qui n'y étoit pas absolument nécessaire. *Si* [a] *un Philosophe*, dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sai bon gré: s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il [b] se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

Academ. lib. 4. n. 7. Il s'associa pendant quelque tems aux Académiciens, soutenant à leur maniére sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant & de si forts argumens pour le systême des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croioit les dieux périssables, & soutenoit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les incestes les plus crians

Plut. contra Stoïc. p. 1074. 1075. Laërt.

pum, disputavisse, neque ob eam rem Philosophiæ non satisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. *De Orat. lib. 1. n. 29.*

a A Philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner: si non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib. 1. n. 15.*

b Oratio me istius Philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam. *Ibid.*

& les plus abominables : & admettoit la communauté des femmes parmi les Sages. Il avoit composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisoient horreur. Voila ce qu'étoit le Philosophe [a] qui passoit pour le plus ferme appui du Portique, c'est-à-dire de la secte la plus sévére du paganisme.

Il doit paroitre étonnant après cela que [b] Séneque fasse de ce Philosophe, en le joignant à Zénon, un éloge si magnifique, jusqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes choses par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premiéres places d'un Etat, établi de sages Loix ; & qu'il les considére comme des Législateurs, non d'une seule ville, mais du genre humain entier.

Chrysippe mourut dans l'Olympiade CXLIII[e]. On lui dressa un tombeau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voioit dans le Céramique. AN.M. 3793.

DIOGÉNE LE BABYLONIEN.

DIOGÉNE le Babylonien étoit ainsi appellé, parce que Seleucie sa patrie étoit voisine de Babylone. Il étoit un des trois

a Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ.* 4. *n.* 75.

b Nos certè sumus, qui dicimus, & Zenonem & Chrysippum majora egisse, quàm si duxissent exercitus, gessissent honores, leges tulissent, quas, non uni civitati, sed toti humano generi tulerunt. *Senec. de Ot. sap. cap.* 32.

Philosophes qu'Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroitre une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture, capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il [a] faisoit une dissertation sur la colére. Un jeune homme, pétulent & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroitre ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoïcien ?

ANTIPATER.

ANTIPATER étoit de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le IVe Livre des Questions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Il avoit été disciple de Diogéne le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

PANÉTIUS.

Strab. l. 14. p. 655. PANÉTIUS a été, sans contredit, un des plus célébres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la

a Ei de ira cùm maximè differenti adolescens protervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor : sed dubito tamen an irasci oporteat. *Senec. de Ira, lib. 3. cap. 38.*

République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la CXLVIII^e Olympiade. An. M. 3814.

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peutêtre les préjugés, le déterminérent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très accréditée. Antipater de Tarse fut son Maitre. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies.

De Divin. lib. 1. n. 6.

Pour satisfaire son desir d'apprendre, qui étoit sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de Litérature se rassembloient ordinairement à Athénes, & les Stoïciens y avoient une Ecole fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, & en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. » Un homme modeste, leur dit-il au raport de Proclus, » doit se contenter d'une seule patrie. « En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoiens, ne voulut point accepter la même grace.

Procl. in Hesiod. p. 151.

Plut. de Stoïc. repug. p. 1034.

Le nom de Panétius ne tarda guéres à passer les mers. Les sciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès considérables. Les Grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naissance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, se faisoient un honneur de les protéger efficacement. Voila les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment souhaité. La jeune Noblesse courut à ses leçons, & il compta parmi ses disciples les Lélius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis; & Panétius, comme le témoignent plusieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flateuse. Panétius [a] fut le seul sur lequel il jetta les yeux, lorsque le Sénat le nomma Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la République. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui emploiérent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Moral. p. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir pu-

a P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuisse. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 5.*

blié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel tems ce Traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait, en traitant la même matiére, sont de bons garands de l'excellence de cet Ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le Mémoire de M. l'Abbé Sevin, sur la vie & sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai raporté ici.

Tome X. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.

Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philosophes de spéculations frivoles & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la Morale, qui sont le plus ferme appui de la société : a mais la séchéresse & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe & Chrysippe, ne sé-

a Stoïci horridiores evadunt, asperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem sententiarum, nec disserendi spinas probavit : fuitque in altero genere mitior, in altero illustrior. *De Finib. lib. 4. n. 78. 79.*

duisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la solidité du raisonnement il joignit la beauté & l'élégance du stile; & répandit dans ses Ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient susceptibles.

POSIDONIUS.

Posidonius étoit d'Apamée en Syrie, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la Philosophie avec grande réputation, & fut emploié au gouvernement avec un pareil succès.

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

EPICTÉTE.

Je ferois injure à la Secte des Stoïciens, si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettois Epictéte, celui peutêtre de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la sublimité de ses sentimens, & par la régularité de sa conduite.

Epictéte étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gar-*

des de Néron ; & c'eſt d'où lui fut donné le nom d'Epictéte, qui ſignifie *ſerviteur acheté*, *eſclave*. On ne ſait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné a Epaphrodite : on ſait ſeulement qu'il fut ſon eſclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philoſophie des Stoïciens, qui étoit alors la Secte la plus parfaite & la plus ſévére. Επίκτητος

Il vécut à Rome juſqu'à l'Edit de Domitien, qui en chaſſa tous les Philoſophes. Si [a] l'on en croit Quintilien, pluſieurs d'entr'eux cachoient de grands vices ſous un ſi beau nom ; & ils s'étoient fait la réputation de Philoſophes, non par leur vertu & leur ſcience, mais par un viſage triſte & ſévére, & par une ſingularité d'habit & de maniéres, qui ſervoit de maſque à des mœurs très corrompues. Peutêtre Quintilien charge-t il un peu ce portrait, pour faire plaiſir à l'Empereur : ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne peut en aucune ſorte l'appliquer à Epictéte. An. J. C. 94.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville conſidérable d'Epire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort ho-

a Noſtris temporibus ſub hoc nomine maxima in pleriſque vitia latuerunt Non enim virtute ac ſtudiis, ut haberentur philoſophi, laborabant ; ſed vultum, & triſtitiam, & diſſentientem à ceteris habitum peſſimis moribus prætendebant. *Quintil. lib.* 1. *in Proœm.*

noré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le regne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort : il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il reduisoit toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs, ἀνέχου καὶ ἀπέχου : *Sustine & abstine.*

Orig. in Cels. lib. 7.

Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son Maitre lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la casseriez ?*

Lucian. advers. indoct. p. 548.

** Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cens livres.*

Lucien se mocque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictéte, quoiqu'elle ne fût que de terre ; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant, il deviendroit aussi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Epictéte avoit composé plusieurs Ecrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel.* Mais Arrien, son disciple, a fait un grand Ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes.

Des huit Livres qui formoient cet Ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échapées à la diligence de son disciple. J'en citerai deux ou trois.

» Il ne dépend pas de toi d'être riche,
» mais il dépend de toi d'être heureux. Les
» richesses même ne sont pas toujours un
» bien, & certainement elles sont toujours
» de peu de durée ; mais le bonheur qui
» vient de l. sagesse, dure toujours.

» Quand tu vois une vipére ou un ser-
» pent dans une boéte d'or, l'en estimes-
» tu davantage ? & n'as-tu pas toujours
» pour elle la même horreur à cause de sa
» nature mal-faisante & venimeuse? Fais de
» même à l'égard du méchant, quand tu le
» vois environné d'éclat & de richesses.

» Le soleil n'attend point qu'on le prie
» pour faire part de sa lumiére & de sa
» chaleur. A son exemple, fais tout le
» bien qui dépend de toi, sans attendre
» qu'on te le demande.

Voici la priére qu'Epictéte souhaitoit de faire en mourant : elle est tirée d'Arrien. » Seigneur, ai-je violé vos comman-
» demens ? Ai-je abusé des présens que
» vous m'avez faits ? Ne vous ai-je pas sou-
» mis mes sens, mes vœux, mes opinions?
» Me suis-je jamais plaint de vous ? Ai-je
» accusé votre Providence ? J'ai été mala-

» de, parce que vous l'avez voulu, & je
» l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, par-
» ce que vous l'avez voulu; & j'ai été con-
» tent de ma pauvreté. J'ai été dans la baf-
» feffe, parce que vous l'avez voulu; & je
» n'ai jamais defiré d'en fortir. M'avez-vous
» jamais vû trifte de mon etat? M'avez-
» vous furpris dans l'abbattement & dans
» le murmure? Je fuis encore tout prêt à
» fubir tout ce qu'il vous plaira ordonner
» de moi. Le moindre fignal de votre part
» eft pour moi un ordre inviolable. Vous
» voulez que je forte de ce fpectacle ma-
» gnifique: j'en fors, & je vous rends mille
» très humbles graces de ce que vous avez
» daigné m'y admettre pour me faire voir
» tous vos ouvrages, & pour étaler à
» mes yeux l'ordre admirable avec lequel
» vous gouvernez cet Univers ". Quoi-
qu'il foit aifé de remarquer ici des traits
empruntés du Chriftianifme qui alors
commençoit à jetter une grande lumiére,
on fent néanmoins un homme bien con-
tent de lui-même, & qui, par fes fréquen-
tes interrogations, femble défier la Divi-
nité même, de trouver en lui aucun dé-
faut. Sentiment & priére véritablement
dignes d'un Stoïcien, tout fier de fa pré-
tendue vertu! Saint Paul, fi rempli de
bonnes œuvres, ne parloit pas ainfi. *Je*
1. Cor. c. 4. v. 3. & 4. *n'ofe pas me juger moi-même*, difoit-il.
Car, encore que ma confcience ne me re-

proche rien, je ne suis pas justifié pour cela: mais celui qui me juge, c'est le Seigneur. Au reste cette priére, toute imparfaite qu'elle est, sera la condannation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étoient regardées par le Paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'etre. Ce Philosophe a connu le terme des devoirs & des vertus: il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictéte étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouie des Fidéles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumiére, il blasphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le IVe chapitre du VIIIe Livre d'Arrien, Epictéte, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour Libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des Tyrans, ajoute: La folie et la coutume *ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens; & la raison & la démonstration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de

C'est ainsi que les Chrétiens étoient appellés.

plus opposé à la doctrine Evangélique, que l'orgueil Stoïcien.

CHAPITRE TROISIÉME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

DE LA SECTE ITALIQUE.

J'AI DÉJA DIT que la Secte Italique fut ainsi appellée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appellée la grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier j'exposerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ses disciples. Dans le second, je raporterai le partage de la Secte Italique en quatre autres Sectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

LA PLUS commune opinion est que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnésarque Sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept Sages. Après la mort de son Maître, comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire, & de connoitre les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voiager.

Diog. Laert.

Il demeura un tems assez considérable en Egypte, pour y converser avec les Prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les mystéres de leur religion & de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connoitre la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumiéres. Après avoir voiagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaison très étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connoissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ses voiages.

An. M. 3440. Av. J. C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Gréce, & s'établit à Crotone, dans la maison de Milon le fameux Athléte, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la Secte, dont il a été l'auteur, s'est appellée Italique.

Avant lui, comme je l'ai déja observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recom-

Tusc. Quæst. lib. 5. n. 9.

mandables par une vie réglée & vertueuſe, étoient appellés Sages; σοφοί. Ce titre lui paroiſſant trop faſtueux, il en prit un autre, qui faiſoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la poſſeſſion de la ſageſſe, mais ſeulement le deſir de la poſſéder. Il s'appella donc *Philoſophe*, c'eſt-à-dire Amateur de la ſageſſe.

La réputation de Pythagore ſe répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de diſciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut elu Roi de Rome: mais ils ſe trompent. Pythagore fleuriſſoit au tems de Tarquin, dernier Roi des Romains, c'eſt-à-dire l'an de Rome 220, ou, ſelon Tite-Live, ſous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, eſt glorieuſe à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette penſée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroitre tant d'habileté & de ſageſſe dans le gouvernement, s'il n'avoit été diſciple de Pythagore. Ce qui eſt certain, c'eſt que dans la ſuite ſa réputation étoit fort grande à Rome. Il faloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philoſophe, puiſqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, aiant ordonné aux Romains d'ériger deux ſtatues, l'une au plus brave &

Tuſc. Quæſt. lib. 1. n. 38.
An. M. 3472.
Tuſc. Quæſt. lib. 4. n. 3.
Plut. in Num. p. 65.
Plin. l. 34. cap. 6.

* *Ovide a ſuivi cette fauſſe tradition au XVe. Livre des Métamorphoſes.*

l'autre au plus ſage des Grecs, ils les firent dreſſer en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Il faiſoit ſubir à ſes écoliers un rude noviciat de ſilence, qui duroit pour le moins deux ans: [a] & il le faiſoit durer juſqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoiſſoit une plus grande demangeaiſon de parler.

Ses diſciples étoient partagés en deux claſſes. Les uns étoient ſimples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enſeignoit, ſans en demander les raiſons, dont on ſuppoſoit que leurs eſprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à propoſer leurs difficultés, à pénétrer plus avant dans les principes de la Philoſophie, & à apprendre les raiſons de tout ce qui leur étoit enſeigné.

Clem. Alex. ſtrom. l. 5.

Ἀκουστικοί.

Μαθηματικοί

Pythagore regardoit la Géométrie, & l'Arithmétique, comme abſolument néceſſaires pour ouvrir l'eſprit des jeunes gens, & pour les diſpoſer à l'étude des grandes vérités. Il faiſoit auſſi grand cas & grand uſage de la Muſique, à laquelle il raportoit tout [b], prétendant que le

a Loquaciores enimvero ferme in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur. *Apul. in Florid.*

b Pythagoras, atque eum ſecuti, acceptam ſine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipſum ea ratione eſſe compoſitum, quam poſtea ſit lyra imita-

monde avoit été formé par une ſorte d'harmonie que la lyre a depuis imité ; & il donnoit des ſons particuliers au mouvement des Sphéres céleſtes qui roulent ſur nos têtes. On [a] dit que les Pythagoriciens avoient coutume en ſe levant, d'éveiller leur eſprit au ſon de la lyre, pour ſe rendre plus propres à agir : & qu'avant de ſe coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient ſans doute des ſons plus doux, pour ſe diſpoſer au ſommeil, en calmant ce qui pouvoit leur reſter des penſées tumultueuſes de la journée.

Pythagore avoit une grande autorité ſur l'eſprit de ſes diſciples. Il ſuffiſoit qu'il eût avancé quelque choſe; ſans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus : d'où vient parmi eux cette celébre parole, *le Maître l'a dit*: Αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ſes écoliers en préſence de tous les autres, fut ſi ſenſible au jeune homme, qu'il ne put y ſurvivre, & ſe donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, inſtruit & infiniment affligé par un ſi triſte exemple, ne cenſura plus perſonne qu'en particulier.

Plut de adul. & amic. diſcr. p. 70.

ta. Nec illa modò contenti diſſimilium concordia, quam vocant ἁρμονίαν, ſonum quoque his motibus dederunt. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 10.

a Pythagoreis certè moris fuit, & cùm evigilaſſent, animos ad lyram excitare, quo eſſent ad agendum erectiores ; & cùm ſomnum peterent, ad eandem priùs lenire mentem ; ut, ſi quid fuiſſet turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib.* 9. *cap.* 4.

Ses leçons, & encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, & surtout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. » Il vint, dit-» il, à Crotone, & en aiant trouvé les » habitans livrés généralement au luxe & » à la débauche, il vint à bout de les rap-» peller par son autorité aux régles d'une » sage frugalité. Il louoit tous les jours la » vertu, & en faisoit sentir la beauté & » les avantages. Il représentoit vivement » la honte de l'intempérance, & faisoit » le dénombrement des Etats dont ces » excès vicieux avoient causé la ruine. Ses » discours firent une telle impression sur » les esprits, & causérent un changement » si général dans la ville, qu'on ne la re-» connoissoit plus, & qu'il n'y resta au-» cunes traces de l'ancienne Crotone. Il » parloit aux femmes séparément des » hommes, & aux enfans séparément de » leurs peres & meres. Il recommandoit » aux femmes les vertus de leur sexe, la » chasteté & la soumission envers leurs » maris; aux jeunes gens un profond res-» pect pour leurs peres & meres, & du » goût pour l'étude & pour les sciences. » Il insistoit [a] principalement sur la fru- *Justin. l. 20. cap. 4.*

a Inter hæc, velut genitricem virtutem frugalitatem omnibus ingerebat, consecutusque disputatio-

» galité mere de toutes les vertus ; & il » obtint des Dames, qu'elles renonçaſ» ſent aux étoffes précieuſes & aux riches » parures, qu'elles faiſoient paſſer pour » des ornemens néceſſaires à leur rang, » mais qu'il regardoit comme l'aliment » du luxe & de la corruption ; & qu'el» les en fiſſent le ſacrifice à la principale » divinité du lieu qui étoit Junon, mon» trant par ce généreux dépouillement la » pleine conviction où elles étoient, que » le véritable ornement des Dames étoit » une vertu ſans tache, & non la magni» ficence des habits. On peut juger, ajou» te l'Hiſtorien, de la réforme que pro» duiſirent parmi les jeunes gens les vives » exhortations de Pythagore, par le ſuc» cès qu'elles eurent chez les Dames, at» tachées pour l'ordinaire à leurs parures » & à leurs bijoux avec une paſſion preſ» que invincible. *In juventute quoque » quantum profligatum ſit, victi femina» rum contumaces animi manifeſtant.*

Cette derniére réflexion, qui peint aſſez au naturel le caractére des Dames, n'eſt pas particuliére à Juſtin. S. Jérome remarque auſſi, que [a] *le ſexe aime natu-*

num aſſiduitate erat, ut matronæ auratas veſtes, ceteraque dignitatis ſuæ ornamenta, velut inſtrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipſi deæ conſecrarent; præ ſe ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non veſtes, eſſe. *Juſtin. lib.* 20. *cap.* 4.

a φιλόκοσμον genus fœmineum eſt : multaſque etiam inſignis pudicitiæ, quamvis

rellement

rellement la parure. » Nous connoiſſons, » dit-il, des Dames d'une chaſteté recon- » nue, qui aiment à ſe parer, non pour » plaire aux yeux d'aucun homme, mais » pour ſe plaire à elles-mêmes. « Et il ajoute ailleurs, que dans quelques unes ce goût va juſqu'à un excès que rien ne peut arréter : *Ad quæ ardent & inſaniunt ſtudia matronarum.*

Hieron. Epiſt. ad Demetr.

Le zéle de Pythagore ne ſe renferma pas dans ſon École, & ne ſe borna pas à l'inſtruction des particuliers ; mais pénétra juſques dans le palais des Grands. Ce Philoſophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de peuples entiers, que d'inſpirer aux Princes & aux premiers Magiſtrats des principes d'honneur, de probité, de juſtice, & d'amour du bien public. Il [a] eut la gloire de former des diſciples, qui furent d'excellens Légiſlateurs : un Zaleucus, un Charondas, & pluſieurs autres, dont les ſages loix furent ſi utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, & qui méritent les plus grandes louanges à plus juſte titre que ces fameux Conquérans, qui ne ſe font connoitre dans le monde

nulli virorum, tamen ſibi ſcimus libenter ornari. *Hieron. Epiſt. ad Gaudent.*

a Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in conſultorum atrio, ſed in Pythagoræ tacito illo ſanctoque ſeceſſu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent. *Senec. Epiſt. 90.*

que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions intestines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, disoit-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Voila cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & sans ménagement.

Valer. Max. lib. 8. c. 15.

Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par sa prudence & par son zéle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis : plusieurs [a] autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passoit de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ses instructions, & il laissoit dans tous les lieux où il s'arrétoit des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline, & les sages réglemens qu'il y établissoit.

Il avoit des maximes admirables sur la morale, & vouloit que l'étude de la Phi-

[a] Plurimis & opulentissimis urbibus effectus suorum studiorum approbavit. *Val. lib. 8. c. 7.*

losophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une piéce de poésie, intitulée *Carmen aureum*, (Vers d'or) qui contient les dogmes de ce Philosophe.

Hierocl. in præf. ad. carm. aurea.

Mais il étoit peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il [a] croioit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile [b] a exprimé en parfaitement beaux vers dans le 4[e] Livre des Georgiques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une maniére agréable, mais solide. » Si cela étoit ainsi, » dit-il, Dieu seroit déchiré & mis en pié» ces, quand ces ames s'en détachent. Il » souffriroit, & un Dieu n'est point ca» pable de souffrir, il souffriroit dans une » partie de lui-même, quand elles souf» frent, comme il leur arrive à la plupart. » Pourquoi, d'ailleurs, l'esprit de l'hom» me ignoreroit-il quelque chose, s'il » étoit Dieu ?

La Métempsycose étoit le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou

Laërt.

a Pythagoras censuit Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi nostri caperentur. 1. *de Nat. deor. n.* 37.

b Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas. 1.

des Brachmanes les anciens ſages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolatres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croioit donc qu'a la mort des hommes leurs ames paſſoient dans d'autres corps, & que ſi elles avoient été vicieuſes, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuſes, pour y expier les fautes de la vie paſſée; & qu'après une certaine révolution d'années ou de ſiecles, elles venoient animer d'autres hommes.

Ce Philoſophe ſe glorifioit, ſur cette matiere, d'un privilege tout particulier: car [a] il ſe vantoit de ſe ſouvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que juſqu'au ſiége de Troie. Il avoit été premierement Æthalide, fils putatif de Mercure; & aiant eu permiſſion de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de ſe ſouvenir de toutes choſes même après ſa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Menélas une bleſſure au ſiége de Troie,

a Habentque
Tartara Panthoïden iterum Orco
Demiſſum; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti conceſſerat atræ,
Judice te non ſordibus auctor.
Naturæ. *Horat. Od. 28. lib. 1.*

dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime ; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

Il assuroit que dans un voiage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homére, il l'avoit vû pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux ; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un regitre exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dattes & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout dé-

fait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit toucha & surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, & le priérent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il faloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossiére stupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui souvent même se contredisoient. Car il ne paroit pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différens corps, avec les peines que Pythagore supposoit que les ames des méchans souffroient dans les enfers; & encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des ames. Car, comme le remarque le savant Traducteur des Livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même substance, c'est-à-dire une particule de cette ame universelle, qui est Dieu lui même. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un

* Divinæ particulam auræ. *Horat.*

cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Lactance[a] a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il faloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les réveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit, au raport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle. *Athen. l. 8. pag. 365.*

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil systême ? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens ? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-

a Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. divin. Institut. lib. 3. cap. 18.*

ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencérent à philosopher, trouvérent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples*; & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui, demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poétes. Ces amusemens des ames bienheureuses leur paroissoient bien insipides; & devoient-ils durer sans fin, & pendant toute une éternité? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faisoit-on? Quel étoit leur sort & leur état? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour se tirer de cette objection fort embarrassante, quelques Philosophes destinoient les ames des sages & des gens d'esprit à contempler le cours des astres, l'harmonie des cieux, la naissance des vents

& des orages, & autres météores, comme l'enseigne Sénéque, & quelques autres Philosophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies savantes & spéculatives de ce Paradis Philosophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la suite de tous les siécles futurs? On sentoit bien qu'il ne seroit pas d'un Etre aussi sage que Dieu, de créer tous les jours des Etres purement spirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reste de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naissant & dans le sein de leurs meres, sans avoir pu faire le moindre exercice de leur raison? Est-il de la sagesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oisives? Quel pouvoit être le but de ces amas d'esprits qui s'accumuloient incessamment, sans destination & sans fin?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les sectes des Philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres, qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément

dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vû contraints à les faire passer d'un corps dans un autre: & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchans en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans les absurdités qu'on leur reproche avec justice. Mais les autres Sectes ne se défendoient guéres mieux des absurdités qui naissoient de leurs différens systémes.

Je reviens à Pythagore. Par une suite nécessaire de la Métempsycose, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettoit un grand crime, quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux; parce que tous les animaux, de quelque espéce qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre soi-méme. C'est ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ses maximes au Roi Numa, décrit ingénieusement à sa maniére dans ces trois vers:

Métamorph. Lib. 15.

Heu! quantum scelus est in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très spirituellement le Traducteur déja cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ses prin-

» cipes : » Quel mal fais-je à un poulet en » le tuant ? Je ne fais que lui faire changer » de forme, & il risque bien plus de ga- » gner que de perdre à ce troc. Peutétre » que son ame, tout en sortant de chez lui, » ira animer quelque embrion, qui un » jour sera un grand Monarque, un grand » Philosophe : & au lieu de se voir capti- » ve dans un poulet, à qui des hommes » peu charitables laissent souffrir dans une » basse-cour les injures de l'air, & cent » autres incommodités, elle se verra lo- » gée dans un assemblage de corpuscules, » qui formant le corps, tantôt d'un Epi- » cure, tantôt d'un César, regorgera de » plaisirs & d'honneurs.

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des féves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata.* (*Satyr. 6. lib. 2.*) On apporte différentes raisons de cette défense ; entr'autres, [a] que les féves, par l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Je ne finirois point, si j'entreprenois de raporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit

[a] Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne faba vescerentur ; quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 62.*

Porphyre, cet ennemi déclaré du Christianisme, & Iamblique son disciple, (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles) Pythagore se faisoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse qui faisoit de grands ravages dans la Daunie de se retirer, & elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves: oncque depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vû & entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisoit les tremblemens de terre, appaisoit les tempêtes, chassoit la peste, & guérissoit des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon; & il l'avoit aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne raporte-t-il point de cet Abaris? Porté sur une fléche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisoit bien du chemin en peu de tems, sans que ni les riviéres, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arrêter ou retarder ses courses. Croiroit on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels Auteurs,

citer comme réels & véritables des miracles & des guérisons opérés par Pythagore? *Credat Judæus apella.* Les gens sensés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il est tems de finir son histoire. On raporte en bien des maniéres différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé. *Justin. lib. 20. cap. 4.*

EMPÉDOCLE.

EMPÉDOCLE, Philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente ville de Sicile. Il fleurissoit dans la LXXXIVe Olympiade. Il fit plusieurs voyages, comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les Écoles des Pythagoriciens. Quelques uns le font disciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années. AN. M. 3560.

Il s'appliquoit non seulement à composer des Ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoiens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fit à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La *Diog. Laërt.*

ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, ſélon Diogéne Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville ſeule, mais encore de ſon territoire. J'en ai marqué ailleurs les richeſſes & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins ſe livroient à la bonne chére & au plaiſir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à conſtruire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Diod. lib. 13. p. 205. Rien ne fait mieux connoitre le luxe & la molleſſe des Agrigentins, que l'ordre qui fut preſcrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour ſe coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouvérent cette diſcipline très dure, & eurent bien de la peine à s'y ſoumettre. Parmi ces citoiens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faiſoient un très bon uſage de leurs richeſſes, comme je l'ai expoſé ailleurs.

Diog. Laërt. L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquiſe à Agrigente, ne lui ſervit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité ſuprême, qu'il refuſa conſtamment. Son principal

ſoin fut de faire ceſſer les diviſions qui régnoient parmi les Agrigentins; & de leur perſuader de ſe regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous enſemble qu'une même famille. Il porta enſuite ſon attention à réprimer l'inſolence des principaux de la ville, & à empécher qu'on ne diſſipât le tréſor public. Pour lui, il emploioit ſes revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot. *Plut. adverſ. Col. p.1126.*

Ce fut pour établir, autant qu'il lui étoit poſſible, l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit caſſer le Conſeil, compoſé de mille citoiens choiſis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit, & fit enſorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la diſpoſition de favoriſer le gouvernement Démocratique. *Diog. Laërt.*

Lorſqu'Empédocle alloit aux Jeux Olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faiſoient le ſujet ordinaire des converſations. C'étoit un uſage ancien de chanter en public les vers des grands Poétes, comme ceux d'Homére, d'Héſiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléoméne chantoit aux Jeux Olympiques ſes *Purifications*, Poéme moral de trois mille vers Hexamétres, compoſé par notre Philoſophe ſur les devoirs de la vie civile, le *Diog. Laërt.* *Athen. lib. 14. p. 620.* Καθαρμοί.

culte des dieux, & les préceptes de morale. On appelloit ainsi ce Poëme, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moien de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce Poëme.

Carmen aureum

Idem.

Empedocle étoit en même-tems Philosophe, Poëte, Historien, Médecin, & même, selon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'étoit autre chose que la connoissance profonde qu'il avoit acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuoit à magie le service important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur souffle violent causoient un grand dommage aux fruits de la terre; & à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent du midi poussoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le second fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites riviéres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtérent leur mauvaise qualité.

Laërt.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue

d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline en parle, aussi-bien qu'Origéne. Hermippus, qui se contente de dire que cette femme aiant été abandonnée des Médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; & Galien paroit entrer dans ce sentiment. *Lib. 6. c. 52* *Lib. 2. cont. Cels.* *De locis affect. lib. 6.*

On dit qu'Empédocle, [a] afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnése, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la LXXXVIII[e] Olympiade. *Diog. Laërt.* An. M. 3576.

ARTICLE SECOND.

Division de la Secte Italique *en quatre Sectes.*

La Secte Italique de Pythagore se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom ; l'Eleatique, qui eut

a Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Orat. de Art. poet.*

pour chef Démocrite ; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur ; & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

§. I.

Secte d'HÉRACLITE.

ON SAIT peu de choses de ce Philosophe. Il étoit d'Ephése, & vivoit vers la LIXe Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint savant par ses continuelles méditations.

An M. 3460. *Laërt.*

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius, roi de Perse, fils d'Hystaspe, aiant vû cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à sa Cour, où sa vertu & sa science seroient plus considérées que dans la Gréce. Le Philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses & si pleines de bonté, répondit grossierement, Qu'il ne voioit parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition ; & que se contentant de peu comme il faisoit, la Cour de Perse lui convenoit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'est pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des servitudes & des vices des Courtisans, fasse un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'estime

infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faste, de la molleſſe, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu ſeulement accompagner ſon refus de maniéres plus honnetes.

C'étoit un vrai miſanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaiſoit. Le a genre humain lui faiſoit pitié. Voiant tout le monde ſe livrer à une joie dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit jamais en public ſans verſer des larmes, ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pleureur*. Democrite au contraire, qui ne voioit rien de ſérieux dans ce qui occupe le plus ſérieuſement les hommes, ne pouvoit s'empécher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miſéres, l'autre que niaiſeries & bagatelles. Ils avoient tous deux raiſon dans un certain ſens.

Héraclite, ennuié & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une ſi grande averſion, qu'il ſe retira ſur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes ſauvages. Une hydropiſie, que

a Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa ſe malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat miſerabatur omnium, qui ſibi læti feliceſque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam ſine riſu in publico fuiſſe: adeo nihil illi videbatur ſerium eorum quæ feriò agebantur. *Senec. de ira, lib.* 2 *cap.* 10.

Huic omnia, quæ agimus, miſeriæ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap.* 15.

ce genre de vie lui causa, l'aiant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II.

Secte de DÉMOCRITE.

Laërt. DÉMOCRITE, Auteur de cette secte, l'un des plus grands Philosophes de l'antiquité, étoit d'Abdere dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, aiant logé chez le pere de Démocrite, lui laissa quelques Mages, qui furent les précepteurs de son fils, & qui lui enseignérent leur prétendue Théologie & l'Astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le systême des Atomes & du Vuide.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences, le porta à voiager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte : il consulta les Caldéens & les Philosophes Persans. On veut même qu'il ait pénétré jusques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnosophistes.

Il [a] négligea le soin de ses revenus, &

a Democritus, verè falsò ve, dicitur oculis se privasse, ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur. Patrimonium neglexit, agros deseruit incultos, quid quærens aliud, nisi beatam vitam? *De Fin. lib.* 5. *n.* 87.

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.
Horat. Epist. 12. *lib.* 1.

laiſſa ſes terres incultes, afin de s'occuper avec moins de diſtraction à l'étude de la ſageſſe. On a été juſqu'à dire, mais avec peu de vraiſemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'eſpérance de méditer plus profondément, lorſque les objets de la vûe ne feroient point diverſion aux forces intellectuelles de ſon ame. C'étoit s'aveugler en quelque ſorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faiſoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

Ce qui paroit le plus certain, c'eſt qu'il dépenſa pour ſes voiages tout ſon patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A ſon retour il fut cité en juſtice, pour avoir ainſi diſſipé ſon bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépenſé leur patrimoine, ne ſeroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même ſa cauſe, & produiſit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ſes biens le plus parfait de ſes Ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent ſi charmés, que non ſeulement ils le renvoiérent abſous, mais lui firent rendre, ſans doute du tréſor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépenſé dans ſes voiages, lui érigérent des ſtatues, & ordonnérent qu'après ſa mort le public prendroit ſoin de ſes funérailles : ce qui fut exécuté. Il

Laërt. Athen. lib. 4. p. 168.

voiagea en grand homme, pour s'instruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher jusqu'au fond des Indes les richesses de l'érudition, & ne se soucia guéres des trésors qu'il trouvoit presque à sa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent.

Il passa quelque tems à Athénes, [a] le centre de toutes les sciences, & le domicile des beaux esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, & à y faire parade de ses rares connoissances, il affecta d'y demeurer inconnu: circonstance remarquable dans un savant, & dans un philosophe!

On raporte un fait assez singulier, mais fondé uniquement sur des lettres d'Hippocrate, que les savans croient supposées. Les Abdérites voiant Démocrite, leur compatriote, ne se soucier de rien, rire & se moquer de tout, dire que l'air est rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devint entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de ve-

a Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quisquam ibi agnovit. Constantem hominem & gravem, qui glorietur à gloria se abfuisse! *Tusc. Quæst. l.* 5. *n.* 104.

nir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la santé d'un concitoien si célébre leur fait honneur. L'illustre Médecin qu'ils avoient fait venir, aiant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & dissipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit pas connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce Philosophe. Diogéne Laërce fait aussi mention de ce voiage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni sur le tems de sa naissance, ni sur le tems de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la premiére année de la XC[e] Olympiade. Av. M. 3548.

Démocrite étoit un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoissances. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts se trouvérent dans la sphére de son activité. *Laërt.*

On dit qu'aiant prévû qu'une certaine année seroit mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immense. On [a] s'étonnoit, avec raison, qu'un homme qui

a Mirantibus qui paupertatem & quietem doctrinarum ei sciebant imprimis cordi esse. Atque, ut apparuit causa & ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ & avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, cùm vellet, fore. *Plin. l.* 18. *cap.* 28.

n'avoit jamais paru se soucier que de l'étude, & qui avoit toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystére, en restituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au désespoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné dessus, & se contentant de faire connoitre qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son systéme; & pour [a] rendre l'élégante expression Latine, c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de réveur. Nous exposerons dans la suite ses sentimens sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

Laërt. C'est aussi Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des sens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il soute-

a Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. *De nat. deor. lib. 1. n. 121.*

noit

noit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide ; & que tout le reste ne consistoit qu'en opinion & en apparences.

On prétend que Platon étoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramassé avec soin tous ses livres, & alloit les jetter au feu, lorsque deux Philosophes Pythagoriciens lui représentérent que cela ne serviroit de rien, parce que plusieurs personnes s'en étoient déja pourvûes. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'aiant fait mention de presque tous les anciens Philosophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agissoit de le réfuter. Laërt.

§. III.

Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.

PYRRHON, natif d'Élide au Péloponnése, fut disciple d'Anaxarque, & l'accompagna jusques aux Indes. Ce fut sans doute à la suite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoitre en quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philosophie.

Ses sentimens ne différoient guéres des opinions d'Arcésilas, & se terminoient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit partout, & des raisons d'affirmer, & des raisons de nier : & c'est pour cela qu'il retenoit son consentement après

avoir bien examiné le pour & le contre, ſans conclure autre choſe, ſinon qu'il ne voioit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiére dont il étoit queſtion avoit beſoin d'être encore approfondie. Il paroiſſoit donc toute ſa vie chercher la vérité, mais il ſe ménageoit toujours des reſſources pour ne pas tomber d'accord qu'elle ſe fût montrée à lui. C'eſt-à-dire, qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuſe diſpoſition ſous le ſpécieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne ſoit pas l'inventeur de cette methode de philoſopher, elle ne laiſſe pas de porter ſon nom : l'art de diſputer ſur toutes choſes, ſans prendre jamais d'autre parti que de ſuſpendre ſon jugement, s'appelle *Pyrrhoniſme*. Les Diſciples de Pyrrhon s'appelloient auſſi

Σκέπτομαι. *Sceptiques*, d'un mot grec qui ſignifie *conſidérer*, *examiner*, parce que c'étoit-là où ſe terminoit tout leur travail.

Laërt. L'indifférence de Pyrrhon eſt étonnante, &, ſi tout ce que Diogéne de Laërce en raporte eſt vrai, elle alloit juſqu'à la folie. Cet Hiſtorien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriére ou à côté, & que ſes amis qui

Ariſtocles apud Euſeb. le ſuivoient lui ſauvérent fort ſouvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour

ſe garantir d'un chien qui le pourſuivoit. *Præp. Evang.* Et comme on le railloit ſur cette crainte *l. 14. c. 18.* contraire à ſes principes, & indigne d'un Philoſophe : *Il eſt difficile*, répondit-il, *de dépouiller entiérement l'homme.*

Anaxarque ſon maître étant tombé dans *Laërt.* un foſſé, il paſſa outre ſans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en ſût mauvais gré, il blâmoit ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté ſi inhumaine, & loua ſon diſciple de cet eſprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la ſociété & le commerce de la vie avec de tels Philoſophes ?

Pyrrhon ſoutenoit qu'il n'importe pas *Stobæus, ſermone 118.* plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* lui demanda-t-on. *C'eſt à cauſe de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort ſont également indifférentes.*

Il enſeignoit ce dogme abominable, & *Laërt.* qui ouvroit la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur juſtice & leur injuſtice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en ſoi-même d'honnête & de honteux, de juſte & d'injuſte.

Sa patrie le conſidéra extrêmement, lui *Laërt.* conféra la dignité de Pontife, &, en ſa faveur, accorda une exemption de tributs à tous les Philoſophes : conduite

bien singuliére à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV.

Secte Epicurienne.

Laërt. ÉPICURE, l'un des plus grands Philosophes de son siécle, naquit à Gargettium, dans l'Attique, la troisiéme année
An. M. 3662. de la CIX[e] Olympiade. Son pere Néoclès, & sa mere Cherestrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoiérent dans l'Ile de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette Ile les années de son enfance.

Laërt. Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dixhuit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son pere qui demeuroit à Colophon; & depuis il séjourna en différens endroits. Ce ne fut
An. M. 3699. qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes.

Il y érigea une Ecole dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroiable d'auditeurs vint bientôt de toute la Gréce, de l'Asie, & de l'Egypte même,
De Finib. lib. 1. n. 65. pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte Epicurienne, les disciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu

que, dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siécles trois couples de vrais amis, Epicure [a] avoit su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison. Le Philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siécle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres Sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solemnisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort : on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par-tout.

Euseb Præp. Evang. l. 14. c. 5.

Plin. lib. 34. cap. 2.

Epicure composa un grand nombre de Livres, on les fait monter à plus de trois cens ; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fonds. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur-tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au Poéte Lucréce, & à Diogéne Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se

a Epicurus una in domo, & ea quidem angusta, quàm magnos, quantaque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges! *Cic.*

trouve ſur la doctrine & ſur la perſonne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le ſyſtême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea ſeulement quelques choſes. Son dogme ſur le ſouverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaiſir, contribua beaucoup à décrier ſa Secte, & à la faire valoir: il en ſera auſſi parlé dans la ſuite, comme de ſes ſentimens ſur la nature des dieux, ſur la Providence, & ſur le deſtin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce, ſon fidéle Interpréte, nous marque ce qu'on doit penſer du ſyſtême de ce Philoſophe. Il le repréſente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de ſecouer le joug de la Religion, qui juſqu'à lui avoit tenu tous les hommes aſſervis ſous ſon empire; & cela ſans être arrété ni par le reſpect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret,
In terris oppreſſa gravi ſub relligione...
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contrà:
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum.

Laërt. On loue Epicure de n'avoir jamais varié

dans le zêle pour le bien de ſa patrie. Il n'en ſortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte aſſiégeoit Athénes, & voulut avoir ſa part des maux qu'elle ſouffroit. Il ſe nourrit de féves, & en nourrit ſes diſciples. Il ſouhaitoit de bons Souverains, & ſe ſoumettoit à ceuxquigouvernoient mal. Maxime importante, & qui eſt le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes: *Bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* » Faire des vœux pour avoir de bons Em» pereurs, les tolérer quels qu'ils ſoient. *Plut. in Demetr. p. 905.* *Tacit. Hiſt. lib. 4. cap. 8.*

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il ſupporta avec une patience & une conſtance extraordinaire, la ſeconde année de la CXXVII^e Olympiade. Il commençoit d'entrer dans ſa ſoixante-douziéme année. AN. M. 3733.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philoſophes.

J'AI TACHÉ d'expoſer le plus clairement qu'il m'a été poſſible l'hiſtoire des différentes Sectes des Philoſophes payens. Avant que de quitter cette matiére, & d'expoſer les divers ſentimens de ces ſectes, je croi devoir avertir par avance le Lecteur qu'il ſeroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les

différentes instructions de tous ces Philosophes. La sagesse, dont se vantoient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune question, & a multiplié les erreurs. Toute la Philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une maniére digne de l'homme; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire dans le corps. Mais toute cette reforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrés ont fait les sectes des Philosophes, quoique revétues de tant d'éloquence, & soutenues de tant de subtilité ? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés, dans les mémes perplexités, les mémes preventions, le méme aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la source de son déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam, que connoissoit-on de l'homme, & de son véritable état ? Depuis sa chute il est plein de contrariétés

étonnantes. Il retient de sa premiére origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abbattu: sans parler de ses vices & de ses passions, qui le deshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations. *M. Du Guet, J. C. crucifié, Tome I. c. 5. d'après M. Pascal.*

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure: ce n'est pas là son état. Les Epicuriens, qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matiére, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure: & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées: si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différens. Un tel discernement *Principes de la Foi, T. I c. 9.*

n'a point été fait avant JESUS-CHRIST; ou indépendamment de JESUS-CHRIST. L'homme ne s'est point connu, & n'a pu se connoitre avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flatant un orgueil qu'il faloit abattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il faloit relever. Je comprens par là combien la révélation m'étoit nécessaire, & combien le don de la Foi me doit paroitre précieux.

Il est vrai que la maniére dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi, est couverte d'obscurités. Mais de ce seul point que cachent les ténébres, vient la lumiére qui éclaircit tout, & dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres: & j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé; que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par Hiſtoire de la Philoſophie l'hiſtoire des Dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoit trois parties : la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement ; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidére la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame ; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voila une ample matiére. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les ſavans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs Livres font ſouvent mention, de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Épicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales queſtions agitées

parmi ces Philoſophes, mais ſans entrer dans un détail exact de leurs diſputes, qui ſouvent ſont très épineuſes & très deſagréables.

Avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empêcher de faire obſerver le merveilleux goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les perſonnes les plus conſidérables par raport à toutes les Sciences, & en particulier par rapport à l'etude de la Philoſophie. Je ne parle pas ſeulement des Grecs. Nous avons vû dans quelle eſtime étoient à la Cour de Créſus ces fameux Sages de la Gréce, le cas & l'uſage que Péricles faiſoit des leçons d'Anaxagore; avec quel empreſſement les plus illuſtres citoiens d'Athénes recherchoient les converſations de Socrate; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaiſir, fit paroitre pour Platon, quel goût inſpira Ariſtote à Alexandre le Grand, ſon éleve, pour les connoiſſances même les plus abſtraites; enfin combien Pythagore & ſes diſciples furent conſidérés par les Princes de cette partie de l'Italie qui fut appellée la grande Gréce.

Les Romains, à cet égard, ne le cédérent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoiſſance & le goût des beaux Arts ſe furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits

de ſa victoire de faire venir de la Gréce à Rome un Philoſophe, pour inſtruire ſes enfans qui étoient déja dans le ſervice, & pour l'entretenir lui-même dans ſes heures de loiſir. Scipion l'Africain, qui [a] détruiſit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, ſut, [b] au milieu des plus importantes occupations, tant en guerre qu'en paix, ſe procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la converſation de Polybe & du Philoſophe Panétius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modele de vertu, plus reſpectable par ſa douce ſageſſe que par ſes dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaiſir de ces ſavans & agréables entretiens. L'amitié [c] de ces deux grands hommes pour Panétius alloit juſqu'à la familiarité, & Cicéron dit que ce Philoſophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point a Poſidonius, étant allé exprès à Rhodes, au re-

a Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n.* 58.

b Ille, requieſcens à reip. pulcherrimis muneribus, otium ſibi ſumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum ſe in ſolitudinem recipiebat. *De offic. lib.* 3. *n.* 2.

Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſemper ſecum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

c Homo inprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib* 4. *n.* 23.

tour de ses glorieuses campagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philosophe ! Luculle [a], dans le tems même de ses campagnes, où un Général peut à peine respirer, trouvoit pourtant des momens de loisir pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philosophie, & pour entendre le Philosophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ses voiages.

Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. V. p. 126.

M. l'Abbé Gédoyn fait remarquer, au sujet d'une Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la République Romaine savoient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit savans presque dès l'enfance. On les instruisoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coutoient peu à apprendre. On leur inspiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des ames tendres, se fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la société des Savans, dont la conversation pût suppléer

a Majore studio Lucullus cùm omni literarum generi, tum philosophiæ deditus fuit, quàm qui illum ignorabant, arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate solùm, sed & quæstor aliquot annos, & in ipso bello : in quo ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non multùm imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur. Antiochum secum habuit. *Ac. Quæst. lib. 4. n. 4.*

aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains, aiant tous l'esprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, & plusieurs autres!

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur surtout pour la Philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme, autant occupé qu'il l'étoit & par les soins de la plaidoirie & par les affaires de l'État, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les Philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par raport aux Belles-Lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'emploioit, ou dans le cabinet, ou dans des entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il [a] étoit convaincu qu'une telle étude

Pro Archi. poet. n. 13.

a Si quodam in libro verè est à nobis philosophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque amplissimo quoque dignissima est: nec quidquam aliud videndum est nobis, quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, nisi ne quid privatis studiis de operâ publicâ detrahamus.... Quasi verò clarorum virorum aut tacitos congressus esse oporteat, aut ludicros sermones,

& une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'Etat, pourvû qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevûes fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles, & sur des affaires de néant?

Les Livres Philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses Ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avoit porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent sur des matiéres contestées, & qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il [a] veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité, sans prévention, & sans desir de montrer de l'esprit, ou de faire prévaloir ses sentimens. Il en écarte toute passion, toute colére, tout emportement, toute médisance, & toute injure. *Nous* [b] *som-*

aut rerum colloquia leviorum. *Ac. Quæst. lib. 4. n. 6.*

a Ego, si ostentatione aliqua inductus, aut studio certandi ad hanc potissimùm philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores & naturam condemnandam puto. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 65.*

Differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationesque in disputando pertinaces, indignæ mihi philosophia videri solent. *De Finib. lib. 1. n. 27.*

b Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 5.*

mes, dit-il, en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos adversaires sans opiniâtreté, & à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractére est aimable ! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui en gagnant les cœurs, prépare les esprits à la conviction ; & qui, par des manieres douces & modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrette qu'une mauvaise honte y attache presque toujours. Quand est-ce que ce goût pour l'étude, & cette sage modération dans les disputes, revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre siécle : nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particuliérement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Président Bouhier. Ses savantes Remarques sur le texte de plusieurs Livres de Ciceron, suffiroient seules pour montrer jusqu'où cet illustre Magistrat a porté l'étendue de ses connoissances. » Peutétre, dit fort à propos M. l'Abbé d'Olivet, dans une Préface qui est

à la tête de la nouvelle édition des Tuſculanes, traduites, partie par M. le Préſident Bouhier, partie par M. l'Abbé d'Olivet, avec un ſuccès qui fait également honneur à l'un & à l'autre : » Peutétre » que l'exemple d'un homme de ſon rang » & de ſon mérite, réveillera en France » le goût de la Critique ; goût autrefois ſi » commun, que le célébre Lambin, lorſ- » qu'il travailla ſur Cicéron, trouva du » ſecours dans les plus grands perſonna- » ges de ſon tems. Car, pour dire ceci en » paſſant, la liſte qu'il nous en a laiſſée, » & qu'on peut voir à la ſuite de ſa Pré- » face, prouve que ce même Cicéron, » qui de nos jours eſt relégué dans les » Colléges, faiſoit il y a deux cens ans » les délices de tout ce qu'il y avoit de » plus conſidérable & dans la Robe, & » dans le Clergé.

Mais j'admire encore plus le caractére de modeſtie & de ſageſſe qui régne dans les Ecrits de M. le P. Bouhier, que ſa vaſte érudition. M. Davies avoit fait en Angleterre des obſervations ſur le même texte de Cicéron que lui. *La carriére*, dit le Magiſtrat, *que nous courons l'un & l'autre dans cette eſpéce d'amuſement Littéraire, ne reſſemble point à celles, où les rivaux ne doivent aſpirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques conſiſte à chercher la vérité, & à rendre*

justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglois. Il le remercie même des lumiéres qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractére si modéré & si raisonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation jusqu'à ne point souffrir la plus légére critique!

Je reviens à mon sujet. La division de la Philosophie en trois parties, la Dialectique, la Morale, & la Physique, me fournit celle que je dois suivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS

DES ANCIENS PHILOSOPHES

Sur la Dialectique.

La Dialectique, ou la Logique, est la science qui donne des régles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai, & pour [a] nous apprendre à le discerner du faux. J'ai marqué assez au long dans le IV[e] Tome

[a] Dialectica veri & falsi quasi disceptatrix & judex. | *Acad. Quæst. lib. 4. n. 91.*

du Traité des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philosophie, & l'usage qu'il en faloit faire.

Aristote est, parmi les Anciens, le plus excellent auteur pour la Dialectique. Outre plusieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre Livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. » Ce génie, dit le P. Rapin dans la comparaison qu'il fait d'Aristote & de Platon, » ce génie, si plein de raison & d'intelligence, approfondit tellement l'abyme » de l'esprit humain, qu'il en pénétra tous » les ressorts par la distinction exacte qu'il » fit de ses opérations. On n'avoit point » encore sondé ce vaste fond des pensées » de l'homme, pour en connoitre la pro» fondeur. Aristote fut le premier qui dé» couvrit cette nouvelle voie pour parve» nir à la science par l'évidence de la dé» monstration, & pour aller géométri» quement à la démonstration par l'in» faillibilité du syllogisme, l'ouvrage le » plus accompli, & l'effort le plus grand » de l'esprit humain. «

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer: mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démélé avec beaucoup de subtilité & de discernement les régles & les principes.

Cicéron [a] paroit reconnoitre ce Philosophe pour l'Auteur & l'inventeur de la Dialectique: lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au raport de Diogéne Laërce. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes & de conséquences, dont il forma un Art, qui jusques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote, sans doute, enchérit beaucoup sur lui. *In Zenone.*

Cette [b] etude faisoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoissoient pour Chef un autre Zénon. Ils se piquoient d'exceller dans cette partie de la Philosophie. En effet leur maniére de raisonner étoit vive, pressante, serrée, propre à éblouir & a embarrasser leurs adversaires; mais obscure, seche, dénuée de tout ornement, & souvent elle dégénéroit en minuties, en sophismes, en [c] argumens captieux & entortillés, pour me servir du terme de Cicéron.

Quoique la question, s'il y a quelque chose de certain dans nos connoissances, ne dût étre regardée que comme une question préliminaire à la Dialectique, elle en faisoit pourtant le principal objet, &

a Aristoteles utriusque partis Dialecticæ princeps. *Topic. n.* 6.

b Stoïcorum in dialecticis omnis cura consumitur. *Brut. n.* 118.

c Contortulis quibusdam ac minutis conclusiunculis.. effici volunt non esse malum dolorem. *Tusc. lib.* 2. *n.* 42.

c'est sur quoi les Philosophes disputoient avec le plus de vivacité. La différence de sentimens sur ce sujet consistoit en ce que les uns croioient qu'on pouvoit avoir des connoissances sûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoitre certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 15. La maniére de disputer dont avoit usé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniére méthode de philosopher. On sait qu'il ne disoit jamais son sentiment, qu'il se contentoit de réfuter celui des autres sans rien affirmer positivement, & qu'il déclaroit ne savoir autre chose sinon qu'il ne savoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croioit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17. Ce qui n'est point douteux, c'est que les deux plus celébres disciples de Platon, Speusippe son neveu & Aristote, qui formérent deux fameuses Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnérent la coutume qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduisant la maniére de traiter les questions à de certaines régles & à une

certaine méthode, ils en firent un art, une ſcience, connue ſous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philoſophie. Ces deux Ecoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes à peu de choſes près. Nous les confondrons pour l'ordinaire ſous le nom d'ancienne Académie.

Le ſentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoiſſances priſſent leur origine dans les ſens, ce n'étoient pas les ſens qui jugeoient de la vérité, mais l'eſprit, qui ſeul méritoit d'être cru, parce qu'il eſt le ſeul qui voie les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, c'eſt-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, leſquelles ſubſiſtent toujours dans le même état, & ne ſouffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque choſe de plus au témoignage des ſens, qu'il [a] prétendoit être certain & évident, mais en ſuppoſant certaines conditions, ſavoir qu'ils fuſſent ſains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obſtacle qui en pût empécher l'effet. *Academ. Quæſt. lib. 1. n. 30.*

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au raport des ſens[b],

a Ita tamen maxima eſt in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Lib. 4. n. 19.*

b Epicurus omnes ſenſus veri nuncios dixit eſſe. *1. de nat. deor. n. 70.*

qu'il les regardoit comme une régle infaillible de vérité : ensorte qu'il enseignoit que les objets étoient precisément tels qu'ils nous paroissent : que le soleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroissent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moien de discerner la vérité, c'est l'idée que nous avons des choses, sans laquelle nous ne pouvons former aucune question, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quadam informatio, sine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec disputari potest.*

Lib. 1. de nat. deor. n. 43.

Zenon emploioit le méme principe, & insistoit particuliérement sur les idées claires, évidentes, & certaines que nous avons naturellement de certains principes par raport aux mœurs & à la conduite de la vie. » L'homme [a] de bien, dit-il, est déterminé à tout souffrir, & à se laisser » déchirer par les plus cruels tourmens, » plutôt que de manquer à son devoir, & » que de trahir la fidélité qu'il doit à sa » patrie.

a Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potius, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, cùm, quamobrem ita oporteret, nihil haberet comprehensi; percepti, cogniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causa nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 23.*

» patrie. Je demande pourquoi il s'impose » à lui-même une loi si dure & si contraire » en apparence à ses intérêts, & s'il est » possible qu'il prenne une telle résolu- » tion, s'il n'a dans l'esprit une idée claire » & distincte de la justice & de la fidéli- » té, qui lui montre évidemment qu'il » doit s'exposer à tous les supplices, plu- » tôt que de rien faire qui soit contraire à » la justice & à la fidélité ? »

Ce raisonnement que Zénon fonde sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens, *Que toutes nos idées viennent de nos sens*. Car, comme le remarque la Logique de Port-Roial, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis*. Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'*être*, & ce que c'est que *penser*. Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayions en nous les idées de l'être & de la pensée, qu'on nous dise par quels sens

Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.

elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Zénon [a] montroit encore le faux, & même le ridicule du sentiment des Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disoit-il, de prendre un parti fixe, & de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur differens principes, qu'il y avoit des moiens surs de connoître la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 44. Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte, qui fut appellée la moienne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatriéme successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appellée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait

a Si, quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil unquam omnino aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd si aliquid aliquando acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid. n.* 24.

que de légers changemens dans la moienne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en déclara le défenseur.

Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole desir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & presque tous les anciens Philosophes, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien savoir, rien connoitre avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit reservé, en disant: *Je ne sai qu'une chose, qui est que je ne sai rien.* *Ibid. n. 45.*

Le fort de la dispute entre Zénon & Arcésilas rouloit sur le témoignage des sens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur ministére connoitre certainement la vérité : Arcésilas le nioit. La principale raison de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue, & fasse discerner les objets faux & trompeurs, & ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont, ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant & en affirmant *Ibid. n. 66, &c.*

quelque chose, à se tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et [a] par conséquent, s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres, & à réfuter leurs sentimens, sans jamais dire le sien.

Les Académiciens, à son exemple, en usérent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vû que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la même force & la même éloquence. Ils [b] prétendoient que le but de ces discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment pour vrai & pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, & que nous avons la

Ibid. n. 108. &c.

a Ex his illa necessariò nata est ἐποχή, id est assensionis retentio. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 59.*

b Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib. 4. n. 7. 8.*

modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie: puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatriéme Livre des Questions Académiques ; dans lequel Cicéron fait soutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre;& pour lui, il soutient l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle Académie, Que l'homme ne peut aller au delà des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle, en finissant sa dissertation, qui est assez longue & très éloquente, apostrophe ainsi Cicéron. » Est-il possible, » lui dit-il, après l'éloge magnifique que » vous avez fait de la Philosophie, que » vous puissiez embrasser une Secte, qui » confond le vrai avec le faux, qui nous » ôte tout usage de la raison & du juge» ment, qui nous défend de rien approu» ver, & qui nous dépouille de tous les » sens ? Encore ces peuples Cimmériens, » qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils » quelques feux, quelque crépuscule qui

Academ. Quæst. lib. 4. n. 61. 62.

» les éclaire. Mais ces Philoſophes, pour
» leſquels vous vous déclarez, au milieu
» de ces profondes ténebres dont ils nous
» environnent, ne nous laiſſent aucune
» étincelle dont la lueur puiſſe nous éclai-
» rer. Ils nous tiennent comme garotés par
» des liens, qui ne nous permettent pas de
» faire aucun mouvement. Car enfin, nous
» défendre, comme ils font, de donner
» notre conſentement à quoi que ce puiſſe
» être, c'eſt réellement nous ôter tout uſa-
» ge de l'eſprit, & nous interdire en même
» tems toute action. « Il eſt difficile de
mieux réfuter les dogmes de la nouvelle
Académie, qui en effet ſemble dégrader
l'homme, en le confinant dans une igno-
rance abſolue, & ne lui laiſſant pour ſe
conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Mallebranche, dans ſa Recherche
de la vérité, établit fort au long un excel-
lent principe ſur les ſens. C'eſt que les ſens
nous ont été donnés de Dieu, non pour
nous faire connoitre la nature des objets,
mais leur raport avec nous; non ce qu'ils
ſont en eux-mêmes, mais s'ils ſont avanta-
geux ou nuiſibles à notre corps. Ce prin-
cipe eſt très lumineux, & détruit toutes
les petites chicanes des anciens Philoſo-
phes. Pour ce qui eſt des objets en eux-
mêmes, c'eſt par les idées que nous les
connoiſſons.

Log. de P. R. IV. Partie, ch. I. J'ai dit que les nouveaux Académiciens

ſe contentoient de nier la certitude, en admettant la vraiſemblance. Les Pyrrhoniens, qui ſont une branche & une ſuite de la Secte Académicienne, ont même nié cette vraiſemblance, & ont prétendu que toutes choſes étoient également obſcures & incertaines.

Mais la vérité eſt que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais ſubſiſté que dans des diſcours, des diſputes, ou des écrits, & que perſonne n'en a jamais été ſérieuſement perſuadé. C'étoient des jeux & des amuſemens de perſonnes oiſives & ingénieuſes : mais ce ne furent jamais des ſentimens dont ils fuſſent intérieurement pénétrés, & par leſquels ils vouluſſent ſe conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut diſtinguer le ſommeil de la veille, ni la folie du bon ſens : malgré toutes leurs raiſons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'eſprit ſain ? Mais s'il ſe trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins perſonne ne ſauroit douter, comme dit S. Auguſtin, s'il eſt, s'il penſe, s'il vit. Car, ſoit qu'il dorme ou qu'il veille, ſoit qu'il ait l'eſprit ſain ou malade, ſoit qu'il ſe trompe ou qu'il ne ſe trompe pas, il eſt certain au moins, puiſqu'il penſe, qu'il eſt & qu'il vit ; étant impoſſible de ſéparer l'é-

tre & la vie de la pensée, & de croire que ce qui pense n'est pas & ne vit pas.

CHAPITRE SECOND.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MORALE.

La Morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la Science de l'homme. Toutes les autres connoissances sont en quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus personnel; je veux dire jusqu'au cœur: car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnemens, plus habile dans les mystéres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des Etats: mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, & sans laquelle tout le reste doit lui paroitre assez indifférent.

C'est pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le

reste. Avant lui les Philosophes ne s'occupoient presque qu'à sonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des astres. Il [a] fut le premier * qui mit la Morale en honneur, & qui, pour me servir des termes de Cicéron, fit [b] descendre la Philosophie du ciel dans les villes, l'introduisit même dans les maisons, & la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs & sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célébres Philosophes. Aristote & Platon nous ont laissé sur cette matiére plusieurs Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici séparément; je me contenterai dans la suite, en parlant des Devoirs, de raporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront con-

a A Socrate omnis, quæ est de vita & moribus, philosophia manavit. *Tuscul. Quæst. lib.* 3. *n.* 8.

* *Les Philosophes plus anciens, & surtout Pythagore, avoient donné à leurs disciples de bons préceptes de Morale : mais ils n'en faisoient pas leur capital comme Socrate.*

b Socrates primus philosophiam devocavit è cælo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Ibid. lib.* 5. *n.* 10.

noitre quelles nobles idées ils avoient sûr la maniére de gouverner les peuples.

La Morale doit instruire les hommes principalement sur deux matiéres. Elle doit, en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matiéres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiére & de ténébres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité sur la Jurisprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point dans toute la Philosophie morale de matiére plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'instruire, sans que les mœurs & la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais [a] l'ignorance de ce qui

[a] Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, ut, quem in portum se recipiant, scire non possint.

constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, sans avoir rien de fixe, & sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoit clairement tous ses devoirs, & sait à quoi s'en tenir pour tout le reste.

Ce ne [a] sont pas seulement les Philosophes qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien : ce sont généralement tous les hommes ; savans, ignorans, éclairés, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeureroit indifférent, le cœur ne sauroit s'empécher de faire un choix. Il pousse de son fond un cri secret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur !

L'homme a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature : & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Depuis le péché, il ne lui en reste qu'une notion confuse & géné-

Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid sit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via est, conformatioque omnium officiorum. . . . Hoc constituto, in philosophia, constituta sunt omnia. *De Finib. bon. & mal. lib.* 5. *n.* 15.

a Omnis auctoritas philosophiæ consistit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incensi omnes sumus. *Ibid. n.* 86.

rale, laquelle eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoit plus que confuſément : mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y raporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'eſt ce que nous verrons clairement dans les divers ſentimens qui ont partagé les Philoſophes ſur cette matiére. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq Livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi conſiſte les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a ſuivi, & j'expoſerai après lui ce qu'ont penſé ſur ce ſujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'eſt-à-dire les trois Sectes de Philoſophie les plus célébres.

Les deux derniéres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes ſur divers ſujets, mais qui ſeront le plus ſouvent mélées de faux dogmes & d'erreurs groſſiéres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'inſtructif par raport aux biens futurs. La Philoſophie humaine n'éléve

point l'homme au-dessus de lui-même, & se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par consequent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainsi ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mémes, & qui savoient la destination de chaque chose particuliére excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car c'est l'être, que de ne savoir ce qu'on est, & où l'on va; que d'ignorer sa fin, & les moiens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

§. I.

Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.

LE NOM SEUL d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il [a] ne

[a] Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque magnificum. *De Finib. lib.* 1. *n.* 23.

faut point attendre qu'il nous inſpire de nobles & de généreux ſentimens.

De Finib. lib. 1. n. 29-30. On appelle ſouverain bien, ſelon tous les Philoſophes, celui auquel tous les autres ſe raportent, & qui ne ſe raporte lui-même à aucun autre. Epicure fait conſiſter le ſouverain bien dans le plaiſir, & par une conſéquence néceſſaire, le ſouverain mal dans la douleur. C'eſt la nature elle-même, dit-il, qui nous enſeigne cette vérité, & qui nous apprend dès notre naiſſance, à rechercher comme ſouverain bien tout ce qui peut nous faire plaiſir, & à éviter comme ſouverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas beſoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu eſt chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela ſe ſent. Qu'on ſuppoſe d'un côté un homme jouiſſant, & pour l'eſprit & pour le corps, des plus grands plaiſirs, ſans crainte qu'ils ſoient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, ſans aucune eſpérance de ſoulagement: eſt-il douteux de quel côté on doit placer le ſouverain bien, & le ſouverain mal?

De Finib. lib. 2. n. 93. Tuſc. Quæſt. lib. 2. n. 44. 45. Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exemter des douleurs, Epicure oppoſe à cet inconvénient un reméde fondé ſur un raiſonnement qu'il croit fort perſuaſif. *Si la douleur eſt grande*, dit-il, *elle*

sera courte : si elle est longue, elle sera légére. Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Il proposoit un autre reméde, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur, qui consistoit à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, & à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, & sur ceux qu'on espére goûter encore dans la suite. Quoi! [a] lui répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénétre, me déchire, me brûle, & ne me laisse aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laisser à l'écart. Cette dissimulation & cet oubli, sont-ils donc en mon pouvoir? Est-ce qu'il dépend de moi d'étoufer la voix de la nature, & de lui imposer silence? *Tusc. Quæst. lib. 3. n. 33. &c.*

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoiables raisonnemens, il ne restoit plus d'autre issue à Epicure, que d'avouer que son Sage seroit sensible à la douleur, mais qu'il ne laisseroit pas de se croire heureux dans cet état; & c'est à quoi il se réduisoit. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 17.*

a Non est in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio. Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non sinunt; & tu oblivisci jubes, quod contra naturam est? *Cicer.*

En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, a s'empecher de rire. Si le Sage est tourmenté, s'il est brûlé; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il résistera constamment, & qu'il ne succombera point: ce n'est pas assez pour lui: il va encore plus loin.) Si le [a] Sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris, plein de joie il s'écriera: *Que l'état où je suis est doux! Que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du Panégyriste de la Volupté, qui fait consister le souverain bien dans le plaisir, & le souverain mal dans la douleur. On l'est [b] encore plus, quand on voit Epicure soutenir ce généreux personnage jusqu'a la fin, & qu'on l'entend lui-méme, au milieu des douleurs aigues de la pierre, & des tourmens que lui faisoit souffrir une affreuse colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier: *Je suis heureux. C'est ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande, comment on peut concilier Epicure avec lui méme? Pour [c]

a In Phalaridis tauro si erit, dicet: *Quàm suave est hoc! Quàm hoc non curo!* Cicer

b Quid porro? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere: *Beatus sum?* Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita; *Beatissimum*, inquit *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus: cùm illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. *Senec. Epist.* 92.

c Tullius dolorem, dolo-

lui, qui ne nie pas que la douleur ne ſoit douleur, il ne porte pas à un ſi haut point la vertu du Sage. » C'eſt bien aſſez, dit-il, » qu'il ſupporte les maux avec patience. » Je ne demande pas qu'il les ſouffre avec » joie. Car enfin la douleur eſt une choſe » triſte, dure, amére, contraire à la na- » ture, & difficile à ſouffrir. « C'eſt là penſer & parler raiſonnablement. Le langage d'Epicure eſt celui de la vanité & de l'orgueil, qui cherche à ſe donner en ſpectacle, & qui faiſant parade d'un faux courage, prouve une véritable foibleſſe.

Au reſte, ces conſéquences abſurdes d'Epicure étoient des conſéquences néceſſaires qui ſuivoient invinciblement de ſes principes erronés. Car ſi le Sage doit être heureux auſſi lontems qu'il eſt ſage, la douleur ne lui faiſant pas perdre ſa ſageſſe, ne peut non plus lui faire perdre ſon bonheur. Ainſi il eſt contraint d'aſſurer qu'il eſt heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque choſe de ſurprenant & d'éblouiſſant, & qui donnent de ſa perſonne & de ſa doctrine une idée toute

rem eſſe non negat... Ego, inquit, tantam vim non tribuo ſapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio ſatis eſt: ut lætetur etiam, non poſtulo. Triſtis enim res eſt ſine dubio, aſpera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 2. *n.* 33. & 18.

opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'eſt pourquoi pluſieurs Savans fort celebres ont pris ſa defenſe, & fait ſon apologie.

Il [a] déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec ſageſſe, honnêteté, & juſtice; & qu'on ne peut vivre de la ſorte, ſans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matiéres de morale, & ſur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de nobleſſe & de ſévérité.

Senec. Ep. 29. Sénéque raporte pluſieurs de ſes paroles, qui ſont certainement fort louables. *Je n'ai jamais ſongé*, dit-il, *à plaire au peuple: car, ce que je ſai, le peuple ne l'approuve point; & ce que le peuple approuve, je ne le ſai pas.*

Id. Epiſt. 11. A la place du peuple Epicure [b] ſubſtitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il

a Clamat Epicurus, non poſſe jucundè vivi, niſi ſapienter, honeſtè, juſtéque vivatur: nec ſapienter, honeſtè, juſte, niſi jucundè. *De Finib. lib. 1. n. 57.*

b Aliquis vir bonus nobis eligendus eſt, ac ſemper ante oculos habendus, ut ſic tanquam illo ſpectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit: cuſtodem nobis & pædagogum dedit: nec immeritò. Magna pars peccatorum tollitur, ſi peccatoris teſtis adſiſtat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam ſecretum ſuum ſanctius faciat.

veut que nous ayions toujours devant les yeux comme un gardien & un ſurveillant, de ſorte que nous faſſions toutes nos actions comme s'il en étoit ſpectateur & juge. En effet, c'eſt retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on reſpecte, dont l'autorité & la penſée ſeule régle & purifie nos actions les plus ſecrettes.

Si [a] vous voulez, diſoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ſes biens, mais ſeulement retrancher de ſes deſirs & de ſes cupidités.

Je ne finirois point, ſi je voulois raporter beaucoup d'autres maximes d'une morale auſſi exacte. Socrate parle-t il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que ſa conduite répondoit à ſa morale.

Quoique les Jardins d'Epicure euſſent pour inſcription, *Ici la volupté eſt le ſouverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ſes hôtes avec du pain & de l'eau. *Senec. Epiſt.* 21.

Lui même, ce Docteur de la volupté, avoit certains jours, où il raſſaſioit ſa faim bien ſobrement. Il marque dans une lettre, qu'il ne dépenſoit pas un as entier pour ſon repas, c'eſt-à-dire un ſou; & que Métrodore, ſon compagnon, qui n'étoit pas *Senec. Epiſt.* 18.

a Si vis, inquit, Pythoclem divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, ſed cupiditatibus detrahendum. *Senec. Epiſt.* 21.

encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Nous avons vû avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils ? car on en raporte plusieurs.

Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faisoit de s'abandonner à la crapule, & aux debauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogéne Laërce.

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 46. 47.

Mais Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croiez-» vous, lui disoit-on, qu'Epicure soit tel » qu'on le veut faire passer, & que son » dessein soit de porter au déréglement & » à la débauche ? Je ne le croi pas, répond » Cicéron : car je vois que d'ailleurs il » avance de fort belles maximes, & d'une » morale très sévére. Mais il ne s'agit pas » ici de ses mœurs, ni de sa conduite : il » s'agit de ses dogmes & de ses sentimens. » Or il s'explique sur ce qu'il entend par » le plaisir & la volupté, d'une maniére » qui n'est pas obscure. *J'entends* [a] *par ce* » *mot*, dit Epicure, *les plaisirs de la chair,* » *la vûe des objets qui flatent agréablement*

[a] Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eos quibus oculi jucundè moveantur.*

» *les yeux, les divertissemens, la musique.*
» Ajoutai-je quelque chose de faux ? Si
» cela est, qu'on me réfute : car je ne
» cherche qu'à éclaircir la vérité.

Le [a] même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flate l'oreille, & dans les voluptés obscénes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron ? *An hæc ab eo non dicuntur?* *De nat. deor. lib. II. n. III.*

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté ? On en jugeoit comme des Livres qu'il avoit écrits sur la Divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croioit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté. *De nat. deor. lib. I. n. 116. & 123.*

Torquatus faisoit valoir extrêmement *De Finib. lib. 2. n. 51. &c.*

a Testificatur, ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obscœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agreable, si elle n'est sage, honnête, & juste : *non posse jucundè vivi, nisi honestè, & sapienter, & justè vivatur.* Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie,
Ibid. n. 74. & qui deshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé Consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions ? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infame ?

De Finib. l. 2. n. 63-65. Je finirai tout cet Article par un beau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté, il représente L. Thorius Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & delicats qui se font une occupation & un mérite de rafiner sur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le présent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livroit point brutalement aux

excès du boire & du manger, ni aux autres divertissemens grossiers, mais qui, attentif à sa santé & à certaines bienséances, menoit une vie douce & molle, assembloit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avoit toujours une table servie des mets les plus fins & les plus exquis, ne se refusoit rien de ce qui pouvoit flater agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le souverain bonheur; en un mot, qui étoit industrieux à cueillir partout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de santé & d'embonpoint dont il jouissoit. Voila, dit Cicéron en s'adressant à Torquatus, un homme, selon vous, souverainement heureux.

Je [a] n'oserois vous nommer celui que j'ai dessein de lui opposer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi: c'est le

a Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere: dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, cùm sua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria Carthaginem revertisset, tum ipsum, cùm vigiliis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuisse, quàm potantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumpharat: nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem constantiamque susceperat: qui nobis miserabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. *De Finib. lib. 2. n. 65.*

fameux Régulus, qui de ſon plein gré, ſans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il ſavoit quels ſupplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'eſt dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché ſur les roſes, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Conſul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit preſque pour rien tous ces avantages en comparaiſon de ce dernier événement de ſa vie, que ſa fidélité à ſa parole & ſa conſtance lui avoient attiré; événement, dont le ſimple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un ſujet de joie & de plaiſir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui ſouffre pour la vérité, rien ne ſera plus concluant que le raiſonnement de Cicéron. Sans cela, c'eſt réfuter une abſurdité par une autre, & oppoſer une fauſſe idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II.

Sentimens des Stoïciens ſur le ſouverain bien.

NOUS SORTONS de l'Ecole la plus dé-

criée

crite parmi les anciens Philosophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raisonnemens. Nous passons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganisme a fort vantée, dont il s'est fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enseignoit & se pratiquoit dans toute sa pureté & toute sa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philosophes, que le souverain bien consistoit à vivre selon la nature : *secundùm naturam vivere, summum bonum esse.* La différente maniére dont ils expliquoient cette conformité avec la nature, faisoit la diversité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaisir : quelques-uns dans l'exemtion de la douleur : d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faisoit consister uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre selon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi seul consiste le bonheur, c'est vivre honnêtement, vivre vertueusement. Voila ce que la nature nous inspire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu : & elle nous inspire en même tems une sou-

De Finib. lib. 4. n. 14.

veraine horreur pour tout ce qui eſt contraire à l'honnêteté & à la vertu.

Cette [a] vérité ſe reconnoit ſenſiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la ſimplicité, la tendreſſe, la reconnoiſſance, la compaſſion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de ſi excellentes vertus, ſinon de la nature même, qui ſe peint & ſe montre dans les enfans comme dans un miroir? Dans [b] un âge plus avancé, pour peu que l'on ſe ſouvienne que l'on eſt homme, peut-on refuſer ſon eſtime à une jeuneſſe ſage, réglée, modeſte: & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déreglemens? Quand on lit dans l'Hiſtoire, d'un côté des actions de bonté, de douceur, de clemence, de reconnoiſſance; de l'autre, des actions de violence, d'injuſtice, d'ingratitu-

a Id indicant pueri, in quibus, ut in ſpeculis, natura cernitur... Quæ memoria eſt in his bene merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optimâ quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib.* 5. n. 61.

b In his verò ætatibus quæ jam confirmatæ ſunt, quis eſt tam diſſimilis homini, qui non moveatur & offenſione turpitudinis, & comprobatione honeſtatis? Quis eſt qui non oderit libidinoſam, protervam adoleſcentiam? Quis contra in illa ætate pudorem, conſtantiam, etiamſi ſua nihil interſit, non tamen diligat?... Cui Tibuli nomen odio non eſt? Quis Ariſtidem mortuum non diligit? An obliviſcamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoſcimus? *Ibid. n.* 62.

de, de cruauté : quelque distance de tems qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'Histoire & nous, sommes-nous maitres de nos sentimens, & pouvons-nous nous empécher d'aimer les uns, & de détester les autres ? Voila, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment dans leurs principes, qui étoient la source de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa derniére fin & le terme de sa destination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie présente, & ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu : il n'est pas étonnant qu'ils y plaçassent le bonheur & la derniére fin de l'homme. Ne connoissant point une autre vie, ni les promesses éternelles, ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite sphére où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur étoit possible. Ils ont été obligés de prendre le moien pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'el-

le a de grand & de sublime, pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terrestre, d'animal, de corrompu. Ainsi ils ont dû faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, la réputation, & d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre : Zenon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faisoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il soutenoit [a] que la vertu seule & par elle-même suffisoit pour faire leur bonheur ; & que tous les Sages, en quelque état qu'ils se trouvassent, étoient toujours heureux. Cependant il ne laissoit pas de compter pour quelque chose, mais pour peu, ces sortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définissoit d'une maniére différente, pour les termes, de celle des autres Philosophes, mais qui dans le fond revenoit à peu près aux mémes sentimens.

De Finib. lib. 3. n. 42-43.

On peut juger de tout le reste par un seul exemple. Les autres Philosophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrémement le Sage, mais qu'il tâchoit de sup-

a Virtutis tantam vim esse, ut ad beatè vivendum se ipsa contenta sit... Sapientes omnes esse semper beatos. *De Finib. lib. 5. n. 77.*

porter avec patience, qui ne l'empéchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête & exemte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croioient qu'un tel sentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goute d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Crésus : c'étoient les comparaisons dont ils se servoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien ; & quelque violente qu'elle fût, il se donnoit bien de garde de l'appeller un mal.

Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce Philosophe, il défendit à son Licteur de fraper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui [a], dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient soumis, voulut que les faisceaux de son Licteur fissent hommage à la demeure d'un Philosophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goute qui lui

Tusc. Quæst. l. 3. n. 61.

a Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit : & fasces Lictorios januæ submisit, cui se Oriens Occidensque submiserat. *Plin. l. 7. cap. 30.*

faiſoit ſouffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philoſophe ; & il ne ſera pas dit, qu'à cauſe de ma maladie, un ſi grand homme ſoit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave diſcours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et [a] comme cependant la douleur ſe faiſoit ſentir vivement, & lui enfonçoit ſes pointes dans tout le corps ; il répéta ſouvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur: quelque incommode & violente que tu puiſſes être, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.*

Ibid. n. 60. Un autre Stoïcien fut de meilleure foi : c'étoit Denys d'Héraclée, diſciple de Zénon, dont il avoit lontems & vivement ſoutenu les dogmes. Tourmenté [b] par la pierre, qui lui faiſoit jetter les hauts cris, il reconnut la fauſſeté de tout ce qu'on lui avoit enſeigné au ſujet de la douleur. *J'ai emploié*, diſoit-il, *pluſieurs années à l'étude*

a Cùmque ei quaſi faces doloris admoverentur, ſæpè dixit : *Nihil agis, dolor; quamvis ſis moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum.*

b Cùm ex renibus laboraret, ipſo in ejulatu clamitabat, falſa eſſe illa, quæ antea de dolore ipſe ſenſiſſet.. *Plurimos annos in Philoſophia conſumpſi, nec ferre poſſum* (dolorem :) *malum eſt igitur dolor.*

de la Philosophie, & je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.

Il n'est pas nécessaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philosophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractére des faux Sages du Paganisme. Ils se donnent en spectacle, & se nourrissent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur causer. Ils se roidissent contre leur sentiment intérieur par la honte de paroitre foibles, en cachant un désespoir réel sous l'apparence d'une fausse tranquillité.

Il faut avouer que la douleur est la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce son aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brule : elle la tourmente, sans qu'il soit en son pouvoir d'en suspendre le sentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une secrette & profonde plaie qui consume toute son attention, & qui lui rend insupportable le tems, dont les instans lui paroissent des années. La Philosophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroitre son Sage invulnérable ou insensible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine présomption, & le remplir d'une force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit ses disciples. Elle ne travestit point la vertu sous de belles mais chimériques idées. Elle

éléve les hommes à une véritable grandeur, mais c'eſt en leur faiſant reconnoitre & avouer leur propre foibleſſe.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'eſt Job. On lui annonce coup ſur coup, & preſque ſans intervalle, la perte de tous ſes troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ſes eſclaves, enfin la mort de tous ſes enfans écraſés & enſevelis ſous les ruines de la maiſon où ils mangeoient tous enſemble. Au milieu de tant de coups ſi peſans, ſi imprévus, ſi promtement redoublés, ſi capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échape. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il ſe ſoumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'eſt arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur ſoit beni.* Il fait paroitre la méme ſoumiſſion & la même conſtance après que le démon a frapé ſon corps d'une plaie univerſelle, qui va juſqu'aux entrailles & juſqu'à la moelle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aigue.

Job, dans cet état, ſonge-t-il à ſe donner en ſpectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage ? Il en eſt bien éloigné. Il avoue que ſa chair eſt foible, & que lui-même n'eſt

que foiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, & reconnoit que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres ? & ma chair est-elle de bronze ? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours ?* Ce n'est pas là le langage de la Philosophie payenne, qui n'est qu'enflure & qu'orgueil. *Job. VI. 12. & 13.*

Les Stoïciens faisoient de leur Sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié & de compassion : c'étoit la marque d'un esprit foible & même peu réglé : *Miseratio est vitium pusilli animi, ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessimo cuique familiarissima est.* La [a] compassion, continue le même Séneque, est un trouble & une tristesse causée par la vûe des maux d'autrui : or le Sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse. Son ame jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment seroit-il touché des maux des autres, puis- *Senec. de Clement. lib. 2. cap. 5.*

a Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam incidere potest quod illam obducat... Hoc sapienti ne in suis quidem accidet calamitatibus, sed omnem fortunæ iram reverberabit, & ante se franget.

qu'il ne l'eſt pas des ſiens propres ?

Les Stoïciens raiſonnoient ainſi, parce qu'ils ignoroient ce qu'eſt l'homme. Ils détruiſoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduiſoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'eſpérance de le rendre ferme dans ſes propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également inſenſible aux uns & aux autres, & que la compaſſion ne lui fit pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit conſiderer par raport à lui-même comme indifférent. Ils ne ſavoient pas que les ſentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faiſoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la ſociété, que d'arracher de ſon cœur la compaſſion, la tendreſſe, & le vif intérêt que la nature même nous inſpire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils ſe formoient de la ſouveraine perfection de leur Sage, étoit la ſource du ridicule ſentiment par lequel ils établiſſoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'abſurdité de ce dogme.

Ils en ſoutenoient un autre non moins abſurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une ſuite de leur ſentiment ſur ce qui fait le ſouverain bien de l'homme, ſentiment bon & ſolide en un ſens, mais dont

ils tiroient une mauvaiſe conſéquence. Ils [a] prétendoient qu'on ne devoit point faire conſiſter le ſouverain bien de l'homme dans aucune des choſes qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui n'étoient point en ſon pouvoir, mais dans la vertu ſeule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangére ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas ſe procurer à eux-mêmes ni ſe conſerver la ſanté, les richeſſes, & les autres avantages de cette nature : auſſi s'adreſſoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conſerver la poſſeſſion. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire partie du ſouverain bien. La vertu ſeule avoit ce privilége, parce que l'homme en eſt le maître abſolu, & qu'il ne la tire que de ſon propre fonds. Il ſe la donne à lui-même ſelon eux, il ſe la conſerve, & n'a pas beſoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens. *Hoc quidem omnes mortales ſic habent, externas commoditates ... à diis ſe habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, diſoient-ils, perſonne s'eſt-il aviſé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il

De natur deor lib. 3. n. 86-88.

a Hoc dabitis, ut opinor, ſi modò ſit aliquid eſſe beatum, id oportere totum poni in poteſtate ſapientis. Nam ſi amitti vita beata poteſt, beata eſſe non poteſt. *De Finib. lib. 2. n. 86.*

les remercie des richesses, des honneurs, & de la santé dont il jouit? *Num quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'est le sentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la sagesse, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium est, fortunam à deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam.*

Ils portoient leur fol orgueil jusqu'à mettre par cet endroit leur [a] Sage au dessus de Dieu, parce que Dieu est vertueux & exemt de passion par la nécessité de son être; au lieu que le Sage l'est par son choix & par sa volonté.

Je ne m'arréterai point ici à faire observer, sur ce que je viens de dire, & sur ce qui a précédé, dans quelles absurdités a donné la secte la plus estimée & la plus respectée chez les Anciens, &, en un certain sens, la plus estimable & la plus respectable. Voilà de quoi est capable la sagesse humaine abandonnée à ses propres forces & à ses lumiéres, ou plutôt livrée à sa foiblesse & à ses ténébres.

Il me reste à exposer le sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

a Est aliquid quo sapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens. *Senec. Epist.* 53.

§. III.

Sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien.

Si l'on en croit Cicéron, la différence qui se trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens sur la question du souverain bien, consiste moins dans les choses que dans les paroles, & dans le fond les sentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroitre s'écarter de ceux qui les avoient précédés ; & ce reproche paroit assez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature : *secundùm naturam vivere*. Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient ils, est composé de corps & d'ame : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé,

les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces [a] autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne pouvoient souffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, disoient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'en suivra que le Sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légéres, mêlées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit

De Finib. lib. 5. n. 91. 92.

a Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita existere. *De Finib. lib. 5. n. 71.*

regardé comme très avantageux. En tout le fort emporte le foible. Il en eſt ainſi de la vertu. [a] Mettez la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier : la vertu l'emportera toujours infiniment. Voila une idée magnifique de la vertu !

Je croirois abuſer de la patience du Lecteur, ſi je m'arrétois plus lontems à réfuter ces ſubtilités & ces mauvaiſes chicanes des Stoïciens. Je le prie ſeulement de ſe ſouvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette queſtion, où il s'agit du ſouverain bonheur de l'homme, les Philoſophes, de quelque Secte qu'ils ſoient, n'enviſagent ce bonheur que par raport à la vie préſente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus, ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philoſophes ſur les vertus & ſur les devoirs de la vie.

» QUOIQUE la Philoſophie, dit Cicé- *Offic. lib. 3. n. 5.*
» ron, ſoit un pays où il n'y a point de
» terres incultes ni de landes, & qu'elle
» ſoit fertile & abondante d'un bout à l'au-
» tre ; elle n'a point de contrée plus riche,
» que celle qui traite des devoirs, & d'où
» l'on tire les régles & les préceptes qui
» peuvent donner à nos mœurs une forme

a Audebo . . . virtutis amplitudinem quaſi in altera libræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx & maria deprimet.

» certaine & constante, & nous faire vi-
» vre selon les loix de l'honneteté & de la
» vertu. « Il est vrai qu'on trouve chez les Payens d'excellentes maximes sur ce sujet, & capables de nous faire rougir. J'en raporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

Plat. de Leg. lib. 12. pag. 961-963.

Le premier soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Magistrats, Juges, Peres de famille :) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

In Alcib 1. pag. 134. De Leg lib. 5. pag. 742.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante; d'y faire abonder l'or & l'argent; d'étendre au loin son domaine; d'y entretenir des flotes & des armées nombreuses, & par-là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre & sur mer. Il est aisé de voir qu'Athénes est ici désignée. Il se pro-

poſe quelque choſe de bien plus grand & de plus ſolide : c'eſt de la rendre heureuſe en la rendant vertueuſe ; & elle ne peut être telle que par une piété ſincére & une ſoumiſſion parfaite à l'égard de Dieu.

Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une Ville, d'une République heureuſe, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers ſeulement, aux premiers de la Ville, aux Nobles, aux Magiſtrats : nous entendons que tous ceux qui compoſent cette Ville, cette République, ſoient heureux chacun dans leur condition, & ſelon leur état ; & voila le devoir eſſentiel de celui qui ſe charge de la gouverner. *Ib. pag.* 420.

Il en eſt d'une Ville, d'un Etat, comme du corps humain. Cette comparaiſon eſt tout-à-fait juſte & riche en conſequences. Le corps eſt compoſé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus néceſſaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps ſoit ſain & en bon état, quand le moindre & le dernier des membres eſt malade ? *Ib. pag.* 564.

Il y a entre tous les habitans d'une Ville un raport mutuel de beſoins & de ſecours, qui forme entr'eux une liaiſon admirable. Le Prince, les Magiſtrats, les Riches, ont beſoin de nourriture, de vêtement, de logement. Que deviendroient-ils, ſi dans un *De Rep. lib.* 2. *pag.* 369. 374.

ordre inférieur il n'y avoit des gens destinés à leur fournir tous ces besoins ? La Providence y a pourvû, comme le remarque Platon, par l'établissement de diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y auroit ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni Magistrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a rassemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous nécessaires pour l'utilité commune, & dont aucun par conséquent ne doit être négligé, & encore moins méprisé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait, chaque partie doit avoir sa perfection & son ornement.

Ibid. lib. 2. p. 961-964.

Pour revenir à la comparaison d'une Ville, d'un Etat, avec le corps humain, le Prince en est comme la tête & l'ame : les Ministres, les Magistrats, les Généraux

d'armées, les autres Officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses piés. C'est le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence, & c'est cette intelligence qui régle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un Pilote, dans la téte seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, & à l'habileté duquel est confié le salut de tous ceux qui y sont renfermés. Qu'un Etat est heureux, quand le Prince parle & agit de la sorte !

Quiconque est chargé du soin des autres, doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

Il ne faudroit, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les Supérieurs en soient véritablement convaincus, & en fassent la régle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour, commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque, qui plaide la cause, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Ce-

De Rep. l. 1. p. 338. &c.

lui-ci pretend, Que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste, ce qui est utile au gouvernement : Que celui qui commande, & qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même : Que sa volonté doit faire la régle de ceux qui lui sont soumis ; Que si l'on s'en tenoit à une justice rigoureuse, les Supérieurs seroient bien à plaindre, n'aiant pour leur partage que les soins & les inquiétudes du gouvernement, sans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaisir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte & rigoureuse justice.

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoiable raisonnement, &, selon sa coutume, il emploie des comparaisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent sont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes, que différentes vues & diffé-

rens intérêts engagent à passer dans un pays étranger. Est-il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent pour le Pilote, & non le Pilote pour les passagers? Oseroit-on dire que les malades dont se charge un Médecin sont pour lui? & n'est-il pas visible que les Médecins, aussi bien que l'art de la Médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades? Les Princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *Pasteurs des peuples*. Le Pasteur certainement est pour son troupeau, & il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le pasteur. Ποιμένες λαῶν.

C'est de cette doctrine de Platon que l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere, dans l'admirable Lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour* [a] *moi*, dit-il, *je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux*

a Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperiis erunt, sint quàm beatissimi.... Est autem, non modò ejus qui sociis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit commodis utilitatique servire. *Cic. Epist. 1. ad Q. Fratr.*

qui sont soumis à leur autorité.... Et non seulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoiens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & raporter tous ses soins à leur utilité.*

Plat. de Rep. lib. 1. p. 547.
Ib. lib. 7. p. 520. 521.

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les Supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place, où l'on ne voit que peine, que travail, & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premiéres places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, & une aveugle estime de soi-même : & c'est cet abus qui fait le malheur des Villes & des Etats, & qui cause enfin leur ruine.

La Justice & la bonne foi sont les fondemens de la Société. Sainteté du serment.

LE LIEN le plus ferme de la Société est la Justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les Traités dont on est convenu. *Cic. Offic. lib. 1. n. 20. & 23.*

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature : mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, surtout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires. *Offic. lib. 1. n. 41.*

Il [a] faut bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices, & proscrire cette habileté maligne, qui se couvre & se pare du nom de prudence, mais qui en est infiniment éloignée, & [b] qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguisés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, si odieux & si détestables, suffisent à peine pour marquer le caractére de ceux qui

a Quocirca astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam, sed abest ab ea distatque plurimum. *Lib. 3. n. 71.*

b Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, fallacis, malitiosi, callidi, veteratoris, vafri. *Ibid. n. 57.*

renoncent à la ſincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeller ceux qui ſe jouent de la ſainteté du ſerment, qui [a] eſt une affirmation religieuſe faite en préſence & ſous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque ſorte garant, & qui vengera certainement l'abus ſacrilége que l'on aura fait de ſon ſaint nom ?

De Leg. l. 11 p. 948. 949. Le reſpect que l'on doit à la Divinité ſur ce ſujet, ne pouvoit, ſelon Platon, être porté trop loin. C'eſt par ce principe qu'il ſouhaitoit que, dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les Juges n'exigeaſſent des parties aucun ſerment, pour ne les point expoſer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer ; étant très rare & très difficile qu'un homme, qui eſpère de pouvoir ſauver par un parjure ſes biens, ſa réputation, ou ſa vie, reſpecte aſſez le nom de Dieu, pour n'oſer le prendre en vain. Cette delicateſſe eſt remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Ibid. n. 917. Platon va encore plus loin. Il déclare que c'eſt deshonorer la Majeſté divine, & manquer au reſpect qu'on lui doit, non-

a Eſt jusjurandum affirmatio religioſa. Quod autem affirmate, quaſi Deo teſte, promiſeris, id tenendum eſt. *Ib. n.* 104.

ſeulement

ſeulement de jurer légérement & ſans une raiſon importante, mais d'emploier le nom de Dieu dans les converſations & dans les diſcours familiers. Il n'auroit donc pas approuvé un uſage, devenu maintenant fort commun même parmi des gens de bien, de s'écrier ainſi à tout propos, & lorſqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu !*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes ſur la vertu.

Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre. Car, dès qu'on ne connoitra d'utilité que la ſienne propre, & qu'on voudra tout tirer à ſoi, nulle ſorte de ſociété ne ſauroit ſubſiſter entre les hommes. *Offic. li. n. 26.*

Tout ce qui eſt ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des ſervices réciproques. Ainſi il ne faut pas croire que nous ſoyions nés pour nous ſeuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit ſur tout ce que nous ſommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'eſt ſur ces principes de ce qu'on doit à la ſociété & à la juſtice, que les Stoïciens décident pluſieurs queſtions de mo-

rale d'une maniére qui sera la condamnation de bien des Casuistes chretiens.

Ib. n. 50. &c. Dans un tems de disette, un Marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que plusieurs autres Marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine pour laquelle il est né, le demande.

Ib. n. 91. Un homme a reçu un paiement en fausse monnoie. Peut il la donner à d'autres comme bonne, la connoissant fausse? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Ib. n. 92. Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande est-il obligé d'avertir le vendeur que c'est de l'or? ou peut-il profiter de son ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peutétre mille? Il ne le peut pas en conscience.

Plat. in Critone, p. 49. C'est [a] une maxime incontestable, dit Platon, & qui doit servir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, ni par conséquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de se venger de ses ennemis, & de faire

[a] Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

retomber sur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait souffrir. Voila ce que la droite raison nous enseigne. Mais les Payens ne sont pas fermes sur ce point de morale. » Celui-là est homme de bien, » dit Cicéron, qui fait plaisir à tout le » monde, & qui ne nuit à personne, à » moins qu'il n'y ait été provoqué par » quelque injustice. « *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi lacessitus injuria.* Offic. lib. n. 75.

Une des régles de la République de Platon, est qu'il ne faut jamais préter à usure. *De Leg. l. pag. 742.*

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. » Si j'avois trouvé un trésor, dit » Platon, je n'y toucherois point, quand » même les Devins consultés assureroient » que je pourrois me l'approprier. Ce tré- » sor, dans nos coffres, ne vaut pas les » progrès que nous faisons dans la vertu » & dans la justice, quand nous avons » le courage de le mépriser. D'ailleurs, si » nous nous l'approprions, c'est une sour- » ce de malédictions sur notre famille. « *Ibid. lib. 11 pag 913.*

Il prononce de la même maniére sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin. *Ib. pag. 91.*

Tous les autres biens, sans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux. Et cette [a] vertu, n'est ni un *In Menex. pag. 246.* *In Menone pag. 99.*

[a] Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε

présent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'esprit humain, mais un don precieux que Dieu accorde à qui il lui plait.

Contraste d'un juste accablé de maux, & d'un scélérat comblé de biens.

Platon suppose deux hommes, qui pensent & qui sont traités bien differemment : d'un côté un scelerat achevé, sans foi, sans probité, sans honneur, mais qui prend le masque de toutes ces vertus; de l'autre, un Juste parfait, (je dis parfait selon l'idée des payens) qui ne songe qu'à être juste, & non à le paroitre.

Le [a] premier, pour parvenir à ses fins, n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvû qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacri-

διδακτόν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

a Quæro si duo sint, quorum alter optimus vir, æquissimus, summa justitia, singulari fide; alter insignis scelere & audacia : &, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinorosum, nefarium putet; contrà autem, qui sit improbissimus, existimet esse summa probitate ac fide; proque hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur : contrà autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diliga-

fices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moien, trompant les hommes, dont les yeux peu clairvoians ne pénétrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flateur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché a la justice, loin d'être honoré & récompensé comme il le mériteroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en seroient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré [a] aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison, fouetté, dé-*

tur ; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur ; vir denique optimus omnium existimatione, & dignissimus omni fortuna judicetur : quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? *Cic. apud Lactant. divin. Instit. lib. 5. cap. 12.*

a ἔτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, ἀνασχινδυλευθήσεται. Id est, suspenditur.

chiré de coups, enfin mis en croix; & il aime mieux essuier les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les Payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiére du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain
Joan. 1 point dans leurs esprits: *Lux in tenebris lucet.* C'est cette lumiére qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoitre les principes de la Loi naturelle. C'est cette lumiére qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes: ce qui fait dire à Saint Au-
In libro lucis. gustin, *Que les méchans voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle sorte il faut vivre.*

Or quand on voit dans la Gréce une foule d'hommes savans, un peuple de Philosophes, qui se succédent les uns aux autres pendant quatre siécles entiers; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien,

à leur patrie, à leur établissement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse : peut-on croire qu'un événement si singulier, & même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, soit l'effet du hazard, que la Providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait raporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas destiné les Philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant quatre cens ans sans presque convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la pensée d'établir la nécessité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empécher le débordement des vices ? Quel affreux désordre auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ? Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoitre, (*Deus enim illis manifestavit*) préférablement à *Rom. 1. 19.*

tant d'autres peuples qu'il laiſſoit dans la barbarie & l'ignorance.

Comme ces connoiſſances, & les actions vertueuſes qui en étoient la ſuite, peuvent être enviſagées ſous un double point de vûe, elles doivent auſſi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumiére éternelle qui luit dans les ténébres mêmes, qui peut douter qu'elles ne ſoient dignes de notre eſtime & de notre admiration? Mais ſi on les conſidére dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faiſoient ces payens, elles ne peuvent être louées ſans réſerve & ſans exception. C'eſt par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous liſons dans l'Hiſtoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y ſont raportées, ſont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable, parce qu'elles ne ſont point raportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité, c'eſt-à-dire l'orgueil & l'amour pro-

S. Auguſtin. pre. *Radicata eſt cupiditas : ſpecies poteſt eſſe bonorum factorum, verè opera bona eſſe non poſſunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroitre ſemblables; mais leur racine eſt très différente. *Noli attendere quod floret foris, ſed quæ radix eſt*

interna. Ce n'eſt pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condanner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'eſt pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuſes, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'eſt la charité, don ineſtimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne ſe tranſporte point hors de l'Egliſe & de la véritable religion. Auſſi voions-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles ſur les devoirs de l'homme par raport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de ſa morale : nul n'a enſeigné la néceſſité de lui raporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, ſans en connoitre la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIÉME.

De la Juriſprudence.

JE JOINS la Juriſprudence à la Morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand raport. C'eſt une matiére qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort ſuccinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Profeſſeur de Droit, & qui eſt fort de mes amis, (c'eſt Monſieur Lorry) m'ont été d'un grand ſecours.

La Juriſprudence eſt la connoiſſance

du Droit, des Loix. Chaque peuple a eu ſes Loix particuliéres, & ſes Légiſlateurs. Moyſe eſt le plus ancien de tous : Dieu lui-même lui dicta les Loix qu'il vouloit que ſon peuple obſervât. Mercure Triſmégiſte chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Iſle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, ſont les plus célébres Légiſlateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec aſſez d'étendue dans le cours de l'Hiſtoire, je paſſerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très-médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre de Loix, qui étoient propoſées d'abord par le Sénat, & confirmées enſuite dans l'aſſemblée du Peuple. Papirius, * qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien, fut le premier qui ramaſſa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appellée, du nom de ſon Auteur, *Droit Papirien.*

* *On ne ſait pas préciſément le tems où a vécu ce Papirius. Le Juriſconſulte Pomponius* (*dans la Loi 2. du Digeſte de origine Juris*) *dit qu'il fit la collection des Loix Roiales ſous Tarquin l'ancien. Peutêtre eſt-ce ce C. Papirius ſouverain Pontife dont parle Denys d'Halicarnaſſe,* (lib 3. p. 178) *lequel, après l'expulſion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa ſur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-uſage.*

La République, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Roiales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Roial. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables, qui furent dressées par les Décemvirs, & composées des Loix d'Athénes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoié des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages, & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces [a] Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain : & [b] Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes, soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

La briéveté & en même tems la sévérité de la Loi des douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occupérent à en développer l'esprit & l'intention : le se-

a Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 34.

b Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *De Orat. lib.* 1. *n.* 195.

cond à en adoucir la rigueur, & à suppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célebres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, & par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de Jurisconsultes, donnérent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui songeoient à se fraier un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit l'entrée, alloient prendre chez eux les premiéres teintures du Droit, sans lesquelles il n'étoit pas possible de réussir dans le Barreau. Les [a] particuliers dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maison étoit regardée comme l'Oracle de toute la Ville, d'où l'on remportoit des réponses qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il faloit tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étoient que de simples avis, qui pouvoient éclairer les Juges,

a Est sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis, *unde cives sibi consilium expetant suarum rerum incerti : quos ego* (c'est Crassus, qui parlant au nom des Jurisconsultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avoit dit à la gloire de l'Oracle de Delples) *quos ego mea ope ex Incertis certos compotesque consili Dimitto, ut ne res temere tractent turbidas.* De Orat. l. 1, n. 199. 200.

mais qui ne leur impoſoient point néceſſité de les ſuivre. Auguſte commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Juriſconſultes, qui n'étoient plus bornés à ſervir de conſeil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & ſcellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligérent les Juges de s'y conformer.

Ces Juriſconſultes mirent au jour différens Ouvrages ſous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Juriſprudence, & à la réduire en art & en méthode.

Ces Loix, par ſucceſſion de tems, ſe multipliérent beaucoup, & donnérent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croioit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la ſolution. Il jugeoit auſſi par des Décrets les cauſes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Reſcrits à toutes les conſultations des particuliers, qui lui étoient adreſſées par placets ou requêtes. Et de là ſont venues en partie les Conſtitutions des Empereurs ſi pleines de ſageſſe & d'équité, & qui ont formé le corps de la Juriſprudence Romaine.

Pour former ces déciſions avec plus de

maturité, ils appelloient auprès d'eux de savans Jurisconsultes, & ne donnoient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de personnes plus versées dans la connoissance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Jurisconsultes qui dans les derniers tems ont été les plus celebres.

An. J. C. 205. PAPINIEN (*Æmilius.*) Il fut fort consideré par l'Empereur Sévére, à qui il avoit succedé dans la charge d'Avocat Fiscal. Il étoit regardé comme l'asyle des Loix, & un tresor de la science du Droit. *Cod. Th. 1. T. 4. l. 1.* L'Empereur Valentinien III le reléve au-dessus de tous les Jurisconsultes, en ordonnant par sa Loi du 7 Novembre 426 que quand ils se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuié par ce génie éminent, *Cuj. in Cod. Th.* comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'est le plus habile Jurisconsulte qui ait jamais été, & qui sera jamais.

L'Empereur Sévére voulant qu'un si grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Prefet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ses Conseillers & ses Assesseurs Paul &

Ulpien, dont les noms ſont auſſi fort célebres parmi les Juriſconſultes.

Sévére, en mourant, avoit laiſſé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils euſſent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion aſſure que Caracalla en avoit ſeul le pouvoir ; & bientôt après il ſe dent de ſon Collégue de la maniére du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'aiant fait aſſaſſiner entre les bras de leur mere commune, &, ſelon quelques-uns, l'aiant tué de ſa propre main. *Dio. l. 77. pag. 870. &c.*

Caracalla répandit le ſang de tous ceux que ſon frere avoit aimés, qui l'avoient ſervi, ou qui lui avoient appartenu, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domeſtiques ou ſoldats. Il ſuffiſoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être auſſitôt mis à mort; de ſorte qu'on n'oſoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des eſclaves. *Cæſariani.*

Papinien ne put échaper à ſa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui compoſer un diſcours pour excuſer la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreuſement : *Il n'eſt pas auſſi aiſé d'excuſer un parricide, que de le commettre* ; & , *C'eſt un ſecond parricide, que d'accuſer un innocent après lui avoir*

Tacit. Ann. lib. 14. cap. 11. *ôté la vie.* Il se souvenoit sans doute qu'on avoit fort blamé Séneque, d'avoir composé une lettre que Néron adressa au Sénat pour justifier l'assassinat de sa mere. On tua aussi le fils de Papinien, qui étoit alors Questeur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

AN. J. C. 221. FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale aiant ordonné à un Centenier d'aller tuer Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disoit de le faire sortir de la Ville. Cette erreur du Centenier sauva la vie à Sabin. Il pas-

AN. J. C. 222. soit pour le Caton de son tems. L'Empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, & dont il prenoit conseil pour gouverner sagement.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit son origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conseiller & Assesseur sous Papinien du tems de Sévére. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de sa

Scriniorum magister. personne en qualité de Conseiller, & pour avoir soin de tout ce qui devoit se raporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appellé depuis Grand Référendaire. Il le fit ensuite Préfet du Prétoire.

In Alex. vit. Lampride le met à la tête de ces hommes sages, doctes, & fidéles, qui composoient le Conseil d'Alexandre; & assure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun

autre, à cauſe de ſon amour extraordinaire pour la juſtice; qu'il n'y avoit que lui ſeul qu'il entretint en particulier; qu'il le regardoit comme ſon Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup ſuivi les conſeils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la diſcipline parmi les Prétoriens, ils ſe ſoulevérent contre lui, & demandérent ſa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit ſouvent de ſa pourpre pour le défendre des effets de leur colére. Enfin l'aiant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le ſecours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le reſpect de l'autorité Impériale ne le put ſauver, & il fut tué par les ſoldats à la vûe même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

PAUL. (*Julius Paulus.*) Il étoit de Padoue, où l'on voit encore ſa ſtatue. Il fut nommé Conſul ſous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, auſſi bien que Sabinus & Ulpien, du Conſeil que Mamée mere d'Alexandre & Mœſa ſa grand-mere avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant ſon bas âge. On ſait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très bon *In Alex. vit.*

Prince, & d'excellens Miniſtres : car l'un eſt peu utile ſans l'autre ; & il eſt peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui ſe laiſſe tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins ſur ſes Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Juriſconſulte qui ait tant écrit que lui.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conſeil d'Alexandre. Quel heureux régne ! Comme il vécut juſqu'à l'âge de 78 ans, il compoſa un grand nombre d'Ouvrages. Entr'autres il fit un Recueil de tous les célébres Juriſconſultes juſques à l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut auſſi ſous Alexandre, qui l'éleva au Conſulat. Il étoit, comme les quatre précédens, diſciple de Papinien, par les ſoins duquel ils furent tous formés à la Juriſprudence. Quels ſervices un homme ſeul quelquefois rend dans un Etat par ſon ſavoir, & par ſes Éléves !

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premiéres charges à Conſtantinople par l'Empereur Juſtinien. C'eſt ſous ce Prince, & par ſes ſoins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui ſubſiſte en-

core, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déja eu plusieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Jurisconsultes, Grégoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appella de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'Empereur Théodose le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en seize Livres, composé des Constitutions des Empereurs depuis Constantin le Grand jusques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas comprises. C'est ce qu'on appelle le *Code Théodosien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Justinien, voiant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, résolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Jurisprudence Romaine. Il en donna la commission à Tribonien, qui s'aida des lumiéres des plus habiles Jurisconsultes qui fussent alors. Il choisit les plus belles Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à son tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit ensuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de mettre les plus belles décisions qui se trouvérent dans les deux mille Volumes des anciens Jurisconsultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 sous le nom de *Digeste*. L'Empereur donna à cette compilation la force de Loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'Ouvrage, & qui sert de Préface. On l'a appellé autrement *Pandectæ*. Il y a cinquante Livres du Digeste.

La même année parurent les *Institutes* de Justinien ; c'est un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année suivante, c'est-à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans son premier Code qu'il abrogea, & lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, Justinien publia 165 Constitutions, & 13 Édits, qu'on appelle les *Novelles*, ou parce qu'elles changérent beaucoup l'ancien Droit ; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, & après la révision du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduisit en Latin.

Le Corps du Droit Civil est donc com-

osé de quatre parties, qui sont le Code, e Digeste, les Institutes, les Novelles. ar le *Droit Civil* les Institutes entendent es Loix qui sont propres à chaque Ville, u à chaque Peuple. Mais aujourd'hui est proprement le droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit crit.*

On peut voir par tout ce que je viens e dire, quels services peut rendre à ses euples un Prince qui s'applique d'une aniére sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. ustinien avoit remporté de grands avanges dans les guerres qu'il avoit entrerises, & [a] il avoit la sagesse de n'en attriuer le succès ni au nombre de ses troues, ni au courage de ses soldats, ni à expérience de ses Généraux, ni à ses prores talens & à son habileté, mais uniuement à la protection dont Dieu avoit vorisé ses armes. Mais, s'il s'étoit conntée de cette gloire militaire, il auroit u ne remplir qu'à demi les fonctions la Roiauté, établie principalement our rendre la justice aux peuples au nom

a Ita nostros animos ad i omnipotentis erigimus utorium, ut neque armis fidamus, neque nost is itibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiam Trinitatis. *Epist. ad Trebon.*

& en la place de Dieu méme. Aussi il déclare expressément dans un Edit public, [a] que la Majesté Imperiale ne doit pas étre decorée seulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il songea à en régler la police comme Législateur en établissant un Corps de Droit général pour servir de régle à tous les tribunaux. Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ses Prédécesseurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit paru environné de tant de difficultés qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les surmonta toutes avec une constance que rien ne fut capable de rebuter.

Il emploia pour cette importante entreprise ce qu'il y avoit de plus habiles Jurisconsultes dans toute l'étendue de l'Empire, présidant [b] lui-méme à leur travail, & revoiant exactement tout ce qu'ils avoient composé. Loin de s'en attribuer

a Imperatoriam majestatem non solùm armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus & bellorum & pacis, rectè possit gubernari. *Epist. ad cupidam legum Juventutem.*

b Nostra quoque majestas semper investigando & per scrutando ea quæ ab h componebantur, quicqu dubium & incertum inv niebatur... emundabat, in competentem forma redigebat. *Epist. ad Sen & omnes populos.*

à lui ſeul l'honneur, comme cela eſt aſſez ordinaire, il leur rend à tous juſtice, il les cite avec éloge, il reléve leur érudition, il les traite preſque comme ſes Collégues, & il recommande qu'on ait ſoin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels ſecours, & d'avoir honoré ſon régne par la compoſition d'un Ouvrage ſi lontems deſiré, & ſi utile pour l'adminiſtration de la Juſtice. Un Empereur moins zélé que Juſtinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laiſſé tous ces Juriſconſultes dans l'obſcurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis, faute de protection ! Ce ne ſont pas les Savans qui manquent aux Princes : ce ſont les Princes qui manquent aux Savans.

Les grandes qualités & les grandes actions de Juſtinien l'auroient rendu à jamais recommandable, ſi ſa conduite par raport aux affaires Eccléſiaſtiques n'avoit terni ſa gloire.

Je terminerai cet Article de la Juriſprudence par l'extrait de quelques Loix, qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la ſolidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox eſt majeſtate regnantis, legibus alligatum ſe Principem profiteri : adeo de auctoritate juris noſtra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio eſt

ſummittere legibus principatum ; & oraculo præſentis Edicti, quod nobis licere non putamur, aliis indicamus. „ C'eſt une pa-„ role digne de la majeſté d'un Prince, „ de déclarer que tout Souverain qu'il „ eſt, il ſe croit lié & aſtreint par les „ Loix : tant notre autorité dépend de „ celle du Droit & de la Juſtice. En effet, „ il y a plus de grandeur à ſoumettre ſon „ pouvoir aux Loix, qu'à exercer la ſou-„ veraineté ; & nous ſommes bien aiſes „ de rendre public & de notifier aux au-„ tres ce que nous ne croions pas nous „ être permis. “ C'eſt un Empereur, maître de preſque tout l'univers, qui parle ainſi, & qui ne craint point de donner atteinte à ſon autorité, en déclarant lui-même les juſtes bornes dans leſquelles elle eſt renfermée.

Reſcripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus ; niſi forte ſit aliquid, quod non lædat alium, & proſit petenti, vel crimen ſupplicantibus indulgeat. „ Nous ordonnons à tous les Ju-„ ges de n'avoir aucun égard aux Reſcrits „ qu'on aura obtenus de nous contraires „ à la juſtice, à moins qu'ils ne tendent à „ accorder quelque grace qui ne faſſe de „ tort à perſonne, ou à remettre à des „ coupables la peine dûe à leurs crimes. Il eſt rare aux Princes de reconnoitre qu'ils ſe ſoient trompés eux-mêmes, ou qu'on

qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. » Savoir » les loix, ce n'est pas seulement enten- » dre les mots dont elles sont compo- » sées, mais en pénétrer la force & la » vertu.

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. » Il n'est pas dou- » teux que celui-là péche contre la Loi, » qui s'attachant aux seuls termes, agit » contre l'esprit de la Loi; & quicon- » que, pour s'excuser, cherche à éluder » frauduleusement le véritable sens d'une » loi par un attachement rigoureux à la » lettre, n'évitera point les peines mar- » quées par le droit pour une telle préva- » rication.

Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum com-

modum producamus ad severitatem. » Il
» est contre toute justice & toute équité,
» que ce qui a été sagement établi & ré-
» glé pour l'utilité des hommes, soit
» tourné à leur désavantage par une sé-
» vérité mal entendue, & une trop dure
» interprétation.

Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant: nam ex conversatione æquali contentio dignitatis nascitur. Sed in cognoscendo, neque excandescere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit; & summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. » Il
» faut à la vérité qu'un Magistrat, char-
» gé de rendre la justice, soit d'un facile
» accès à tout le monde : mais il faut aussi
» qu'en même tems il évite de tomber
» dans le mépris. C'est pourquoi, dans
» les instructions qu'on donne aux Gou-
» verneurs de province, il leur est re-
» commandé de ne point trop se familia-
» riser ni s'égaler avec les provinciaux,
» parce que leur dignité pourroit en souf-
» frir. Ce Magistrat, quand il est occupé
» à rendre justice, ne doit ni faire paroi-

» tre de l'indignation contre ceux qu'il » croit coupables, ni se laisser attendrir » jusqu'aux larmes par les priéres des » malheureux. Car, comme le Juge doit » être d'une rectitude inflexible, il ne » faut point que son visage trahisse jamais » & décele les sentimens de son cœur. En » un mot, il doit rendre la justice de telle » sorte, qu'il reléve l'autorité de sa place » par la sagesse & la modération de son » caractére.

Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cùm enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, Prætor consultissimè intervenit. La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de préter quelque serment, & elle veut qu'il en jouisse comme si cette con-

Ulpianus.

dition n'avoit point été inſérée, de peur qu'elle ne ſoit pour lui une occaſion de jurer contre ſa conſcience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la ſucceſſion par une delicateſſe de conſcience pouſſée juſqu'à la ſuperſtition. Il ſeroit bien à ſouhaiter que l'eſprit de cette loi fit abroger une infinité de ſermens inutiles, qu'une mauvaiſe coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati, qui dirimunt ambigua fata cauſarum, ſuæque defenſionis viribus in rebus ſæpe publicis ac privatis lapſa erigunt, fatigata reparant, non minùs providẽt humano generi, quàm ſi præliis atque vulneribus patriam parenteſque ſalvarent. Nec enim ſolos noſtro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, & thoracibus nituntur, ſed etiam advocatos. Militant namque patroni cauſarum, qui glorioſæ vocis confiſi munimine, laborantium ſpem, vitam, ac poſteros defendunt. » Les Avocats, qui terminent les procès » dont le ſort eſt toujours incertain, & » qui par le ſecours de leur éloquence, » ſoit par raport au Public ou aux parti» culiers, rétabliſſent ſouvent des affaires » ruinées, & ſoutiennent celles qui ſont » chancelantes, ne rendent pas un moin» dre ſervice au genre humain, que ſi ils » ſauvoient leur patrie, & leurs peres &

» meres dans les combats, au prix de leur » ſang & par leurs bleſſures. Car nous » mettons au nombre de ceux qui com- » battent pour notre Empire, non ſeule- » ment ceux qui emploient pour ſa dé- » fenſe l'épée, le bouclier, & la cuiraſſe; » mais encore ceux qui prétent à nos ſu- » jets le glorieux ſecours de leur voix » pour ſoutenir leurs intérêts dans les di- » vers dangers où ils ſont expoſés, pour » défendre leur vie, & pour mettre en » ſureté juſqu'à leur poſtérité la plus re- » culée.

C'eſt avec raiſon que le Prince fait un ſi bel éloge d'une profeſſion, qui fait un uſage ſi ſalutaire des talens de l'eſprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuſe profeſſion avec un noble déſintéreſſement, & de ne le point deshonorer par une baſſe attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium ſtipemque deformem hæc arripiatur occaſio: ſed laudis per eam augmenta quærantur. Nam ſi lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter viliſſimos numerabuntur.* Il leur recommande auſſi de ne point ſe livrer à la demangeaiſon & au plaiſir inhumain de railleries piquantes & d'injures groſſiéres, qui ne ſont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de ſe renfermer

ſévérement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cauſe demandent de leur miniſtere. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poſcit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod cauſa deſiderat, temperent ſe ab injuria. Nam ſi quis adeo procax fuerit, ut non ratione ſed probris putet eſſe certandum, opinionis ſuæ imminutionem patietur.*

Fin du douziéme Volume.

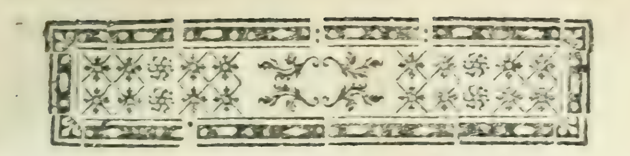


TABLE
DU DOUZIÉME VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME. DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du XII[e] Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Hiſtoire Áncienne* de M. Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Hiſtoire qui a été très favorablement reçue du Public, d'une maniére plus utile, qu'en expoſant avec préciſion & avec élégance l'origine, le progrès, & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.



De l'Imprimerie de C. Simon, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de Condé, du duc de Bourbon, & de l'Archevêché, 1772.



